

Margaret Laurence



L'ANGE DE PIERRE

Le cycle de Manawaka



L'ANGE DE PIERRE

Margaret Laurence

L'ange de pierre

Le cycle de Manawaka

Traduit de l'anglais (Canada)
par Sophie Bastide-Foltz

Alto | Nota bene

Les éditeurs remercient le Conseil des arts du Canada et la SODEC
pour leur soutien financier

Les Éditions Nota bene reconnaissent l'aide financière
du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ)
pour ses activités d'édition.

La traductrice tient à remercier le Centre national du livre
pour son aide, ainsi que Frédéric de Towarnicki et Robert Marteau
pour leurs encouragements affectueux, et Philippe Bastide
pour ses patientes et très attentives relectures.

Titre original : *The Stone Angel*

Éditeur original : McClelland & Stewart, Toronto

© 1964, New End, Inc.

© Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française

Pour la présente édition :

ISBN : 978-2-923550-11-4 (Alto)

ISBN : 978-2-89518-302-0 (Nota bene)

© Éditions Alto/Éditions Nota bene, 2008

Ange de chair

Marie Hélène Poitras

Je ne connaissais pas Margaret Laurence lorsqu'on m'a invitée à lire *L'ange de pierre*, classique des lettres canadiennes comme peut l'être *Kamouraska* d'Anne Hébert en littérature québécoise. Avec un titre d'une telle dureté, un incipit planté dans le cimetière du village, un personnage qui tue sa mère en naissant d'où cet ange de marbre blanc d'Italie aux « ailes piquetées de neige en hiver et de poussière en été », tombeau tape-à-l'œil exaltant l'orgueil du père, j'eus d'abord l'impression que je m'avançais en territoire austère. Je me trompais.

Le chiendent prospère, envahisseur des « prairies pelées s'étirant vers l'Ouest », m'évoqua la lande des sœurs Brontë. La nature n'était pas ici mère nourricière, corne d'abondance et de beauté. Chez Laurence, le vent balaie la poussière « tel un vieillard sénile des feuilles mortes », les pivoines ploient sous leur poids, les insectes promènent leur insalubrité partout où ils le peuvent et dans les rivières, des « sangsues attendent le pied d'un garçon » pour s'y agglutiner. Paysages hostiles, chargés d'intentions mauvaises. Je sentis dès le premier chapitre que Margaret Laurence et ses créatures étaient bien plus acoquinées avec la Scouine que liées aux filles de Caleb. Ici, le pain n'est pas moelleux et encore tiède, mais plutôt fendu par un

couteau de boucher, « planté dedans comme une lance ».

Bien que discret, cet ange pâle aux yeux aveugles, dont la présence coiffe ce roman le plus connu de Margaret Laurence en initiant le cycle de Manawaka, pèse sur l'histoire comme une fatalité. Dominant la ville du haut de sa colline, il paraît indétrônable, aussi figé dans le temps que dans la pierre... Jusqu'à ce qu'on le retrouve tombé face contre le sol, grotesquement maquillé de rouge à lèvres, devenu symbole de déchéance. De toutes les qualités de l'écriture de Margaret Laurence, j'apprécie tout particulièrement son saisissant sens de l'image transgressive. Hagar Shipley, personnage principal fort, fier et obstiné porte toute l'aventure sur ses épaules fragiles ; elle raconte sa vie à l'heure de sa mort. Son énergie rebelle n'a jamais trouvé de canal où exulter, et cette libido (au sens de la pulsion de vie) a fini par se retourner contre elle et l'aigrir ; elle refuse de se rendre et c'est ce qui la tient vivante, sommes-nous portés à croire. « N'entre pas en douceur dans cette bonne nuit. Lutte, rallume cette lumière qui s'éteint », dit l'exergue pigé chez Dylan Thomas.

Bien plus qu'un roman de mœurs se déroulant principalement durant la première moitié du vingtième siècle, *L'ange de pierre* est donc l'histoire d'une femme, narrée par celle-ci. Hagar Shipley, vieille malcommode trop lucide et consciente d'elle-même pour être optimiste ou croyante, laisse monter ses souvenirs. Oscillant entre le temps présent et passé, elle se livre sans aucun artifice. Jeune

femme, elle s'amourache de la brute mal léchée du village pour contrarier son père, qui la déshérite. Aujourd'hui quasi-centenaire, elle craint que son fils aîné, talonné par sa femme, ne fomenté le plan de la déposséder. Il est question de la placer en centre d'accueil – la problématique ne date pas d'hier –, ce qui m'amène à aborder l'étonnante modernité du propos de Laurence. *L'ange de pierre* a été publié en 1964 au Canada anglais. On dut attendre 1976 pour sa traduction française par Claire Martin dans la collection « Les deux solitudes » des Éditions Pierre Tisseyre et depuis un bon quart de siècle, le livre est introuvable. Malgré tout, en cours de lecture, j'ai souvent observé que les idées d'Hagar Shipley et l'aplomb avec lequel elle les laisse éclore sans jamais se ramener à l'ordre ou cultiver la culpabilité, sont celles d'un être libre, farouchement indépendant : en somme, la disposition d'esprit d'une femme moderne. Faisant fi des conseils et des ordres, Hagar Shipley mène sa vie comme bon lui semble et parvient à garder intacte sa fierté malgré tous les coups bas encaissés. Ainsi, lorsqu'elle fugue et se réfugie dans une poissonnerie désaffectée pour échapper au douillet centre d'accueil dans lequel son fils et sa femme souhaitent la loger – un mouiroir à ses yeux –, elle remarque les cadavres d'hannetons par terre, leurs reflets gorge-de-pigeon, et en décore sa coiffure. Coquette jusque dans la saleté.

Hagar, déçue par son mariage, s'y ennuyant, se séparera pour se faire servante dans l'Est du pays, auprès d'un homme riche, sorte de « divorce » avant l'heure. Mieux vaut

servir par choix que d'y être contrainte malgré soi, croit-elle. Cela peut paraître contradictoire, mais Hagar assume ses décisions au nom d'une logique batailleuse peut-être héritée de ses ancêtres écossais qui scandaient : « Je combats qui ose ». Puisqu'elle incarne une anti-héroïne pas même attachante mais drôle et pourvue d'une sorte de charisme décalé, il ne nous vient pas l'idée de la présenter comme battante féministe mais pourtant, force est d'admettre qu'elle est bel et bien, à sa manière, envers et contre tous, architecte de sa destinée. Qui plus est, Hagar Shipley assume ses désirs récurrents d'homme étendu sur elle, glissant en elle : « Nous étions mariés depuis peu quand pour la première fois je sentis mon désir monter à la rencontre du sien. » Margaret Laurence a su écrire ce désir-là et c'est peut-être ce qui lui valut d'être bannie des écoles secondaires canadiennes. « Blasphématoire et obscène » : ainsi fut jugé *L'ange de pierre* par des bien-pensants un peu bêtas, plus de vingt ans après sa publication. Ce couperet tombé sur son roman le plus connu attrista l'écrivaine terrée dans sa maison de Lakefield en Ontario, après avoir vécu en Angleterre, en Somalie, au Ghana, à Vancouver et, bien sûr, dans les Prairies où elle vit le jour. À l'image de son personnage, voilà une femme qui, tout en les subissant, assume ses choix. Toutes deux incomprises, la romancière et sa créature défendent leur droit à la dignité. Est-ce un crime d'écrire le désir, la faiblesse de la foi, la volonté de décider pour soi ? Avec Alice Munro et Margaret Atwood, Laurence forme une sorte de triumvirat d'écrivaines

majeures tout comme, chez nous, les Marie-Claire Blais, Anne Hébert et Gabrielle Roy. Des écrivaines d'abord universelles, ensuite québécoises ou canadiennes : la crème.

On a aussi reproché à Laurence la dimension « blasphématoire » de son roman. Il y a longtemps qu'Hagar Shipley a cessé d'avoir la foi : prier est une perte de temps à ses yeux. Lorsqu'elle se surprend à fredonner « Seigneur auprès de moi demeure », quasiment par automatisme, elle se ravise aussitôt, acide, toujours prête à piquer : « Pour le bien que ça me fait, je pourrais aussi bien psalmodier les noms de l'annuaire téléphonique. » Ailleurs elle se paye la tête du prêtre qui l'invite en ces termes à la prière : « “Accepteriez-vous... de prier avec moi ?” Comme s'il me demandait de lui réserver la prochaine danse », ricane-t-elle intérieurement.

Margaret Laurence a le don de mettre en scène et un sens du détail précis qui donne vie à *L'ange de pierre*, comme au moment où, vers la fin du roman, Hagar Shipley tente de trouver le sommeil, réfugiée dans la pénombre de sa chambre d'hôpital, l'oreille tendue : « J'entends le souffle bruyant des femmes qui respirent. Certaines ronflent très fort. D'autres geignent en dormant. D'autres encore gémissent, quel que soit le mal qui les ronge. Une toute petite voix chante en allemand et elle chante faux. Près de moi, il y a une femme qui prie tout haut. Les talons de l'infirmière tapent le sol comme quelqu'un qui frapperait à une porte. Et c'est sans fin que souffles et voix palpitent, semblables à des oiseaux enfermés à l'intérieur d'un bâtiment. »

Pour ces descriptions inoubliables, jamais statiques, qui sonnent vrai, pour l'humour irrésistible du personnage, pour cette langue alerte et imagée, somptueuse, pour l'empathie que l'on se surprend à éprouver envers cette Tatie Danielle canadienne, pour sa lucidité malgré l'amertume et parce que ce livre vieillit bien : pour toutes ces raisons, je me suis abîmée dans ce roman (beaucoup plus fait de chair que de pierre) avec bonheur et étonnement.

N'entre pas en douceur dans cette bonne nuit.
Lutte, rallume cette lumière qui s'éteint.

Dylan THOMAS

Chapitre 1

Du sommet de la colline, l'ange de pierre dominait la ville. Je me demande s'il y est toujours, érigé qu'il fut en mémoire de celle qui rendit sa pauvre âme à l'instant où je m'appropriais la mienne. Cet ange, ce n'est pas sans fierté que mon père l'avait acheté, pour honorer la dépouille de ma mère, mais aussi clamer sa race, désireux qu'il était d'asseoir sa dynastie, pour l'éternité plus un jour.

Été comme hiver, l'ange contemplait la ville de ses yeux sans lumière. Il était doublement aveugle, non seulement par la pierre qui le constituait, mais aussi par une totale absence de prétention à la vue. Le sculpteur l'avait laissé sans yeux. Je trouvais étrange qu'il se tînt là, au-dessus de la ville, nous incitant tous au ciel sans du tout savoir qui nous étions. Mais j'étais trop jeune alors pour comprendre sa présence, bien que mon père m'eût souvent raconté qu'on l'avait fait venir d'Italie à grands frais et qu'il était de pur marbre blanc. Je pense aujourd'hui qu'il a dû être sculpté sous ce soleil lointain par de cyniques descendants du Bernin qui en gougeaient des douzaines comme lui, et jugeaient avec une admirable précision les besoins des pharaons en herbe de nos pays barbares.

Ses ailes étaient piquetées de neige en hiver et de poussière en été. Ce n'était pas le seul ange du cimetière de Manawaka, mais c'était le premier, le plus imposant et pour sûr celui qui avait coûté le plus cher. Les

autres, si je m'en souviens bien, étaient d'une tout autre race, de vulgaires angelots, chérubins lippus à la moue pétrifiée brandissant un cœur de pierre, ou tapotant dans un silence éternel sur une petite harpe sans cordes, de pierre elle aussi, ou encore pointant le doigt d'un air extatique et concupiscent vers une inscription. Je me souviens de cette inscription parce que nous en avons ri au début quand la pierre avait été posée :

Repose en paix
À ton labeur sursois
Régina Weese
1886¹

Voilà pour la pauvre Régina, aujourd'hui oubliée à Manawaka – comme je le suis, moi, Hagar, probablement. Mais j'ai toujours pensé qu'elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle, car cette créature faible, sans tripes, aussi onctueuse que de la crème anglaise se sacrifia pour une mère ingrate à la voix de fausset dont elle ne cessa de s'occuper année après année. Quand Régina mourut, de quelque obscure maladie de pucelle, la peu reluisante vieille dame se leva d'un lit nauséabond et, au désespoir de ses fils mariés, vécut encore une bonne dizaine d'années. Inutile de prier pour le repos de son âme, car sûr qu'elle doit ricaner en enfer tandis que la virginale Régina, elle, soupire au paradis.

En été le cimetière était aussi riche et dense que du sirop, lourd du parfum des pi-

1. L'épithaphe est en vers de mirliton en anglais, ce qui la rend quelque peu ridicule. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

voines que l'on plantait sur les tombes, fleurs solennelles roses et cramoisies, trop pesantes pour leurs frêles tiges, qui pliaient sous leur propre poids et sous le poids de la pluie, infestées en outre de fourmis insolentes qui musaient sur leurs pétales plucheuses comme si elles avaient ça dans le sang.

J'allais souvent m'y promener quand j'étais petite fille. Il y avait bien peu d'endroits où l'on pouvait sagement se promener en ce temps-là, peu de chemins où blanches bottines et jupes ondulantes ne seraient pas déchirées par les chardons ou bien malmenées en un désordre peu convenable. Comme j'étais soucieuse alors de mon apparence, croyant que la vie n'avait été créée que pour célébrer l'ordre et la propreté, tout comme cette bégueule de Pippa quand elle passait. Entre deux impertinentes bouffées de vent tiède qui agitaient la chênaie et le chiendent rude venant empiéter sur les tombes soigneusement entretenues, la senteur des primévères s'élevait parfois, momentanément. Sauvages, voyantes, elles étaient tenaces, ces fleurs, et bien qu'elles fussent circonscrites à l'orée du cimetière, arrachées par des proches décidés à le maintenir net et civilisé, celui qui s'y promenait pouvait, l'espace d'une ou deux secondes, saisir l'odeur musquée et poussiéreuse de toutes ces choses inapprivoisées qui poussaient et avaient toujours poussé, avant les opulentes pivouines et les anges aux ailes inflexibles, du temps où ces prairies escarpées n'étaient parcourues que par des Cree aux visages mystérieux et aux cheveux calamistrés.

Là je me répands en souvenirs. Je ne me laisse pas souvent aller à ce genre de choses, pas très souvent, en tout cas. Certains vous diront que les vieux vivent dans le passé. C'est ridicule ! Chaque jour, si dérisoire fût-il, a pour moi un grand prix ces temps-ci. Je pourrais le placer dans un vase et l'admirer, comme les premières dents-de-lion, alors on oublierait que ce sont de mauvaises herbes, on s'émerveillerait de ce qu'elles existassent. Mais on a tendance à dissimuler sa pensée, par égard pour des gens comme Marvin, curieusement rassuré par l'image de vieilles dames se nourrissant comme des lapins dociles, de feuilles de laitue d'autres temps et d'autres coutumes. Comme je suis injuste ! Et pourquoi pas ? Chiner ainsi, c'est ma seule joie ; ça et fumer des cigarettes, une habitude contractée il y a dix ans seulement, par ennui. Marvin pense que je devrais avoir honte de fumer ainsi à mon âge – j'ai quatre-vingt-dix ans. C'est un spectacle affligeant pour lui que celui de Hagar Shipley – qui par malchance se trouve être sa mère – se délectant, un petit cylindre blanc qui brûle entre ses doigts arthritiques. Tiens, j'en allume une, puisque je tourne en rond dans ma chambre, harcelant ma mémoire sans raison aucune si ce n'est que je suis prise au jeu. Mais je dois veiller à ne pas parler tout haut sinon Marvin et Doris échangeront un regard plein de sous-entendus ; et l'un d'eux dira : « Mère est encore dans un de ses mauvais jours. » Qu'ils causent. Que m'importe maintenant ce que les gens peuvent dire. Je m'en suis souciée trop longtemps.

Oh, mes hommes perdus ! Non, je ne dois pas penser à eux. Quelle honte si cette grosse Doris me voyait pleurer ! La porte de ma chambre ne ferme pas à clé. Ils disent que c'est parce que je peux avoir un malaise pendant la nuit, et alors ils ne pourraient pas veiller au grain (*au grain* ! comme si j'étais du blé qu'on allait moissonner). Si bien qu'ils peuvent entrer quand bon leur semble. L'intimité est un privilège auquel les vieux et les enfants n'ont pas droit. Quand un très jeune regarde un très vieux, il arrive qu'ils échangent un regard sournois et complice. C'est parce qu'ils savent qu'ils ne sont pas des humains pour les adultes, les gens faits, comme ils disent, tel un fromage.

Je me revois à six ans, vêtue de ce tablier écossais ; vert pâle et rouge pâle, qu'il était – pas rose, non, un rouge délavé plutôt, couleur chair de pastèque bien mûre, confectionné par une tante d'Ontario avec un magnifique passepoil de velours noir. Il fallait me voir, moi la fille de Jason Currie, avec mes cheveux noirs, me pavanant sur les trottoirs de bois tel un paon miniature, resplendissante, pleine de morgue et me donnant de grands airs.

Avant que je n'aille à l'école, une petite peste, voilà ce que j'étais pour Tante Doll. Notre grande maison venait d'être construite en ce temps-là, toute en briques, la deuxième du genre à Manawaka, et il fallait toujours qu'elle s'en montrât digne, bien que de toute façon elle fût payée pour la tenir. Tante Doll était veuve et vivait avec nous depuis ma naissance. Le matin, elle portait un bonnet de

dentelle blanc et hurlait contre moi comme une sorcière chaque fois que je le lui arrachais, exposant ainsi sa tignasse frisottante aux yeux moqueurs de Reuben Pearl qui apportait le lait. Dans ces moments-là, elle m'expédiait au magasin où mon père m'asseyait sur une caisse de pommes renversée et, au milieu des barils d'abricots et de raisins secs, des effluves de papier d'emballage et d'apprêt venant du coin de la mercerie, il me faisait apprendre par cœur les poids et les mesures.

« Deux verres font un quart de pinte, quatre quarts font une pinte, deux pintes font un litre, quatre litres font un gallon, deux gallons font un picotin. »

Il se tenait imposant derrière son comptoir, en gilet, et de sa voix grasseyante au parler écossais il me soufflait quand je ne savais plus, et me disait de me concentrer sinon je n'apprendrais jamais.

« Une imbécile, c'est ça que tu veux être plus tard, avec une cervelle d'oiseau ?

— Non.

— Alors concentre-toi. »

Lorsque je récitais tout d'un trait, les poids de Troy, les mesures – longueur, capacité et volume –, il approuvait de la tête.

« Très bien. »

Il n'en disait jamais plus, quand j'y parvenais. C'était un homme pour qui chaque mot, chaque minute comptait. Un *self-made-man*. Il avait démarré sans un radis, se plaisait-il à

dire à Matt et à Dan, et s'était fait tout seul. C'était vrai. Personne ne pouvait le nier. Mes frères, des garçons doux et nonchalants qui tenaient de ma mère, essayaient bien de lui plaire, mais rarement avec succès. Moi en revanche, qui désirais si peu lui ressembler, j'avais la même vigueur que lui, son nez d'aigle et son regard qui pouvait fixer n'importe qui dans le blanc des yeux sans ciller.

L'oisiveté est la mère de tous les vices. Il mettait toute sa foi dans les dictons. Ils étaient son Pater, son Credo. Il en dévidait un chapelet, comme la caisse enregistreuse qui détaillait la monnaie. *Aide-toi le ciel t'aidera. L'union fait la force...*

Il se servait d'un fouet pour les corrections, en bois de bouleau uniquement. C'est ce dont son père s'était servi avec lui, quoique dans une autre contrée. Je me demande ce qu'il aurait fait s'il n'y avait pas eu de bouleaux autour de Manawaka. Nos talus en produisaient peu, heureusement. Ils étaient ténus, malingres et ne se dressaient jamais bien haut, mais tout de même ils remplissaient leur office. Étant des garçons et en leur qualité d'aînés, c'est Matt et Dan qui trinquaient le plus, et après leur raclée ils me tombaient dessus pour me faire subir ce qu'ils avaient subi, sauf qu'ils se servaient de branches d'érable, de baguettes encore vertes et feuillées. Ces feuilles lisses ne cinglaient pas, diriez-vous, mais si, sur les flancs nus et potelés, là où la graisse de bébé persiste, et je hurlais comme une damnée tant de honte que de douleur, et eux me sifflaient qu'ils iraient chercher le couteau à pain

suspendu à l'office pour me couper la gorge si je le répétais, celui à dents de scie, et que je serais saignée à mort et qu'on me retrouverait exsangue et blême, tout comme le bébé mort-né de Hannah Pearl que nous avions vu dans sa boîte de satin blanc au salon mortuaire de chez Simmons. Mais, après avoir entendu Matt se faire appeler « Quat'zieux » à l'école parce qu'il portait des lunettes et Tante Doll houspiller Dan pour avoir mouillé son lit alors qu'il avait plus de huit ans, je sus qu'ils n'oseraient pas et je le répétais. Cela mit fin à mes tourments. Ils eurent la raclée qu'ils méritaient, même que père me laissa regarder. Après pourtant, je regrettai d'y avoir assisté et essayai de le leur dire, mais ils ne voulurent pas m'écouter. Comme s'ils étaient les seuls à y avoir droit ! Moi aussi j'en ai eu ma part, quoique peu souvent, je dois l'admettre.

Père était très fier de son magasin – à croire qu'il n'en existait pas d'autres au monde. Vu que c'était le premier à Manawaka, j'imagine qu'il avait de bonnes raisons. Cette façon qu'il avait de sourire, le buste penché en avant et les deux mains bien à plat posées sur le comptoir, on aurait dit, quand un client entrait, que c'était à la terre entière que son salut s'adressait.

Je revois Mme McVitie, la femme du notaire, coiffée d'un extravagant bonnet, lui sourire en retour et demander des œufs. Des œufs, oui, c'est ce qu'elle demanda, je m'en souviens si bien – des œufs bruns, selon elle plus nourrissants que les œufs à coque blanche. Et moi, chaussée de bottines à

boutons, noires, avec des bas à rayures mauves et beiges que j'avais en horreur mais qui tenaient chaud, vêtue de cette robe à manches longues en serge bleu marine que chaque année il commandait dans l'Est, je fourrai mon nez dans un baril où l'on gardait les raisins de Smyrne, résolue à en chiper une poignée dès qu'il aurait le dos tourné.

« Oh, regardez les drôles de petites bêtes ; comme elles trottent vite... »

Tandis qu'elles taraudaient avec leurs pattes si lestes et si minuscules qu'on pouvait à peine les voir, je ris, enchantée qu'elles eussent osé s'afficher là, braver la majestueuse moustache et le courroux de mon père.

« Qu'est-ce que c'est que ces manières, Mademoiselle ? » La calotte qu'il me flanqua n'était rien comparée à ce que je reçus dans l'arrière-boutique, après le départ de Mme McVitie.

« N'as-tu donc aucun égard pour ma réputation ?

— Mais je les ai vues !

— Est-ce une raison pour le crier sur les toits ?

— Je ne voulais pas...

— Il n'est plus temps de regretter maintenant que le mal est fait. Allez, Mademoiselle, vos mains. »

J'étais dans une telle rage que je retins mes larmes. Il se servit d'une règle, et quand je rétractai mes paumes endolories il me les fit

tendre à nouveau. Il considéra mes yeux secs avec une sorte de fureur, comme si n'en rien tirer, pas une goutte, eût été pour lui un échec personnel. Il frappa, frappa, et puis tout à coup il jeta la règle au loin et me prit dans ses bras. Il me tint si serrée contre ses habits rugueux que je suffoquais, incommodée par l'odeur de naphthaline qui s'en dégageait. Me sentant menacée, comme prise dans un étau, je voulus le repousser mais n'osai pas m'y risquer. À la fin il me libéra. Il avait l'air embarrassé de celui qui aurait voulu expliquer son geste mais ne pouvait comprendre lui-même.

« Tu tiens de moi, dit-il, comme si ça expliquait tout. Tu as du caractère, ça on peut le dire ! »

Il s'assit sur une caisse d'emballage et me prit sur ses genoux. « Il faut que tu comprennes, dit-il, parlant avec douceur et précipitation, que chaque fois que je suis obligé de te corriger comme ça, c'est aussi douloureux pour moi que pour toi. »

J'avais déjà entendu ça bien des fois. Mais à cet instant-là, alors que je lui jetais un regard noir, je sus que c'était pur mensonge. Je tenais de lui, en tout cas, Dieu sait qu'en cela il disait vrai.

J'étais sur le pas de la porte, en suspens, prête à m'enfuir.

« Est-ce que vous allez les jeter ?

— Quoi ?

— Les raisins. Est-ce que vous allez les jeter ?

— Mêlez-vous donc de vos affaires, Mademoiselle, fit-il d'un ton brusque, ou je... »

Retenant mon rire et mes larmes, je lui tournai le dos et me sauvai.

Nous fûmes nombreux à commencer l'école, cette année-là. Charlotte Tappen était la fille du docteur, et elle avait des cheveux châains qu'on lui laissait porter sur les épaules, avec un ruban vert, alors que Tante Doll, tressait encore les miens. Charlotte était ma meilleure amie et nous faisons route ensemble pour nous rendre à l'école, parlant de Lottie Drieser, nous demandant ce que ce serait d'être comme elle et de ne pas savoir où votre père pouvait bien être, ou même qui il était. Nous ne l'avons malgré tout jamais appelée « Pas de nom ». Seuls les garçons faisaient ça. Mais on en riait bêtement, sachant que ce n'était pas chic, éprouvant un sentiment de honte et d'excitation mêlé, comme ce que j'avais ressenti une fois en voyant Telford Simmons le faire derrière un buisson au lieu de prendre la peine d'aller au cabinet réservé aux garçons.

Le père de Telford ne jouissait pas d'une très grande considération. Il s'occupait des pompes funèbres mais n'avait jamais un sou vaillant. « Il flambe tout ce qu'il gagne », disait mon père, et j'appris au bout d'un certain temps que cela voulait dire qu'il buvait. Un jour, Matt me dit que Billy Simmons ingurgitait du natron¹. Longtemps je le crus et, m'imaginant que c'était un vampire, je pressais le pas chaque fois que je le croisais dans

1. Liquide dont on se sert pour embaumer les morts.

la rue, alors que c'était un homme doux et affable qui donnait toujours à Telford des pastilles en chocolat à partager entre nous. Telford avait les cheveux frisés et un léger bégaiement. Pour se vanter, il ne trouvait rien de mieux que de prétendre pouvoir entrer dans la cave où l'on gardait les dépouilles au frais quand il y en avait, et, comme nous lui dûmes que nous ne le croyions pas, il nous y emmena. C'est ce jour-là qu'il nous montra la petite sœur d'Henry Pearl, le bébé mort-né. Nous entrâmes par le soupirail, toute la bande, Telford en tête. Venait ensuite Lottie Drieser, petite et leste avec des cheveux d'or fins comme de la soie, d'une impudence peu commune bien que sa robe fût rapiécée et usée à force d'avoir été lavée. Puis les autres – Charlotte Tappen, Hagar Currie, Dan Currie et Henry Pearl qui ne voulut pas être des nôtres mais se dit probablement que nous le traiterions de poule mouillée s'il ne venait pas et que nous scanderions :

Pearl Henry... a l'air d'une fille

comme nous le faisons parfois. Ce qui n'était pas vrai du tout. C'était un gars plutôt balourd qui venait en ville chaque jour sur son cheval, qui était bien à lui, et qui pouvait rarement s'attarder à traîner avec nous tant il y avait à faire à la ferme.

La pièce était froide, comme la glacière municipale où l'on conservait sous de la sciure de bois en été les blocs de glace cassés sur le fleuve en hiver. Nous étions là, frissonnants, chuchotant, terrifiés à la pensée de l'engueulade qui nous attendait si on se

faisait prendre. Je n'aimais pas du tout l'aspect de ce bébé. Charlotte et moi, nous restâmes en retrait, mais Lottie, elle, ouvrit le couvercle de verre et passa sa main sur le velours blanc, sur les plis de satin blanc et même sur le petit visage fripé, tout blanc lui aussi. Ensuite elle nous regarda et nous mit au défi d'en faire autant, mais aucun de nous ne s'y risqua.

« Tas de poltrons. Si jamais j'ai un bébé et qu'il meurt, il sera tout paré de satin, exactement comme ça.

— Faudra d'abord que tu lui trouves un père. »

C'était Dan qui n'en ratait pas une.

« Tais-toi, cria Lottie. Tais-toi ou je... »

Pendant ce temps-là, Telford, inquiet, dansait un pied sur l'autre. « Allez, faut qu'on parte. On va s'en prendre une belle si maman nous trouve ici. »

Les Simmons habitaient au-dessus des pompes funèbres. Nous n'avions rien à craindre de Billy Simmons, mais la mère de Telford était une espèce de mégère parcimonieuse et pincée qui se postait sur le perron après l'école et tendait un biscuit à Telford sans jamais en avoir un de trop à offrir aux autres, et Telford, mortifié, le mâchait avec peine sous son œil attentif. Toute la troupe décampa. Tandis que nous émergions du soupirail, Lottie murmura quelques mots à Telford, d'une petite voix coquette qui nous fit tordre de rire, Charlotte et moi.

« N'aie pas peur, Telford. Je te défendrai. Je dirai à ta mère que c'est Dan qui t'a forcé.

— J'aime autant pas, répondit Telford. Ça n'arrangerait rien du tout. Elle ne t'écouterait jamais, Lottie. »

Une fois dehors sur la pelouse, le soupirail refermé et tous hors de danger, innocents à nouveau, nous jouâmes à chat autour des gros épicéas qui ombrageaient ce jardin, le privant totalement de lumière. Tous, sauf Lottie qui rentra chez elle.

J'étais très bonne élève, ce qui faisait plaisir à mon père. Parfois, quand j'avais gagné un bon point, il me donnait une pochette de petits berlingots ou une poignée de ces pastilles couleur pastel sur lesquelles on pouvait lire des mots doux – *Sois à Moi, Ma Beauté, Aime-Moi, Sois Fidèle*. Chaque soir, mes frères et moi nous nous installions autour de la table de la salle à manger pour faire nos devoirs. Nous devions travailler une heure, et, si nous avions fini avant, Père nous donnait des additions à faire ou bien nous sermonnait.

« Dans ce monde, vous n'arriverez à rien si vous ne travaillez pas plus dur que les autres, croyez-en mon expérience. Personne ne viendra vous offrir quoi que ce soit sur un plateau d'argent. Votre réussite dépendra de vous et de vous seul. Pour arriver à quelque chose, il faut persévérer. Et employer beaucoup d'huile de coude. »

Je m'efforçais de faire la sourde oreille, avec succès, croyais-je, mais des années plus tard, quand à mon tour je dressai mes deux

fil, je me rendis compte que je leur disais les mêmes choses.

Je lambinais sur mes devoirs pour ne pas avoir à faire ses additions. Sur mon livre de lecture, je suivais les mots du doigt, regardant les images comme si je m'attendais à les voir grossir jusqu'à éclore en quelque chose de tout autre. En quelque chose de rare.

Voici une graine. La graine est brune.

Mais sur la page l'inflexible petite graine noire restait la même, et c'est Tante Doll qui surgissait finalement, passant la tête par la porte de la cuisine.

« Monsieur Currie, c'est le moment d'envoyer Hagar au lit.

— Très bien. Allons, ma fille. »

Il m'appelait « Mademoiselle » quand il était mécontent, et « ma fille » quand il se sentait bien disposé envers moi. Jamais Hagar. On m'avait, avec optimisme, donné le nom d'une grand-tante d'Écosse, vieille fille riche qui, au vif dépit de mon père, avait légué tout son bien à une œuvre de charité.

Un soir, je posais la main sur le noyau poli de la rampe, prête à grimper l'escalier, quand je l'entendis parler de moi à Tante Doll.

« Sacrement dégourdie, cette petite. Si seulement ç'avait été un... »

Et là il se tut, parce qu'il se rendit compte, je suppose, que dans la salle à manger ses fils, pour ce qu'ils valaient, étaient en train d'écouter.

Nous avons tous les trois bien compris, même alors, que quand Père parlait de s'être fait tout seul il voulait dire qu'il avait démarré sans argent. Pourtant, il venait d'une bonne famille, ce qui l'avait tout de même aidé. Le portrait de son père était accroché dans la salle à manger, peint à l'huile avec, se découpant sur un fond vert olive et noir, le visage pointu du vieux gentleman, arborant un gilet à impressions cachemire tout à fait incongru, jaune moutarde avec des sinusoïdes bleues pareilles à des vermisseaux.

« Il est mort avant votre naissance, disait Père, avant d'avoir jamais su que j'avais réussi dans ce pays. J'avais dix-sept ans quand je suis parti et je ne l'ai jamais revu. Tu portes son nom, Dan. Sir Daniel Currie – son titre est mort avec lui, car il n'avait pas de blason. C'était un importateur de soieries, mais qui avait servi en Inde avec les honneurs dans sa jeunesse. En affaires, par contre, il ne cassait rien. Il a presque tout perdu, pas directement par sa faute, mais parce qu'il était trop confiant. Son associé l'escroquait – oh, ce fut une sale affaire dans l'ensemble, vous pouvez me croire, et qui me laissa sans espérances et sans un rond. Mais je n'ai pas à me plaindre. J'ai aussi bien réussi que lui. Mieux, même, car je ne me suis pas fié ni ne me fierai jamais à un associé. Les Currie sont des Highlanders¹, Matt... de quel clan ?

— Du Clanranald Mac Donald.

1. Montagnards d'Écosse vivant dans la région des Highlands.

— Bien. Musique de cornemuse, Dan ?

— La marche des Clanranald, Père.

— Bien. » Enfin, avec un regard vers moi, assorti d'un sourire : « Leur cri de guerre, jeune fille ? »

Alors, adorant ce cri quoique je n'eusse pas la moindre idée de ce qu'il signifiait, je le lançais avec une telle sauvagerie que les garçons ricanaient en sourdine jusqu'à ce que Père leur clouât le bec d'un froncement de sourcils.

« Je combats qui ose ! »

Il me semblait, à écouter ses histoires, que les Highlanders devaient être les plus heureux des hommes, passant leurs jours à battre l'air avec leurs claymores¹ et leurs nuits à danser le quadrille. De plus, ils vivaient dans des châteaux, jusqu'au dernier d'entre eux, et tous étaient des gentlemen. Je regrettais amèrement qu'il fût parti et qu'il nous eût engendré ici, sur ces prairies pelées s'étirant vers l'ouest avec pour ainsi dire rien si ce n'est le chiendent, ou les clans de spermo-philes qu'on entendait couiner, ou les falaises vert-de-gris couvertes de peupliers, et le village qui ne comptait pas plus d'une demi-douzaine de maisons décentes, bâties de briques, les autres n'étant qu'assemblage de bois et de papier goudronné, cabanes et bicoques précaires menacées par les touffeurs d'été et par les gels d'hiver qui figeaient l'eau des puits et vous glaçaient le sang.

1. Grande et large épée des guerriers écossais.

Je devais avoir huit ans quand la nouvelle église presbytérienne fut construite. Pour l'inauguration, Père me laissa pour la première fois l'accompagner, alors que d'habitude j'allais au catéchisme. Simple et dépouillée, elle sentait la peinture fraîche et le bois neuf. On n'avait pas encore posé les vitraux, mais des chandeliers se dressaient à l'entrée, chacun d'eux portant une petite plaque avec le nom de Père, et lui ainsi que plusieurs autres avaient acheté des bancs pour leurs familles, lesquels étaient garnis de longs coussins de velours beige et brun pour que nos postérieurs, quelques élus, ne fussent pas incommodés par la dureté du chêne et un interminable sermon.

« En ce grand jour, dit avec émotion le révérend Dougall McCulloch, nous devons tout spécialement remercier ceux de notre congrégation qui, par leur générosité et leur charité chrétienne, ont rendu possible l'édification de notre nouvelle église. »

Il les nomma tous, comme s'il lisait un palmarès. Luke McVitie, notaire ; Jason Currie, commerçant ; Freeman McKendrick, directeur de la banque ; Bums MacIntosh, fermier ; Rab Fraser, fermier.

Père se tenait assis, la tête baissée avec humilité, mais il se tourna vers moi et chuchota tout bas : « Moi et Luke McVitie avons dû donner plus que les autres, il nous a cités en premier. »

Les gens avaient l'air de se demander s'ils devaient applaudir, ce qui eût été opportun après ces paroles, mais peut-être aussi inop-

portun dans une église. J'attendis, espérant qu'ils se décideraient. Je portais des gants de dentelle neufs, et j'aurais si bien pu les montrer en applaudissant. Mais le pasteur entonna un psaume, si bien que tout le monde se mit à chanter d'une voix forte :

*Au-dessus des collines, je lève les yeux,
Implorant le ciel ;
Ô quand donc viendra pour moi le salut
D'où viendra-t-il ?
De notre Seigneur Dieu qui créa le ciel et la
terre.*

Tante Doll disait toujours que Père était croyant et qu'il craignait Dieu. Je n'y ai évidemment jamais cru un instant. Je ne pouvais pas imaginer Père craignant qui que ce soit, Dieu y compris, sans compter que ce n'était pas même au Tout-Puissant qu'il devait son existence. Dieu avait peut-être créé le ciel et la terre, et la plupart des gens, mais Père s'était fait tout seul, il nous l'avait assez répété.

Il ne manquait jamais le service du dimanche, cela dit, non plus que le bénédicité avant chaque repas. Il le disait toujours lui-même, lentement, tandis que nous gigotons en nous jetant des coups d'œil en coin.

*Certains ont du pain et ne peuvent le manger.
D'autres ont faim et n'ont rien à manger.
Mais nous avons du pain et nous pouvons manger.
Aussi rendons grâce au Seigneur.*

Il ne s'est pas remarié après la mort de notre mère, bien qu'il ait de temps à autre parlé de reprendre femme. Je pense que Tante Dolly Stonehouse espérait bien qu'il finirait par l'épouser. La pauvre ! Je l'aimais bien, même si elle ne cachait pas sa préférence pour Dan, et je trouvais triste qu'elle se figurât que Père résistait parce qu'elle était si peu attrayante avec son teint cireux que n'amélioreraient guère l'hamamélis et le jus de citron qu'elle s'appliquait sur le visage, et ses incisives du haut qui saillaient comme des dents de lapin. Elle était si complexée par ses dents qu'elle mettait la main devant sa bouche quand elle parlait, si bien que la moitié du temps un écran de doigts lui dérobait même ce qu'elle avait à dire. Mais qu'elle eût été belle n'eût rien changé. Mes frères et moi avons toujours su que Père ne pourrait jamais se résoudre à épouser la gouvernante.

Je ne l'ai vu parler en privé à une femme qu'une seule fois, et cela, tout à fait par hasard. Il m'arrivait d'aller me promener seule au cimetière, pour lire ou échapper aux garçons. Je m'étais trouvé un coin derrière un merisier, au bord de la falaise, juste de l'autre côté de la clôture qui marquait les limites du cimetière. Je devais avoir douze ans environ, cet après-midi-là.

Ils marchaient tout doucement sur le sentier, en aval, près des rives du fleuve, là où le Wachakwa bondissait bistre et sonore sur les pierres. Je ne me suis tout d'abord pas rendu compte de leur présence et, quand je les vis, il était trop tard pour m'éclipser. Père avait l'air grincheux et irritable.

« Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que ça change ?

— Je l'aimais bien, dit-elle. Je l'aimais.

— Tu vas me faire croire ça ?

— Oui, cria-t-elle, oui, je l'aimais.

— Pourquoi as-tu dit que tu viendrais ici, alors ?

— Je pensais... », avec une petite voix d'adolescente, « je pensais, eh bien comme toi, que ça ne faisait plus de différence. Mais ce n'est pas pareil.

— Et pourquoi ?

— Il était jeune, lui », dit-elle.

Je crus qu'il allait la frapper, peut-être lui dire « vos mains, Mademoiselle », comme avec moi. Je n'ai pas compris pourquoi mais, à travers les branches, je pus voir ses traits se décomposer. Il ne la toucha pas, cependant, ni ne dit mot. Il tourna les talons et, faisant craquer les brindilles sous ses bottes, il marcha jusqu'à la clairière où il avait laissé la carriole. Ensuite, j'entendis son fouet siffler, puis le cheval renâcler de surprise.

La femme le suivit des yeux, le visage pâle et déserté, comme si elle n'attendait plus rien de la vie. Puis elle remonta la colline en traînant des pieds.

Je n'eus de pitié ni pour elle ni pour lui. Je les méprisais tous les deux, lui pour être venu ici lui parler ; elle parce que... eh bien tout simplement parce que c'était la mère de Lottie Drieser « Pas de Nom ». Aujourd'hui,

pourtant, quand je revois leurs visages, je serais bien en peine de dire qui des deux s'était montré le plus cruel.

Elle est morte peu de temps après, de tuberculose. Je pensais alors qu'elle l'avait bien mérité, mais je n'avais aucune raison valable de penser ça si ce n'est cette fureur que ressentent les enfants face aux mystères qu'ils perçoivent mais ne peuvent pénétrer. Je veillais à ce que ce soit moi qui le lui apprenne, courant tout du long de l'école à la maison pour annoncer la nouvelle. Mais il n'évoqua jamais le fait qu'il eût échangé ne fût-ce qu'un seul mot avec elle. Il fit trois remarques.

« Pauvre fille, elle n'aura pas eu une vie bien gaie. »

Puis, comme se souvenant de qui il parlait et à qui il s'adressait : « Ma foi, il faut avouer qu'une fille de son genre n'est pas une grande perte pour le village. »

Enfin, une inquiétude inexplicable se peignit sur son visage. « Tuberculose ? C'est contagieux, ça, n'est-ce pas ? Décidément, les voies du Seigneur sont impénétrables. »

Aucune de ces remarques n'eut alors de sens pour moi, mais elles sont restées gravées dans ma mémoire. Je me suis souvent demandé depuis – quel homme était donc mon père ?

Les garçons travaillaient au magasin après l'école. Sans être payés, bien sûr. Ça ne leur faisait pas de mal, d'ailleurs. Les enfants étaient censés aider, en ce temps-là – ils ne

traînassaient pas comme aujourd'hui. Matt, un maigrichon à lunettes, travaillait avec acharnement, sans jamais sourire ni se plaindre. Mais il était terriblement manchot. Il lui arrivait de se cogner contre une pile de verres à lampes ou de faire tomber une bouteille d'essence de vanille, et alors il en recevait une de Père qui ne souffrait pas la maladresse. Quand Matt eut seize ans, il demanda à Père un fusil, et la permission de partir avec Jules Tonnerre poser des pièges pour l'hiver sur le Mont Galloping. Père refusa, naturellement, disant qu'il y avait de grandes chances pour que Matt se fasse sauter un pied, et sûr que ça coûterait les yeux de la tête de lui en faire faire un artificiel, et puis de toute manière il ne voulait pas que ses fils courent la campagne avec un médis. Je me demande ce qu'a ressenti Matt, ce jour-là. Je ne l'ai jamais su. De Matt, je n'ai du reste jamais su grand-chose.

Nous avions coutume d'aller à la pêche aux pièces de monnaie égarées sous les trottoirs de bois par les noceurs du samedi soir sortant de l'hôtel Queen Victoria en titubant pour rentrer chez eux, et il fallait voir avec quel sérieux Matt faisait glisser sa ficelle et sa boule de gomme d'épicéa bien mâchée entre les madriers. S'il en attrapait une, jamais il ne la dépensait ni ne la partageait, pas même si vous aviez extrait la gomme de votre propre bouche pour la lui donner. Il la mettait de côté dans sa petite boîte en fer noire qui contenait déjà de vieux billets – vingt-cinq cents en monnaie de papier que des tantes de Toronto lui avaient envoyés – et le demi-dollar que Père nous octroyait à Noël. Il

gardait la clé de cette boîte à son cou comme une croix ou une médaille de saint Christophe. Alors Dan et moi le taquinions en sautillant hors de sa portée pour qu'il ne puisse pas nous attraper :

*Matt est un avare
Rien à faire
Tu ne m'auras pas
Na na na na nère.*

Je ne l'ai jamais vu sortir de l'argent de cette boîte. Il n'économisait pas pour s'acheter un canif, ni quoi que ce soit de ce genre. Je n'ai su ce que ça cachait que des années plus tard, trop tard – j'étais adulte, mariée, et j'avais quitté la maison pour aller vivre avec Shipley. C'est Tante Doll qui me l'apprit.

« Tu ne savais pas ce qu'il voulait faire de son argent, Hagar ? Je me moquais de lui, mais lui s'en fichait, il était comme ça, Matt. Il voulait monter une affaire à lui, rien que ça, ou étudier le droit dans l'Est, ou encore acheter un bateau et se lancer dans le commerce du thé, bref une de ces idées folles que les enfants se mettent dans la tête. Il devait avoir pas loin de dix-sept ans, je crois, quand il lui est tout à coup venu à l'esprit que la poignée de monnaie qu'il possédait ne le mènerait pas bien loin. Tu sais ce qu'il en a fait ? Ça ne lui ressemblait pas du tout de faire une chose pareille. Il a acheté un coq de combat au vieux Doherty – a dépensé tout d'un coup, comme un idiot, et l'a surpayé, j'en suis sûre. Il l'a joué contre un des coqs de Jules Tonnerre, et Matt a perdu, évidemment – qu'est-ce qu'il y connaissait en oiseaux ? Ensuite il

l'a apporté à la maison – toi et Dan deviez être sortis – et il est resté assis à le regarder pendant des heures. C'était à vous rendre malade, ces plumes toutes couvertes de sang et cette espèce de chose qui respirait d'une drôle de façon. Finalement, il lui a tordu le cou et l'a enterré. Je n'étais pas fâchée de voir ce coq s'en aller, crois-moi. On n'aurait pas même pu en faire une poule au pot. Trop dur pour être mangé, mais pas assez pour combattre. »

Daniel était d'une espèce toute différente. Il ne levait pas le petit doigt pour travailler, à moins d'y être obligé. Il a toujours été délicat, et il savait très bien tirer profit d'une santé fragile. Il n'avait qu'à repousser son assiette de porridge au petit déjeuner, accompagnant son geste du plus léger des soupirs pour que Tante Doll lui touche le front et l'envoie au lit – « Pas d'école pour toi aujourd'hui, jeune homme ». Elle usait ses forces à monter et descendre l'escalier pour lui porter des bols de bouillon et des cataplasmes, et, quand il s'était bien fait dorloter, il disait qu'il se sentait un tout petit peu mieux et reprenait des forces en mangeant de la confiture de framboises allongé sur le divan du salon. Père n'avait pas beaucoup de patience pour toutes ces simagrées et disait que tout ce dont Dan avait besoin c'était de bon air et d'un peu d'exercice. Parfois, il obligeait Dan à se lever et s'habiller, et l'envoyait nettoyer à fond la réserve du magasin. Mais aussi sûr que deux et deux font quatre, s'il faisait ça, le jour suivant Dan attrapait la varicelle ou quelque autre maladie irrécusable. Chez lui l'esprit devait avoir prise sur la

matière, car il cultivait la maladie comme d'autres les plantes rares. C'est ce que je pensais à l'époque en tout cas.

Quand nous étions adolescents, Père nous permettait de donner des petites réceptions de temps à autre. Il vérifiait la liste des invités prévus et barrait le nom de ceux dont il considérait la présence comme déplacée. Parmi ceux de mon âge, Charlotte était toujours invitée – cela allait de soi. Telford Simmons, lui, était toléré, mais tout juste. Le cas d'Henry Pearl présentait une difficulté – ses parents étaient des gens honnêtes, mais étant fermiers ils n'auraient pas la tenue de rigueur, décida Père, donc une invitation de notre part ne pourrait que les embarrasser. Lottie Drieser ne fut jamais invitée, mais lorsqu'elle devint jolie comme un cœur et que ses seins eurent poussé, Dan l'introduisit une fois en cachette et Père en fit tout un scandale. Dan aimait bien s'habiller et, quand nous recevions des amis, il s'amenait avec quelque chose de neuf, l'argent ayant été chipé à Tante Doll. Lorsqu'il n'était pas malade, c'était le garçon le plus gai qu'on puisse imaginer, semblable à un tourniquet batifolant à la surface des choses.

Des festons de bois blanc ornaient les vérandas à cette époque, chantournés avec soin sur les maisons en briques beiges comme celle qu'avait bâtie mon Père. Il fut un temps où les lanternes japonaises firent fureur, elles pendaient à ces festons peints, bulbeuses et légères en papier cramoisi et fragile, striées de bambou, avec des dragons dorés et des chrysanthèmes qui les faisaient

flamboyer. Dans chaque lanterne il y avait une bougie, qui ne restait jamais allumée bien longtemps, semblait-il, car quelque grand échalas empressé grimpait sans cesse aux piliers du porche, allumettes en main, pour rallumer la flamme quand nous dansions la scottish¹ et le quadrille écossais. Dieu que j'aimais ces danses ! Je peux encore entendre le battement de nos pieds, et le son du violon raclant comme un criquet. Mes cheveux relevés en chignon se défaisaient alors, tombant sur mes épaules dans un effet de soierie que les garçons essayaient de toucher. Il me semble que c'était hier.

En hiver le fleuve Wachakwa était aussi solide que du marbre, si bien que nous allions patiner dessus, zigzaguant le long de ses courbes, trébuchant sur ses bosselures là où l'eau avait gelé en vagues, évitant les éventuelles plaques de glace mince, « la glace à la gomme », comme on l'appelait. Doherty, de l'écurie Livery, était aussi propriétaire de la glacière municipale de Manawaka, et il envoyait ses fils avec fardier et chevaux pour scier les blocs. Il arrivait que, glissant sur une des courbes du fleuve, vous aperceviez un trou noir devant vous, comme une lésion profonde sur la peau blanche de la glace, et vous saviez que le fardier de Doherty et sa scie à glace étaient passés dans l'après-midi. C'est à la brune, formes et couleurs étant devenues grises et incertaines, que mon frère Daniel, patinant en arrière pour épater les filles, tomba dedans.

1. Sorte de polka écossaise.

La glace était toujours très épaisse à l'endroit où l'on sciait les blocs, si bien que ça ne cassait pas sur le pourtour. Matt, alerté par nos cris, patina jusqu'au bord et le hissa hors de l'eau. Il devait faire trente degrés au-dessous de zéro ce jour-là, et notre maison se trouvait à l'autre bout du village. Étrange que pas un instant l'idée ne nous soit venue à Matt ou à moi d'emmener Dan dans la maison la plus proche, mais non – nous ne pensions qu'à le ramener chez nous avant que Père ne revînt du magasin ce soir-là ; pour que personne, excepté Tante Doll, ne sache ce qui s'était passé. Matt eut beau enlever son manteau pour l'emmitoufler dedans, ses vêtements avaient gelé avant que nous n'ayons atteint la maison. Père était déjà rentré – vraiment pas de veine pour Dan qui eut droit à une bordée d'injures pour ne pas avoir regardé devant lui. Tante Doll lui donna du whisky et du citron puis le mit au lit, et le jour suivant il eut l'air d'aller mieux. Je suis sûre, d'ailleurs, que ça en serait resté là si Dan avait été costaud. Mais il ne l'était pas. Il attrapa une pneumonie, et je ne pus penser, des jours durant, qu'à toutes les fois où j'avais cru qu'il faisait le malade.

La nuit où la fièvre de Dan monta, Tante Doll était chez Floss Drieser, la tante de Lottie, couturière de son état. Tante Doll se faisait faire un nouveau tailleur, et ses essayages duraient des heures parce que Floss savait tout ce qui se passait à Manawaka et qu'elle n'avait aucun scrupule à le répéter. Père travaillait tard ce soir-là, si bien que seuls Matt et moi étions à la maison.

Matt sortit de la chambre de Dan les épaules ramassées en avant comme s'il allait précipitamment quelque part.

« Qu'est-ce qui se passe ? » Je ne tenais pas vraiment à le savoir, mais il fallait que je demande.

« Il délire, répondit Matt. Va chercher le docteur Tappen, Hagar. »

Ce que je fis, volant à travers les rues blanches sans m'occuper du nombre de congères sur lesquelles je butais ni de mes pieds qui devenaient tout trempés. Quand j'arrivai à la maison des Tappen, le docteur était absent. Parti à South Wachakwa, me dit Charlotte, et vu l'état des routes il y avait peu de chances pour qu'il soit de retour avant l'aube, au moins. Cela se passait bien avant l'époque des chasse-neige, bien sûr.

À mon retour, l'état de Dan avait empiré, et Matt, descendu pour venir aux nouvelles, avait l'air terrifié, mais de manière furtive, comme s'il cherchait par quel moyen il pourrait laisser quelqu'un d'autre prendre la situation en main.

« Je vais au magasin chercher Père », dis-je.

Le visage de Matt changea d'expression.

« Non, tu n'iras pas, dit-il d'une voix soudain très sûre. Ce n'est pas Père qu'il veut.

— Que veux-tu dire ? »

Matt détourna le regard. « Dan avait quatre ans lorsque notre mère est morte. J'imagine qu'il ne l'a jamais oubliée. »

Il me sembla que Matt s'excusait presque, comme s'il sentait qu'il devait ajouter qu'il ne me reprochait pas sa mort, quand tout son cœur lui disait le contraire. Peut-être n'est-ce pas du tout ce qu'il ressentait – comment savoir ?

« Tu sais ce qu'il y a dans son armoire, Hagar ? poursuivit Matt. Un vieux châle écossais – qui était à elle. Je me souviens qu'enfant il s'endormait avec. Je croyais qu'on l'avait bazarde depuis des années. Mais il est toujours là. »

Ensuite il se tourna vers moi et prit mes deux mains dans les siennes, la seule fois où j'aie jamais vu mon frère Matt faire une chose pareille.

« Hagar, mets-le et tiens-le dans tes bras un moment. »

Je me raidis et retirai mes mains. « Je ne peux pas. Oh, Matt, je suis désolée, mais je ne peux pas, je ne peux pas. D'ailleurs je ne lui ressemble pas du tout.

— Il ne verrait pas la différence, dit Matt avec colère. Il n'a plus sa tête à lui. »

Mais je ne pouvais pas penser à autre chose qu'à cette femme douce que je n'avais jamais vue, la femme à qui Dan ressemblait tant, disait-on, et de laquelle il avait hérité une santé fragile, que je ne pouvais pas m'empêcher de détester, si grand fût par ailleurs mon désir de compatir. Jouer à être elle – c'était au-dessus de mes forces.

« Je ne peux pas, Matt. » Je pleurai, en proie à des tourments dont il ne soupçonna

jamais la teneur, voulant par-dessus tout faire ce qu'il me demandait, mais ne pouvant pas, ne pouvant pas plier suffisamment.

« Très bien, dit-il. Ne le fais pas, alors. »

Quand je me fus ressaisie, j'allai dans la chambre de Dan. Matt était assis sur le lit. Il avait le châle qui, drapé sur son épaule, lui retombait sur les genoux, et il caressait la tête de Dan avec ses cheveux ternes et raidis par la sueur et son teint crayeux, comme si Dan avait été un enfant et non un homme de dix-huit ans. Dan a-t-il pensé qu'il se trouvait là où il désirait se trouver ou non, ou bien a-t-il seulement pensé quoi que ce soit, je n'en sais rien. Mais Matt resta assis comme ça plusieurs heures durant, sans bouger, et, quand il redescendit et entra dans la cuisine où je m'étais finalement réfugiée, je sus que Dan était mort.

Avant de se laisser aller à pleurer sa mort ou même d'annoncer que c'était fini, il s'approcha et mit ses deux mains sur moi avec douceur ma foi – sauf qu'il les mit autour de mon cou.

« Si tu dis un mot à Père, dit Matt, je t'étrangle. »

Imaginer que je serais allée tout raconter ! Ça prouve qu'il me connaissait bien mal. Je me suis souvent demandé, après – et si je lui avais parlé, pour tenter de lui expliquer ; mais comment aurais-je pu ? Je ne savais pas moi-même pourquoi je n'avais pu faire ce que lui avait fait.

Tant de jours ont passé. Et voici qu'une autre chose me revient en mémoire, qui se passa quand j'étais presque jeune fille. Au-dessus de Manawaka, et non loin des pivoines avachies l'air chagrin sur les tombes, se trouvait la décharge municipale. Il y avait là des cageots, des cartons, des caisses à thé au fer-blanc déchiré en lambeaux, les méconnaissables effluves de nos vies, brûlées et noircies par le feu qui cautérisait pour un temps cet endroit suppurant. Il y avait là des épaves de traîneaux et de carrioles aux ressorts rouillés et aux sièges déchirés, squelettes de véhicules achetés en bon état par les Pères du village et devenus aussi décrépits que ces messieurs avec l'âge, mais n'ayant pas eu le privilège d'être décentement enterrés. Il y avait là les restes de nos tables, os rongés, pelures de potirons et de courges putrides, épluchures et trognons, noyaux de prunes, bocaux brisés de conserves ayant fermenté et qu'à regret on avait jeté plutôt que d'encourir le risque d'une ptomaïne. C'était un lieu sulfureux, où même les mauvaises herbes semblaient pousser plus grasses et plus nuisibles qu'ailleurs, comme si elles ne pouvaient s'empêcher de montrer l'impureté et la fétidité de leur scabreuse nourriture.

J'y suis allée, une fois, avec d'autres filles, quand j'étais encore jeune adolescente, presque, mais pas tout à fait une jeune personne (ces expressions empesées ont l'air si pittoresques aujourd'hui, quoiqu'elles aient tout de même un certain charme). Nous avançons sur la pointe des pieds, retenant scrupuleusement les pans de nos toilettes

pour ne pas nous salir, comme des princesses au nez délicat se retrouvant à proximité saisissante de mendiants couverts de plaies suintantes.

C'est alors que nous vîmes un immense et chancelant tas d'œufs, secoués et cassés par quelque roulier qui les aura jetés là, invendables. C'était en juillet, un jour de forte chaleur – j'en sens encore l'acuité sur ma nuque et mes paumes inondées. Nous vîmes avec une sorte d'horreur à laquelle on ne pouvait pas se soustraire, même en détournant les yeux ou en se sauvant à toutes jambes, que certains œufs, féconds, avaient éclos au soleil. Les poussins, faibles, affamés, ensanglantés et mutilés, prisonniers sous le poids des coquilles cassées tout autour d'eux, tentaient de ramper comme des vermiseaux, leurs becs inutilement entrouverts au milieu des ordures. Un spectacle insoutenable, à vous donner la nausée, à moi, aux autres, sauf à Lottie.

Elle était elle-même aussi légère qu'une coquille d'œuf, et comme j'étais grande, costarde, que j'avais les cheveux noirs et que j'aurais voulu être tout le contraire, je lui en voulais de sa petite taille et de ses fins cheveux blonds. Depuis la mort de sa mère, c'était la sœur de la couturière de sa mère qui l'élevait, et la plupart d'entre nous avions presque oublié ces deux-là, aussi insouciantes que les chèvres ou les dieux, qui couchaient jadis dans un fossé ou une grange. Elle regarda les poussins. Je me demandai si elle se forçait, ou alors si c'était de la curiosité.

« On ne peut pas les laisser comme ça.

— Mais, Lottie... » C'était Charlotte Tappen, qui avait l'estomac exceptionnellement fragile, quand bien même son père était médecin. « Qu'est-ce qu'on peut faire ? Je ne peux pas regarder sinon je vais vomir.

— Hagar, commença Lottie.

— Je n'y toucherais pas même avec une perche de trois mètres de long, dis-je.

— Très bien, dit Lottie avec fureur. N'y touche pas alors. »

Elle prit un bâton, écrabouilla les coquilles et même piétina certains œufs avec les talons de ses beaux souliers en cuir verni noir.

C'était la seule chose à faire, une chose que j'aurais été incapable de faire. Ça m'a sacrément tracassée, pourtant, de n'avoir pu me résoudre à tuer ces créatures. À l'époque, ça m'a humiliée plus encore que de n'avoir pu me résoudre à reconforter Dan. Je détestais l'idée que Lottie pût avoir plus de bon sens que moi. Quand je savais très bien que ce n'était pas vrai. Pourquoi n'avais-je pu le faire ? Le dégoût, je suppose. Certainement pas la pitié. Par pitié, Lottie avait abrégé leur supplice, c'est en tout cas ce que je pensais alors, et ce que je pense encore en partie. Mais ils étaient aussi un affront pour les yeux. Je ne suis plus tout à fait aussi sûre, maintenant, qu'elle ait agi exclusivement pour leur bien. Et je ne regrette plus de ne pas les avoir achevés.

On frappe timidement à ma porte. Doris n'abuse personne, excepté elle-même, probablement. C'est de loin la femme la moins timide que je connaisse, cependant elle persiste dans ce masque de souris, comme ces vilains enfants à face de rat dont Marvin suit imperturbablement les aventures à la télévision. Elle frappe à ma porte avec retenue pour que de sa petite voix geignarde elle puisse dire ensuite à Marvin – « Je ne frappe plus trop fort, maintenant, sinon tu sais ce qu'elle dira. » Oh, joies secrètes du martyr !

« Entrez. »

Simple formalité de ma part étant donné qu'elle s'est déjà glissée à l'intérieur. Elle porte sa robe en soie synthétique marron foncé. Il me semble que tout est synthétique, aujourd'hui. La soie et les humains sont passés de mode, ou bien personne ne peut plus se les offrir. Doris a un faible pour les tons mornes. Elle les qualifie de dignes, et, si sa dignité dépend de la couleur de ses vêtements, je suppose qu'elle a raison de s'y tenir.

Je porte ma robe de soie lilas parce qu'il me semble que c'est dimanche aujourd'hui. Oui, c'est dimanche. De la vraie soie, celle-là, tissée en Chine par des vers à soie nourris de feuilles de mûrier. La vendeuse me l'a certifié, et comme c'était une fille très aimable, je ne vois aucune raison d'en douter. Doris jure par tous les diables que c'est de l'acétate, quel que soit le sens de ce truc-là. Elle s'imagine que je me fais toujours avoir, sauf si je l'emmène faire les courses avec moi, et, maintenant que mes jambes me font tant souffrir, je la laisse m'accompagner, bien

qu'elle n'ait pas plus de goût qu'une poule couveuse, ce à quoi elle ressemblerait plutôt dans cette espèce de nippe marron couverte de pellicules sur les épaules et jusque dans le dos comme si elle perdait ses plumes. Cette femme-là ne saurait même pas faire la différence entre de la soie et un sac de farine. Qu'est-ce qu'elle était embêtée le jour où j'ai acheté cette robe ! Pas convenable, soupirait-elle en faisant la grimace. Et ce style – on dirait une brebis qui s'habille comme un agneau. Qu'elle cause. Je l'aime bien, moi, cette robe, et peut-être bien que dorénavant je la porterai même en semaine. Tiens, je me gênerai. Je ne vois pas comment elle pourrait m'en empêcher, si j'en avais vraiment envie.

Le mauve de ma robe est exactement le même que celui du lilas qui poussait jadis près du porche gris de la maison des Shipley. On avait bien peu de temps et d'espace à consacrer aux fleurs, là-bas, sur cette terre désertée par la chance du jour où l'on s'est mis à labourer le sol, à preuve les machines agricoles cassées qui encombraient la cour, comme les carcasses blanchies de gigantesques créatures marines rejetées par les flots, une cour boueuse avec une odeur d'ammoniac qui montait des flaques jaunes où les chevaux se vidaient. Le lilas poussait sans qu'on en prît soin. À l'orée de l'été, il fleurissait en thyrses, comme des grappes de raisin mauve pâle ornées de feuilles vert sombre qui ressemblaient à des cœurs, et il répandait un parfum si suave, si impudent, qu'il devenait impossible de sentir autre chose. Une bénédiction saisonnière.

Qu'est-ce que Doris peut bien me vouloir, avec ses minauderies imbéciles ?

« Marv et moi, on prend une tasse de thé, Mère. En voulez-vous une ? »

Je me pince les lèvres. Marv et moi, on prend. Pourquoi ne s'est-il pas trouvé une femme qui sache au moins parler correctement. Mais que je suis bête : il en est incapable lui-même. Il parle comme parlait Bram. Est-ce que cela me dérangerait encore ?

« Pas maintenant. Peut-être un peu plus tard, Doris.

— Le thé sera froid à ce moment-là, dit-elle d'un ton lugubre.

— Et bien sûr j'imagine que ça coûterait trop cher d'en refaire un.

— Je vous en prie... » Sa voix est lasse, tout d'un coup, et je me repens, maudissant ma grossièreté ; j'ai envie de prendre ses deux mains dans les miennes et de lui demander pardon mais, si je le faisais, elle me croirait complètement folle, et non plus seulement à moitié.

« Ne recommençons pas, voulez-vous », dit-elle.

J'oublie mon lâche repentir. « Recommencer quoi ? » Ma voix est bourrue, chargée de suspicion.

« Hier j'ai refait du thé spécialement pour vous, et vous l'avez vidé dans l'évier.

— Je n'ai rien fait de tel. » Et le fait est que je ne me revois pas faisant une chose

pareille. Il est possible, vraiment tout juste possible que je me sois fâchée contre elle pour quelque broutille – mais si j'avais fait ça, je m'en souviendrais. Étant donné que je ne suis sûre de rien, pas même de ne pas l'avoir fait, ou d'avoir fait autre chose (comme boire le thé, disons, calmement), voilà que je m'énerve.

« C'est bon, c'est bon, je descends. »

Je me lève aussitôt de ma chaise, projetant de mettre un peu d'ordre sur ma coiffeuse puis de la rejoindre en bas au bout de quelques instants. Mais j'ai fait un mouvement trop brusque. L'arthrite me noue les jambes comme si j'avais des fils de métal en guise de muscles et de veines. Mes chevilles et mes pieds (aussi épais que des souches, maintenant, et guère plus faciles à remuer – comme s'ils étaient enracinés au sol) trébuchent légèrement sur le bord du tapis.

Ça aurait pu aller – j'aurais pu me rétablir – si seulement elle n'avait pas pris peur, me faisant sursauter, l'imbécile. Elle hurle comme une sirène de pompiers, de terreur et d'espoir.

« Mère... attention !

— Hein ? Quoi ? » Je redresse la tête, me cambre comme une vieille jument effrayée par un feu ou des vapeurs de fumée.

Et je tombe. La douleur dans les côtes est atroce, celle-là même que j'ai souvent ressentie, ces derniers temps, quoique je n'en aie rien dit à Marvin ou à Doris. Avec le choc causé par ma chute, j'ai la sensation que ces

côtes, si profondément enfouies sous plusieurs couches de graisse, sont en train de se replier les unes sur les autres comme les tiges de bambou d'un éventail en papier. Ça me brûle dans la poitrine, je ne peux plus respirer l'espace d'un instant. Je suffoque et me débats tel un poisson expirant sur les planches d'un môle.

« Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu », balbutie Doris d'une voix larmoyante.

Elle se précipite pour me relever, mais n'y parvient pas. Elle peine et halète comme une vache qui vèle. Les veines saillent sur son front.

« Laissez-moi... » Est-il possible que cette voix éraillée soit la mienne ? On dirait les jappements d'un chien blessé.

Tout à coup, je les sens qui me montent aux yeux. Quelle horreur ! Ce sont mes larmes, il n'y a pas de doute, quoiqu'elles aient surgi sans prévenir, comme une incontinence d'infirmes. Les voilà qui dégoulinent sur mes joues, s'insinuant dans les plis de cette peau flasque et veloutée par l'âge. Ce ne sont pas mes larmes, pas devant elle. Je les renie, je les maudis – qu'elles s'en aillent. Mais je n'ai pas parlé, et elles sont toujours là.

« Marv ! crie-t-elle, Mar-vin. »

Il fait grand bruit en montant l'escalier, vite pour un homme aussi costaud que lui, surtout qu'il est devenu renflé comme une barrique. Il doit avoir dans les soixante-cinq ans maintenant. Étrange. Plus étrange encore pour lui, sans doute, d'avoir une mère à cet

âge-là. Sa grosse figure est inquiète, et s'il est une chose que Marvin déteste, c'est bien d'être inquiet, ou contrarié. Le calme est indispensable à sa vie. Il est toujours d'un calme monolithique. Si c'était le monde qui s'écroulait, et non moi, il hocherait la tête, plisserait les yeux et dirait : « Voyons... ça n'est pas très bon tout ça. »

Qui lui a donc choisi son prénom ? Bram, je suppose. Ça venait des Shipley, il me semble. C'était tout à fait le genre de prénom qu'ils choisissaient. Chez eux, il n'y avait que des Mabel, des Gladys, des Vernon ou des Marvin, prénoms sans couleur, aussi ordinaires que de la bière en bouteille.

Il me tire, me hisse par les aisselles, et me voilà debout, enfin, non par moi-même, mais soulevée comme une masse inerte. Il jette à Doris le regard furieux du demi de mêlée qui s'agite sur la touche.

« Il faut arrêter ça », dit-il.

Mais je ne peux pas dire s'il entend par là que, par un gros effort de volonté, je dois arrêter de tomber, ou si c'est Doris qui doit arrêter de me relever quand ça m'arrive.

« Elle s'est véritablement écroulée, dit Doris, comme une tonne de briques.

— Nonobstant et néanmoins, dit Marvin qui adore le genre pompeux, je ne vais pas te laisser risquer l'infarctus. »

Bon, là au moins c'est clair. Il s'agit de Doris. Elle pousse un soupir, un de ces profonds soupirs dont elle est coutumière, puis, levant les sourcils, elle lui jette un

regard interrogateur. Lui, répond en hochant la tête. Qu'est-ce qu'ils sont en train d'essayer de se dire ? Ils ont tout d'abord parlé comme si je n'existais pas, comme si c'était un sac rempli de pommes de terre qu'ils venaient de ramasser sur le plancher. Mais maintenant ils se taisent, subitement conscients de ma présence. Et je me sens comme obligée d'expliquer ce regrettable incident, de démontrer que je ne suis pas coutumière du fait et qu'il n'y a pas de raison que cela se reproduise.

« Ce n'est rien, dis-je. Juste un peu secouée. C'est le tapis. Je vous ai déjà demandé d'ôter ce tapis de ma chambre, Doris ; si seulement vous m'aviez écoutée. Il est dangereux, ce tapis. Je vous l'ai répété cent fois.

— D'accord, je l'enlèverai, dit Doris. Venez prendre votre thé, sinon il sera glacé. Pouvez-vous marcher ?

— Là... Je vais t'aider », c'est Marvin qui s'avance pour me prendre le bras.

Je repousse sa grosse patte. « Merci, mais je peux très bien marcher toute seule. Allez-y, descendez. Je vous suis dans une minute. Allez maintenant, pour l'amour du ciel. »

Enfin, les voilà qui s'en vont, non sans quelques regards incertains en arrière. Est-ce que, par un merveilleux coup du sort, je ne vais pas me casser le cou dans l'escalier ?

Je reste, le temps de retrouver mon calme. Sur ma coiffeuse, il y a la bouteille d'eau de Cologne que m'a offerte Tina – leur fille, ma petite-fille donc, déjà adulte – pour mon

anniversaire, ou pour Noël, je ne sais plus. Ça s'appelle Lily of the Valley. Je ne lui en veux pas d'avoir choisi ce parfum et ne pense pas que ce soit un manque de tact de sa part. Comment aurait-elle pu savoir que, de mon temps, on se servait du muguet, cette fleur si blanche au parfum presque trop sucré, pour tresser nos couronnes mortuaires ? Cette eau de Cologne ne sent pas du tout le muguet, cela dit, et elle est assez agréable. J'en applique un peu sur mes poignets, puis je m'aventure dans l'escalier. Je tiens solidement la rampe, et bien sûr tout se passe très bien, et même parfaitement bien, comme toujours lorsque personne n'est là à me regarder. Je gagne l'entrée, puis le salon et enfin la cuisine où le thé est servi.

Doris est plutôt bonne cuisinière. Ça, je le lui accorde. Même lorsqu'elle et Marvin n'étaient encore que de jeunes mariés, elle s'en tirait fort bien. Remarquez, elle a toujours dû préparer des repas, même quand elle était très jeune. Elle venait d'une famille nombreuse, une famille sans histoire d'ailleurs. Moi, je n'ai appris à faire la cuisine qu'après mon mariage. Enfant, je passais des heures dans notre immense cuisine avec tous ses placards peints en vert, mais seulement pour regarder et goûter aux plats que préparait Tante Doll. Quand je la voyais pétrir et tapoter la pâte, ou peler une pomme en un seul long ruban spiralé, je me disais que ce devait être triste de passer sa vie ainsi à s'occuper de la maison des autres. Je n'avais aucune idée de ce que l'avenir me réserverait, et je me sentais..., ma foi, très différente

de Tante Doll. Je l'aimais bien, mais c'était comme si j'appartenais à une autre race.

Doris a fait des gâteaux, hier : un au citron saupoudré de noix de coco sur le dessus, et un autre au chocolat et aux noix. Ah ! elle les a glacés. Très bien ; c'est comme ça que je les aime. Elle a fait du pain au fromage, aussi. Quelle générosité, tout à coup ! Je crois bien qu'elle a même mis du vrai beurre dessus, et non cette abominable margarine qu'elle achète par économie. Je m'installe confortablement, et sirote mon thé, goûtant à toutes ces bonnes choses.

Doris verse encore du thé. On est bien. Marvin est poilu comme ça, en bras de chemise, les coudes sur la table. Jour de semaine, jour de fête, jour du Jugement dernier – ça ne fait aucune différence pour Marvin. Eût-il été l'un des apôtres du Christ qu'il aurait encore mis ses coudes sur la table pendant la Cène.

« Encore un peu de gâteau au citron, Maman ? »

Pourquoi tant de prévenances tout à coup ? Je scrute leurs visages. Les ai-je vus échanger un regard interrogateur ou bien ai-je rêvé ?

« Non merci, Marvin. » Attention. Ne nous laissons pas avoir.

Il plisse ses yeux pâles et sur son visage qu'un froncement de sourcils fait grimacer se lit l'embarras de celui qui a quelque chose à dire mais n'arrive pas à se décider. Il a toujours eu du mal à s'exprimer. Chaque minute qui passe voit mes soupçons augmenter et je

commence à regretter d'être là, à boire ce thé avec eux. *Mais enfin, de quoi s'agit-il ?* Je meurs d'envie de lui lancer cette question à la figure. Au lieu de ça, je croise les mains sur mon ventre paré de soie mauve, bien sagement, comme il se doit, et j'attends.

« La maison est plutôt vide, depuis que Tina est partie, dit-il enfin, et Steven ne vient pas très souvent.

— Ça fait environ un mois qu'elle est partie, dis-je plutôt acerbe, ravie au fond que ce soit moi qui lui rappelle quelque chose.

— Elle est devenue trop grande, dit Doris, voilà ce que Marv veut dire. Trop grande pour nous, maintenant que les enfants ne viennent plus excepté les jours de fête.

— Grande ? » Pourquoi m'empresserais-je de renchérir ? « Je ne dirais pas ça, comparée à d'autres.

— Bien sûr, on ne peut pas la comparer aux maisons à deux niveaux qu'on construit maintenant, dit Doris. Mais elle a quatre chambres à coucher et c'est déjà beaucoup de nos jours.

— Beaucoup ? Quatre chambres ? La maison des Currie en avait six. Même dans la vieille maison des Shipley, il y en avait cinq. »

Doris hausse des épaules de soie artificielle, regarde Marvin avec l'air d'attendre quelque chose. *Mais parle*, disent ses yeux, *à toi maintenant*.

« Nous pensons », Marvin parle comme il pense, lentement, « nous avons pensé, Doris

et moi, que ce serait peut-être une bonne idée de vendre cette maison, Maman. On prendrait un appartement. Plus petit, plus facile à entretenir, sans escaliers. »

Je ne peux pas parler, car la douleur sous mes côtes est revenue tout d'un coup. Est-ce les poumons ? Le cœur ? C'est une douleur irradiante, aussi chaude qu'une pluie d'été ou que les larmes d'un enfant. Suis-je un veau qu'on engraisse ? Ah ! Si j'avais su, je n'aurais pas mangé une seule bouchée de ses maudits gâteaux.

« Jamais tu ne vendras cette maison, Marvin. C'est ma maison. C'est ma maison, Doris. Elle est à moi.

— Non, dit Marvin en baissant la voix. Tu l'as mise à mon nom quand j'ai repris tes affaires en main.

— C'est juste, dis-je très vite, quoique à vrai dire je l'eusse oublié. Mais c'était par pure commodité, n'est-ce pas ? En réalité, c'est toujours ma maison. Marvin... est-ce que tu m'écoutes ? Elle est à moi, pas vrai ?

— Bon, d'accord, elle est à toi.

— Eh là ! Minute, dit Doris en poussant un cri rauque qui ressemble au gloussement de la poule fuyant devant le coq.

— À l'entendre, dit Marvin, on croirait que j'essaie de lui voler sa maison. Eh bien, pas du tout. C'est pas ça du tout, Maman. Si tu le sais pas, depuis le temps, ça sert à rien de discuter. »

Je le sais, oui, et en même temps... Je ne peux penser qu'à une chose : cette maison est à moi. Je l'ai achetée avec l'argent que j'ai gagné, dans cette ville qui aura fait office de chez-moi du jour où j'ai quitté nos prairies. Ce n'est peut-être pas chez moi, car seule l'est vraiment la maison où l'on est venu au monde, mais celle-ci est à moi et tout m'y est familier. Vestiges du temps passé, ce qui reste de ma vie est là, dispersé en preuves tangibles dans chaque recoin : les lampes et les vases, la chauffeuse tapissée à l'aiguille, la lourde chaise en chêne de la maison des Shipley, le vaisselier et le buffet qui me viennent de mon père. Il faudrait les envoyer au garde-meuble, ou les vendre. Et ça je ne veux pas. Je ne pourrais pas m'en séparer. Si je ne peux plus être partie intégrante de ces meubles et de cette maison, de ces réalités fugitives retenues, fixées ici, suffisamment éternelle en ce qui me concerne, alors je me demande si j'ai encore ma place quelque part.

« Vous oubliez peut-être que c'est moi qui entretiens cette maison, dit Doris. C'est moi qui grimpe ces escaliers cent fois par jour et monte l'aspirateur deux fois par semaine. Il me semble que j'ai mon mot à dire.

— Je sais, dit Marvin d'une voix pesante. Je sais. »

Comme il déteste tout ça, les bisbilles de bonnes femmes, les récriminations. Il aurait dû se faire moine ou ermite, vivre quelque part hors de portée de voix humaines.

Elle a probablement raison. Je ne fais même plus semblant de l'aider. Pendant si longtemps, je m'y suis employée, jusqu'au moment où je me suis rendu compte que je ne faisais que la gêner, vu la lenteur avec laquelle je me déplace et ces mains-là qui ont besoin d'être dérouillées avant de se mettre au travail. Je vis avec Marvin et Doris – ou bien ils vivent avec moi, comme on voudra – depuis dix-sept ans. Des siècles. Comment ai-je pu le supporter ? Et eux, comment ont-ils pu le supporter ?

« Je m'étais toujours jurée que je ne serais jamais un fardeau... »

Je m'aperçois, trop tard, que ma voix est toute chargée d'apitoiement sur moi-même, qu'elle est pleine de reproches, aussi. Mais ils mordent aussitôt à l'hameçon.

« Mais non... ne crois pas ça. Nous n'avons jamais dit ça, pas vrai ?

— Marv voulait seulement dire... Je voulais seulement dire que... »

Comme j'ai honte de leur jouer cet air éculé ! Pourtant... je ne suis pas comme Marvin, qui ne supporte pas les conflits. Je me révolte à l'idée qu'on vende la maison, ma maison, la mienne.

« Je ne veux pas qu'on vende la maison, Marvin. Je ne veux pas.

— D'accord, dit-il. N'en parlons plus.

— N'en parlons plus ! » La voix de Doris est comme une aiguille à repriser, épaisse et pointue.

« De grâce », dit Marvin, et Doris et moi sentons toutes deux qu'il est à bout. « Je ne peux pas supporter tout ce raffut. Nous verrons ça plus tard. Pour l'instant, je vais voir ce qu'il y a à la télé. »

Et il va dans le den¹ – un nom approprié, car c'est vraiment son antre, un repaire où, dans le noir, il regarde des images osciller sur l'écran et oublie tout ce qui peut le contrarier. Doris et moi acceptons la trêve.

« Je vais aux vêpres, Mère. Voulez-vous m'accompagner ? Ça fait longtemps que vous n'êtes pas allée à l'église. »

Doris est très pieuse. Elle dit que la foi reconforte. Son pasteur est un homme potelé aux joues roses, et s'il voyait Jean-Baptiste en haillons dans le désert, bourrant sa bouche de sauterelles mortes en guise de nourriture et prêchant la pénitence de ses yeux exorbités, sûr qu'il s'évanouirait. Probable que moi aussi, d'ailleurs.

« Non merci, pas ce soir. La semaine prochaine, peut-être. »

— Je voulais lui demander de passer vous voir. Le pasteur, je veux dire, M. Troy.

— Dans une semaine ou deux, peut-être. Je n'ai pas très envie de parler, ces temps-ci.

— Avec lui, il n'est pas nécessaire de tant parler. Il est vraiment très gentil. Ça fait du

1. Den : mot américain qui signifie *antre* et désigne aussi une petite pièce aménagée spécialement pour regarder la télévision.

bien, juste de parler quelques minutes avec lui.

— Merci Doris. Mais pas cette semaine, si ça ne vous ennuie pas. »

Avoir du tact, c'est ce qui m'est devenu le plus difficile.

Comment lui dire que cette merveille de M. Troy perdrait son temps à m'offrir ses bonnes paroles ? Doris pense que la piété augmente avec l'âge, comme une police d'assurance qui viendrait à échéance. Je ne pourrais pas expliquer de toute façon. Qui comprendrait, quand bien même je ferais l'effort de parler ? J'ai quatre-vingt-dix ans passés, et ce chiffre me donne une impression d'arbitraire, d'impossible, car si je me regarde dans un miroir et au-delà de cette enveloppe changeante qui est la mienne, je vois les yeux d'Hagar Currie, ses yeux noirs, ceux-là mêmes que j'avais à l'âge où j'ai pris pour la première fois conscience de moi-même. Je n'ai jamais porté de lunettes. J'ai encore de très bons yeux. Les yeux, c'est ce qui change le moins. Ceux de John étaient gris, et jusque vers la fin je les voyais pareils à ceux de l'enfant qu'il avait été, exprimant toujours cette impatience contenue, comme si une partie de lui croyait, contre toute logique et en dépit de tout ce qu'il avait appris, que quelque chose de merveilleux allait soudain se produire.

« Demandez à votre M. Troy de passer, si vous voulez. Je me sentirai peut-être en état de le voir la semaine prochaine. »

Satisfaite, elle s'en va à l'église, prier pour moi, peut-être, ou pour elle-même, ou encore pour Marvin l'œil fixé sur ses images épileptiques, ou bien prier tout court.

Chapitre 2

Nous voilà assis, le petit pasteur tout droit sorti du livre, timide et anxieux comme un jeune homme, et moi l'Égyptienne, ne dansant plus, hélas, avec des baies de sorbier dans les cheveux, mais tristement altérée. C'est une journée printanière, l'air est doux, et nous sommes dans le jardin, tout jaune de forsythias. Je suis comme toujours étonnée que les fleurs soient si précoces, par ici ; c'est encore un enchantement pour moi que cette végétation de la côte, quand je pense au printemps tardif dans les prairies, et à la neige là-bas si tenace.

M. Troy a mal choisi son jour. La douleur sous mes côtes n'est pas si envahissante, aujourd'hui, mais mon ventre gronde, à croire qu'une bête féroce va en sortir. Mes intestins sont bloqués. Je suis Job à l'envers, et cascara, sirop de figues ou sulfate de magnésie, rien ne prévaut contre cette affliction innombrable. Je me tiens raide sur ma chaise, ballonnée, pleine, toute chargée, et j'ai peur de laisser échapper un vent.

Pour la visite du pasteur, cela dit, j'ai tout de même mis ma robe grise, celle à fleurs. Du jersey de soie, selon Doris. Cette robe est très sobre et tout à fait appropriée, avec des fleurs minuscules couleur pêche, rien qui puisse choquer le petit homme de Dieu. Moi-même, à vrai dire, je l'aime beaucoup, cette robe. Et les fleurs dont elle est généreusement parsemée triomphent presque du gris. Le gris n'est pas seulement la couleur de nos

cheveux à nous autres les vieux. C'est encore et surtout celle de ces maisons jamais peintes qui souffrent et craquent sous les intempéries, lessivées par la pluie et blanchies par un soleil de plomb. La maison des Shipley n'a jamais été peinte, pas une seule fois. On pourrait penser depuis le temps que quelqu'un aurait pu consacrer deux ou trois dollars à l'achat de quelques pots de peinture. Eh bien non. Bram avait toujours l'intention de le faire – après la moisson, disait-il au printemps, et, quand l'automne arrivait, il promettait que ce serait pour le printemps suivant.

M. Troy fait tout son possible.

« Une vie longue et bien remplie comme la vôtre... on peut dire que c'est une bénédiction. »

Je ne réponds pas. Qu'est-ce qu'il en sait, après tout ? Pas question de lui faciliter les choses. Laissons-le patauger.

« La vie devait être bien difficile, à cette époque-là, dites-moi ? trouve-t-il à dire.

— Oui, oui, en effet ». Mais seulement parce qu'il ne peut pas en être autrement. Je ne dis pas cela à M. Troy qui aime à croire qu'un demi-siècle change tout.

« Mais dites-moi, Madame Shipley, vous avez passé votre enfance dans une ferme, je crois ? »

Pourquoi cette question ? Que je sois née dans une ferme, chez des miséreux, à Sion ou en enfer, qu'est-ce que ça peut lui faire ?

« Non, non pas du tout, Monsieur Troy. J'ai grandi dans la petite ville de Manawaka. Mon père fut un des premiers à s'y être installé. Le premier à y ouvrir un négoce. Il s'appelait Jason Currie. Il n'a jamais été fermier, quoiqu'il fût propriétaire de quatre fermes qu'il louait à des métayers.

— Ce devait être un homme riche.

— Mais oui, dis-je, pour ce qui est des biens de ce monde.

— Certes, certes, dit M. Troy avec un trémolo dans la voix pour bien montrer sa religiosité. Ce n'est pas en dollars et en cents que se mesure la richesse.

— Deux cent mille dollars, qu'il pesait, au moins, et je n'en ai pas vu la couleur, il ne m'a pas laissé un sou.

— Allons, allons », dit M. Troy, ne sachant trop que répondre à cela. Je ne lui en dirai pas plus. Ça ne le regarde pas, après tout. Mais maintenant j'ai l'impression que si je montais doucement dans ma chambre, si je m'approchais du miroir, en catimini, pour le prendre par surprise, j'y verrais de nouveau une Hagar aux cheveux brillants, une pouliche à la crinière noire qu'on envoie au dressage à l'institution de jeunes filles de Toronto.

J'aurais voulu dire à Matt que je savais que c'était lui qui aurait dû aller dans l'Est, mais je n'arrivais pas à en parler avec lui. Je sentais que je devrais en parler à Père, aussi, mais j'étais terrifiée à l'idée que cela le fasse

changer d'avis à mon sujet. Aussi décidai-je de ne rien dire. Ce n'est que lorsque ma malle fut bouclée et que toutes les dispositions eussent été prises que je lui en touchai un mot.

« Vous ne pensez pas que Matt devrait aller à l'université, Père ?

— Pour travailler au magasin ? À quoi ça lui servirait ? répondit Père. De toute façon il a plus de vingt ans – c'est trop tard pour lui. De plus, j'ai besoin de lui ici. Je n'ai jamais eu la possibilité d'aller à l'université ; ça ne m'a jamais empêché de réussir. Matt a ici tout ce qu'il lui faut pour apprendre si le cœur lui en dit. Pour toi, ce n'est pas la même chose. Il n'y a aucune femme ici pour t'apprendre à t'habiller et à te conduire comme une dame. »

Un tel barrage d'arguments n'eut aucun mal à me convaincre. Quand le moment fut venu de faire mes adieux à Matt, j'évitai tout d'abord son regard, puis je me dis – *pourquoi diable me sentirais-je responsable ?* Alors, je le regardai bien en face, et lui dis au revoir comme si de rien n'était, si calmement qu'on aurait cru que je me rendais à Wachakwa ou à Freehold et que je serais de retour le soir même. Plus tard dans le train, je pleurai en pensant à lui, mais, bien sûr, il n'en sut jamais rien, et j'aurais été la dernière à le lui dire.

Quand je revins au bout de deux ans, je connaissais la poésie, je savais broder, parler français, établir le menu d'un repas comportant cinq plats, commander à des domestiques et me coiffer de la plus jolie manière

qui soit. Certes pas l'éducation idéale pour le genre de vie que j'allais mener au bout du compte, mais à l'époque j'étais loin de m'en douter. J'étais la fille de pharaon retournant à contrecœur sous son toit, en son palais de briques carré, forteresse insolite sur ces terres désolées, revenant vers la colline où se dressait le monument qu'il avait érigé, plus cher à son cœur, j'imagine, que la poulinière qui reposait là, parce qu'elle n'avait pas été à la hauteur de son étalon.

Père me regarda de la tête aux pieds, examina mon tailleur vert bouteille et mon chapeau à plumes. J'aurais préféré qu'il y trouvât à redire, qu'il me reprochât d'avoir été dépensière, au lieu de le voir hocher la tête ainsi, hocher la tête comme si j'étais une chose, sa chose à lui.

« Je ne regrette pas ce que j'ai déboursé pour ces deux années, dit-il. Tu me fais honneur. C'est ce que tout le monde dira dès demain. Tu ne travailleras pas au magasin. Tu n'es pas faite pour ça. Tu pourras t'occuper de la comptabilité et des commandes – c'est un travail qui peut se faire à la maison. Tu seras surprise de voir à quel point le magasin s'est développé depuis que tu es partie. Je reçois, maintenant – oh, juste quelques amis, tout ce qu'il y a de plus simple. J'en tire grande satisfaction. C'est bon de te voir de nouveau parmi nous, et si élégante, en plus. Dolly fait très convenablement la cuisine, mais recevoir, c'est au-delà de ses capacités.

— Je veux être institutrice, dis-je. Je peux obtenir l'école du sud de Wachakwa. »

C'était comme lui assener un coup. Lui et moi allions toujours droit au but. Il n'y avait pas la moindre finesse entre nous. Une autre l'aurait préparé pendant une semaine. Pas moi. Cela ne m'était jamais venu à l'esprit.

« Crois-tu que je t'ai envoyée deux années entières dans l'Est pour que tu deviennes institutrice dans une école de campagne ? s'écria-t-il. De toute façon, ce n'est pas ma fille qui ira vivre seule là-bas. Vous ne serez pas institutrice, Mademoiselle.

— Morag MacCulloch est bien institutrice, elle. Si la fille du pasteur peut l'être, pourquoi pas moi ?

— J'ai toujours eu dans l'idée que Dougall MacCulloch était un sot, répondit Père. Maintenant j'en suis persuadé.

— Mais pourquoi ? fulminai-je. Pourquoi ? »

Nous nous tenions au pied de l'escalier. Mon père mit ses mains autour du noyau de la rampe et s'y agrippa comme s'il serrait une gorge. J'avais si peur de ses mains, et de lui, mais j'aurais préféré mourir plutôt que de lui laisser voir.

« Crois-tu que je vais te laisser aller à Wachakwa, vivre avec Dieu sait qui ? Crois-tu que je vais te laisser aller aux bals qu'ils ont là-bas, avec tous ces jeunes fermiers qui pourraient te tripoter ? »

Debout sur la dernière marche, raide, cuirassée et toute boutonnée dans mon tailleur vert bouteille, je lui lançai un regard furieux.

« Vous croyez que je les laisserais faire ? Mais pour qui me prenez-vous ? »

Il se cramponnait au noyau de la rampe, ses mains triturant le bois lisse et doré.

« Tu ne sais rien, dit-il d'une voix presque inaudible. Les hommes ont de terribles pensées. »

Qu'il m'ait dit pensées et non actes ne m'a jamais paru étrange. Mais maintenant que j'y repense... s'il s'en était tenu à son idée, s'il m'avait dicté sa loi sans aucune ambiguïté, je me serais mise en colère et c'est tout. Mais non. Il étendit le bras, me prit la main et la retint dans la sienne, serrant si fort que l'espace d'un instant j'eus l'impression qu'il me broyait les doigts.

« Reste », me dit-il.

Ma réaction fut-elle causée par cette douleur passagère ? Je retirai ma main aussi brusquement que si je l'avais accidentellement posée sur un fourneau. Sans dire un mot, il tourna les talons et sortit dans la cour où Matt était en train de dire au cocher ce qu'il devait faire de la grosse malle noire étiquetée à mon nom.

J'eus le sentiment que j'aurais dû lui courir après, lui dire qu'il ne devait accorder aucune importance à mon geste et que je n'avais pas voulu le blesser. Mais je n'en fis rien. Je restai là, au pied de l'escalier, à regarder le grand tableau encadré de bois foncé qui était accroché au mur, une gravure sur acier où l'on voyait un troupeau de vaches « *ondulant à travers le pré en beuglant* », disait la légende.

Je ne devins pas institutrice. Je restai et tins les comptes de mon père, jouai à l'hôtesse pour lui, causai diplomatiquement avec ses invités, faisant tout ce qu'il attendait de moi, car j'avais le sentiment (parfois mêlé de rancœur, parfois de désespoir) que je devais le rembourser pour ce qu'il avait dépensé, quel qu'en soit le prix pour moi. Mais lorsqu'il faisait venir des jeunes gens à la maison, pour me les présenter, je les snobais en bloc.

Cela devait faire trois ans que j'étais revenue à Manawaka quand je rencontrai Brampton Shipley, tout à fait par hasard, car normalement il n'aurait pas dû faire partie de mes fréquentations. Chaperonnée par Tante Doll, j'eus la permission d'aller à un bal donné par l'école ce soir-là, parce que les sommes recueillies devaient aider au financement de la construction d'un hôpital dans notre ville. Tante Doll était en train de jacasser avec Floss Drieser, si bien que, lorsque Bram m'invita à danser, je le suivis. Tous les Shipley étaient bons danseurs, ça c'est un fait. Bram avait beau être costaud, il se mouvait avec légèreté.

Alors que nous tournoyions sur le plancher crayeux, je me divertissais en regardant ses ongles aux croissants de terre incrustée qui n'avaient jamais connu de lime. Dans ma tête, j'associais son rire à la bravoure d'un guerrier. Je trouvais qu'il avait l'air d'un Indien barbu, si brun comme ça, avec sa face d'aigle. Les poils de sa barbe piquaient comme des chardons. L'instant d'après, pourtant, je l'imaginai vêtu d'un costume gris, doux comme un duvet de colombe.

Ah, c'était bien moi, pour sûr, avec ma crinière noire, la secouant dédaigneusement tout en n'étant jamais certaine que les jeunes hommes l'eussent vraiment remarquée. Je savais ce que je voulais, sans doute, mais j'avais l'esprit changeant, l'espace d'un instant contente de ce que je savais, de qui j'étais et de l'endroit où je vivais, l'instant d'après maudissant notre maison de briques et regardant cette ville sans charme, toute de bois construite, avec ses pauvres habitations à nous étrangères comme si elles sortaient tout droit du livre de contes slaves que m'avait offert une de mes tantes, plein d'illustrations symboliques, de maisons enchantées ayant des yeux et marchant en canard, de fils de tsar jouant aux moujiks, portant tuniques de grosse toile brodées, blousantes et ceinturées, de filles au visage blême se noyant avec grâce dans des étangs invariablement couverts de nénuphars, jamais de vase ou de mauvaises herbes.

Brampton Shipley avait quatorze ans de plus que moi. Il était arrivé de l'Est avec sa femme Clara quelques années auparavant et avait acheté une ferme dans la vallée, juste en dehors de la ville. C'était une terre d'alluvions, qui aurait dû être bonne, mais il n'en avait pas tiré grand-chose.

« Un feignant de première, disait de lui mon père. Pas du genre à se lever le matin. »

Je l'avais vu plusieurs fois au magasin. Toujours à rire. Dieu sait pourquoi, vu qu'il s'était retrouvé seul à élever ses deux filles. Sa femme était morte d'un éclatement de la rate, pas en couches, comme ma mère. Je ne

lui avais jamais parlé, juste un bonjour ici et là au magasin. C'était une espèce de barrique, cette femme-là. Il y avait quelque chose de gras et d'humide en elle, une odeur de lait qui la suivait partout, comme si elle avait passé sa vie à nettoyer des barattes. Elle avait énormément de mal à s'exprimer, et, quand elle parvenait à dire quelque chose, c'était avec une grosse voix d'homme, dans un langage truffé de barbarismes, encore plus laid à entendre dans la bouche d'une femme que dans celle d'un homme, Dieu sait pourquoi.

« Hagar, dit Bram Shipley. Vous dansez bien, Hagar. »

Alors que nous dansions, emportés dans le tourbillon d'une valse viennoise et dérobés aux regards par la masse des danseurs, il m'attira à lui et pressa son sexe dur contre ma cuisse. Pas accidentellement. Impossible de s'y méprendre. Personne n'avait jusque-là osé me faire une chose pareille. Outrée, je le repoussai, à quoi il me répondit par un large sourire. Plus humiliée que je ne saurais le dire, je ne sus réagir autrement qu'en lui lançant un regard incendiaire. Mais quand il m'invita pour une autre danse, je redansai avec lui.

« J'aimerais vous montrer ma ferme un de ces jours, dit-il. J'ai eu un peu de malchance, mais ça va mieux maintenant. J'achète un nouvel attelage à l'automne. Des percherons. C'est Reuben Pearl qui me les vend. Ma ferme fera des envieux, un jour. »

Alors que Tante Doll et moi-même mettions nos manteaux ce soir-là, j'aperçus Lottie

Drieser, toujours légère et menue, ses blonds cheveux gonflés et arrangés avec tant de soin.

« Je t'ai vue danser avec Bram Shipley », dit-elle, et elle pouffa de rire.

Lottie était elle-même en compagnie de Telford Simmons, qui travaillait maintenant à la banque.

J'étais furieuse. Je le suis encore, quand j'y repense, et n'arrive pas même à souhaiter le repos à son âme, bien que Dieu sache que c'est la dernière chose dont voudrait Lottie, et je peux l'imaginer au paradis, à cet instant précis, chuchotant sournoisement à la Vierge Marie que Michel, l'archange au glaive de feu, a parlé d'Elle en termes grossiers.

« Et pourquoi pas ? lançai-je à Lottie.

— Aussi grossier que du pain noir, comme chacun sait, souffla-t-elle, et puis on l'a vu avec des métisses. »

Avec quelle clarté ses mots me reviennent en mémoire. Si elle n'avait pas dit cela, aurais-je agi comme je l'ai fait ? Difficile à dire. Ces mots me paraissent si sots, à présent. C'était une sottise. Beaucoup de filles étaient sottes en ce temps-là. Moi non. J'étais peut-être un peu folle, mais sottise, non, jamais.

Le soir où je lui annonçai mon intention d'épouser Bram Shipley, Père s'était attardé au magasin. Il se pencha sur le comptoir et m'adressa un sourire.

« J'ai du travail. C'est pas le moment de plaisanter.

— C'est pas une plaisanterie. Il m'a demandé de l'épouser, et j'ai bien l'intention d'accepter. »

Il me regarda bouche bée un moment. Puis il se remit au travail. Brusquement, il se tourna vers moi.

« Est-ce qu'il t'a touchée ? »

Je fus trop ahurie pour répondre.

« T'a-t-il touchée oui ou non ? »

Une expression se peignit sur son visage, qui me sembla familière. Je l'avais déjà vue auparavant, mais quand, je n'arrivais pas à m'en souvenir. C'était une expression d'une telle violence – comme si la destruction était une épée à deux tranchants, frappant simultanément l'âme et le corps.

« Non », dis-je avec violence, mais aussi avec crainte, car Bram m'avait embrassée.

Père me regarda, scrutant mon visage. Puis il retourna à ses étagères et continua d'y ranger bouteilles et conserves.

« Tu n'épouserai personne », dit-il enfin, oubliant les garçons soumis et de bonne famille venus chez nous défilés devant moi sur son initiative. « Pas pour le moment, en tout cas. Tu n'as que vingt-quatre ans. Et tu n'épouserai jamais ce type, ça je peux te le garantir. Il est aussi grossier que du pain noir.

— C'est ce que dit Lottie Drieser.

— Elle ne vaut pas mieux, fit-il d'un ton brusque. Elle est aussi vulgaire que lui. »

Je faillis rire, mais c'était la seule chose qu'il n'avait jamais pu supporter. Finalement, je le regardai aussi durement qu'il me regardait.

« J'ai travaillé pour vous pendant trois ans.

— Pas une seule fille convenable dans cette ville ne se marierait sans le consentement de sa famille, dit-il. Ça ne s'est jamais fait.

— Moi, je le ferai, dis-je grisée par mon audace.

— C'est à toi que je pense, dit Père, à ton bien. Si tu n'étais pas si entêtée, tu le comprendrais. »

Là, brusquement, il avança sa main comme s'il s'agissait d'un lasso, attrapa mon bras, le retint et le meurtrit, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait.

« Hagar..., dit-il. Tu ne partiras pas, Hagar. »

La seule fois qu'il m'ait appelée par mon nom. Je ne sais toujours pas, aujourd'hui, si c'était une question ou un ordre. Je n'insistai pas. Avec lui, ça ne servait à rien. Mais je partis quand même, le jour où je me sentis fin prête.

Pas une cloche ne sonna le jour de mon mariage. Mon frère lui-même ne mit pas les pieds à l'église. Matt avait épousé Mavis McVitie l'année précédente, et Père ainsi que Luke McVitie s'étaient cotisés pour leur faire construire une maison. Mavis avait tendance

à minauder, mais c'était une chic fille. Elle m'envoya une paire de taies d'oreillers brodées. Matt n'envoya rien. Mais Tante Doll (qui vint à mon mariage, bénie soit-elle, en dépit de tout) me raconta qu'il avait failli m'envoyer un cadeau de mariage.

« Il me l'a apporté pour que je te le donne, Hagar. Oh, ce n'était pas vraiment un cadeau, car Matt n'a pas changé ; il est toujours aussi avare de ses sous. C'est ce châle écossais dont Dan ne pouvait pas se séparer quand il était pas plus haut que trois pommes. Dieu sait où Matt l'a déniché, et ce qu'il pensait que tu pourrais en faire. Mais il est revenu me voir moins d'une heure après, et il l'a repris. Il a dit qu'il avait en fin de compte décidé de ne pas te l'envoyer. Tu n'as rien perdu. »

C'était à la veille de mon mariage. J'habitais chez Charlotte Tappen. J'eus envie d'aller chez Matt et de parler avec lui. Il avait eu l'intention de me l'envoyer en manière de reproche, pour me narguer, puis il s'était rendu compte qu'au fond il avait quelque affection pour moi : c'est la première chose qui me vint à l'esprit. Puis une autre idée s'imposa à moi : et s'il avait véritablement voulu me témoigner de la tendresse à travers ce cadeau, mais avait ensuite changé d'avis ? Si c'était le cas, je n'aurais pas traversé la rue pour lui parler. Je décidai d'attendre et de voir s'il viendrait le lendemain, pour me conduire à l'autel à la place de Père. Mais, bien sûr, il ne vint pas.

Qu'est-ce que ça pouvait me faire ? Pour le moment j'étais pleine d'insouciance. La mère

de Charlotte donna une petite réception, et je pétillais, virevoltant comme un moucheron qui vient de naître, libre, et pourtant certaine aussi que Père s'adoucirait et céderait quand il verrait que Brampton Shipley devenait prospère, un vrai monsieur ayant appris la grammaire et portant la cravate.

C'était une journée de printemps, un printemps différent de celui-ci. Les peupliers étaient couverts de bourgeons avec des feuilles poisseuses, les grenouilles de retour dans les marécages chantaient comme un chœur d'anges enroués, et les soucis d'eau s'épanouissaient en copeaux de soleil sur la rivière brune où dansaient les têtards et où, visqueuses et viles, les sangsues attendaient le pied d'un garçon. Je m'en allais donc dans le buggy couvert d'une bâche noire, aux côtés de l'homme qui était maintenant mon époux.

La maison des Shipley était en bois, carrée, à deux niveaux, avec des meubles de mauvaise qualité achetés d'occasion et une cuisine qui puait le graillon, personne ne l'ayant récurée depuis la mort de Clara. Pourtant, en la voyant, je ne fus pas le moins du monde troublée, car je me prenais encore pour une châtelaine. Je m'imaginai que quelqu'un d'autre ferait tout le travail. Qui ? Je me le demande. Je pensais aux Polonaises et aux Galiciennes des montagnes, aux métisses de la vallée du fleuve Wachakwa, ou encore aux filles de pauvres et aux tantes restées célibataires et sans le sou, oubliant que les propres filles de Bram avaient servi ailleurs chaque fois qu'on avait pu se passer d'elles à la

maison, jusqu'à ce qu'elles fussent mariées très jeunes, bénéficiant ainsi d'un emploi permanent.

Tous les objets de cette maison qui sentait le moisi et le petit lait allaient être à moi, pour ce qu'ils valaient, mais lorsque nous fûmes entrés, Bram me tendit une carafe en cristal taillé ornée d'un bouchon en argent.

« Tiens, c'est pour toi, Hagar. »

Je la pris avec désinvolture. La reposai, et n'y pensai plus. Il la reprit et la fit tourner dans ses mains. L'espace d'un instant, je crus qu'il allait la casser, me demandant pourquoi diable il ferait ça. Puis il se mit à rire, la reposa et s'approcha de moi.

« Voyons de quoi tu as l'air sous cet accouplement, Hagar. »

Je posai sur lui des yeux exprimant non pas tant la frayeur qu'une totale incompréhension.

« C'est parce qu'on est en bas, dit-il. C'est ça qui te gêne ? Ou bien c'est la lumière du jour ? T'en fais pas... Y a personne à cinq lieues à la ronde.

— J'ai l'impression que Lottie Drieser avait raison à ton sujet, dis-je, quoique ça ne me plaise pas du tout.

— Et qu'est-c' qu'ils t'ont dit de moi ? » demanda Bram. Ils... sachant que plus d'un avait donné son avis.

Je ne fis que hausser les épaules, préférant en rester là, car je savais me tenir.

« Laissons tomber pour l'instant, dit-il. Ça m'est fichrement égal. Hagar... t'es ma femme, maintenant. »

La douleur, interminable, après quoi il me caressa le front de sa main.

« Tu savais pas que c'était comme ça que ça se faisait ? »

Je ne dis rien, parce que je ne savais pas, et quand il s'était penché sur moi, énorme, gigantesque, je n'avais pas pu croire qu'il y eût place en moi pour quelque chose de cette taille. Quand je vis que cela était possible, ce fut comme si je m'étais découvert une autre tête, un espace insoupçonné. Plaisir ou douleur, ce fut tout un pour moi, dénué de sens. Je ne pensais qu'à une chose : Eh bien, Dieu soit loué, à présent je sais, et au moins c'est possible, sans le massacre que ça m'avait semblé devoir entraîner. J'étais une fille très pragmatique dans bien des domaines.

Le lendemain, je me mis au travail et nettoyai à fond la maison. Je projetai de prendre une femme de ménage à l'automne, quand nous aurions de l'argent. Mais, en attendant, je n'avais pas l'intention de vivre dans une porcherie. Je n'avais jamais frotté un plancher, mais je travaillai ce jour-là comme si l'on m'avait cravachée.

Mais revenons à M. Troy, bouche ouverte à présent, comme un poisson attendant l'hameçon.

« C'est loin tout ça, dis-je pour nous détendre lui et moi.

— Comme vous dites. »

Il hoche la tête d'un air admiratif, et je vois qu'il me considère avec émerveillement, comme des parents regarderaient avec stupéfaction un enfant qui commence à apprendre, étonnés que le langage humain pût sortir de sa bouche.

Il soupire, cligne des paupières, avale, comme si un caillot de flegme était resté dans son gosier.

« Avez-vous beaucoup d'amis, ici, Madame Shipley ?

— La plupart sont morts. »

J'ai été prise au dépourvu, sinon je n'aurais jamais dit ça. Il hoche de nouveau la tête, l'air satisfait. Où veut-il en venir ? Mystère. Je me rends compte que je suis en train de jouer avec les plis de ma robe à fleurs, tortillant et froissant le tissu entre mes doigts.

« On a tous besoin de gens de notre âge, dit-il, pour converser, et parler du passé. »

Il n'en dit pas plus. Il parle de prière et de confort, tout d'un jet, comme si Dieu était une sorte de lit de plumes ou de matelas à ressorts. Je hoche sans arrêt la tête. C'est plus simple d'acquiescer, maintenant, en espérant qu'il s'en ira bientôt. Il fait une petite prière, et je baisse la tête, une plume dans son jardin, ou dans l'édredon du Seigneur. Puis, Dieu merci, il s'en va.

Il me laisse avec un doute intangible, une appréhension. Qu'essayait-il de me dire ? Qu'est-ce que Doris lui a demandé de dire ? Cela aurait-il quelque chose à voir avec la maison ? C'est ce qui me semble le plus probable, et pourtant il n'a rien dit de précis à ce sujet. Je suis de plus en plus agitée, une vache prisonnière dans un champ qui ne rencontre que des fils de fer barbelé quelle que soit la direction qu'elle prend. De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui se trame ? Mais je n'en sais rien et, déroutée, je ne peux que continuer à tourner en rond.

Je regagne la maison. La balustrade peinte, une marche, puis l'autre, le petit porche de derrière, et enfin la cuisine. Doris est dans le vestibule, en train de saluer son pasteur d'un allègre au revoir. Indistinctement, à travers les murs, je l'entends qui se répand en remerciements pour son temps si précieux, pour ses précieuses paroles. *C'est si gentil à vous.* Etc. Espèce d'idiote.

C'est alors que je vois le journal. Étalé sur la table de la cuisine, on l'a laissé ouvert à la page des petites annonces. L'une d'elles a été cochée par une main anonyme. Je me penche pour regarder de plus près, et je lis ces mots terribles :

*Ce qu'il y a de mieux
pour
VOTRE MÈRE*

Vous est-il impossible de donner à votre maman les soins particuliers que nécessite son grand âge ? La maison de retraite SILVERTHREADS procure ces

soins aux personnes âgées. Ici, dans l'atmosphère chaleureuse de notre agréable maison, votre mère sera entourée de personnes de son âge, sans compter le confort et les commodités qu'elle y trouvera. Personnel qualifié. Prix raisonnables. N'attendez pas qu'il soit Trop Tard. N'oubliez pas les Soins Affectueux qu'elle vous a prodigués, et offrez-lui le confort qu'elle mérite, Sans Attendre.

Suivent une adresse et un numéro de téléphone. Je repose tranquillement le journal, mains sèches et figées sur le papier sec. J'ai la gorge sèche, aussi, tout comme la bouche. Sur mon poignet que j'effleure avec mes doigts, la peau me paraît trop blanche après ces années d'exposition au soleil, et trop sèche, aussi poudreuse que la poussière de l'air quand les pluies tardaient à venir, s'écaillant comme un vieil os abandonné sous un soleil qui moud la chair et les os et la terre, tel un pilon de lumière écrasante dans un mortier de feu.

Voilà que la douleur se réveille, fulgurante, à croire qu'une lame a une fois de plus pénétré sous mes côtes, l'épaisseur de la chair ne faisant pas même office de rempart, car elle attaque en traître, de l'intérieur. Je manque d'air. Je suffoque. Je suis clouée sur place, palpitant comme ces vers de terre que les enfants empalent sur la pointe si cruellement émoussée d'une épingle de nourrice. Je suis totalement incapable de respirer et la panique dont je suis saisie est extérieure à moi, presque tangible, pareille à ces masques de carnaval qui surgissent de l'ombre pour

barrer la route aux enfants, figeant leurs bouches en un O d'où s'échappe un cri silencieux. Un corps peut-il se cramponner à la vie plus d'un instant avec les poumons vides ? Les colères de John quand il avait deux ans, et cette façon qu'il avait alors de retenir sa respiration me traversent l'esprit. Je le suppliais et le priais comme s'il avait été un petit Jésus sans pitié, jusqu'à ce que Bram, furieux contre nous deux, lui donnât une claque, ce qui le faisait crier, lui permettant de retrouver son souffle du même coup. Si son petit corps a pu vivre sans air pendant ce qui semblait être une éternité, ma grosse carcasse doit aussi pouvoir y arriver. Non, je ne tomberai pas. Je m'agrippe à la table, et, lorsque je cesse de chercher désespérément de l'air, mes poumons se remplissent tout seuls. L'étau autour de mon cœur se desserre, ce qui me détend, et la douleur se calme, s'éloigne peu à peu, sort de moi si doucement que je m'attendrais presque que mon sang la suive, comme si la lame qui m'avait transpercée était réelle.

À présent j'ai oublié ce qui a provoqué. Mes mains s'activent, repliant soigneusement le journal, l'habitude de toute une vie, rien ne devant traîner dans la maison. C'est alors que je vois le passage souligné à l'encre, et le mot MÈRE imprimé en gros caractères.

Voilà Doris qui arrive, toute lisse et gras-souillette dans sa robe de rayonne marron, soufflant et soupirant comme une truie en travail. Je repousse le journal, mais elle m'a vue. Elle sait que je sais. Que va-t-elle trouver à dire ? Ce n'est pas elle qui se laisserait

démonter. Pas Doris. Elle a du culot pour dix. Si elle essaie de m'avoir avec des roucoulaudes, je ne la ménagerai pas.

Elle me regarde l'air inquiet, le visage rouge et en sueur. Elle a des tics déplaisants. Quand elle est agitée, par exemple, elle respire bruyamment par le nez. Pour l'heure, elle émet un grincement de scie coincée. Finalement, elle choisit d'ignorer l'incident, comme s'il pouvait être balayé d'une chiquenaude.

« Seigneur ! M. Troy est resté plus longtemps que je ne m'y attendais. Il faut que je me dépêche pour le dîner. Dieu merci, le rôti est en route, c'est déjà ça. Avez-vous passé un agréable moment avec lui ?

— Je l'ai trouvé plutôt stupide. Il devrait porter un dentier. Avec des dents en si mauvais état ! Je n'étais pas assez près pour sentir son haleine, mais j'imagine que ça ne doit pas être joli. »

Doris prend un air offusqué, pince des lèvres mauves, passe un tablier et se met à gratter des carottes avec hargne.

« C'est un homme très occupé, Mère. Vous n' imaginez pas le nombre de paroissiens qu'il a. C'est gentil à lui d'être venu. »

Elle se retourne et me regarde en plissant les yeux, avec ce petit air malin qu'ont les enfants qui essaient d'embobiner leur mère par des caresses.

« Votre robe à fleurs faisait très bien. »

Je ne me laisserai pas amadouer. Cela dit, je vérifie tout de même, pensant qu'elle dit peut-être vrai, et vois avec étonnement des hanches bien enveloppées qui me semblent appartenir à une autre. Je faisais cinquante centimètres de tour de taille quand je me suis mariée.

Ce n'est pas le travail qui en a été la cause, ni même la nourriture, quoique les pommes de terre poussaient à merveille au bord de la rivière, sur les terres de la ferme Shipley, spécialement les années où elles se vendaient en ville pour un prix dérisoire. Ce n'est pas les enfants non plus, vu que je n'en ai eu que deux et à dix années d'intervalle. Non. Je maintiendrai jusqu'à mon dernier souffle que c'est faute de n'avoir pas porté de corset. Qu'est-ce que Bram y connaissait ? Nous avions des catalogues, j'aurais pu en commander. Les illustrations, considérées comme osées à l'époque, montraient de superbes créatures aux cols de cygne dont on ne voyait que le haut du corps, à partir des hanches, bien sûr, ceintes de dentelles, baleinées à la perfection, le ventre plat et la taille aussi fine qu'un poignet, l'air distant mais tranquille, comme si elles ne se rendaient pas compte qu'elles se montraient en sous-vêtements devant le monde entier. Je feuilletais ces catalogues, faisais mentalement mon choix, mais jamais je n'achetais. Lui, il riait ou faisait la grimace.

« Les femmes ne portent pas ces trucs-là, dis-moi, Hagar ? »

Ses filles évidemment pas. Jess et Gladys étaient faites comme des génisses, de

véritables tas de graisse ferme. Nous avions peu d'argent – mieux valait selon lui l'investir dans ses multiples projets. Le miel, par exemple. Nous allions faire fortune, c'était sûr. Blanc ou jaune, le trèfle ne poussait-il pas à foison dans le coin ? À foison, en effet, mais il y poussait aussi autre chose, quelque fleur vénéneuse que nous n'avons jamais vue, invisible peut-être à la lumière du jour, recouverte par les queues de renard qui venaient agiter leurs longs poils touffus sur nos pâturages, ou dissimulée par les roseaux plantés dans l'écume jaunâtre des marécages, quelque fleur de bardane ou de belladone au parfum sans nul doute charmeur pour les abeilles, mais aussi funeste. Ses maudites abeilles tombaient malades et mouraient pour la plupart, par poignées éparses dans la ruche, aussi ratatinées que des raisins de Smyrne. Quelques-unes survécurent, et Bram les conserva des années durant, sachant fort bien que j'en avais peur. Il pouvait plonger ses bras poilus dans la ruche, même quand elles essaieraient, sans que jamais elles ne le piquent. Peut-être est-ce parce qu'il ne les craignait pas.

« Mère, est-ce que vous vous sentez bien ? Avez-vous entendu ce que je viens de vous dire ? »

Cette voix... c'est Doris. Depuis combien de temps suis-je là, debout, la tête penchée à tripoter cette chose en soie dont je suis enveloppée ? Maintenant je suis humiliée, confuse, et pendant un instant je ne parviens pas à me souvenir de ce que j'avais à lui reprocher. Ah oui ! la maison. Ils veulent

vendre ma maison. Que va-t-il advenir de tout ce qui m'appartient ?

« Je ne veux pas que Marvin vende la maison, Doris. »

Elle fronce les sourcils, embarrassée. Et puis je me souviens. C'était bien plus que la maison. Le journal est encore là sur la table de la cuisine. *Silverthreads*. Le meilleur. Souvenez-vous des soins affectueux qu'elle vous a prodigués.

« Doris..., je n'irai pas là-bas. Dans cet endroit. Oh, vous savez très bien de quoi je parle. Vous le savez très bien, ma fille. Eh bien non, je n'irai pas. Vous deux pouvez déménager si vous voulez. Allez-y, n'hésitez pas. C'est ça, déménagez, vous. Moi, je resterai ici, dans ma maison. Est-ce que vous m'entendez ?

— Allons, Mère, inutile de vous mettre dans un état pareil. Qu'est-ce que vous feriez, ici, toute seule ? C'est hors de question. Allons, je vous en prie. Pourquoi n'allez-vous pas vous asseoir dans le salon ? On n'en parle plus pour le moment. Si vous vous agitez comme ça, sûr que vous allez finir par tomber, et Marvin ne sera pas de retour avant une demi-heure.

— Je ne suis pas du tout agitée ! » Est-ce moi qui parle ainsi, d'une voix rauque et criarde ? « Je veux juste vous dire que...

— Je ne peux plus vous relever si vous tombez, dit-elle. Je n'y arrive tout simplement plus. »

Je tourne les talons et sors de la pièce, espérant avoir l'air hautain, mais je me cogne en plein contre l'arête de la table de la salle à manger, faisant bringuebaler le vase en cristal taillé dont elle se sert dorénavant, bien qu'il soit toujours à moi. Elle accourt, jouissant de son malheur, attrape le vase et mon coude, me guide comme si j'étais complètement aveugle. Nous atteignons le salon, et, au moment où je m'assois sur le Chesterfield, la prison venteuse de mes entrailles laisse échapper un gaz, sulfureux et bruyant. Rien ne me sera épargné, semble-t-il. Je suis incapable de parler, tant je suis en colère. Doris est pleine de sollicitude.

« Le laxatif ne vous a rien fait ?

— Ça va, je vais très bien. Laissez-moi tranquille, Doris, pour l'amour du ciel. »

La voilà repartie dans la cuisine, me laissant seule. Tout ce qui m'appartient est là qui m'entoure. Marvin et Doris considèrent que ces objets sont à eux, qu'ils peuvent les garder ou les vendre, selon leur bon plaisir, tout comme ils considèrent que la maison est à eux, revendication de squatters après ces années d'occupation des lieux. Chez Doris, c'est de l'avidité. Elle n'a jamais eu grand-chose quand elle était enfant, je le sais, et, lorsqu'ils sont arrivés ici pour vivre avec moi, elle reluquait les meubles et tout le bric-à-brac avec des yeux aussi ronds que ceux d'un écureuil apercevant des glands, impatient d'en grignoter quelques-uns. Mais je ne crois pas que ce soit de l'avidité chez Marvin. C'est quelqu'un de si flegmatique. Il ne rêve ni d'or ni d'argent, si tant est qu'il rêve de

quoi que ce soit. Ou bien est-ce le contraire, lui arrive-t-il de se réveiller ? Il vit dans un sommeil sans rêves. Il considère que mes objets lui appartiennent tout simplement parce qu'ils lui sont familiers depuis toujours.

Mais ils sont à moi. Comment pourrais-je m'en séparer ? Ils sont un soutien et un réconfort pour moi. Sur la cheminée, il y a le carafon d'opaline bleue qui appartenait à ma mère, et tout à côté, dans un petit cadre ovale doré, marouflé de velours noir, un daguerréotype d'elle, fille chétive et anxieuse, plutôt sans éclat, aux frisettes guindées. Elle a l'air si inquiet qu'elle sera indécise, plus tard, alors qu'elle venait d'une bonne famille et qu'elle aurait dû avoir beaucoup d'assurance. Et pourtant elle regarde avec perplexité hors de son petit cadre, se demandant comment elle pourrait bien s'y prendre pour plaire. Père m'avait donné le carafon et le cadre quand j'étais petite, et déjà à l'époque c'était si incompréhensible pour moi qu'elle ne soit pas morte à la naissance de l'un ou l'autre de mes deux frères, mais qu'elle ait gardé sa mort pour moi. Quand il disait « ta pauvre mère » (car pour lui, curieusement, elle était affligée d'une éternelle pauvreté), une larme perlait, humidifiant ses longs cils, et je m'émerveillais qu'il pût ainsi le faire à volonté. C'était si convenable et si infiniment touchant aux yeux des matrones de la ville, qui trouvaient qu'une larme versée sur la tombe de la femme disparue était un hommage rassurant à l'ingrate maternité. Si elles mouraient en couches, un homme les pleurerait pendant des années. Merveilleuse consolation. Je me demandais souvent à quoi

elle ressemblait, cette femme docile, et je m'étonnais de sa faiblesse et de ma redoutable force. Père ne me reprochait pas ce qui était arrivé. Je le sais, parce qu'il me l'a dit. Peut-être pensait-il qu'il y avait justice dans l'échange, ma vie contre la sienne.

Le miroir au cadre doré, au-dessus de la cheminée, vient de la maison des Currie. Il était accroché dans le vestibule où l'air était confiné par de l'antimite glissé sous les roses bleues du tapis, et, chaque fois que je passais devant, j'y jetais un coup d'œil furtif, ne voulant pas être vue en train de me regarder, et me demandais pourquoi Dan et Matt avaient hérité de la délicate constitution de Mère alors que j'étais solidement charpentée et aussi robuste qu'un bœuf.

Il y a aussi un portrait de moi à vingt ans. Doris voulait l'enlever, mais Marvin s'y est opposé – chose curieuse, maintenant que j'y repense. J'avais du charme, beaucoup de charme, il n'y a pas de doute. Dommage que je ne l'aie pas su à l'époque. Je n'étais pas belle, c'est un fait ; je n'avais pas cette beauté de poupée de porcelaine, toute de fragilité rose et or, avec des os d'hirondelles, si fins que c'est un miracle qu'ils ne soient pas brisés net par leurs corsets. Le charme dure plus longtemps, en tout cas, ça c'est sûr.

Il arrive pourtant que ces femmes en apparence si délicates se révèlent en fin de compte très solides. C'était le cas de Mavis, la femme de Matt, dont la santé avait toujours été précaire. Enfant, elle souffrait de rhumatismes articulaires aigus et on pensait qu'elle avait le cœur fragile. Eh bien, l'hiver où la

grippe fit tant de ravages, elle soigna Matt sans jamais l'attraper elle-même. Et elle le veilla sans relâche. Je n'allais plus très souvent en ville, si bien que je ne savais même pas que Matt était malade, jusqu'au jour où Tante Doll vint à la ferme pour m'annoncer qu'il était mort la veille.

« Il est parti doucement, dit-elle. Il n'a opposé aucune résistance à la mort, contrairement à certains. Ce qui ne fait que rendre les choses plus difficiles encore. Matt semblait avoir compris qu'il n'y avait rien à faire, a dit Mavis. Il n'a pas lutté pour respirer, n'a pas essayé de résister. Il s'est laissé glisser. »

Cette idée me fut encore plus pénible à supporter que sa mort. Pourquoi ne s'était-il pas révolté, n'avait-il pas maudit la chose, ou au moins lutté ? Nous avons alors parlé de Matt, Tante Doll et moi, et c'est ce jour-là qu'elle m'a expliqué pourquoi, enfant, il économisait tous ses sous. Cela fait partie de ces choses que, pour une raison mystérieuse, on découvre trop tard. Encore un de ces tours que nous joue le bon Dieu.

Je décidai d'aller voir Mavis. Elle était toute de noir vêtue, et semblait bien trop jeune pour être veuve. Quand j'essayai de lui dire combien son mari avait compté pour moi, elle ne montra aucune chaleur. Je crus tout d'abord que c'était parce qu'elle ne me croyait pas. Mais non. Ce n'était pas mon affection pour lui qu'elle avait du mal à croire. Elle restait là, assise, à me dire encore et encore combien elle lui avait été attachée, combien il lui avait été attaché, lui aussi.

« Si au moins vous aviez eu des enfants, dis-je, ne cherchant qu'à lui témoigner ma sympathie, il te resterait quelque chose de lui. »

Les yeux de Mavis changèrent, devinrent pareils à des saphirs, transparents et durs.

« Des enfants, je vois pas comment on en aurait eu, dit-elle, même si j'aurais tellement voulu en avoir. » Elle se mit à pleurer, et parla en hoquetant à travers ses larmes. « Je ne voulais pas dire ça. Je t'en prie, ne le répète à personne. Oh, je sais que tu n'en ferais rien – ai-je même besoin de te le demander ? Je ne suis plus moi-même. »

Je ne trouvais pas les mots qui eussent pu l'atteindre au plus profond. Au bout d'un moment, elle se reprit.

« Mieux vaut que tu t'en ailles, maintenant, Hagar. Je n'en peux plus. Mais je suis contente que tu sois venue. Je ne voudrais pas que tu penses le contraire. »

J'allais partir quand Mavis effleura, de la main le manchon de fourrure que je portais.

« Je ne l'ai jamais entendu parler durement de toi, dit-elle. Jamais, même quand ton père s'y mettait. Matt ne le contredisait pas, mais il ne l'approuvait pas non plus. Il ne voulait tout simplement pas prendre parti ni pour l'un, ni pour l'autre. »

L'année suivante, Mavis épousa Alden Cates et s'en alla vivre dans une ferme. Elle lui donna trois enfants, se lança dans l'élevage des poules Rhode Island, remporta des prix à tous les concours agricoles de la

région et devint elle-même aussi grassouillette que ses poules, si bien que Dieu merci le destin distribue parfois aussi quelques bonnes cartes.

Tante Dolly pensait que Père voudrait se réconcilier avec moi après la mort de Matt. Je ne serais pas allée jusqu'à lui rendre visite à Manawaka, bien sûr, mais à la naissance de Marvin je laissai entendre à Tante Doll que si Père désirait venir à la maison des Shipley pour voir son petit-fils, je n'y verrais pas d'objection. Mais il ne vint pas. Peut-être avait-il le sentiment que Marvin n'était pas vraiment son petit-fils. C'était à peu près ce que je ressentais moi-même, à vrai dire, sauf que, pour moi, la chose allait plus loin. J'avais quasiment l'impression que Marvin n'était pas mon fils.

Il y a aussi ce petit pot en grès tout simple bordé d'un bleu anémique, qui me vient de la mère de Bram, rapporté de quelque village anglais et très ancien. J'avais oublié qu'on l'avait mis là. Qui a bien pu le sortir ? Tina, bien sûr. Elle aime ce pot, pour une raison que j'ignore. Ça m'a toujours paru être un pot à lait tout à fait ordinaire. Tina dit qu'il a de la valeur. Chacun son goût, et ma petite-fille, qui m'est pourtant si chère, n'a pas bon goût, me semble-t-il, enfin pas tellement, ce qu'elle a sans doute hérité de sa mère. Pourtant, Doris n'a jamais accordé le moindre regard à ce pot, il me faut bien l'admettre. Ma foi, on ne peut pas expliquer les goûts, sans compter que de nos jours tout ce qui est laid est considéré comme beau. Moi, j'aime tout particulièrement les fleurs, juste un petit

bouquet, un peu de grâce dans un monde disgracieux. Je n'ai jamais pu imaginer les Shipley possédant quoi que ce soit de valeur. Mais puisque Tina aime ce pot, je le lui laisserai. Il lui revient, d'ailleurs, car c'est une Shipley. Je prie Dieu pour qu'elle se marie, bien que je me demande s'il existe un homme qui pourra supporter son indépendance.

La carafe en cristal taillé ornée d'un bouchon en argent, c'est celle que Bram m'a offerte en cadeau de noces. Elle devrait être sur le buffet, mais Doris la laisse toujours sur le guéridon en noyer et ne met jamais rien dedans, l'imbécile. Elle est résolument contre toute boisson alcoolisée. S'il y a quelqu'un qui devrait l'être, ici, c'est plutôt moi, mais je ne suis pas rigide. Cette carafe ne me disait pas grand-chose à l'époque, mais aujourd'hui, je ne m'en séparerai pas pour tout l'or du monde. De mon temps, on la remplissait toujours. De vin de cerises la plupart du temps, griottes cueillies par moi-même, de préférence aux guignes ou à toutes les autres variétés de cerises dont on pouvait faire des liqueurs, car elles pendaient en grappes, faciles à cueillir. J'en détachais des rameaux entiers, et en mangeais en même temps, plissant la bouche à cause de leur acidité.

Le fauteuil en bois de chêne, avec ses pieds cannelés comme une colonne antique, mon père l'avait fait faire par Weldon Jonas, l'ébéniste local, quand la maison avait été construite. Mon père m'en aurait voulu s'il avait su que ce fauteuil est resté des années à la ferme Shipley, après cette attaque qui fut la cause de son brusque décès. Luke McVitie,

le notaire qui s'était toujours occupé des affaires de Père, me dit que je pouvais prendre ce que je voulais, puisque j'étais la seule parente qui lui restait. Je laissai Tante Doll faire son choix, mais elle ne prit pas grand-chose, car elle retournait vivre chez sa sœur dans l'Ontario. J'emportai quelques meubles et un ou deux tapis, quoique je n'eusse guère le cœur à faire cette sélection, trop fâchée que j'étais alors contre Père, que ce soit pour pleurer sa mort ou vouloir récupérer ces choses. Son testament ne faisait pas mention du contenu de la maison de briques. Peut-être était-ce, ne pouvant aller plus loin, sa manière à lui de faire la paix avec moi. De l'argent et des propriétés, en revanche, il faisait bien mention. Une certaine somme devait aller à l'entretien du caveau de famille, à perpétuité, pour que du haut des luxueuses antichambres de l'éternité son âme n'ait jamais à se pencher avec inquiétude sur sa tombe et ne soit jamais offensée par les pissenlits qui pourraient s'y multiplier. Le reste était légué à la ville.

Qui aurait pu imaginer qu'un homme puisse agir ainsi ? Quand Luke McVitie m'en parla, j'eus du mal à le croire. Mais quelle jubilation quand la ville apprit la nouvelle ! Ce fut un panégyrique dans le *Manawaka Banner* : « Jason Currie, un de nos pères fondateurs, qui a toujours été un bienfaiteur pour notre ville, un citoyen pénétré du sens de ses responsabilités civiques, a fait un magnifique dernier... » Etc. Au cours de l'année qui suivit, on entreprit l'aménagement du *Currie Memorial Park* près de la rivière Wachakwa. Les broussailles furent arrachées,

le gazon tondu, et, plus ou moins disposés en cercles, des plants de pétunias proclamèrent l'immortalité de mon père en un falbala de pétales roses et violets. Aujourd'hui encore, je déteste les pétunias.

Pour moi ça n'avait pas d'importance. C'était aux garçons que je pensais. Pas tant à Marvin, qui était un Shipley et le resta toujours, mais à John, qui aurait dû aller à l'université.

Mais Jason Currie ne vit jamais mon second fils, ni ne sut que le garçon qu'il aurait aimé avoir avait attendu une génération pour faire son apparition sur terre.

« Est-ce que ça va, Mère ? » De nouveau la voix de Doris. « Le dîner sera prêt dans quelques minutes. Marv vient juste de rentrer.

— Crois-tu que Steven aimerait avoir le fauteuil en bois de chêne, dis-moi ? » Je lui pose la question, car j'ai dans l'idée de le laisser à mon petit-fils.

Doris n'a pas l'air convaincue. « Ma foi, je ne sais pas. Il est en train de meubler son appartement avec du moderne scandinave, et le fauteuil risque de ne pas très bien aller avec ce qu'il a acheté. »

Moderne scandinave ? Le monde est plein de mystère mais je n'essaierai pas de savoir. La conforter dans l'idée que je n'y connais rien lui ferait bien trop plaisir.

« Ça ne fait rien. Je pensais seulement qu'il aimerait l'avoir. Je veux que ce soit clair pour

tout le monde, qui aura quoi. On ne devrait jamais laisser ces choses-là au hasard.

— Vous avez toujours dit que le fauteuil en chêne, nous pourrions l'avoir, moi et Marvin », dit-elle chagrinée.

Moi et Marvin – quand saura-t-elle parler correctement ? Sans compter que la voilà bien son avidité.

« Je n'ai jamais dit une chose pareille. »

Elle hausse les épaules. « À votre aise. Mais vous l'avez dit un million de fois.

— Tina aura le pot en grès, Doris.

— Je sais. Ça fait des années que vous le lui répétez.

— Et alors, pourquoi pas ? J'aime bien que les choses soient nettes. En attendant, aucun de vous n'aura quoi que ce soit dans l'immédiat. Je ne fais que me préparer, pour le jour où... Mais ça ne sera pas avant longtemps, je vous en fais le serment. Alors inutile d'y penser.

— Il n'y a que vous qui en parliez, dit-elle. Si vous pouviez au moins ne pas en parler comme ça devant Marvin. Ça l'affecte beaucoup.

— Ne vous inquiétez pas pour Marvin. » Je m'aperçois que je lui ai lancé ces mots à la figure comme on jette des cartes sur une table. « C'est un garçon qui ne se laisse jamais émouvoir. Même ce qui est arrivé à son frère ne l'a pas affecté. »

Son visage devient méconnaissable.

« Ce garçon..., crie-t-elle d'une voix stridente. Il a soixante-quatre ans et un ulcère à l'estomac. Et vous savez ce qui donne des ulcères ?

— Moi, je suppose. Je suppose que c'est ce que vous voulez dire ? Il vous faut quelqu'un sur qui rejeter la faute, pas vrai ? Eh bien, allez-y. Ne vous gênez pas.

— N'en parlons plus. À quoi ça rime ? Je suis désolée... là. Ça vous va ? Je suis désolée. Restez assise, maintenant. Le dîner va être prêt. »

Je suis épuisée, à présent, et trop contente de changer de sujet. Je ne lui donnerai pas la satisfaction de penser que je suis d'humeur revêche. Je vais, tout comme elle, m'efforcer d'être aimable.

« Tina rentrera-t-elle pour dîner ? » Remarque sans danger. Nous aimons tant cette enfant, l'une et l'autre, le seul sujet sur lequel nous pouvons être certaines de nous accorder.

Doris me regarde avec de grands yeux pendant un instant révélateur. Puis elle les baisse.

« Tina est à des centaines de kilomètres. Ça fait un mois qu'elle est partie pour aller travailler dans l'Est. »

Mais oui, bien sûr. J'ai tellement honte que je suis incapable de la regarder.

« Mais oui ! Ça m'est sorti de la tête tout à coup. »

Elle retourne à la cuisine, et je l'entends parler à Marvin. Elle n'essaie même pas de baisser la voix.

« Elle croyait que Tina était encore là... »

Comment se fait-il que j'aie toujours l'ouïe aussi fine ? Parfois j'aimerais qu'elle décline, que toutes les voix se réduisent à un bourdonnement muet dans les oreilles. Mais ce serait pire, car je serais toujours en train de me demander ce qu'ils disent de moi.

« Il va bien falloir lui en parler, dit Marvin. Et j'avoue que je me passerais bien d'avoir à le faire. »

Puis sa voix si basse et si posée, d'habitude, devient aiguë et incertaine, à faire peur.

« Qu'est-ce que je vais lui dire, Doris ? Comment lui faire comprendre ? »

Doris ne répond pas. Elle ne fait que répéter encore et encore ce mot chargé de tendresse maternelle : « Là, là, là... »

Mes côtes peuvent à peine contenir les battements de mon cœur. Pourtant je ne sais pas ce qui me fait si peur. Marvin entre dans le salon.

« Comment te sens-tu, ce soir, Maman ?

— Bien. Très bien, merci. »

On serait sur le point de rendre l'âme qu'on échangerait probablement encore ce genre de civilités. Mais je ne cherche qu'à éluder ce qu'il a à me dire, quelle qu'en soit la teneur. « J'ai laissé mes cigarettes en haut,

Marvin. Veux-tu avoir la gentillesse d'aller me les chercher ?

— Il est fatigué, dit Doris, qui surgit dans l'encadrement de la porte. J'y vais.

— Ça va, dit Marvin. Ça ne fait rien. J'y vais. »

Ils se pressent sur le pas de la porte, se bousculant pour y aller.

« Si j'avais su que ça causerait tant de problèmes, je n'aurais pas demandé, dis-je avec froideur.

— Pour l'amour du ciel, on ne va pas recommencer », dit Marvin, et il s'éclipse d'un pas pesant.

« Vous tousez beaucoup la nuit, ces temps-ci, dit Doris d'un air accusateur. Ces cigarettes ne vous font aucun bien.

— À mon âge, je peux courir le risque. »

Elle me jette un regard furieux. Pas un mot pendant le dîner. Je mange bien. J'ai généralement très bon appétit. J'ai toujours pensé qu'une personne qui mange bien ne peut pas avoir de gros problèmes de santé. Doris a fait un rosbif, et elle me sert les tranches du milieu, sachant que je l'aime saignant, la viande d'un rose tendre tirant sur le brun. Pour le dessert, il y a de la tarte aux pêches, et j'en reprends une portion. La pâte de Doris est un peu plus riche que celle que je faisais, et pas aussi feuilletée, mais délicieuse tout de même.

« Nous avons pensé que nous pourrions aller au cinéma, dit Doris au moment du café.

J'ai demandé à la fille des voisins de venir, au cas où vous auriez besoin de quelque chose. Est-ce que ça ira ? »

Je me raidis. « Vous pensez que j'ai besoin d'une baby-sitter, comme un enfant ?

— Il ne s'agit pas du tout de ça, se hâte de dire Doris. Mais qu'arriverait-il si vous tombez, Mère, ou si vous aviez une crise de colique hépatique, comme le mois dernier ? Jill est si gentille, et elle ne vous dérangera pas du tout. Elle regardera la télévision et sera là au cas où vous auriez besoin...

— Non ! » Je me mets à crier, tout à coup, et mes yeux sont comme des sources chaudes, remplis de larmes brûlantes. « Je ne veux pas ! Pas question !

— Écoute, Maman... » C'est Marvin qui intervient. « Il n'y avait pas de problème quand Tina était là, mais maintenant... on ne peut pas te laisser seule.

— Laissez-moi seule, pour ce que ça me fait. Vous vous moquez bien de ce qui peut m'arriver, de toute façon ! »

Oh, mais ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire. Comment se fait-il que les mots sortent tout seuls de ma bouche, affluant d'on ne sait où, de quelque blessure mal dissimulée ?

« Tu as laissé une cigarette allumée, hier soir, dit Marvin, et elle est tombée du cendrier. Heureusement que je l'ai vue. »

Que puis-je répondre à cela ? Je vois bien à sa figure qu'il n'est pas en train d'inventer

une histoire. On aurait tous pu mourir carbonisés dans nos lits.

« Nous ne sommes pas sortis un seul soir depuis un mois que Tina est partie, dit Doris. Peut-être ne vous en êtes-vous pas rendu compte ? »

Je ne m'en suis pas rendu compte, c'est un fait. Pourquoi n'ont-ils rien dit avant ? Pourquoi laisser les choses se détériorer pour me les reprocher après ?

« Je suis désolée que vous soyez bloqués ici à cause de moi, dis-je pleine de colère et de remords. Je suis désolée d'être un...

— C'est bon, dit Marvin. Nous ne sortirons pas. Téléphone à Jill, Doris, et dis-lui de ne pas venir.

— Marvin..., ne reste pas pour moi. Je t'en prie. » Et le fait est que je suis sincère maintenant qu'il est trop tard.

« Ça ne fait rien, dit-il. N'en parlons plus, pour l'amour du ciel. Tous ces drames, je ne peux plus les supporter. »

Je monte dans ma chambre, ne sachant pas si j'ai gagné ou perdu.

Je m'assieds dans mon fauteuil. Il est vieux maintenant, mais encore solide. On n'en fabrique plus des comme ça. De la camelote, c'est tout ce qu'on fait, aujourd'hui, avec des pieds pas plus épais que des cure-dents et des dossiers toujours mal rembourrés qui n'épousent pas le creux des reins. Mon

fauteuil est large et massif, bien rembourré, comme moi. Le tissu – un beau velours prune – est usé aux accoudoirs, mais il n'a rien perdu de son lustre.

J'aime bien ma chambre, et m'y retire de plus en plus à mesure que le temps passe. C'est ici que je garde toutes mes photos. Doris n'aimerait pas les voir ailleurs dans la maison. Moi non plus, à vrai dire, je n'aimerais pas que n'importe qui les voie, des gens que je ne connais pas, des amis de Doris ou même M. Troy. Me voici à neuf ans, petite fille pleine de solennité avec de grands yeux et de longs cheveux raides. Et voici Père, avec sa superbe moustache, l'œil sévère fixé sur l'appareil photo, comme s'il le mettait au défi de ne pas lui rendre justice. Et Marvin le jour où il a commencé l'école, vêtu d'un costume marin, le regard dénué de toute expression, aussi transparent que de l'eau. Il détestait ce costume bleu marine au col orné d'une ancre rouge, car la plupart des autres enfants portaient des salopettes. J'ai vite renoncé à l'habiller décemment, et l'ai laissé mettre des salopettes, comme les autres. Nous n'avions pas les moyens d'acheter de beaux vêtements, de toute manière. Les filles de Bram me donnaient ce qui était devenu trop petit pour leurs fils. Ce que je détestais accepter quoi que ce soit de Jess ou de Gladys ! Mais ces vêtements pouvaient encore faire de l'usage et les refuser aurait été absurde. Et voici John, la première photo que j'aie de lui, un garçon frêle, élancé comme il l'a toujours été, un petit bonhomme de trois ans debout près de la cage blanche qui

retenait le roitelet que j'avais capturé à son intention.

Je n'ai aucune photographie de Brampton Shipley, mon mari. Je ne lui en ai jamais demandé une, et ce n'était pas le genre à se faire photographier sans qu'on le lui demande. Aurait-il aimé que je le lui demande, ne fût-ce qu'une seule fois ? Ça ne m'est jamais venu à l'idée. Je ne détesterais pas, aujourd'hui, avoir une photographie de lui tel qu'il était quand nous nous sommes mariés. Quoi qu'on ait pu dire à son sujet, personne ne pouvait nier qu'il était bel homme. Ce n'est pas tout le monde qui peut porter la barbe. La sienne lui allait bien. C'était un homme grand et fort, et il avait tellement d'allure quand il marchait. J'aurais pu être fière d'aller en ville ou à l'église avec lui, si seulement il n'avait jamais ouvert la bouche.

Nous devons aller à Manawaka chaque samedi, pour acheter du thé, de la farine, du sucre, du café et autres denrées. Les premiers temps de mon mariage, je me faisais aussi belle que possible, je prenais le bras de mon mari et m'arrêtais dans la rue pour dire bonjour aux amis.

« Bonjour, ma chère, dit Charlotte Tappen le jour où je la rencontrai. Tu devrais venir me voir plus souvent... Je ne t'ai pas vue depuis des siècles.

— J'essaierai », répondis-je avec prudence, car il y avait quelque chose de changé entre nous, et je ne savais pas très bien quoi. Peut-être Charlotte et sa mère regrettaient-elles

d'avoir donné une petite fête pour mon mariage, et avaient-elles finalement décidé de se ranger à l'avis de mon père quant à ce que valait Bram. Ou bien ce qu'elles avaient vu de Bram ne les avait pas impressionnées. J'étais mal à l'aise, tout d'un coup, avec celle qui avait été depuis toujours ma meilleure amie – c'est du moins ce que je pensais.

Charlotte se tourna vers Bram et lui adressa un sourire. « Savez-vous, Bram... Je viens d'apprendre que notre chorale va chanter *Le Messie*, cette année. Je trouve ça merveilleux, pas vous ? Quoique certains disent que c'est trop ambitieux. Qu'en pensez-vous ? »

Bram, piégé, se drapa dans sa maussaderie.

« Je sais rien de tout ça, dit-il, et qui plus est, je m'en fiche éperdument. »

Charlotte en eut le souffle coupé ; elle porta une main gantée à sa bouche d'où s'échappa un oh silencieux, gloussa, puis s'en fut, ses cheveux châtain flottant derrière elle. L'histoire ferait aussitôt le tour de la ville, et c'est aux oreilles de mon père qu'elle parviendrait en premier.

C'était si clair pour moi, à l'époque, qui était dans son tort. Aujourd'hui je n'en suis plus si sûre. Elle l'avait provoqué, après tout. Mais aussi, avait-il besoin de lui répondre de cette façon ?

Au magasin de vêtements pour dames Simlow, le parquet ciré sentait la poussière et l'huile de lin, et les portants à vêtements l'apprêt utilisé pour les tissus bon marché. À ces odeurs s'ajoutait celle des semelles en

caoutchouc des chaussures de toile empilées pêle-mêle sur le comptoir. J'avais fait tout mon possible pour dissuader Bram de venir avec moi, mais il n'arrivait pas à comprendre pourquoi j'en faisais toute une histoire. Mme McVitie y était et nous nous saluâmes d'un petit signe de la tête. Bram se mit à tripoter de la lingerie féminine : mortifiée, je regardai ailleurs.

« Viens voir, Hagar. C'truc-là, c'est moitié moins cher que ct'autre. Si y a une différence, j'me demande ben laquelle.

— Chhhhht...

— Mais qu'est c'qui t'prend, bon Dieu ? Par tous les saints, femme, pourquoi que tu fais cette tête-là ? »

Mme McVitie avait déjà mis les voiles, comme un galion emportant son butin. Je me tournai vers Bram.

« Ct'autre... J'me demande ben ! Tu ne pourrais pas parler correctement ?

— Ah, c'est donc ça qui t'chiffonne, hein ? dit-il. Eh ben, écoute, Hagar. Mettons bien les choses au point. Je parle comme j'parle, et c'est pas maintenant que j'vais changer. Si c'est pas assez bien pour toi, et ben c'est bien dommage.

— Tu n'essaies même pas, dis-je.

— Et pourquoi que j'essaierais. Ça m'est fichtrement égal que je parle pas comme y faut, mets-toi bien ça dans la tête. J'me fiche pas mal de c'qu'en pensent tes amis ou ton vieux. »

Il était convaincu de ce qu'il disait. Mais fallait-il que je fusse naïve pour en être tout aussi convaincue ! Au bout de la première année de notre mariage, je laissais Bram aller seul en ville et restais à la maison. Il n'y trouva rien à redire. Ça le rendait plus libre d'aller à la taverne retrouver ses vieux potes, et, s'il rentrait saoul, les chevaux n'avaient aucune difficulté à trouver leur chemin.

J'entends des pas dans l'escalier, des pas étouffés par le tapis, veloutés, comme ceux d'un cambrioleur. Je n'aime pas du tout ces pas. Je m'en méfie. J'ai envie de crier *qui est-ce ? qui est-ce ?* mais ma voix n'émet qu'un son faible, un petit couac. Un soupçon me traverse l'esprit. Doris et Marvin seraient-ils sortis, en fin de compte, me laissant seule ici ? C'est ce qu'ils ont fait, j'en suis sûre. Oh ! sans même me le dire, pour que je puisse pousser les verrous. Ils sont partis, se sont envolés comme des enfants insouciants. Je les vois très bien tous les deux, sur le porche, en bas des marches puis dans la rue, s'éclipsant en pouffant de rire. Et quelqu'un d'autre est dans la maison. Doris m'a lu dans le journal, récemment, tout ce qu'on disait sur un violeur qui s'introduisait chez des femmes seules. Le journal précisait qu'il avait des petites mains molles – c'est répugnant chez un homme. Quand l'intrus ouvrira la porte, je ne pourrai pas me lever de ma chaise. Comme ce serait facile de m'étrangler ! Une simple cravate, et c'en est fini de moi. Eh bien, il ne va pas me trouver aussi désarmée qu'il se

l'imagine, loin de là. Doris ne m'a pas fait les ongles depuis quinze jours. Je le grifferai.

On frappe. « Puis-je entrer, Maman ? »

C'est Marvin. Pourquoi suis-je allée imaginer autre chose ? Il ne faut surtout pas qu'il voie mon agitation, ou il va croire que je suis devenue folle. Lui, ou Doris qui trotte derrière lui.

« Que se passe-t-il ? Marvin ? Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Il reste planté, là, les bras ballants. Doris se faufile à ses côtés et l'encourage en lui envoyant un coude de rayonne marron dans les côtes.

« Allez, Marv, vas-y. Tu as promis. »

Marvin se racle la gorge, avale, mais aucun son ne sort de sa bouche.

« Cesse de gigoter, Marvin, pour l'amour du ciel. Je ne supporte pas les gens qui gigotent comme ça. De quoi s'agit-il ?

— Doris et moi, nous avons pensé... » Sa voix se perd, s'amenuise comme une ombre, s'évanouit tout à fait. Puis les mots fusent en rafales : « Elle ne peut plus veiller sur toi, Maman. Elle-même ne s'est pas sentie très bien ces derniers temps. Te relever... c'est trop dur. Elle ne peut tout simplement plus y arriver... »

— Sans compter les nuits où je suis dérangée..., renchérit Doris.

— Oui, les nuits. Elle est sans arrêt obligée de se lever et ne profite jamais d'une bonne

nuit de sommeil. Tu as besoin de soins particuliers, Maman... d'une infirmière qui veillerait à tout. Tu serais plus heureuse, toi aussi...

— Plus confortable, ajoute Doris. Nous sommes allés à Silverthreads, Mère, et c'est vraiment charmant. Une fois habituée, vous vous y plairiez beaucoup. »

Je ne peux que les regarder fixement, comme hypnotisée. Mes doigts plissent le tissu de ma robe.

« Une infirmière... pourquoi aurais-je besoin d'une infirmière ? »

Doris s'avance en première ligne, l'œil inquiet, toute trace de douceur et de mollesse ayant disparu de ses traits. Elle gesticule, comme si elle croyait pouvoir me convaincre en agitant ainsi les mains.

« Elles sont jeunes et solides, et c'est leur travail. Elles savent comment soulever quelqu'un. Et des tas d'autres choses... les lits...

— Quoi, les lits ? » Ma voix est sévère, mais pour une raison que j'ignore mes mains sur la soie comprimée de ma robe se sont mises à trembler. Doris rougit, jette un coup d'œil à Marvin. Il hausse les épaules d'un air de dire fais ce que bon te semble.

« Vous mouillez vos draps, dit-elle, presque chaque nuit ces derniers mois. Ça fait beaucoup de lessive, et comme on n'a pas les moyens de s'acheter une machine à laver... »

Consternée, je scrute son visage.

« C'est un mensonge. Jamais il ne m'est arrivé une chose pareille. C'est encore une de vos inventions. Je vous connais. Comme ça vous aurez une bonne raison de vous débarrasser de moi. »

Elle fait une grimace qui la rend bien peu attrayante, et je vois qu'elle est au bord des larmes.

« Peut-être n'aurais-je pas dû vous en parler, dit-elle. C'est pas une chose agréable à entendre. Mais personne ne vous accuse. On n'a jamais dit que c'était de votre faute. Vous n'y pouvez rien... »

— Je vous en prie ! »

J'ai baissé la tête, pour fuir leurs regards, mais je suis incapable de bouger, et je me rends compte à présent que dans cette maison, dans ma maison, aucune intimité n'est possible. Comment se fait-il que toutes ces années j'ai cru que viol signifiait seulement attaque contre la chair ?

Comment se fait-il que je n'ai jamais su à propos de mes draps ? Comment ai-je pu ne rien remarquer ?

« Je suis désolée », marmonne Doris, comme si elle voulait rendre la chose plus difficile encore à endurer, à moins que, devant attendre une trentaine d'années environ avant de savoir ce que c'est, insister de la sorte ne soit que simple maladresse de sa part.

« Maman... » La voix de Marvin est grave, pleine de détermination. « Peu importe tout ça. Ce qui compte, c'est que... à la maison

de retraite tu bénéficieras de tous les soins nécessaires ainsi que de la compagnie de gens de ton âge... »

Il répète mot pour mot ce que dit la publicité. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Ça manque tellement d'originalité ! Et d'un seul coup les phrases que j'ai vues imprimées me reviennent, à moi aussi, comme une révélation.

« Oui... souvenez-vous des soins affectueux que votre mère vous a prodigués. Donnez-lui ceux qu'elle mérite. »

Je rejette la tête en arrière et éclate de rire. Puis je m'arrête subitement, reprenant mon souffle, et là, je vois son visage. Exprime-t-il une certaine vulnérabilité, ou bien suis-je en train de rêver ?

« Tu me rends les choses très difficiles, dit-il. Je n'aurais pas cru que tu prendrais ça aussi mal. J'ai vu l'endroit. C'est tout à fait comme le dit Doris. Confortable et très joli. Ce serait la meilleure solution, crois-moi.

— C'est sûr que ça n'est pas donné, dit Doris. Mais vous avez de l'argent à vous, heureusement, et il est on ne peut plus normal que vous le dépensiez pour vous-même.

— C'est à la campagne, dit Marvin. Plein d'aulnes et de cèdres, et le jardin est bien tenu.

— Plein de pétunias, je suppose.

— Quoi ?

— De pétunias. J'ai dit de pétunias.

— Nous viendrions te voir tous les week-ends », dit Marvin.

Je me ressaisis, rassemble toutes mes forces. J'ai l'intention de montrer de la dignité. Pas de reproches, je vais parler haut et clair. Mais les mots qui me viennent échappent à mon contrôle.

« John n'enverrait pas sa mère à l'hospice, lui...

— À l'hospice ! crie Doris. Si vous aviez la moindre idée de ce que cela coûte...

— Tu te crois encore des années en arrière, dit Marvin. Ces maisons n'ont plus rien à voir avec des hospices. Elles sont régulièrement inspectées. On y est..., ma foi, comme à l'hôtel. Quant à John... »

Il se tait brusquement, ravalant ses mots.

« Quoi, John ? Qu'est-ce que tu allais dire ?

— Laissons cela, dit Marvin. Ce n'est pas le moment d'en discuter.

— Ah non ? Eh bien, lui n'aurait pas fait ce que tu es train de faire, ça tu peux en être certain.

— Ah, tu crois vraiment ? Avec Père il a été parfait, je suppose ?

— Au moins il était là, dis-je. Il est allé le voir, lui au moins.

— Ah ça oui, dit-il pesamment. Pour ça oui, il y est allé.

— Marv..., intervient Doris. Ne nous écartons pas du sujet. C'est déjà assez difficile

comme ça sans qu'on se mette en plus à ressasser cette vieille histoire. »

Une vieille histoire, en effet. « J'en ai pardessus la tête de cette discussion. Je n'irai pas. Il n'est pas question que j'aille dans cette maison. Vous ne me ferez pas céder.

— Tu as rendez-vous avec le docteur la semaine prochaine, dit Marvin. Nous ne voulons pas te forcer, Maman, mais si le docteur Corby pense que tu dois y aller... »

Peuvent-ils m'y envoyer de force ? Je les regarde l'un après l'autre, et constate qu'ils sont ligüés contre moi. Ils ont l'air résolu, inflexibles. Je ne suis plus du tout sûr de mes droits. Qu'est-ce qui est juste et quels sont mes droits ? La loi me donnerait-elle raison contre mon fils ? Comment faire pour trouver un conseil juridique ? Chercher dans l'annuaire ? Il y a si longtemps que je n'ai pas eu à me préoccuper de ce genre de choses.

« Si vous m'obligez à y aller, vous signez mon arrêt de mort, j'espère que vous en êtes conscients. Je n'y survivrai pas un mois, pas même une semaine, vous m'entendez... »

J'ai parlé d'une voix tonitruante qui les cloue sur place. Et puis, alors que je viens tout juste de marquer ce point, je faiblis. Ma vieille carcasse tout entière se met à trembler, ma poitrine est secouée de sanglots, et me voilà pleurant comme un veau, me trahissant par de honteuses larmes.

« Comment pourrais-je laisser ma maison, mes objets ? Ce n'est pas bien de votre part,

pas bien du tout... oh, comment pouvez-vous faire une chose pareille ?

— Allons, calme-toi, dit Marvin.

— Là, là, dit Doris. Ne vous en faites pas. »

Je vois, me ressaisissant un peu et jetant un coup d'œil furtif entre les doigts qui me couvrent le visage, que je les ai effrayés. Parfait. Ça leur apprendra. J'espère qu'ils meurent de trouille.

« N'en parlons plus pour l'instant, dit Marvin. On verra. On verra ça plus tard. À présent calme-toi, Maman.

— J'espérais qu'on réglerait ça ce soir, bêle Doris.

— Est-ce que tu te rends compte qu'il est pas loin de minuit, dit Marvin. Je travaille demain matin. »

Elle voit que le moment est passé, si bien qu'elle s'en accommode du mieux qu'elle peut, devient prévenante, tapote les oreillers sur mon lit.

« Vous allez dormir, à présent, me dit-elle. Nous en reparlerons quand nous serons calmés. »

Marvin sort de la chambre. Elle m'aide à passer ma chemise de nuit. Comme cela m'est désagréable d'avoir à lui prendre la main, de la laisser m'enlever ma robe, délayer mon corset, me déshabiller tout à fait, et qu'elle voie ainsi mon ventre gonflé et veiné de bleu, ainsi que ce triangle de poils qui continue de clamer une féminité disparue avec une insistance qui tient de l'absurde.

« Bonne nuit, dit-elle. Dormez bien. »

Bien dormir. Arriverai-je même à dormir après une telle soirée ? Je me retourne sans cesse. Ce n'est jamais la bonne position, et mes yeux restent grands ouverts. Finalement je m'enfonce comme dans des nappes de brume ou d'inconscience de plus en plus épaisses jusqu'à sombrer dans un demi-sommeil. Mais je suis brusquement tirée de là par l'un de ces spectres pleins d'arrogance qui hantent cette région nébuleuse où, accablée, je repose implorant le sommeil. *Des draps trempés et malodorants*, me souffle ce spectre qui a la voix de Doris.

Alors, juste au moment où je crains de m'endormir, à cause de ce qui pourrait arriver, le sommeil veut s'emparer de moi. Je lutte contre lui, le chasse, remue et m'agite pour ne pas succomber. Résultat : j'attrape des crampes dans les pieds et ne peux plus bouger mes orteils tant ils sont noués. Il faut que je me lève. Mais où est donc la lampe de chevet ? Je cherche à tâtons près du lit, mais en vain. Prise de panique, j'agite mes mains dans le noir, et voilà que la lampe tombe et vole en éclats comme un glaçon s'écrasant sur le sol.

Doris accourt. Elle allume sur le palier, et je vois, en m'appuyant sur un coude, qu'elle a mis ses bigoudis et qu'elle est d'une laideur repoussante.

« Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Rien. Pour l'amour du ciel, ne criez pas comme ça, Doris. Vous me déchirez les tympanes ». Cette voix me fait l'effet d'une lame

qui me passerait au travers du corps. « Ce n'est que la lampe.

— Vous l'avez cassée, gémit-elle.

— Vous n'avez qu'à en acheter une autre. Achetez-en dix pendant que vous y êtes. Je paierai, je paierai, ne vous en faites pas pour ça. Là... il faut que je me lève... j'ai des crampes dans les pieds. Aidez-moi, pour l'amour du ciel. Vous ne voyez donc pas à quel point je souffre ? Oh la la... Là, ça va mieux. »

Nous sommes debout sur la descente de lit, amarrées l'une à l'autre comme des catteurs fantômes, en chemise de nuit de mousseline rose, moi tapant des pieds pour remettre mes muscles en place. Elle essaie de me remettre au lit, mais je résiste, titubant contre elle dans l'obscurité.

« Grand Dieu, mais qu'y a-t-il, maintenant ? soupire-t-elle.

— Retournez vous coucher, pour l'amour du ciel. Je veux seulement aller aux toilettes.

— Je vais vous y conduire.

— Certainement pas. Allez-vous-en. Allez-vous-en. Laissez-moi tranquille. »

Elle s'en va vexée, allumant ostensiblement toutes les lumières de l'étage, comme si je n'allais pas pouvoir trouver le chemin des toilettes dans ma propre maison.

À mon retour, je ne me recouche pas tout de suite. Je laisse le plafonnier allumé et je vais m'asseoir devant ma coiffeuse. Elle est en noyer, pas du massif, bien sûr, mais du

bon placage bien épais, rien à voir avec ces horreurs en contreplaqué qu'on fait maintenant. Je prends mon eau de Cologne, en mets un peu sur les poignets et le cou. Puis j'allume une cigarette. Il faudra que je fasse attention à bien l'éteindre.

Je jette un coup d'œil furtif au miroir, et je vois un visage bouffi et couperosé, comme si on avait gribouillé sur la peau à l'encre indélébile. La peau en elle-même, d'un gris argenté, ressemble à celle de ces sirènes qui selon la légende vivent dans les profondeurs de la mer, en un lieu que n'atteint jamais le soleil. Sous les yeux, des ombres fleurissent, comme si on y avait collé de fins pétales noirs. Les cheveux, noirs de naissance, sont d'un blanc jauni, de cette teinte que prend la toile trop longtemps gardée dans une cave humide.

Eh bien, Hagar Shipley, on ne peut pas dire que le spectacle que tu offres soit réjouissant pour les yeux !

Je me souviens d'une dispute que j'eus avec Bram, un jour. Il lui arrivait de se moucher avec les doigts, une performance par ailleurs non négligeable. Il prenait son nez entre le pouce et l'index, se penchait, soufflait énergiquement, et ça giclait sur l'herbe, aussi visqueux que de la bave de serpent, puis il s'essuyait les doigts sur sa salopette, juste au niveau des reins, toujours au même endroit comme je pouvais le constater chaque semaine quand je faisais la lessive. Je lui dis mon dégoût en termes non équivoques, et cela pour la énième fois. Cela durait depuis des années, mais mes reproches n'y

avaient rien changé. Tout ce qu'il trouvait à dire, c'était : « Cesse de jacasser, Hagar... Y a rien qui me donne plus envie de gerber qu'une femme qui rouspète sans arrêt. » Il ne pouvait pas mettre deux mots l'un à la suite de l'autre sans dire une grossièreté, cet homme-là. Il savait que ça me mettait en boule. C'est précisément pour ça qu'il continuait.

Et pourtant – c'est le plus drôle de l'histoire – nous nous étions tous deux mariés pour ces qualités qui, plus tard, allaient nous apparaître comme d'insupportables défauts, lui pour mes bonnes manières et mon langage châtié, moi pour sa façon de me les jeter à la tête. Cette fois-là, cependant, il ne me répondit pas comme d'habitude. Il haussa les épaules, puis tout en essayant ses doigts pleins de morve, il m'adressa un large sourire.

« Tu sais quoi, Hagar ? Y a des hommes, à Manawaka, qui appellent tout le temps leurs femmes "Maman". Ça, c'est une chose que j'ai jamais faite. »

C'était vrai. Jamais il ne m'a appelée comme ça. Pour lui, j'étais Hagar, et s'il vivait encore je serais toujours Hagar pour lui. Maintenant que j'y pense, il fut la seule personne à m'avoir toujours considérée comme un être humain à part entière, et non pas seulement comme une fille, une sœur, une mère ou même une épouse.

Il portait pour moi les couleurs de l'amour.
D'où est tiré ce vers ? Je serais incapable de le dire au juste, ou alors pour une raison que

j'ignore je préfère ne pas m'en souvenir. Il a porté mes couleurs pendant des années. Une fois mariée, je n'ai plus pensé que c'était celles de l'amour, cela dit. L'amour, tel que je l'imaginai, ce devait être des mots et des actes aussi délicats que des sachets de lavande, rien à voir avec les choses qu'il faisait vautre sur le haut lit en bois blanc qui trépidait comme un train. Ce lit était recouvert d'un édredon fait par sa première femme, en cotonnade imprimée de glaïeuls roses, tout à fait le genre de chose que Clara devait trouver très chic, j'en suis sûre. Dans un coin de la chambre, il y avait ma grosse malle de voyage en cuir noir avec mon nom de jeune fille écrit dessus en belles lettres blanches : *Mlle H. Currie*. Dans un autre coin, la table de toilette, toute branlante, avec une armature en métal et une cuvette assortie d'un broc en faïence blanche. Pas de moquette ni de tapis jusqu'au jour où, enfin, à une vente aux enchères, Bram acheta un morceau de linoléum d'occasion, brillant avec un fond beige et un motif de perroquets, rien de moins, au plumage vert cru d'une raideur contre nature, à l'air moqueur et au bec pointu, sur lesquels il fallait marcher chaque fois qu'on entra dans la chambre. À l'étage, j'avais beau nettoyer ça sentait toujours la poussière. En hiver il y faisait un froid de canard, en été une chaleur étouffante. Sous la fenêtre de la chambre, un érable poussait, étalant ses feuilles toutes mordorées dès qu'un rayon de soleil filtrait au travers. Tôt le matin, une colonie de moineaux venait s'y chamailler, s'éclaboussant d'insultes en claironnant comme le Veau d'or,

et je riais en les écoutant, adorant les entendre ainsi s'accabler d'injures.

S'il portait mes couleurs, c'est uniquement parce que je l'avais dans la peau, et aujourd'hui je ne sais plus pourquoi j'aurais dû en avoir honte. Les choses étaient bien différentes en ce temps-là. Peut-être pas pour certains. Comment aurais-je pu le savoir ? Je n'en ai jamais parlé à quiconque.

Nous étions mariés depuis peu quand pour la première fois je sentis mon désir monter à la rencontre du sien. Il ne l'a jamais su. Je ne le lui ai jamais laissé voir. Jamais je ne laissais échapper un mot, et je faisais attention à bien contenir mes émois. Il devait y avoir en lui une certaine naïveté, j'imagine, autrement il s'en serait aperçu. Comment a-t-il pu ne pas s'en rendre compte ? Est-il possible que je ne me sois pas trahie quand la sève montait, tel un érable insouciant, ne pouvant résister à la venue du printemps ? Mais non. Il ne s'attendait à rien de tel, si bien qu'il ne l'a jamais senti. Je tirais fierté de garder mon honneur intact, comme une sorte de virginité.

Je n'ai plus personne à qui parler à présent. Il est tard, tard dans la nuit. J'éteins soigneusement ma cigarette. Doris a mis des cendriers partout dans la chambre. Je me lève de ma chaise, éteins la lumière, et rejoins mon lit à tâtons.

Mes draps sont glacés, et je me fais l'effet d'être comme les enfants lorsqu'ils se couchaient de tout leur long sur la neige et qu'ils la balayaient de leurs bras écartés pour se

relever ensuite, la trace laissée sur le sol étant supposée être un ange aux ailes déployées. La blancheur glacée me recouvre, m'enlise, et je pourrais m'y enfoncer, glisser dans le sommeil, et geler, comme quelqu'un pris dans une tempête de neige.

Chapitre 3

Les murs de la salle d'attente du docteur Corby sont nus, c'est le moins qu'on puisse dire. Ils sont gris pâle, ornés de deux tableaux seulement. Deux grands, il est vrai, mais tout de même, deux ce n'est pas beaucoup. L'un représente un lac entouré de peupliers grêles, les bleus et les verts mêlés et confondus de telle manière que le ciel, l'eau et les feuilles semblent ne faire qu'un. Ça me rappelle le printemps autour de chez nous, quand, ressemblant à une aquarelle, le paysage tout frais lavé se parait de couleurs transparentes et que les premières feuilles s'ouvraient, parfois avant que la glace ait complètement fondu sur le fleuve.

Je me lève de ma chaise pour regarder de plus près. Celui qui l'a peint connaissait son affaire. L'autre, c'est un de ces tableaux bizarres, du genre de ceux que Tina prétend apprécier, plein de taches et de triangles rouges et noirs qui n'ont ni queue ni tête.

La maison des Shipley n'avait pas un seul tableau sur ses murs à l'époque où je m'y installai. Je n'ai jamais pu en acquérir un grand nombre mais, au cours des années, j'ai réussi à en accrocher quelques-uns, pour les enfants, surtout John, qui était si sensible. Je trouvais qu'il n'était pas bon de grandir dans une maison où il n'y avait pas de tableaux pour apprivoiser les murs. Je me souviens d'une gravure sur acier intitulée *La mort du Général Wolfe*. Et puis d'une lithographie que j'avais achetée dans l'Est. J'étais en

admiration devant ce chevalier et sa dame qui se pâmaient d'amour l'un pour l'autre, jusqu'au jour où je vis que ces deux-là feignaient la passion, qu'ils jouaient la comédie, et de fureur je jetai le tableau, cadre doré et tout, dans le marécage, comme s'il m'avait trahie. J'ai gardé la *Foire aux chevaux* de Rosa Bonheur, en revanche, car John l'aimait quand il était petit, et aujourd'hui encore dans ma chambre, ces chevaux à la croupe puissante continuent de se pavaner. Bram n'a jamais aimé ce tableau.

« Tu t'es toujours fichue des chevaux comme de l'an quarante, Hagar, me dit-il un jour. Mais quand tu les vois sur du papier où y a aucun risque qu'y laissent du crottin, alors c'est beau, pas vrai ? Eh ben, tu peux te les garder, tes chevaux en papier. Je préfère encore rien avoir sur mes murs. »

J'en ris aujourd'hui, mais à l'époque ça m'avait ulcérée. C'est vrai que je n'aimais pas les chevaux. J'en avais peur tant ils me paraissaient hauts et lourds, et si puissants, si indociles que je ne me suis jamais crue capable de les tenir. Je ne montrai pas ma peur à Bram, préférant lui laisser croire que je ne les aimais pas seulement parce qu'ils sentaient mauvais. Bram adorait les chevaux. Quelques années après notre mariage, toutes les fermes autour de Manawaka bénéficièrent d'exceptionnelles récoltes de blé, même la nôtre. Bram fit le projet d'investir tout l'argent gagné dans les chevaux, avec l'intention de se reconvertir dans l'élevage et de moins cultiver la terre.

« Tu es complètement fou, lui dis-je. C'est justement le moment de tirer profit du blé. N'importe quel imbécile comprendrait ça.

— Les autres peuvent bien en tirer profit si ça leur chante, dit-il tranquillement. J'ai assez d'argent pour acheter c'que je veux. Les chevaux de trait, ça m'a jamais beaucoup intéressé. J'aime mieux les chevaux de selle. J'ai vu cet étalon gris qu'est à Henry Pearl, l'autre jour, et j'lui ai demandé s'il voulait me le vendre. Il est pas très chaud, mais j'pense qu'ça pourrait se faire. C'est çui'-là que j'vise en premier.

— Tu as bien dit que ta ferme ferait des envieux, un jour, non ?

— C'est vrai. Mais y a pas qu'une seule façon d'y arriver. De toute manière t'y connais rien.

— J'en connais assez pour savoir exactement ce qui va se passer. Tu ne voudras pas te séparer d'un seul d'entre eux, une fois qu'ils seront à toi, et on se retrouvera avec des pâturages bourrés de chevaux et pas un sou en poche. Cela dit, c'est ton argent. Je ne peux pas t'en empêcher. »

À cette époque, j'espérais encore que Bram réussirait, pas pour la réussite en elle-même, car je n'ai jamais eu besoin de faire étalage de mes meubles ou de mon bric-à-brac, comme Lottie, mais juste pour que les gens de Manawaka, qu'ils l'aiment ou non, soient au moins forcés de le respecter.

« Je gagnerai ma vie, dit-il sur un ton maussade, et vivrai comme j'ai toujours voulu vivre. »

Ça me mit hors de moi. « Mais comment veux-tu vivre, bon Dieu ? Comme ça, toute ta vie ? Dans une maison jamais peinte et sans rien nous accorder sinon un linoléum pour le plancher du salon ? »

Je ne sais pas pourquoi j'avais dit ça. Il s'asseyait toujours dans la cuisine, de toute façon, et personne ne venait jamais chez nous, sauf de temps à autre Tante Doll, si bien que nous aurions très bien pu nous passer de salon.

« Très bien, dit-il avec colère. Tu peux t'acheter ces fichus tapis avec l'argent. Tiens... ça t'va, comme ça ?

— J'en veux pas, de ton argent », rétorquai-je, piquée au vif par sa colère et son incompréhension, car ce n'était vraiment pas les tapis qui m'importaient, au fond. « Vas-y, achète-les tes chevaux. Tu peux même acheter tous les chevaux de la région, en ce qui me concerne.

— J'achèterai rien du tout, nom de Dieu. L'argent, tu peux t'le mettre quelque part.

— Tu n'as pas le droit de me parler de cette façon.

— Je parlerai comme j'en ai envie. Et si ça te plaît pas, tu peux toujours... »

Et on a continué comme ça à se disputer jusqu'au soir. Cela prit fin quand Bram se coucha sur moi lourd et dur, me caressa le

front de la main pendant qu'il allait et venait en moi, et me dit de cette voix douce qu'il n'employait que dans ces moments-là : « Hagar, je t'en prie... » J'aurais voulu lui dire : « Là, là, tout va bien », mais ce n'est pas ce que j'ai dit. « Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? » sont les mots qui sortirent de ma bouche. Mais il ne répondit pas.

Il a tout de même fini par acheter l'étalon d'Henry Pearl, ainsi que quelques juments, mais l'aventure n'alla jamais bien loin. Des poulains naissaient quand venait le printemps, mais pour ce qui était de les vendre, Bram n'en tirait jamais un bon prix. Il n'était pas très fort en affaires. Ça ne semblait d'ailleurs pas l'inquiéter outre mesure. Quand j'abordais le sujet, il haussait les épaules et disait que ce n'était pas la peine de se fatiguer à moins de vouloir se lancer dans un élevage d'envergure, et qu'il aimait mieux voir le peu de poulains qu'il vendait aller à des hommes dont il savait qu'ils s'en occuperaient bien. Ça me restait sur l'estomac, car, visiblement, il l'entendait comme un reproche, mais il me semblait que ce n'était qu'une excuse pour le fait qu'il n'avait au fond jamais eu le sens des affaires.

Il montait toujours cet étalon, jamais un autre cheval. Il l'avait appelé Soldat, un nom si peu original. À le voir s'en occuper, vous auriez cru que c'était un grand cheval de course.

Un soir, je me souviens, cela faisait deux mois que j'étais enceinte de Marvin, j'étais sans arrêt patraque, c'était l'hiver, une journée morne, et, quoique morte de fatigue,

j'essayais d'en finir avec le repassage, de sorte que, lorsque Bram arriva en disant que Soldat n'était pas dans l'écurie, j'avoue ne pas y avoir prêté attention. Il continua à me parler comme ça un bon moment, se maudissant d'avoir laissé la porte de l'écurie ouverte, disant qu'il pensait ne s'absenter qu'une minute, qu'il croyait la jument noire bien attachée, car vu qu'elle avait une tendance au vagabondage il faisait toujours bien attention avec elle, mais qu'à son retour elle avait disparu. Elle devait être folle, cette jument, de vouloir sortir par moins cinq mais c'est ce qu'elle avait fait, et l'étalon avait dû la suivre. Soldat était rarement attaché et jamais enfermé dans son box, car Bram avait déjà vu des chevaux brûler vifs dans une écurie en feu, et, quoique Dieu sache qu'il n'était apparemment pas du genre à s'inquiéter, ce souvenir le hantait toujours. Il avait donc traité les vaches aussi vite que possible et, alors qu'il était près d'en avoir fini, il avait entendu un bruit de sabots sur la neige croûtée et pensé que Soldat avait ramené la jument. Mais la jument était rentrée toute seule et Soldat n'apparaissait nulle part.

« Tu ne peux pas aller à sa recherche par ce temps, dis-je. Il recommence à neiger, et le vent se lève. En plus, il fait presque nuit. »

Mais Bram décrocha la lampe tempête, l'alluma, et sortit. Il resta parti si longtemps que je devins folle d'inquiétude, à la fois pour lui et pour moi, me demandant ce que je ferais s'il ne revenait pas. La neige se mit à tomber plus dru, à gros flocons semblables à de la mousse de savon que le vent faisait

tourbillonner et qui s'entassaient en couches minces à mi-hauteur des vitres. Même si on connaissait parfaitement le chemin, il était facile de se perdre dans ce paysage tout blanc et méconnaissable, sans compter l'obscurité et ce déluge de neige qui vous empêchait de voir à deux pas. Quand j'étais petite, à la ville, j'aimais les tempêtes de neige, cette sensation d'être assiégée, mais en toute sécurité à l'intérieur d'une forteresse. En pleine campagne, c'était une autre affaire. Là, je me sentais isolée, coupée de tout, car, certains jours, il était impossible d'accéder à la route et de se rendre en ville pour sauver nos âmes, quelle que fût l'aide dont on avait besoin.

La tempête redoubla de violence au point que tous ces bruits domestiques rassurants que sont le tic-tac des pendules et le sifflement du bois vert dans le poêle se perdirent tout à fait, et je n'entendis bientôt plus que la plainte du vent qui rugissait et le battement de nos doubles-fenêtres qui tremblaient dans leurs châssis. J'avais presque perdu tout espoir quand Bram réapparut en ouvrant brusquement la porte, laissant entrer avec lui une bourrasque de nuit et de neige. Il avait le visage et les deux mains gelés. Il ôta son manteau et ses bottes, puis s'assit et se frotta délicatement les mains pour les libérer de la morsure du froid.

« L'as-tu trouvé ? demandai-je.

— Non », répliqua-t-il sur un ton brusque.

En voyant Bram ainsi, épaules tombantes et faisant une drôle de tête, je m'avançai vers

lui spontanément, sans me poser de questions sur ce que je devrais faire ou dire.

« N'y pense plus. Il reviendra peut-être de lui-même, comme la jument.

— Ça m'étonnerait. La tempête est partie pour durer toute la nuit. Si j'avais été plus loin, j'aurais jamais retrouvé le chemin de la maison. »

Il mit ses mains devant les yeux et resta assis là, sans bouger.

« Tu dois penser que je suis cinglé, pas vrai ? dit-il au bout d'un moment.

— Non, je ne le pense pas », dis-je. Puis, d'un ton embarrassé : « Je suis désolée de ce qui t'arrive, Bram. Je sais que tu l'aimais beaucoup. »

Bram leva les yeux vers moi et me regarda d'un air si surpris que d'y repenser me fait encore mal aujourd'hui.

« Oh là oui ! » dit-il.

Quand nous fûmes couchés cette nuit-là et qu'il se rapprocha de moi, je me sentis si pleine de tendresse à son égard que je crois que je me serais volontiers offerte à lui. Mais il changea d'avis. Il me tapota gentiment l'épaule.

« Dors à présent », me dit-il.

Il pensait, évidemment, que c'était la plus grande faveur qu'il pouvait me faire.

Bram retrouva Soldat au printemps, après la fonte des neiges. Le cheval s'était pris une patte dans les fils barbelés et n'avait pas dû

vivre longtemps avant que le froid ne le saisisse. Bram l'enterra dans un pré, et je suis certaine qu'il plaça une grosse pierre à cet endroit, comme une stèle. Mais plus tard en été, quand l'herbe et le chiendent eurent repoussé et que je mentionnai la pierre, curieuse de savoir comment elle y était arrivée, Bram me regarda bien en face et m'assura qu'elle avait toujours été là. Après cette mémorable nuit d'hiver, tout était redevenu comme avant. Ainsi va la vie. Rien ne change jamais d'un seul coup. Je ne le sais que trop bien, quoiqu'il nous arrive à tous de souhaiter qu'il en aille autrement.

« Venez vous asseoir, Mère. » C'est la voix de Doris, comme si elle me sifflait, et je réalise que je suis dans la salle d'attente du docteur, debout, plantée devant un tableau qui représente une rivière au printemps. Ai-je marmonné tout haut ? Je suis absolument incapable de le dire. La pièce est pleine de regards curieux. Embarrassée je retourne vite m'asseoir.

« Je voulais juste jeter un coup d'œil. Il n'a que deux tableaux. C'est bizarre. On s'imaginerait qu'un homme de son rang pourrait s'en offrir un peu plus, non ?

— Chhht... » Doris a l'air gênée, et je me demande si je n'ai pas parlé un peu fort. « Le docteur l'a voulu ainsi. Ces deux tableaux valent très cher, vous pouvez en être sûre. Et puis ça ne se fait plus d'en accrocher des douzaines. »

Elle croit toujours tout savoir, cette femme-là.

« Ai-je dit des douzaines ? J'ai seulement dit que deux, ça n'était pas beaucoup, c'est tout.

— D'accord, d'accord, chuchota-t-elle. Les gens vous écoutent, Mère. »

Il y a toujours des gens qui écoutent. Je pense que ce serait bien mieux si on ne faisait pas attention aux autres. Mais je ne peux pas blâmer Doris. Je disais exactement la même chose à Bram. Chhht, chhht. Ne vois-tu donc pas que tout le monde peut t'entendre ?

Le révérend Dougall MacCulloch mourut subitement d'une crise cardiaque, et l'Église presbytérienne de Manawaka eut un nouveau pasteur. Un homme jeune arriva, qui nous fit un premier sermon long et embrouillé, en grande partie destiné à prouver, par les Saintes Écritures, que les joies de ce monde sont éphémères tandis qu'éternelles sont celles du paradis que seule nous garantit une vie toute de labeur, de sagesse, de courage et de tempérance. À côté de moi, Bram, qui s'agitait et transpirait sur le banc, chuchota si fort qu'on dut l'entendre sur trois rangs au moins devant et derrière nous.

« Est-ce que ce saint connard va bientôt fermer sa gueule ? »

À l'entrée de l'église, au-dessus de la mezzanine où se trouvaient l'orgue et la chorale, on pouvait lire, en lettres bleues et or : *Le Seigneur est chez lui dans cette Sainte Église. Faisons le silence en nous devant Lui.* Je ne

sais pas si le Seigneur était présent ce jour-là ; mon père, lui, l'était, assis tout seul sur le banc familial. Il ne se retourna évidemment pas mais, après l'éclat d'impatience de Bram, je vis ses épaules se soulever violemment. *Je n'ai rien à voir avec ces gens-là*, disaient ses épaules en guise d'excuses envers la congrégation. Je ne suis plus jamais retournée à l'église. Je préférais m'accommoder d'une éventuelle damnation dans un lointain avenir que m'infliger, chaque dimanche, le supplice des regards inquisiteurs et chargés de pitié.

À présent que le temps s'est replié comme un éventail, je me demande si je n'aurais pas dû continuer à m'y rendre. Et si Dieu se souciait vraiment de ce qui nous arrive ? C'est cette question que je devrais me poser entre toutes. Et pourtant, c'est terrible mais une autre question m'obsède, plus pressante encore : Doris aurait-elle ressenti à mon sujet la même chose que moi ce jour-là dans l'église au sujet de Bram. Mais ça ne sert à rien d'y penser.

Je ne dirai plus rien, je le jure, n'ouvrirai plus la bouche, j'opinerai poliment, et je garderai définitivement toutes mes pensées pour moi. Mais j'ai beau jurer, je sais très bien que ça n'a pas de sens et que j'en suis incapable. Je ne peux pas me taire. Je n'ai jamais pu.

C'est enfin mon tour. Doris m'accompagne et parle au docteur Corby comme si elle m'avait laissée à la maison.

« Ses intestins, ça ne va pas mieux du tout. Elle n'a pas eu d'autre crise de colique

hépatique, mais l'autre soir elle a vomi. Elle tombe souvent... »

Et la voilà repartie. Va-t-elle bientôt s'arrêter ? Mon indulgence d'il y a un instant est en train de se volatiliser. À se répandre ainsi sur mes misères, elle a perdu toute ma sympathie. Pourquoi ne me laisse-t-elle pas lui en parler moi-même ? Ce sont mes symptômes, après tout !

Le docteur Corby est un homme d'âge mûr, et les touches de gris dans ses cheveux sont si subtiles, si distinguées qu'on dirait qu'elles lui ont été mises exprès par son coiffeur. Il a un regard pénétrant et averti derrière des lunettes à monture bleu marine d'un style très masculin. Avant de venir, Doris soutenait que par une journée aussi chaude je transpirerais et abîmerais ma robe de soie lilas, mais je l'ai mise quand même. Je suis contente de ne pas l'avoir écoutée. Au moins, je présente bien. J'ai toujours pensé qu'une femme ne devrait pas avoir l'air plus moche que la nature ne l'a faite.

Le docteur se tourne vers moi et m'adresse un sourire factice, comme s'il s'entraînait assidûment devant un miroir chaque matin.

« Eh bien, comment allez-vous, jeune fille ? »

Jeune fille ! À présent, je voudrais avoir mis ma plus vieille robe d'intérieur, celle qui est en coton, déchirée sous les bras, et ne pas avoir pris la peine de bien me coiffer. Je voudrais avoir le culot de lui lancer une des épithètes de Bram à la figure.

Au lieu de ça, je le regarde fixement d'un œil froid et dur semblable à une bille de cataphote, et ne dis mot. Il a tout de même la décence de rougir. Je ne me laisse pas fléchir. Je le regarde comme une vieille corneille agressive perchée sur une clôture, silencieuse et prête à croasser pour effrayer les enfants quand ils s'y attendent le moins. Mais ce que je peux rire, intérieurement !

Puis, rapidement, tout change. Il m'invite à me déshabiller et me tend un sarrau tout raide. Allez savoir pourquoi il prend la peine de m'accorder ce semblant d'intimité, puisque d'ici un instant seulement tout va se savoir, être examiné, exploré et tâté ?

« Je vous avais dit que c'était de la folie de mettre cette robe, maugrée Doris. Elle est impossible à enlever. »

Finalement on y est arrivé, et à présent enveloppée de toile blanche je ressemble à une petite tente montée sur pattes.

« Ben dites donc ! Je dois avoir fière allure, là-dedans ! »

Mais je ne plaisante que pour mieux voiler ma honte. Notre mielleux descendant d'Hippocrate revient et me parle d'une voix lénifiante à souhait.

« Très bien. C'est parfait, Madame Shipley. À présent si vous voulez bien vous étendre sur la table d'examen. Là. L'infirmière va vous aider. Là, c'est parfait. Maintenant respirez profondément... »

Enfin, il en a terminé avec son toucher à la fois impersonnel et intime, Doris et

l'infirmière faisant semblant de ne pas regarder, moi grognant comme une vache constipée en un dégoût aussi fort que la haine.

« Je crois qu'on devrait faire des radios, dit-il à Doris. Je vais vous prendre un rendez-vous. Est-ce que jeudi, ça irait ? »

— Mais oui, c'est parfait. Quelles radios, Docteur ?

— Je pense qu'il serait plus sûr d'en faire trois. Les reins, naturellement, la vésicule aussi, et l'estomac. J'espère qu'elle pourra supporter le baryum.

— Le baryum ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » Les mots sont sortis de ma bouche comme un abcès qui crève.

Sourire du docteur Corby. « Ce n'est rien, juste quelque chose que vous devez boire pour qu'on vous fasse cette radio. C'est un peu comme du milk-shake. »

Menteur ! Je sais que ce sera du poison.

Au retour, l'autobus est bondé. Une adolescente en robe à rayures blanches et vertes, tendre et fraîche comme une rose, se lève pour me céder son siège. C'est vraiment gentil de sa part. J'ose à peine lui faire un petit signe de remerciement, craignant qu'elle ne voit mes larmes indécentes. Et encore une fois il me paraît absurde que mes yeux soient restés secs lorsque mes hommes sont morts et qu'à présent j'aie ces deux sources chaudes et salées qui coulent sur mon visage pour quelque chose d'aussi banal que ce geste. Il n'y a pas d'explication.

Je suis raide et immobile sur mon siège, ne regardant ni à droite ni à gauche, comme ces figurines en plâtre qu'on vend dans les supermarchés et qui viennent soi-disant de Paris.

« Nous avons pensé faire un tour en voiture après le souper, dit Doris. Ça vous tenterait ? »

— Pour aller où ?

— Oh, juste un petit tour à la campagne. »

Je fais oui de la tête, mais mon esprit est ailleurs. En fait, je pense aux choses qui ne sont pas encore réglées. Comme il est difficile de se concentrer sur des questions essentielles ! Il y a toujours quelque chose qui vous en empêche. Le problème, c'est que je n'ai jamais eu de temps pour moi. Est-il possible que Dieu soit Un et qu'il voie tout ? Je l'imagine irradiant de lumière et vêtu d'un petit veston blanc, avec un sourire aussi onctueux que de la pommade d'oxyde de zinc, fixant son œil de verre cosmique et plein d'humour sur ceci ou cela, comme ça lui chante. Ou alors non... Il a trente-six têtes et toutes ces têtes parlent en même temps ; un comité de chamailleurs. Mais je n'arrive pas à me concentrer, car à vrai dire je me demande ce que c'est que du baryum, et quel goût ça a, et si ça me rendra malade.

« Vous viendrez, alors ? » C'est Doris qui parle.

« Quoi ? Où ça ? »

— Faire un tour. J'ai dit que nous pensions aller faire un tour en voiture après le souper.

— Mais oui, je viendrai. Pourquoi revenez-vous là-dessus ? Je vous ai déjà dit oui.

— Non, vous n'avez pas répondu. Je voulais juste savoir. Marvin a horreur qu'on change de programme à la dernière minute.

— Oh, pour l'amour du ciel. Personne n'a l'intention de changer de programme. De quoi est-ce que vous parlez, là ? »

Elle regarde par la fenêtre et marmonne quelque chose, croyant que je ne peux pas entendre.

« ... Aura oublié à l'heure du souper, et on n'ira pas une fois de plus. »

Après le souper ils me mettent dans la voiture et en route. Je suis seule sur la banquette arrière. Bien calée par un tas de coussins rembourrés, je suis aussi bien emballée qu'un œuf dans sa boîte. N'empêche, je suis contente de faire un tour en voiture. D'habitude, Marvin est trop fatigué après le travail. C'est une belle soirée, fraîche, lumineuse. On voit bien les montagnes, les plus proches bien distinctes, aussi bleues que des yeux ou des plumes de geai, les autres qui se fondent dans le lointain, voilées d'une brume violette. Fantômes de montagnes.

Tout ne serait que paix et délice si Doris ne couinait pas comme une souris asthmatique. Il faut toujours qu'elle commente le paysage. Peut-être qu'elle me croit aveugle.

« Regardez comme tout est vert », dit-elle comme si c'était un miracle que les champs ne soient pas écarlates et les aulnes bleu-vert. Marvin ne dit rien. Moi non plus. Que peut-on répondre à ça ?

« Les récoltes s'annoncent bonnes, on dirait ? » Elle a toujours vécu en ville et serait incapable de faire la différence entre l'avoine et le chardon des champs. « Oh, regardez les mûres tout au long du fossé. Il y en aura des tonnes, cette année. Faudra qu'on vienne en cueillir pour faire des confitures, Marv.

— Les pépins ne sont pas recommandés pour votre dentier. » Je n'ai pas pu résister. Ses dents sont fausses, alors que, miraculeusement, j'ai encore toutes les miennes. « Vous feriez mieux d'en faire du vin.

— Pour ceux qui s'en servent », dit-elle en reniflant.

Elle dit toujours « se servir » de vin ou de tabac, donnant à ces mots une connotation obscène, comme s'il s'agissait de mouchoirs ou de papier hygiénique.

Mais la voilà qui repart dans ses joyeux commentaires. « Oh, regardez... les petits veaux noirs. Comme ils sont mignons ! »

S'il lui avait fallu prendre leurs petites têtes sanguinolentes dans ses mains et les aider à sortir du ventre de leur mère, elle aurait employé toutes sortes d'adjectifs, mais mignon n'aurait sûrement pas fait partie du lot. Et pourtant, je dois dire que le spectacle d'une créature qui lutte, innocente et maladroite, pour entrer dans la vie, m'a toujours

émue. Ce qui me déplâit, c'est qu'elle parle d'aimer les veaux alors qu'elle n'a pas la moindre notion de ce que c'est. Mais pourquoi est-ce que je pense qu'elle n'y connaît rien ? Elle aussi a mis au monde deux enfants, tout comme moi.

« Tu ne peux pas la boucler, Doris ? » dit Marvin. Elle en reste bouche bée.

« Allons, Marvin, tu n'as aucune raison d'être aussi grossier. » Curieusement, voilà que je prends sa défense, quoiqu'elle ne m'en remercie pas pour autant.

Un silence s'installe, puis je vois le portail en fer forgé noir. Je ne comprends pas. Pourquoi Marvin tourne-t-il ? Pourquoi entre-t-il par ce portail grand ouvert ? C'est alors d'un seul coup que les lettres ouvragées, biscornues et pleines de fioritures, s'alignent en prenant tout leur sens devant mes yeux.

SILVERTHREADS

Je repousse l'amas de coussins sous lequel je suis ensevelie et me cramponne au dossier de la banquette. Mon cœur bat trop vite ; il palpite, semblable à un oiseau pris de panique. J'essaie de l'apaiser. Il le faut à tout prix, sinon il va se blesser contre les os de ma cage thoracique. Mais il continue de se démener, comme s'il cherchait désespérément à s'échapper.

« Marvin... où allons-nous ? Où sommes-nous ?

— Ne t'inquiète pas, nous allons juste... »

J'étends le bras vers la portière, triture la poignée, essaie de trouver le loquet.

« Je n'entrerai pas ici. Pas question... Vous m'entendez ? Je veux descendre. Là immédiatement. Laissez-moi descendre !

— Mère ! » Doris me saisit la main et l'arrache du chrome de la poignée qui brille de manière engageante. « Mais bon Dieu qu'est-ce que vous essayez de faire ? Si vous tombez, vous pourriez vous tuer.

— Pour ce que ça vous ferait ! Je veux rentrer à la maison... »

Je ne sais plus ce que je dis. Je suis transie de peur, celle-là même qu'on ressent lorsque le masque d'éther commence à faire son effet et que la tête crie au corps de lutter contre l'anesthésie, mais que les membres engourdis ne répondent déjà plus.

« Peuvent-ils m'y emmener de force ? Si je résiste et que j'essaie de m'échapper, vont-ils simplement demander à une infirmière musclée de me maîtriser ? Me mettre une camisole de force ; vont-ils faire ça, me traiter comme une folle ? J'ai terriblement peur de cet endroit. Je ne peux même pas regarder. Je n'ose pas. Est-ce comme une maison normale avec des murs, des fenêtres, des portes et des placards ? Ou bien n'y a-t-il que des murs ? Est-ce un mausolée, et moi, l'Égyptienne prisonnière de ces coussins et de ma propre chair, suis-je momifiée, par mégarde enterrée vivante ? Il doit y avoir une erreur.

« Seigneur, dit Marvin d'une voix désolée. Tu n'as tout de même pas pensé que nous

t'amenions ici pour de bon, j'espère ? Nous voulions seulement que tu voies la maison, Maman, c'est tout. Nous aurions dû te le dire. Je te l'avais dit, Doris, on aurait mieux fait de lui en parler.

— C'est ça, réplique-t-elle, c'est de ma faute, maintenant. Je pensais seulement que si on lui disait, elle n'accepterait jamais de venir, pas même pour y jeter un coup d'œil. Tu le sais très bien, d'ailleurs.

— La directrice a dit qu'on pouvait venir et prendre une tasse de thé, dit Marvin en s'adressant à moi par-dessus son épaule. Pour jeter un coup d'œil, tu comprends. Voir comment c'est et ce que tu en penses. Elle m'a dit qu'il y en a beaucoup comme toi qui sont plutôt réticents jusqu'à ce qu'ils voient combien l'endroit est plaisant... »

Il y a à la fois tant de découragement et d'espoir dans sa voix que j'en suis réduite au silence. Et voilà que je me remets à me poser des questions au sujet de ma maison. Est-il possible qu'elle soit véritablement à lui ? C'est vrai qu'il a repeint les pièces plusieurs fois, réparé la chaudière, construit le porche de derrière et Dieu sait quoi encore. L'a-t-il achetée sans que je le sache, avec cette monnaie impalpable que sont le travail et le temps ? Impossible. C'est une chose que je n'accepterai jamais. Et pourtant le doute subsiste.

La directrice est une femme assez forte, frisant la soixantaine, me semble-t-il, revêtue d'un uniforme bleu et d'une bienveillance toute professionnelle, avec cet air de compé-

tence impérieuse qui terrifie toujours. Mais je remarque quelques poils noirs sur son menton, comme des esquilles, et j'en déduis qu'elle a sans doute eu sa part d'épreuves – quittée, probablement, par une espèce de minable qui aura eu peur d'être dévoré. L'ayant ainsi mentalement traitée de haut, je me montre plutôt bien disposée envers elle, tout en gardant mes distances, jusqu'au moment où elle me prend par le bras pour me faire visiter les lieux, me traînant comme si j'étais un ivrogne ou un caniche.

D'un bon pas nous longeons un couloir recouvert de linoléum marron, tournons au coin et arrivons devant une porte qu'elle ouvre toute grande comme si elle allait me montrer le trésor d'un potentat persan.

« Voici notre grand salon, roucoule-t-elle. Agréable, n'est-ce pas ? Maintenant que les soirées sont douces, il n'est pas très fréquenté, mais vous devriez le voir en hiver. Nos pensionnaires adorent se retrouver ici, autour de la cheminée. Nous faisons parfois griller de la pâte de guimauve. »

Je t'en donnerais, moi, de la guimauve, espèce de faux jeton. Je ne regarderai rien, pas une seule chose, au cours de la visite guidée à l'intérieur de cette pyramide. Je suis aveugle. Et sourde. Là... Je ferme les yeux. Mais malgré moi ils s'ouvrent à demi, les traîtres, et je vois, autour d'une grande cheminée, çà et là perdues dans des fauteuils plus larges qu'elles, plusieurs petites vieilles che nues et frêles comme des dents de lion montées en graine.

Et on continue. « Voici notre salle à manger, dit la directrice. Spacieuse, n'est-ce pas ? Claire, et très aérée. Les grandes fenêtres laissent passer la lumière de l'après-midi. Il fait clair jusque très tard, ici, bien après neuf heures en été. Les tables sont en chêne massif.

— C'est vraiment charmant, dit Doris. Vraiment. Vous ne trouvez pas, Mère ?

— Je n'ai jamais aimé les casernes. »

Mais, déjà, j'ai honte d'avoir répondu ça. J'ai toujours été fière de mes bonnes manières. Comment ai-je pu m'abaisser à une telle grossièreté ?

« J'aime bien les fenêtres à petits carreaux, dis-je pour me rattraper.

— Elles sont belles, n'est-ce pas ? » La directrice a aussitôt embrayé. « Elles sont assez récentes. Nous avons des fenêtres panoramiques. Mais les personnes âgées n'aiment pas les fenêtres panoramiques, saviez-vous ? Elles préfèrent des choses plus traditionnelles. Alors nous avons fait poser celles-ci. »

Elle se tourne vers Doris, restée un peu en arrière. « Entre nous, ça nous a coûté les yeux de la tête. »

À présent, je regrette de les avoir vantées. Ça me met dans le même lot que vous autres, pas vrai, espèces de vieilles brebis unanimes ?

« Nous avons des chambres simples ou doubles, dit la directrice, alors que nous montons un escalier sans tapis. Naturellement, les simples sont plus chères.

— Naturellement », répète Doris avec déférence.

Les petites cellules ont l'air inhabitées et sentent le désinfectant. Un lit en fer, une commode, un couvre-lit rustique de mauvaise qualité du genre de ceux qu'on achète sur catalogue.

Nous redescendons, la directrice et Doris échangent des paroles apaisantes. Pendant tout ce temps, Marvin n'a rien dit. À présent, il élève la voix.

« J'aimerais m'entretenir avec vous un instant dans votre bureau, si vous voulez bien.

— Mais certainement. Est-ce que Madame Shipley – l'aînée, j'entends – aimerait prendre une tasse de thé sur la véranda, pendant que nous bavardons ici ? Je suis sûre qu'elle sera contente de faire la connaissance de quelques-unes de nos pensionnaires.

— Oh, merci, ce serait absolument parfait, n'est-ce pas, Mère », dit Doris toute palpitante.

Ils me regardent avec l'air d'attendre quelque chose, présumant que je vais être ravie de bavarder avec des gens que je ne connais pas pour la seule raison qu'ils sont vieux. Je me sens fatiguée à présent. À quoi bon discuter ? Je fais oui oui de la tête. Tout ce qu'on voudra. Comme deux poules qui n'auraient qu'un seul poussin, les voilà aux petits soins pour moi qui m'installent dans un fauteuil et me mettent une tasse de thé dans les mains. Il a un goût de ciguë. Et même si ce n'était pas le cas, j'en aurais de toute façon

l'impression. Doris a raison. Je suis impossible. Qui pourrait me supporter ? Pas étonnant qu'ils veuillent se débarrasser de moi. Pleine de remords, je me force à avaler mon thé jusqu'à la dernière goutte. Je n'y gagne rien. Ça me fait roter, c'est tout.

Il fait sombre. Le vélum a été tiré sur la véranda et, maintenant que le soir tombe, elle a cette atmosphère d'aquarium qu'avaient nos maisons des prairies, lorsqu'on baissait tous les stores pour se protéger du soleil en été.

Une jeune infirmière aux seins hauts pousse la porte d'entrée, me fait un signe de la tête sans me voir, traverse le porche, en descend les marches et s'éloigne. Le fait que je sois seule dans un lieu qui m'est étranger, cette infirmière qui m'a regardée comme si j'étais transparente, la chaleur du jour qui s'atténue, tout me rappelle mon premier séjour à l'hôpital, lorsque Marvin est né.

L'hôpital de Manawaka était nouveau à l'époque, et le docteur Tappen était très désireux de le faire admirer, avec ses murs luisants de peinture émaillée et ses lits en fer-blanc, son parfum mortuaire de lysol et d'éther.

J'aurais préféré avoir mon bébé à la maison, comme une chatte dans un coin, qui se lèche avec application après et n'a personne autour d'elle pour s'enquérir de l'identité du matou. J'étais persuadée que ce serait la fin pour moi.

Bram me conduisit en ville. J'aurais dû savoir qu'il ne tournerait pas à l'église anglicane pour se rendre à l'hôpital par une rue transversale. Oh non ! il a fallu qu'il descende toute la rue principale, du magasin de vêtements pour dames Simlow à la Banque de Montréal, et qu'il agite ses rênes en signe de salut à l'adresse de Charlie Bean, un métis qui travaillait pour les écuries Doherty, assis ce jour-là sur les marches de l'hôtel Queen Victoria, près de ces bacs en ciment qui contenaient des géraniums poussiéreux.

« Tu paries que ce sera un fils, Charlie ? »

Traversant la rue, fraîche comme un mouchoir de dentelle, Lottie Drieser, qui avait épousé Telford Simmons, de la banque, nous regarda passer, avec insistance, mais sans nous saluer.

Quand nous arrivâmes à l'hôpital, je dis à Bram de partir.

« Tu n'as pas peur, Hagar ? » me demanda-t-il, comme s'il réalisait soudain que c'était une chose possible.

Je secouai la tête. Je ne pouvais pas parler ni communiquer avec lui d'une manière ou d'une autre. Qu'aurais-je pu lui dire ? Que je pensais mourir en couches, que je l'espérais tout en priant pour que cela n'arrive pas. Que cet enfant qu'il avait voulu serait le sien mais en aucune façon le mien ? Que j'avais joui de lui en secret mais n'avais aucune envie de me promener en plein jour dans les rues de Manawaka avec un enfant dont il serait le père ?

« J'espère que ce sera un garçon », dit-il.

Sur ma vie je ne voyais pas du tout pourquoi il souhaitait avoir un garçon plutôt qu'une fille, excepté pour avoir deux bras de plus à la ferme ; mais comme il ne travaillait que par à-coups, de toute façon, un valet de ferme même non payé n'aurait pas fait grande différence.

« Qu'est-ce que ça peut te faire que ce soit un garçon ? »

Bram me regarda avec l'air de se demander comment j'avais pu poser pareille question.

« Comme ça j'aurais quelqu'un à qui laisser la ferme », dit-il.

Je vis alors, à ma grande surprise, qu'il tenait tout autant que mon père à sa descendance. À cet instant-là, alors que nous aurions pu nous tenir les mains, Bram et moi, et nous souhaiter du bonheur l'un à l'autre, ma seule pensée fût : Quel culot !

Si Marvin était mort en naissant ce jour-là, je me demande où je serais aujourd'hui. J'imagine que ça ferait belle lurette que je serais dans une maison de retraite. C'est vrai, ça, au fond.

Une petite personne frêle se glisse vers moi, vêtue d'une robe portefeuille en coton rose, imprimée de résédas et maculée de taches, vestiges des derniers repas. Qu'est-ce qu'elle me veut, cette espèce de vieille petite

chose ? Dois-je lui parler ? Je ne la connais pas. Je ne voudrais pas qu'elle me prenne pour quelqu'un d'effronté.

Elle ondule à travers le porche, flatte ses cheveux d'une patte aussi jaune que celle d'un rapace, glisse une mèche égarée sous le filet bleu qu'elle porte. Puis elle se met à parler sur un ton confidentiel.

« Mme Thorlakson n'est encore pas descendue dîner ce soir. Ça fait deux fois de suite. J'ai vu son plateau quand la blonde l'a apporté. Elle n'a pas eu de crème anglaise, comme nous autres. Elle a eu droit à un gâteau. C'est tout de même un peu fort, non ?

— Peut-être ne se sentait-elle pas bien, dis-je.

— Celle-là ! » La vieille houppette rose renifle. « Elle ne se sent jamais bien, enfin... qu'elle dit. Elle aime se faire servir au lit, voilà la vérité. Elle nous enterrera toutes, vous verrez. »

Il n'y a rien que je déteste plus que ce genre de scène. Voilà donc ce à quoi on peut s'attendre dans un endroit pareil. Je regarde ailleurs, mais elle ne se décourage pas.

« La dernière fois, elle a eu une glace, alors que nous avons eu de la gelée au citron. Et c'est pas tout. Vous savez, ces gaufrettes qu'on vous donne avec la glace, les fines comme celles qu'ils utilisent pour les cornets et qui sont fourrées ? Eh bien, elle en a eu deux. Deux, parfaitement. Je les ai vues. »

Vraiment, quelle femme vulgaire ! Ne pense-t-elle à rien d'autre qu'à son estomac ?

C'est répugnant. Qu'est-ce que je peux faire pour m'en débarrasser ?

Pas besoin de chercher. Quelqu'un d'autre s'approche, et la petite goinfre se sauve, non sans m'avertir au passage :

« C'est Mme Steiner. Si elle commence à vous montrer ses photos, vous n'êtes pas près d'en voir la fin. »

La nouvelle arrivante s'installe près de moi et m'observe, mais pas de façon discourtoise. C'est une femme solidement charpentée qui a dû être très belle en son temps. Elle m'est tout de suite sympathique, bien que je n'aie guère envie d'aimer qui que ce soit ici. J'ai toujours été très catégorique sur les gens. Dès la première rencontre, j'aime ou je n'aime pas quelqu'un. Les seules personnes sur lesquelles j'ai eu des doutes sont celles qui m'étaient le plus proche. Peut-être est-ce parce qu'on les regarde trop. Il est plus facile de jauger les gens qu'on ne connaît pas.

« Je vois que vous avez bavardé avec Mlle Tyrwhitt, dit-elle. Voyons, qui lui a damé le pion, cette fois ?

— Elle est toujours comme ça, alors ?

— Chaque jour et du matin au soir. Ma foi, elle est comme ça. Qui peut l'en blâmer ? Elle s'est occupée de sa vieille mère, et à présent c'est elle qui est vieille. Alors... qu'elle cause. Peut-être que ça lui fait du bien, qui sait ? Vous êtes nouvelle ?

— Non, non, je ne reste pas. Mon fils et ma belle-fille m'ont amenée pour voir l'endroit. Mais je ne vais pas rester. »

Mme Steiner pousse un gros soupir et s'assoit près de moi. « C'est aussi ce que je disais. Exactement la même chose. »

Elle voit mon expression. « Ne vous méprenez pas, se dépêche-t-elle d'ajouter. Personne ne m'a dit comme ça "Maman, il faut que tu ailles vivre là-bas". Non, rien de tel. Mais Ben et Esther ne pouvaient pas me garder dans leur appartement... si exigu que vous vous seriez cru entrée par mégarde dans un placard à balais. Avant je vivais avec Rita et son mari, et ça allait tant qu'ils n'avaient que Moishe, mais quand la petite est née, c'est devenu impossible. Tenez, ce sont eux, là, Moishe et Lynn. Lui, c'est le portrait tout craché de son grand-père, feu mon mari, les mêmes yeux noirs. Et Lynn, regardez. Une petite poupée, vous ne trouvez pas ? Une vraie petite poupée. Ses cheveux frisent naturellement. »

Elle me tend la photo, et je l'examine. Deux enfants tout à fait ordinaires s'amuse sur une balançoire.

« Alors j'ai dit à Rita : "Bon, regardons les choses en face. Qu'est-ce qu'on peut faire, cracher à la face de Dieu parce qu'Il ne vous a pas donné un million de dollars pour vous permettre de construire un manoir de quarante pièces ?" Le jour où ils m'ont amenée ici, Rita n'arrêtait pas de pleurer, comme une madeleine. Elle me disait "Maman, je ne peux pas te laisser partir". J'ai dû la calmer comme un enfant. Même Esther pleurait, mais je dois reconnaître qu'elle avait dû se forcer un peu. J'ai failli lui dire qu'au cinéma pour les scènes de larmes on utilise de la

glycérine. Mais à quoi bon ? Elle pense qu'elle doit bien ça à Ben, de pleurer, Dieu sait pourquoi. Une vraie beauté cette Esther, mais dure, pas comme ma fille Rita. Voilà, ça fait deux ans que je suis ici. Rita m'emmène en ville tous les quinze jours, pour aller chez le coiffeur. « Maman, me dit-elle, je sais que c'est très important pour toi d'être bien coiffée. »

— Vous avez de la chance d'avoir une fille, dis-je fermant à demi les yeux et me laissant aller en arrière dans mon fauteuil.

— Ça fait une sacrée différence, reconnaît-elle. Et vous, vous avez... ?

— Deux fils. » Puis je me rends compte de ce que j'ai dit. « Je veux dire que j'en ai eu deux. Le second a été tué... au cours de la dernière guerre. »

Dans l'obscurité et la moiteur de l'air qui m'enveloppent, je me demande pourquoi j'ai dit ça, surtout que ce n'est pas vrai.

Mme Steiner compatit par un soupir, rien de plus, ce que je trouve plein de tact pour quelqu'un d'aussi bavard.

« Une chose terrible, dit-elle enfin. Vraiment terrible.

— Oui. » Comment ne pas être d'accord ?

« Enfin, ce n'est pas si mal, ici, dit-elle, au bout du compte.

— Est-ce que... » J'hésite. « Est-ce qu'on s'habitue à vivre dans un endroit pareil ? »

Elle rit, d'un petit rire amer que je reconnais et comprends tout de suite.

« Est-ce qu'on s'habitue jamais à la vie ? dit-elle. Pouvez-vous répondre à ça ? Tout arrive si vite. Vous avez vos premières règles, et vous n'en revenez pas — *je peux avoir des enfants à présent – quel événement !* Quand les enfants sont là, vous vous dites — *est-ce vraiment le mien ? Est-il vraiment sorti de mon ventre ? C'est à peine croyable.* Et quand vous ne pouvez plus en avoir, quel choc ! — *C'est fini – déjà ?* »

Je la regarde, étonnée qu'elle en sache autant sur la vie.

« Vous avez raison. Je n'ai jamais pu m'habituer à quoi que ce soit.

— Eh bien, on s'entendrait pas mal vous et moi, dit Mme Steiner. J'espère qu'on vous reverra bientôt. »

Je réalise alors que j'ai été attirée dans un piège. Elle ne l'a pas fait de propos délibéré. Ce n'est pas de sa faute. Je sais seulement qu'il faut que je quitte cet endroit immédiatement. Sur-le-champ.

« Vous ne me reverrez pas ici, dis-je avec brusquerie. Oh... Je ne voulais pas être impolie. Seulement vous ne me reverrez pas ici pour de bon. »

Elle hausse les épaules d'un air fataliste. « Où irez-vous ? Avez-vous quelque part où aller ? »

C'est alors que l'idée germe dans mon esprit. Il faut que je trouve un endroit où aller, un endroit où me cacher.

Je me lève, anxieuse de sortir d'ici. « Au revoir, au revoir. Il faut que je parte.

— Au revoir, dit placidement Mme Steiner. À bientôt. »

La porte grillagée claque derrière moi. Me voici en train de descendre les marches, avec l'espoir que mes jambes ne vont pas me lâcher. Je tiens la rampe à deux mains, sondant chaque marche du pied, avançant avec précaution comme si j'allais me baigner dans une mer glacée.

La nuit est tombée, et je m'aperçois que je ne sais pas vraiment où je vais. C'est comme si une force me tirait, si bien que je me borne à suivre mes pieds, certaine qu'ils me mèneront quelque part.

Juste devant moi, un petit pavillon émerge de l'ombre. À présent, je vois aussi bien qu'un chat de gouttière et l'obscurité ne me paraît plus si dense. La cabane semble être bâtie en rondins, grossièrement taillés, avec un toit biscornu, peut-être en bardeaux de cèdre. Ça ressemble à un sanctuaire. J'aperçois un banc à l'intérieur où je pourrais me reposer. Puis, alors que je suis sur le point d'entrer, je perçois un très léger mouvement du dedans, un frémissement passager, comme un soupir. Je regarde et vois un homme assis là. Il ne m'a pas vue, car il a la tête baissée. Ses yeux ne quittent pas le petit cercle que son bâton décrit sur le sol en terre battue, tournoyant lentement, laissant sa

marque, toujours à la même place, creusant peu à peu son sillon.

Il y a donc des hommes qui vivent ici, pas seulement des femmes. Celui-là a les épaules très larges et les cheveux en broussailles. Son visage est dans l'ombre, mais je peux voir qu'il est barbu. Oh !...

Cette silhouette m'est si familière que je ne peux pas bouger, ni parler ni même respirer. Comment est-il arrivé ici, par quel mystère ? Ou bien est-ce moi qui suis arrivée là où il s'en est allé avant moi ? C'est un lieu étrange, en tout cas, sombre et lumineux, avec des arbres dont les branches vous étreignent comme des bras dans le giron de la nuit. Si je lui parle, doucement, pour ne pas l'effrayer, lèvera-t-il les yeux vers moi, me reconnaîtra-t-il, prononcera-t-il mon nom comme j'ose à peine l'espérer ?

C'est alors qu'il relève la tête. Je vois son visage. Il est aussi frêle qu'une tasse de porcelaine, blanc, la peau distendue sur des traits qui me sont inconnus. Sa barbe est toute clairsemée.

Je ne suis que dans un pavillon d'été au milieu d'un parc, seule avec cet homme, quelle que soit son identité. Les ombres vous jouent parfois de sales tours. Que je suis bête ! Dieu merci, je n'ai rien dit. Le son d'une cloche retentit, pas mélodieux comme celui des cloches d'église de ma jeunesse, mais aigu, un de ces bourdonnements stridents auxquels on est censé répondre présent.

« Le couvre-feu, marmonne le vieil homme d'une voix traînante, comme rouillée à force de ne plus servir. Il est temps de rentrer. »

Tandis qu'il s'éloigne, j'entends la voix de Doris.

« Mère..., où êtes-vous ? »

Sa voix est inquiète. L'idiote... Qu'est-ce qu'elle s'imagine, que je me suis envolée ? Un couplet que les enfants chantaient sur l'air du *Chant du prisonnier* me revient en mémoire :

*Si j'avais les ailes d'un ange,
Où même les ailes d'un corbeau,
Je m'envolerais sur le toit du magasin Eaton
Et je cracherais sur les passants.*

« Je suis là, je suis là. Inutile de crier comme ça. »

La voilà qui accourt. « Bonté divine, vous nous avez fait une belle peur. Nous ne savions pas... mais qu'est-ce que vous avez ? Vous n'êtes pas en train de pleurer, dites-moi ?

— Mais non. Ce n'est rien. J'aimerais rentrer, à présent, si ça ne vous fait rien. J'aimerais juste qu'on me ramène à la maison.

— Mais bien sûr, dit-elle, comme si c'était à prévoir. C'est là que nous allons. Venez. »

Elle me conduit à la voiture, et nous rentrons par la route que nous avons prise à l'aller, chez nous, chez Marvin et Doris.

Chapitre 4

Il me semble qu'il aura fallu des jours et des jours pour faire ces radios. Nous devons attendre des heures dans les sous-sols de l'hôpital, entrailles de ce bâtiment où il n'y a pas de fenêtres et où les néons restent toujours allumés. De temps à autre, une femme à l'air soucieux, en blouse bleue, passe avec un chariot et vous fourre une tasse de café tiède dans les mains. Doris lit des magazines qu'elle feuillette rapidement en mouillant ses doigts de salive. Et ça feuillette, et ça mouille, ça n'arrête pas, comme une puce. Elle ne peut pas rester tranquille un instant, cette femme-là. Moi, en revanche, j'ai l'impression d'être parfaitement calme, assise sur cette chaise inconfortable, jusqu'au moment où Doris se tourne vers moi, le front légèrement plissé.

« Essayez donc de rester tranquille, Mère. Plus vous vous impatientez, plus le temps vous semblera long. Ça devrait bientôt être votre tour.

— Qu'est-ce qu'on me fait aujourd'hui, Doris ? De quelle radio s'agit-il, cette fois-ci ?

— L'estomac, je vous l'ai déjà dit. C'est l'estomac, aujourd'hui.

— Ah oui. » Ça n'a guère d'importance, à vrai dire. L'estomac aujourd'hui, le foie hier, les reins avant-hier. Qui pourrait croire qu'un être humain possède autant d'organes vitaux ? Je trouve ça impertinent de la part de

ces médecins d'exposer et de scruter ainsi mes abattis.

« Madame Shipley. Madame Shipley est-elle là, s'il vous plaît ? »

Nous nous levons et nous dirigeons vers la voix et le bras qui nous invitent à les suivre.

« Restez ici, Doris. Laissez-moi. Je peux très bien y aller seule.

— Non. Je crois qu'il vaut mieux que... »

Apparaît l'infirmière, heureusement, qui vient nous presser un peu, me prend par le coude, me conduit comme si j'étais une voiture et écarte Doris poliment. L'air à la fois déçue et soulagée, Doris se replonge dans ses magazines.

Qu'est-ce que c'est que ce cachot ? Que se passe-t-il ? Ils m'ont mise sur la table, comme les autres fois, mais maintenant que les lumières sont éteintes je suis en train de sombrer, sombrer dans les ténèbres comme cela n'arrive que dans les rêves.

« Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Détendez-vous, Madame Shipley. Nous allons seulement incliner la table de façon à vous redresser, voyez-vous, jusqu'à ce que vous soyez presque à la verticale.

— Non, je ne vois pas. Je ne vois pas du tout. Pourquoi ne pas me demander de me mettre debout, si c'est ça que vous voulez ? »

Le petit rire qu'a alors l'infirmière à la voix mielleuse m'énerve à tel point que j'en

oublie presque mon appréhension. Quelle petite insolente ! Je voudrais bien voir comment elle réagirait si on la bringuebalait ainsi comme sur un plateau. Je suis sûre qu'elle rirait beaucoup moins. Probable qu'elle ameuterait tout l'hôpital par ses cris ; ce serait tout à fait son genre.

Le mécanisme s'arrête. Je ne suis finalement pas tombée. L'infirmière me met quelque chose dans la main – un verre avec une paille coudée.

« Buvez-en autant que vous pouvez. » C'est un homme qui parle, d'une voix qui se veut rassurante.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

— Du baryum, dit l'invisible docteur, avec un soupçon de brusquerie dans la voix. Buvez, Madame Shipley... Nous ne sommes pas en avance. »

Du baryum – quelqu'un m'a dit quelque chose au sujet de ce produit, j'en suis sûre, mais quoi ? J'en bois une gorgée. C'est épais et gluant, comme de la craie et de l'huile mélangée. Ça me donne la nausée, et c'est alors que je me souviens de ce que l'autre docteur en a dit. Je me force à avaler. Si seulement il y avait quelqu'un à qui parler. Y a-t-il quelque chose d'humain, chez ces gens qui m'entourent et que je ne peux pas voir ?

« Mon médecin – le docteur Tappen – non, je veux dire l'autre, celui qui me soigne maintenant – il a dit que ça avait le goût du milk-shake. »

J'ai dit ça seulement pour plaisanter, espérant ainsi les amener à parler, à expliquer, bref à dire quelque chose. Mais j'ai raté mon coup. Ces mots, je les ai bredouillés d'une petite voix hésitante qui a les accents d'une plainte.

« Vraiment ? » dit M. Rayons X sur un ton las et impersonnel. Puis en un débit accéléré qui marque son impatience : « Buvez encore un peu, s'il vous plaît. »

L'idée que l'enfer pourrait bien ressembler à ça me traverse l'esprit. Ce n'est pas l'obscurité de la nuit, car les yeux peuvent s'y habituer. C'est une autre sorte d'obscurité qui règne ici – une obscurité absolue, qui n'est pas le noir, vu que c'est une couleur qu'on peut voir, mais l'absence totale de lumière. C'est l'enfer, il n'y a pas de doute, et Rome ne s'est en tout cas pas trompée là-dessus.

Des points rouges et verts apparaissent et disparaissent. Mais ces lumières elles-mêmes ne font en quelque sorte qu'illustrer l'obscurité qui règne. Elles m'éblouissent momentanément, mais n'éclairent rien. J'entends des voix, pourtant, et cela devrait vouloir dire qu'il y a des gens près de moi, mais j'ai la sensation que ce ne sont que des voix, des cordes vocales, des bouches sans corps qui babillent et complotent quelque part dans le noir au-dessus de moi. Il fait frais, l'air est confiné, et j'ai la sensation d'avoir été entreposée ici trop longtemps. Peut-être que lorsqu'on va me laisser sortir, m'exposer au vent et au soleil, je vais complètement me désintégrer, comme ces fleurs trouvées sur la tombe du jeune pharaon Toutankhamon qui s'effri-

tèrent quand par la porte enfoncée des siècles s'y engouffrèrent.

J'en bois une autre gorgée et me force à avaler. Une autre gorgée, puis une autre, jusqu'à la nausée.

« Je ne peux pas... Je ne peux plus.

— Arrêtez, alors. Ça suffira peut-être pour l'instant.

— Je vais vomir. Oh...

— Essayez de retenir le liquide, dit M. Rayons X, aussi calme que Lucifer. Sinon, il vous faudra tout recommencer. Vous n'aimeriez pas cela, n'est-ce pas ? »

Mes yeux cessent de larmoyer, et la colère décontracte ma gorge serrée.

« Et vous, vous aimeriez ça ? dis-je avec brusquerie.

— Non. Non, je n'aimerais pas ça.

— Alors, de grâce ne me posez pas une question aussi stupide. »

Des ténèbres sans fond me parvient, inopiné, un soupir.

« Nous essayons seulement de faire pour le mieux, Madame Shipley », dit le médecin.

Et soudain je réalise que c'est vrai, qu'il est humain, probablement surmené, que je suis impossible, et que tout ça n'est la faute de personne.

« Je voudrais seulement qu'on laisse mon estomac ou tout le reste tranquille, lui dis-je, quoique me parlant surtout à moi-même. Je

ne vois pas l'intérêt de savoir ce qu'il a. Ça fera bientôt un siècle qu'il fonctionne. Peut-être est-il tout simplement fatigué. Ça n'a rien de surprenant ?

— Je sais, dit-il. C'est ce qu'on ressent, parfois. »

Sa bienveillance est si soudaine qu'elle produit l'effet contraire à celui recherché. C'est jusqu'à ma résistance qui m'est ravie, et je ne peux que rester étendue là, passivement, à attendre qu'ils me fassent tout ce que bon leur semblera.

J'ai attendu comme ça, que les choses s'arrangent ou bien qu'elles empirent, maintes et maintes fois. Je devrais y être habituée. Tant d'années j'ai passé à attendre dans la maison des Shipley que j'en ai quasiment perdu le compte. Je ne savais même pas ce que j'attendais, sauf que j'avais le sentiment que quelque chose devait arriver – que la vie ne pouvait pas se réduire à ça. Le travail remplissait les jours. Je travaillais comme un cheval de trait, me disant *Au moins personne ne pourra jamais dire que ma maison est mal tenue*. Je graissais le poêle jusqu'à ce qu'il brillât comme des souliers vernis, et passais la serpillière sur le carrelage de la cuisine chaque fois que la boue, la neige fondue ou la poussière, suivant la saison, y laissait des traces. Il n'y avait jamais de verre de lampe enfumé dans ma maison, pas de casserole sale, pas la moindre trace de graisse sur ma poêle à frire, ni de traînées noirâtres sur les

bras de mes garçons. Quand Marvin fut assez grand pour remplir le coffre à bois de la cuisine, je lui appris à bien ramasser, en sortant, les éclats et autres bouts d'écorce qu'il avait laissés tomber en entrant. C'était un petit garçon sérieux et appliqué, qui semblait trouver tout naturel de s'astreindre à ces petites corvées. Mais quand il avait fini, il restait dans la cuisine à traîner dans mes jambes, jusqu'à ce que ça me porte sur les nerfs.

« J'ai fini », disait-il. Il n'a jamais été très causeur, même étant petit.

« Je vois bien que tu as fini. J'ai des yeux. Sors d'ici, Marvin, pour l'amour du ciel, sinon je vais trébucher sur toi. Va voir si ton père a besoin d'aide.

— Est-ce que j'ai trop rempli le coffre ?

— Non, non... ça ira. C'est très bien, sors d'ici, Marvin, combien de fois faut-il que je te le dise ?

— Tu n'as même pas regardé, j'ai apporté les grandes bûches, celles-là du nouveau tas de bois.

— Bon, je regarde... là, tu es content ? À présent s'il te plaît, Marvin..., j'ai le dîner à préparer. Et de grâce, dis *celles du nouveau tas de bois*, et non pas *celles-là*. »

En grandissant, il devint moins encombrant, car il passait plus de temps dehors avec Bram, et, après qu'il eut commencé l'école, je ne le vis plus beaucoup, excepté en été et pendant l'heure qu'il passait à faire ses devoirs sur la table de la cuisine tandis que je faisais de la couture et que Bram, pour

se cultiver, lisait le catalogue des magasins Eaton. Mais, à la nuit tombante, il arrivait encore souvent que Marvin vienne me dire : « J'ai fini », et qu'il restât planté sur le seuil de la porte de la cuisine jusqu'à ce que je sois obligée de lui dire d'entrer et de fermer la porte, à cause du vent en hiver et des mouches en été.

La plupart des fermiers de la région se tuaient au travail. Pas Bram. Oh, il était capable de travailler, ça oui, et, quand il s'y mettait, il travaillait comme un fou et revenait à l'heure du dîner sentant le soleil et la sueur. Mais toujours le moment arrivait où il repensait à la rivière Wachakwa, à l'herbe tendre qui poussait sur ses berges pentues, et le voilà qui partait, comme Simon le Simple, pêcher des baleines, peut-être, dans des coins où il n'y avait pas plus de dix centimètres d'eau.

Il réussissait généralement à se dominer pendant la moisson, quand l'équipe des batteurs était là. C'était des métis de la montagne, pour la plupart, ou des vagabonds, et pour quoi se préoccupait-il de ce que ces gens pensaient de lui, je n'en ai pas la moindre idée, mais le fait est qu'il s'en préoccupait. En dix ans il avait changé, abandonné ce grand rire qui égayait jadis son visage pour le remplacer par un pauvre sourire. Avant, quand l'équipe des batteurs était là, il vantait sa ferme et ce qu'il se promettait d'en faire. À l'entendre, vous auriez cru que d'immenses écuries rouges jailliraient aussi miraculeusement de sa terre que Jésus du tombeau. Des remises surgiraient de partout

comme des boutons-d'or. Les clôtures secoueraient leurs vieilles épaules et se redresseraient de leur propre chef. On verrait les silos pousser comme des champignons. Les hommes aux profils d'aigle l'écoutaient, riaient de leur rire étouffé, souriaient avec le flegme qui les caractérisait, disaient : « Mais oui, mais oui. » Puis ils lorgnaient par la fenêtre du côté de l'écurie que le temps avait rendue grisâtre et qui s'enfonçait un peu plus chaque année dans le sol fangeux, vers le poulailler entouré d'un treillis qui pendait de partout comme une vieille culotte n'ayant plus d'élastique, vers les cabinets extérieurs, aussi, qui piquaient du nez, véritable caricature de la Tour de Pise dessinée par un enfant. Ces maudits cabinets me dérangaient plus que tout le reste. Ils avaient quelque chose de grotesque.

La cuisine était immense, et le vieux poêle à bois avait la taille d'un fourneau. La table était recouverte d'une toile cirée à carreaux bleus et blancs, mais les nettoyages répétés de Clara puis les miens avaient eu raison du motif. À côté, il y avait la cuvette où ils se lavaient les mains. Ils utilisaient tous la même eau et ne pensaient jamais à la vider, si bien que quand, servant les plats, j'apercevais l'eau crasseuse, ça me coupait l'appétit. Je leur passais les assiettes, les servais tous avant de me mettre moi-même à manger, les regardais engloutir des frites et des tartes aux pommes pour le petit déjeuner, ne leur laissant jamais voir ce que je ressentais à l'idée d'une Hagar Currie servant ainsi une bande de métis, de bons à rien et de Galiciens. Mais c'est surtout lorsque j'entendais

Bram débiter ses salades que mon cœur se soulevait, pas à cause de ce qu'il disait mais parce qu'il se couvrait de ridicule.

Cette cuisine n'a jamais eu de pompe à eau, alors qu'elles n'étaient pas bien difficiles à raccorder au tonneau qui récupérait l'eau de pluie. Jamais d'évier non plus. C'est sûr qu'il aurait pu trouver le temps d'installer l'un ou l'autre, mais pensez-vous ! Après les moissons, pendant des semaines je ne voyais plus le bout de son nez. Il allait à la chasse aux canards dans le marais ou boire du gros rouge avec Charlie Bean, dans quelque bicoque fréquentée par le diable dont ils revenaient tous les deux en chantant à tue-tête au beau milieu de la nuit.

*Oh ! ma Nelly Gray adorée
Ils t'ont défendu de m'aimer...*

Ils se dirigeaient vers l'écurie, sachant que je ne les accueillerais pas à bras ouverts. Je me demandais toujours qui l'avait vu en ville et ce qu'il avait fait. Il ne pouvait décemment pas avoir fait tout ce que j'imaginai avec force détails. Mais de temps à autre j'apprenais la vérité et, parfois, c'était aussi terrible que ce que j'avais inventé.

« Papa a eu droit à un avertissement de la part du gendarme, me dit un jour Marvin.

— Pour quelle raison ? Qu'est-ce qu'il a bien pu fabriquer ? »

Et Marvin, alors âgé de huit ou neuf ans, me distillait la nouvelle avec un petit rire nerveux, lentement, au compte-gouttes.

« Il a dit qu'il mettrait papa en taule si jamais il recommençait.

— Recommençait quoi, bon Dieu ?

— À se soulager – c'est ce que le gendarme a dit – sur les marches du magasin Currie. »

Qu'est-ce que j'ai passé à Bram, ce soir-là. Je lui ai donné tous les noms possibles et inimaginables.

« Bon Dieu, Hagar, dit-il pour se défendre. Il était tard, et y avait personne autour.

— Sur les marches du magasin de mon père... tu ne vas pas me dire que c'était un accident. Qui t'a vu ?

— Comment diable veux-tu que j'sache qui m'a vu ? J'ai pas fait ça pour la galerie. Arrête avec ça, Hagar, veux-tu ? C'est fait, on n'y peut plus rien. Je regrette. Là, est-ce que ça t'va ?

— Tu t'imagines que ça arrange tout de dire je regrette. Eh bien non !

— Par Judas, femme, que veux-tu que je fasse ? Que je me mette à genoux ?

— Je veux seulement que tu te conduises autrement.

— Eh bien, peut-être que je te voudrais autrement, moi aussi.

— Je ne me conduis pas comme ça.

— Non, toi tu es respectable... ça c'est vrai ! »

Vingt-quatre ans, en tout, se sont effrités ainsi comme des bancs de sable sous l'avalanche de nos prises de bec.

La nuit pourtant, quand il tournait vers moi ses cuisses et son ventre poilus, je ne disais rien mais j'attendais, et il pouvait glisser en moi et nager comme une anguille dans un étang de ténèbres. Parfois, quand nous ne nous étions pas disputés au cours de la journée, il s'excusait, s'excusait de m'importuner, comme si chez lui c'était une tare, quelque chose qui le distinguait des autres, des gens bien élevés, comme son langage.

Bram, écoute...

J'entends un déclic, et d'un seul coup je me retrouve debout en pleine lumière. J'ai l'impression d'être nue, que même le fond de mes pensées est exposé aux regards. Que se passe-t-il ? Où suis-je ?

« Nous en avons terminé avec les radios, m'informe le médecin. Ça y est, vous pouvez partir. »

Maintenant je me souviens. Je me fais examiner l'estomac, pas le cœur ni l'âme. Ce médecin a l'air d'un homme amène, pas du tout ce que je m'étais figuré. Doris est sur le seuil de la porte, hochant la tête avec beaucoup de sérieux tandis que l'infirmière lui donne des instructions.

« Donnez-lui un laxatif ce soir. Le baryum a tendance à constiper.

— Quand saurons-nous si...

— Nous enverrons les résultats des radios au docteur Corby. Il vous tiendra au courant.

— Oh ! merci », dit Doris d'une voix qui vient du fond du cœur, espérant, à n'en pas douter, que les photos de mes entrailles seront criblées de preuves que je souffre de quelque maladie incurable, de préférence contagieuse, et que le docteur Corby dira — *La maison de retraite, absolument, et sans délai.*

Mais quand les résultats arrivent, ils en font tous deux un véritable mystère, me regardant par en dessous, presque sournoisement. Même Marvin habituellement si réaliste semble aussi vague que possible quand il aborde le sujet.

« Le docteur dit que tu as besoin de soins professionnels, Maman. Il pense que la maison de retraite est la meilleure solution pour le moment.

— Pour le moment ? Et plus tard ? Est-ce qu'il dit que je pourrai revenir à la maison dans quelque temps ?

— Non, ce n'est pas ce qu'il dit, pas exactement...

— Qu'est-ce qu'il dit exactement, Marvin ? Qu'est-ce que j'ai ? Dis-le-moi. Qu'est-ce que vous me cachez ? »

Il va se chercher une bière dans le réfrigérateur et prend tout son temps pour remplir son verre. Il pense avec une telle lenteur,

ce Marvin. Il n'a jamais pu trouver une excuse sous l'impulsion du moment, comme John. Ça y est, il a trouvé quelque chose à dire, et visiblement il pense que c'est génial.

« Eh bien, il n'y a à proprement parler rien de sérieux sur le plan organique, dit-il tout content d'avoir employé un mot qui fait de l'effet. Le docteur Corby pense seulement que tu serais mieux dans un endroit où on pourrait te prodiguer des soins adéquats.

— Marvin... qu'est-ce que j'ai ?

— Rien de grave, marmonne-t-il. Tu vieillis, c'est tout.

— Je n'avais pas besoin de dépenser une fortune en examens médicaux pour qu'on me dise une chose pareille. Il y a autre chose... je le sens. »

Je suis pénétrée de ce que je viens de dire, inquiète, à cran.

Quelque chose me menace, une chose mystérieuse, tapie dans l'ombre, prête à bondir, comme cette créature qui – je le croyais – habitait le placard dont personne ne se servait quand j'étais petite, où personne n'entrait et dont la porte n'était jamais ouverte. Le soir dans mon lit, je me la figurais visqueuse, semblable à un anaconda lové avec l'air moqueur d'une tête humaine, des rubis en guise d'yeux et un sourire suffisant. Finalement j'ai su qu'il fallait ouvrir cette porte, ce que je fis, n'y trouvant qu'un tas de bottines blanches poussiéreuses ayant appartenu à ma mère ainsi qu'un pot de chambre ébréché où étaient venues se nicher des petites araignées

fébriles. C'est mieux de savoir, mais décevant, aussi. Je me demande à présent si je veux vraiment ouvrir cette porte. Oui et non. Peut-être que ce qui se cache derrière se révélera plus terrible encore que ce qu'on peut imaginer.

En attendant, Doris se dit que c'est son devoir de soutenir Marvin.

« Marv vient de vous le dire... Le docteur pense que vous seriez bien mieux... »

— Ah ! la ferme, dit tout à coup Marvin. Si tu ne veux pas aller là-bas, Maman, tu n'es pas obligée.

— Ah ! bravo ! » Doris est outrée. « Et qui va se taper la lessive, je voudrais bien le savoir ? Toi, je suppose ? »

— Bon Dieu, mais qu'est-ce que je dois faire ? dit Marvin. Je suis pris entre deux feux. »

Que Doris et moi-même puissions être qualifiées de « feux » est si absurde que je ne peux pas m'empêcher de rire. Doris, offensée, me lance un regard furieux. Puis, comme si elle venait de se rappeler que pour une raison mystérieuse elle doit me traiter gentiment, la voilà qui fait disparaître cette expression de son visage pour en prendre une plus aimable.

« Nous devrions demander conseil à quelqu'un », dit-elle.

Ce quelqu'un, pour Doris, ça ne peut être que son pasteur. Si bien que vêtue de ma robe en soie mauve, cette fois, me voilà de

nouveau en train de bavarder sur la pelouse avec M. Troy.

Pour changer, il me parle sans détours. Mais sans me regarder. C'est en l'air qu'il regarde, comme s'il observait un oiseau. Espère-t-il qu'une plume d'ange larguée du ciel va dériver jusqu'à lui pour l'aiguillonner ?

« Vous savez, Madame Shipley, il arrive que, lorsqu'on accepte les choses qu'on ne peut pas changer dans cette vie-ci, on s'aperçoit qu'elles sont loin d'être aussi terribles qu'on l'imagine.

— C'est facile à dire, pour vous.

— Oh oui, bien sûr. »

Son visage lisse devient tout rose. « Mais pensez à votre belle-fille. Elle n'est plus aussi solide qu'elle était, c'est sûr. Et ça fait un certain temps qu'elle prend volontiers soin de vous. »

Pur mensonge que cela. « Volontiers » mon œil. Et elle serait folle si c'était le cas. Doris n'est pas très intelligente, mais ce n'est pas une imbécile. C'est ce que j'ai sur le bout de la langue. Mais c'est autre chose qui sort de ma bouche.

« Comment pourrais-je laisser ma maison ? Je ne veux pas laisser ma maison et tous les objets qui m'appartiennent.

— Bien sûr, c'est difficile, je le comprends », dit-il, quoique j'aie l'impression qu'il ne comprend absolument rien. « Avez-vous essayé de demander l'aide de Dieu ? La

prière peut faire merveille, parfois, pour apaiser l'esprit. »

Il y a une telle nostalgie dans sa voix que je suis à deux doigts de lui promettre d'essayer. Et puis, je me dis que mentir ne coûte rien mais que c'est tout simplement dévalorisant.

« Je n'ai jamais été très portée sur la prière, Monsieur Troy. Et les fois où j'ai prié, ça n'a strictement rien donné.

— Peut-être n'avez-vous pas prié pour les bons motifs.

— Ma foi, qui peut en juger ? Si Dieu est une grille de mots croisés ou un code secret, ça n'est même pas la peine d'essayer, alors !

— Je voulais juste dire que nous devrions prier pour être forts, dit-il, pas pour que nos désirs soient comblés. »

— Oh, eh bien, pour ça aussi j'ai prié, autrefois, mais je n'ai pas pour autant constaté de grand changement. Je n'ai jamais été très pratiquante, Monsieur Troy, je vous le dis franchement. Mais je priais comme cent quand les ennuis arrivaient, au cas où, comme tout le monde, qu'on l'admette ou non. Mais ça n'a jamais servi à rien. »

Peut-être ai-je terriblement choqué le petit homme de Dieu. Je suis fatiguée à présent, trop fatiguée pour continuer à parler. Je me laisse aller en arrière sur ma chaise, regarde les nuages et joue comme quand j'étais petite à leur donner des formes, y voyant des fantômes à l'allure indolente, un chien de meute, et là une grande fleur semblable à une étoile

dont les pétales se détachent et partent à la dérive comme sur un cours d'eau. Comme je détesterais m'en aller pour toujours.

Même si le paradis existait et s'il avait des dimensions précises, comme le dit l'Apocalypse, avec tant de coudées de large et de long, encombré de ses pavés d'or, de ses portes de perle et de topaze comme un gigantesque tas de verroterie, quel endroit de pacotille ce serait ! Saint Jean l'Évangéliste peut se le garder, son paradis pailleté, ou le partager avec M. Troy, si le cœur lui en dit. Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'ils passent l'éternité à tripoter des pierres précieuses et à se dire l'un l'autre en jubilant qu'elles valent une fortune.

« Ne croyez-vous pas en l'infinie miséricorde de Dieu ? s'enquiert M. Troy sur un ton poli et avec le plus grand sérieux.

— En quoi ? » J'ai quelque difficulté à reprendre le fil de la conversation, et il répète, apparemment gêné d'avoir à redire ces mots-là.

Je lâche ma réponse sans réfléchir.

« Je voudrais bien savoir ce qu'il a de si miséricordieux. »

Nous nous regardons, M. Troy et moi, comme si nous étions à mille lieues l'un de l'autre.

« Qu'est-ce qui peut vous faire dire une chose pareille », demande-t-il.

C'est un véritable interrogatoire. Que veut-il de moi ? Je suis épuisée. Je n'ai plus la force de lui résister.

« J'avais un fils, dis-je. Et je l'ai perdu.

— Vous n'êtes pas restée seule, dit M. Troy.

— C'est là que vous faites erreur. »

L'impasse. La politesse est le seul moyen de s'en sortir. Que ferions-nous si nous n'avions pas ces formules toutes faites pour nous en tirer ?

« Eh bien ! Espérons que les choses s'arrangeront, dit M. Troy, se levant en mouvement de repli, et que vous y verrez clair quant à la route à suivre.

— Oui, oui. Merci de votre gentillesse. »

À peine est-il parti que Doris apparaît. « Avez-vous eu une bonne petite conversation avec lui ?

— Oui, certainement, très bonne. Je crois que je vais rester ici, au soleil, si ça ne vous dérange pas, jusqu'à l'heure du dîner.

— Mais oui, restez. Nous parlerons plus tard, quand Marv sera là. »

Et ça va encore recommencer. Ils pourraient laisser la chose reposer un jour ou deux. Mais elle nous a envahis. Incapables que nous sommes de la laisser tranquille, il nous faut sans cesse revenir dessus, comme on gratte la croûte d'une piqûre de moustique. Ils ne vont pas céder, mais que ferais-je dans le cas contraire ? Je me demande si je tiens tant que ça à rester ? Pour la maison, oui, si seulement ils n'y vivaient pas. Mais je ne pourrais pas m'en sortir toute seule. Tout est trop compliqué, les appareils électriques dans la cuisine, le téléphone, les petites

choses qu'il ne faut pas oublier – quel jour passent le boulanger et le laitier, quels jours on ramasse les poubelles... Je rêve d'un endroit tout simple où je pourrais me débrouiller sans tous ces embarras et ces perturbations. Mais en existe-t-il un dans ce monde ?

Je ne voulais pas parler de John à M. Troy. Il m'a piégée. Marvin, lui au moins – pendant toutes ces années il ne m'a pratiquement jamais parlé de John.

Je n'ai pas eu peur du tout à la naissance de John. Cette fois je savais que je ne mourrais pas. Bram était parti réparer une clôture près du marécage. De telles grâces ne nous sont pas souvent accordées. J'attelai le boghei et le conduisis moi-même jusqu'en ville. C'était le début de l'automne, les feuilles de chêne étaient tachetées de brun, les feuilles d'érable mouchetées de vert et d'un jaune étrangement translucide, les feuilles de merisier couleur de cochenille, les gerbes d'or saupoudrées de pollen, brillant comme des pièces de monnaie tout au long de notre chemin défoncé par les roues qui s'étaient péniblement frayées un passage dans la boue des dernières pluies.

« Eh bien ! Vous êtes gonflée, vous alors, dit l'infirmière. Qu'auriez-vous fait s'il était né en route ? »

Aussi sereine qu'une grosse madone, je souris d'un air grave, sans chercher à savoir si elle me croyait timide ou à moitié folle.

J'aurais préféré accoucher de quarante bébés sur le bord de la route plutôt que me demander tout du long quelle incongruité Bram aurait lâchée devant cette jeune femme si virginale et empesée.

Ce fut une naissance facile, pas plus de six heures de travail, et sans que des points de suture fussent nécessaires. On l'a lavé, pesé, puis on me l'a apporté. Je l'ai aimé tout de suite, ce qui me surprit beaucoup. Mais on ne pouvait pas lui résister. Il avait l'air si éveillé, avec ses yeux grands ouverts. Je ne pus m'empêcher de rire. Une si petite chose, si pleine de vie. Il avait les cheveux noirs, son petit crâne en était tout recouvert. Noirs comme les miens, pensais-je, oubliant un instant que Bram était très brun lui aussi.

Quand il eut un an environ, et qu'il se mit à courir partout, il n'y eut aucun enfant suffisamment près de chez nous pour jouer avec lui. De temps à autre, les filles de Bram venaient avec leurs gosses mais John ne leur montra jamais beaucoup d'intérêt. C'était une bande de geignards, aux yeux saillants et vides, qui avaient toujours le ventre à l'air et la morve au nez.

John n'était pas costaud, comme Marvin, mais il n'était pas délicat non plus. Il m'arrivait de penser qu'il mourrait à coup sûr de quelque maladie, mais ça n'avait rien à voir avec sa constitution – c'était seulement que je l'adorais et que je ne pouvais pas croire qu'il lui serait donné de demeurer auprès de moi. C'était un enfant menu, mais très remuant. Il courait sans arrêt, un pas normal étant une allure trop lente pour lui.

Je lui appris à jouer à l'épicier, me servant de graines de tournesol, de samares d'érable et de cupules de glands. Il pouvait compter jusqu'à cent d'un seul jet, et savait l'alphabet sur le bout des doigts avant d'entrer à l'école.

« C'est dommage ! lui disais-je souvent. C'est bien dommage que ton grand-père ne t'ait jamais vu, car tu es un garçon selon son cœur. Tant pis ! Tu n'as peut-être pas son argent, mais tu as son allant. Lorsque adolescent il est arrivé d'Écosse, il n'avait pas un rond. Il a travaillé dans un magasin en Ontario et a mis suffisamment d'argent de côté pour venir ici et en ouvrir un à lui. Il a fait route vers l'ouest sur un steamer, et avec sa marchandise il a voyagé de Winnipeg à Manawaka dans des wagons à bestiaux. C'était un homme sans cœur, c'est vrai, mais il a fait son chemin. Un homme réussit en travaillant plus dur que les autres – c'est ce qu'il disait toujours – et, s'il n'arrive à rien, il ne doit s'en prendre qu'à lui. »

Occupé à compter ses graines, John n'était guère attentif à ce que je disais, apparemment en tout cas. Mais Marvin était entré dans la cuisine, solide garçon de seize ans qui se tenait sur le seuil tout oreilles.

« On ne travaille pas assez dur pour toi, ici ? dit-il.

— Eh bien, ton père est parti avec un chargement de bois ce matin. Mais il va passer le restant de la journée avec Charlie Bean, à n'en pas douter, ou bien à la taverne.

— Je pensais pas seulement à lui.

— Eh bien, toi tu travailles, bien sûr.

— Bien sûr, dit Marvin. Bien sûr.

— En tout cas t'as travaillé très tôt ce matin, Marv, dit John qui aimait mettre son grain de sel, et j'sais pourquoi. T'es parti travailler tout de suite après être rentré, et j'sais l'heure qu'il était. Cinq heures. J'ai le vieux réveil dans ma chambre à présent. J'étais réveillé. Je t'as vu.

— Ta gueule, dit Marvin. Tu racontes n'importe quoi. »

J'avais horreur de ça quand ils se chamaillaient. Ça me donnait mal à la tête. Marvin était bien plus vieux que John et je ne supportais pas de le voir rouspéter après lui. John n'était pas sans reproche, non plus, faut bien l'admettre. Mais parfois, comme ce jour-là, je me sentais trop fourbue pour discuter.

« Je t'ai vu, dis-je à John. Pas je t'as vu. »

Quand John eut six ans, je lui fis cadeau de l'épingle de kilt des Currie. Elle était en argent massif, et comme elle avait noirci de ne pas avoir été utilisée depuis des années, je la briquai pour lui.

« Ton grand-père en a hérité quand son père est mort. Autrement dit ton arrière-grand-père, Sir Daniel Currie. Son titre est mort avec lui – ce n'était pas un blason. Nous avions un portrait de lui, peint à l'huile, qui était accroché dans la salle à manger quand j'étais petite. Je me demande bien ce que ce tableau est devenu. Il portait des favoris, et un gilet à impressions cachemire. Tu vas faire attention à cette épingle, tu entends ? Et

tu ne vas pas jouer avec. Les Currie appartenaient au clan MacDonald, les Clanranald MacDonald. Tu peux voir leur emblème sur l'épingle – un château avec trois tours et un bras brandissant une épée. Leur devise était *Je combats qui ose*. C'était des Highlanders. Ton grand-père est né dans les Highlands. Je l'ai entendu raconter que, quand il était petit, avant qu'ils n'aillent habiter Glasgow, il se réveillait très tôt en été, pour entendre les cornemuseurs sonner l'aube. J'ai toujours regretté de ne jamais les avoir entendus. »

John se contenta de mettre l'épingle dans sa poche. Peut-être aurais-je dû attendre quelques années de plus pour la lui donner.

Un jour, je l'entendis demander à Bram où il était né. Bram était en train de se laver, et la réponse vint, à peine audible, s'échappant d'une barbe grisonnante et d'une serviette presque grise elle aussi.

« Dans une étable. Je croyais qu'on te l'avait déjà dit, depuis le temps. Comme Jésus. Hein, Hagar ? »

— J'imagine que tu trouves ça drôle ?

— Oui, très drôle », dit-il.

Bram s'entendait bien avec Marvin, mais lui et John étaient trop dissemblables. Il se montrait souvent impatient avec le petit et, même quand il essayait d'être gentil avec lui, ce n'était jamais sans une certaine brutalité. Un jour que je suivis John jusqu'aux ruches, je vis Bram sortir un rayon de cire plein de miel et en couper un morceau avec un couteau de boucherie qu'il lui enfourna dans

la bouche. Pâle, cloué sur place, l'enfant se laissa faire, n'osant pas résister à un père qui lui offrait si généreusement des douceurs sur une lame servant à dépecer les cochons. Je restai immobile, muette, comme devant des somnambules qui risquent de tomber si on les réveille. La lame se retira avec une telle lenteur que j'eus la sensation qu'on l'avait plongée dans ma propre chair, et, lorsque je me mis à crier contre Bram, il se retourna, tenant le couteau encore dégoulinant de miel avec cet air ravi de celui qui a fait une bonne farce, lèvres et barbe retroussées en un rictus grimaçant.

John posait des milliers de questions par jour. Il aurait aussi bien pu ménager son souffle pour faire refroidir son porridge que d'en poser à Bram qui, du 1^{er} au 31 décembre ne lisait rien d'autre que les catalogues du magasin Eaton et de la compagnie de la baie d'Hudson. J'avais, quant à moi, dans une certaine mesure entretenu mes connaissances. Tante Doll – bénie soit-elle – m'envoyait régulièrement des revues de chez sa sœur, en Ontario, où elle était retournée vivre après la mort de mon père. L'une d'elles était une revue musicale qui s'appelait *Étude*. Contrairement à Tante Doll je ne jouais pas du piano, mais j'aimais contempler ces dames vaporeuses jouant du Chopin dans des salles de concerts et dont les photos prouvaient qu'elles existaient bel et bien quelque part. Je fouillai dans ma grosse malle noire, en sortis mes livres de collègue et les relus méthodiquement, mais ils ne me furent pas d'une grande utilité. John était trop petit pour apprécier la poésie et, de

toute façon, une grande partie de ces livres étaient plutôt pour les femmes. J'avais jeté tous mes Robert Browning car, à l'époque où je quittai le collège, je préférais sa femme, Elisabeth, ses *Sonnets portugais* notamment, que je retrouvai dans la malle, annotés à l'encre violette avec des commentaires tels que « N.B. *passion* » ou « condition des femmes » gribouillés par une petite gourde qui portait mon nom de jeune fille.

Je n'avais pas d'argent à moi, mais je découvris un moyen d'en gagner un peu. À vrai dire, quoique cela me fasse mal de l'admettre, c'est Jess, la fille de Bram, qui me donna le tuyau. Un jour qu'elle portait une paire de chaussures neuves avec de vilaines boucles en cuivre et que je lui demandais d'où diable lui venait l'argent, elle me répondit : « Mais des œufs évidemment, ne me dites pas que vous ne le faites pas ? » Si les femmes de fermiers réussissaient à grappiller quelques sous à leurs maris, ce ne pouvait être que sur l'argent des œufs, en effet, et tout le monde le savait sauf moi. Je fis la grimace et lui donnai à entendre que c'était indigne de moi, ne voulant pas m'associer à elle. Cette souillon de Jessie ! Qui aurait pu croire qu'elle était la demi-sœur de mes garçons ? Mais que pouvais-je faire d'autre pour gagner un peu de sous ? Je décidai donc de l'imiter. Bram n'y fit jamais allusion, et je ne sus jamais s'il s'en rendit compte. Je me disais que j'avais bien droit à ces quelques dollars, de toute façon, vu que c'était moi qui m'occupais des poules. Ces sales bêtes ! Je détestais leur caquetage. Au début, je pouvais à peine les toucher tellement j'étais

dégoûtée par leurs plumes souillées et cette façon qu'elles avaient de s'affoler et de s'enfuir en battant des ailes. Avec le temps, je parvins même à leur tordre le cou quand il le fallait, mais je n'ai jamais pu me débarrasser du dégoût qu'elles m'inspiraient, mortes ou vives, et après en avoir plumé une, après l'avoir vidée et mitonnée, j'étais incapable de la manger. Plutôt manger de la viande de rat.

J'achetai un phonographe sur lequel il y avait un grand cornet noir et une manivelle qu'il fallait constamment remonter ainsi que des disques pour aller avec : *Ave Maria*, *La Grande Marche d'Aïda*, *La Berceuse de Jocelyn*. *La Cinquième* de Beethoven était aussi au catalogue, mais c'était trop cher. Je ne les passais jamais le soir quand Bram et Marvin étaient là. Seulement pendant la journée.

John ne prit jamais vraiment goût à la musique. Il avait quelque chose de sauvage, ce gosse. Il sortait parfois des jurons qui vous faisaient dresser les cheveux sur la tête, et je savais où il les avait appris. Après qu'il eut commencé l'école, l'instituteur m'envoyait de temps à autre des mots (par la poste, ne se fiant pas à John) pour me dire qu'il s'était encore battu, et je le grondais, ça oui, mais ça n'a jamais servi à grand-chose à mon avis. Ces instituteurs, cela dit, ils demandaient l'impossible, s'ils croyaient pouvoir empêcher des garçons de se battre. John n'était pas plus batailleur que les autres. C'est une chose qui m'inquiétait en tout cas beaucoup moins que ses amitiés. Il avait le don de s'entourer de drôles de loustics et, quand je lui demandais pourquoi il n'était pas copain

avec les fils d'Henry Pearl ou avec n'importe quel garçon à moitié aussi convenable, il haussait les épaules et se réfugiait dans le silence.

Un jour que j'étais dehors en train de ramasser des saskatoons¹ près du petit viaduc, je le vis en compagnie des petits Tonnerre. Moitié français, moitié indiens, c'étaient les fils de Jules, celui-là même qui avait été l'ami de Matt, et je ne me serais pas fiée à eux pour un empire. Ils vivaient entassés dans une cabane, quelque part. John disait toujours que leur maison était à peu près propre, mais j'en doutais sérieusement. C'étaient de grands escogriffes qui riaient fort et parlaient avec un drôle d'accent. Le viaduc se trouvait à deux kilomètres environ de la ville, là où le chemin de fer traverse la rivière Wachakwa. Les garçons se défiaient les uns les autres de le parcourir de bout en bout. Les dormants étant très espacés, ils leur fallait marcher sur les rails, en équilibre, comme sur un fil. Je n'aurais pas dû crier contre John. Il aurait pu tomber et, même s'il ne risquait pas de passer au travers du pont, il aurait pu se casser une jambe ou se la coincer entre les dormants et se blesser. Il faillit perdre l'équilibre en entendant ma voix. Moi, épouvantée par ce que j'avais fait et ne pouvant rien faire d'autre que le regarder d'en bas, j'attendis dans les fourrés, suspendue à ce qui se passait au-dessus de moi. Puis il se rétablit et je pus enfin respirer. Les trois petits Tonnerre se mirent à rigoler.

1. Baies sauvages.

« Nom d'un chien, cria John. Fais un peu attention, dis donc. J'aurais pu faire le plongeon.

— Descends, dis-je. Descends de là immédiatement.

— J'y arrive très bien, dit-il avec humeur. Y a absolument aucun danger.

— Descends, tu m'entends ? »

Les petits Tonnerre avaient atteint l'autre rive et, à présent affalés sur la berge, ils lançaient des cailloux dans la rivière tout en observant John du coin de l'œil. Je savais que j'avais gaffé, mais je ne pouvais me résoudre à revenir en arrière.

« Et si un train arrivait ? demandai-je.

— Le prochain ne passe qu'à dix-huit heures quinze, dit-il, pas avant une heure.

— Quand même, dis-je, c'est pas une raison.

— Seigneur, dit John. C'est bon, je descends. »

Il revint sur ses pas, sans un regard pour les petits Tonnerre qui, à l'autre bout du viaduc, échangeaient des coups d'œil complices. Sans un regard pour moi non plus. Il passa devant moi sans s'arrêter. Son visage exprimait la colère, mais je crus y déceler aussi un certain soulagement. Est-il jamais retourné là-bas ? A-t-il continué à vadrouiller en compagnie des petits Tonnerre ? Je ne l'ai jamais su.

Quand vint la guerre – la Première Guerre mondiale, s’entend –, Marvin s’engagea à l’âge de dix-sept ans. Je suppose qu’il avait dû se vieillir. Je ne fis rien pour l’en dissuader, me disant qu’il devait bien y avoir un sens à la notion de devoir, et puis le fils aîné d’Henry Pearl était parti, ainsi que Vernon, celui de Jess, sans compter Gladys qui avait deux fils à l’armée. Je pensais que Bram en ferait tout un raffut, vu qu’il comptait énormément sur Marvin pour l’aider à la ferme. Mais non, il ne s’y opposa pas.

« Ça lui fera pas de mal de quitter la maison », dit Bram.

Pas un mot sur l’idée de servir le pays, rien dans ce genre-là, pas de Bram. Juste : *Ça lui fera pas de mal de quitter la maison.*

Lorsque l’heure des adieux arriva, je fus frappée par la jeunesse de Marvin, si gauche, son cou de fermier encore tout hâlé. Je ne sus quoi lui dire. J’aurais voulu le supplier de faire attention à lui, d’être prudent, comme on met en garde un enfant contre les tempêtes de neige, la fragilité de la glace ou les ruades d’un cheval, avec l’impression que les mots peuvent à eux seuls agir tel un talisman contre les catastrophes. J’aurais voulu tout d’un coup le serrer dans mes bras, l’implorer, contre toute logique et réalité, de ne pas partir. Mais je ne voulais pas nous mettre tous deux dans l’embarras, ni qu’il croie que j’avais perdu la tête. J’hésitais encore quand, le premier, il parla.

« J’imagine que je ne te reverrai pas avant longtemps. Tu penses que vous vous en sortirez, ici ?

— Si on s'en sortira ? » Je fus libérée de mes errements et pus me montrer pratique une fois de plus. « Bien sûr qu'on s'en sortira, Marvin. Y a pas de raison pour qu'on ne s'en sorte pas. Bon, sois prudent, hein, et pense à nous écrire. Tu ferais mieux d'y aller à présent sinon tu ne seras pas en ville à temps pour prendre le train.

— Maman ?

— Oui ? » Je m'aperçus alors que j'attendais ce qu'il allait me dire tout en le redoutant, j'attendais les mots qui m'ouvriraient son cœur.

Mais il n'a jamais été un rapide, Marvin. Les mots ne voulurent pas venir sur son ordre, si bien que l'instant nous échappa à tous deux. Il tourna les talons et mit sa main sur la poignée de la porte.

« Bon, au revoir, dit-il. À bientôt. »

Il envoya des cartes postales de France, qui ne disaient pas grand-chose. Il se battit sur le front de Vimy et réussit à en sortir vivant. Mais il ne revint jamais à Manawaka. Quand la guerre fut finie, il s'en alla vivre sur la côte ouest, travailla comme draveur, je crois, puis comme docker ou quelque chose de ce genre. Il nous écrivait une fois par mois, des lettres pleines de fautes d'orthographe.

Bram et Marvin avaient fait la paire des années durant. On aurait pu croire que Bram accorderait plus d'attention à John après le départ de Marvin, mais pas du tout. John était âgé de sept ans à l'époque, donc trop

jeune pour lui être d'une bien grande utilité à la ferme, et Bram s'en irritait d'autant plus que Marvin l'avait, lui, énormément aidé. Parfois en hiver, lorsque la température descendait à moins cinq, Bram conduisait le petit à l'école en traîneau. Il était bien couvert et relativement au chaud, alors qu'il se serait gelé le nez à y aller à cheval sur son Pibroch. Mais John soutenait qu'il ne faisait pas assez froid pour prendre le traîneau, ce qui contrariait Bram qui ne voulait pas rater l'occasion de passer une journée en ville avec Charlie Bean, à raconter des histoires ou à parler de Dieu sait quoi dans la fange et l'obscurité des écuries Doherty.

Bram portait un manteau que la veuve de Matt m'avait donné afin que je l'arrange pour Marvin, ce que je n'avais jamais trouvé le temps de faire. Mon frère Matt avait été un homme maigre, aux épaules tombantes, si bien que sur Bram, qui les avait larges, ce manteau était trop étriqué au point qu'il n'arrivait jamais à le boutonner correctement. Les poches étaient toujours bourrées d'un tas de trucs – un canif, avec lequel il se rognait les ongles, sa pipe et un sachet en toile cirée jaune qui contenait du tabac, des bouts de ficelle effilochée, un sac de bonbons poisseux tout couverts de poussière. Jamais de mouchoirs, évidemment. Il en avait un tiroir plein, pourtant, que je lui offrais à Noël. Peut-être les gardait-il pour qu'on les enterre avec lui, comme un pharaon, afin que jamais il n'ait à se moucher avec ses doigts au paradis. Il portait aussi une casquette grise en feutre épais, et, quand les oreillettes étaient rabattues, sa barbe se confondait avec le

feutre. On le voyait souvent en train de grogner et de s'ébrouer comme un grand morse gris. Le froid le faisait immanquablement jurer. Ils partaient donc tous les deux, sans s'adresser la parole, ne se donnant même pas la peine de bavarder pour tuer le temps.

Un soir après leur retour et tandis que Bram s'attardait dans la grange, John, bégayant un peu comme s'il n'était pas sûr de vouloir me dire ce qu'il avait sur le cœur, finit par le sortir d'un trait :

« Écoute, tu veux que je te dise quelque chose de drôle ? Tu sais comment les autres l'appellent à l'école ? Bramble Shitley¹. C'est comme ça qu'ils l'appellent. »

Je posai les yeux sur lui, me demandant – et ce n'était pas la première fois – ce qu'il avait dû endurer.

« C'en est une bien bonne, pas vrai ? » dit John.

Et là, il se mit à pleurer. Mais lorsque je fis un geste pour le consoler, il s'écarta de moi, monta bruyamment dans sa chambre et s'y enferma.

C'est Marvin qui avait toujours été en charge de livrer les œufs. La plupart allaient à la crèmerie de Manawaka, mais nous en vendions le plus possible aux particuliers, parce que ça nous rapportait plus. Après le départ de Marvin, Bram se chargea de la livraison pendant un temps mais, du coup,

1. *Shitley*, de *shit*, qui veut dire merde. *Bramble*, qui veut dire roncier. Déformation du nom Brampton Shipley.

plus question pour moi de chiper quelques sous au passage. Il fallut donc que je livre les œufs moi-même. Ce samedi-là, je partis faire la tournée avec John pendant que Bram était allé acheter les denrées dont nous avons besoin. Nous étions en janvier, il faisait très froid, et, quand le soir venu nous frappâmes à une porte de service, je ne remarquai pas devant quelle maison nous étions. J'étais fatiguée et ne pensais qu'à une chose : livrer la dernière douzaine d'œufs afin de pouvoir rentrer me coucher.

Une fillette de l'âge de John vint nous ouvrir. Elle avait été toute pomponnée, ça c'est sûr, et même sacrément pomponnée. Cheveux dorés, bouclés avec soin et retenus par une rosette en satin bleu, robe en crêpe de chine blanche, ceinturée d'un large ruban bleu pâle. Derrière elle, la cuisine répandait une agréable chaleur, et j'entr'aperçus une glacière ainsi que des placards jaune pâle avec un liséré vert. Elle posa les yeux sur moi, sur John et sur le panier que je tenais à la main. Puis elle pouffa de rire, inexplicablement.

« Bonsoir, John ! » dit-elle. Et tournant les talons elle cria à tue-tête : « Mère ! C'est la dame aux œufs ! »

La dame aux œufs ! Nous n'échangeâmes pas un regard, John et moi. Sans doute regardions-nous droit devant nous sans rien voir, les yeux fixés sur cette cuisine éclairée comme des papillons de nuit égarés.

La mère de la fillette arriva, c'était Lottie.

Je ne me souviens pas de la somme qu'elle me donna ni de ce qui fut dit. Je ne me souviens que de ses yeux, de la lumière dorée qui s'y reflétait, et de la façon dont elle prit le panier, avec beaucoup de délicatesse, comme si elle craignait de casser les œufs nichés au fond, comme s'ils constituaient un trésor à ses yeux. Et puis nous partîmes.

« Qu'est-ce qu'il fait maintenant, Telford Simmons, demandai-je, ne pouvant m'en empêcher.

— C'est le directeur de la banque, répondit John d'une voix aussi glaciale que la nuit qui nous enveloppait. Tout le monde le sait.

— C'était un garçon si ordinaire ! », malgré moi les mots sortaient de ma bouche les uns après les autres, « et pas très intelligent, faut bien le dire. S'il est arrivé là, c'est plus par chance que par son travail, si tu veux mon avis. »

Ce qui se passa alors, je n'ai jamais pu l'oublier :

« Tu ne pourrais pas la fermer, cria John. Tout ce que je veux c'est que tu la fermes. »

Des toilettes avaient récemment été installées en ville. Je n'y avais jamais mis les pieds, n'aimant guère me servir des W.-C. publics. Mais, ce soir-là, je demandai à John de me laisser devant et de rentrer sans moi. L'endroit était tout lambrissé de bois, une seule pièce avec une demi-douzaine de chaises ordinaires et deux cabinets au fond. Il n'y avait personne. Je m'en étais assurée avant d'entrer. Je pénétrai donc à l'intérieur et

trouvai ce que j'étais venue y chercher : un miroir. Je restai là un bon moment à me regarder, à me demander comment un être humain pouvait changer à ce point sans s'en apercevoir. Ça arrive si graduellement.

Dans ce miroir, je vis une femme portant un manteau d'homme, le manteau noir que Marvin avait laissé. Il était trop grand pour John et beaucoup trop petit pour Bram. Comme il pouvait encore faire de l'usage, je l'avais pris pour moi. Il remontait sur le devant, car j'avais grossi des hanches et mon ventre n'était jamais redevenu plat après la naissance de John. Autour du cou, une écharpe tricotée, en laine à longs poils bleu marine, que Gladys, la fille de Bram, m'avait un jour offert comme cadeau de Noël. Sur la tête, un béret marron enfoncé jusqu'aux oreilles pour les protéger du froid. Des cheveux gris et raides. Je les coupais toujours moi-même. Quant au visage – un visage tanné qui n'était pas le mien. Seuls les yeux étaient miens qui semblaient vouloir percer ce miroir menteur et accéder à une image plus vraie, une image infiniment lointaine.

Je sortis et me retrouvai sur le trottoir de la rue principale au milieu de la foule du samedi soir, bottes et caoutchoucs craquant et crissant sur la neige tassée. Dans la rue, quelques automobiles faisaient du slalom entre les traîneaux. Fiers, tête haute, leurs conducteurs jouaient insolemment du klaxon comme des enfants avec des sifflets en papier les jours de cotillon.

Grand Magasin Currie. L'enseigne était restée la même, car l'homme qui l'avait

racheté à la municipalité s'était dit que changer de nom serait mauvais pour les affaires. Dieu sait depuis combien de temps je n'y étais pas entrée, mais mes pas m'y portèrent, quoique je n'eusse qu'une seule idée en tête : m'acheter des vêtements présentables, des vêtements qui me rendraient présentable. Je n'avais pas d'argent, mais je me disais que comme c'était mon père qui avait fondé le magasin, ils me feraient crédit pour cette fois. Je n'avais jamais demandé de crédit à qui que ce soit.

Comme du temps de mon père, toute l'alimentation se trouvait à l'avant du magasin avec, en vrac, des barils de fruits secs, pommes et abricots racornis, des tonnelets de raisins de Smyrne et de sucre de canne, des cheddars aussi grands que des roues de chariot, un présentoir vitré avec des beignets à la confiture, des éclairs au chocolat et du pain brioché, des boîtes en bois ouvertes, pleines de gâteaux secs et de biscuits au gingembre aussi durs que des galets, ainsi que des biscuits au raisin que nous appelions « écrase-mouches ». Au fond, il y avait le rayon des tissus et des vêtements pour dames et enfants qui pendaient misérablement sur leurs portants.

Le gérant me reçut assez courtoisement, m'écouta en hochant la tête, s'éclaircit la voix, tout cela sans me regarder. J'avais fait la moitié de mon laïus en trébuchant sur les mots quand je m'aperçus que c'était une supplique, et non la demande que j'avais eu l'intention de formuler sur un ton détaché.

J'aurais continué, cependant, même sachant cela, si je n'avais pas été interrompue.

Le gérant s'excusa et se sauva l'air affolé. J'attendis près d'un comptoir, à demi cachée par les rouleaux d'étoffes empilés dessus. Et soudain à travers le bourdonnement des bruits de fond, j'entendis la voix de Bram.

« Je vous ai jamais demandé de cadeaux. Vous avez pas le droit de me parler comme ça. Je vous ai seulement demandé des beignets rassis, nom de Dieu. Et j'suis prêt à les payer, mais pas le prix que vous demandez pour ceux qui sont frais. »

Puis ce fut la voix du vendeur, qui parlait moins fort et s'adressait au gérant.

« En fait, Monsieur Cooper, c'est l'extrait de citron qui l'intéresse. La police nous a dit qu'on ne devait plus en vendre si... Vous vous souvenez? Charlie Bean attend dehors... Je l'ai vu. Ils en font une boisson qu'ils revendent trois fois plus cher aux Indiens. »

Le gérant paraissait si gêné qu'il en bafouillait presque. « Allons, allons ! Donnez-lui ses beignets et une bouteille d'extrait. Nous ne pouvons pas refuser d'en vendre, pas vrai ? Mais c'est la dernière fois. On ne veut pas d'ennuis. Seigneur ! J'aimerais autant ne pas avoir ce genre de problème... »

Comment aurait-il pu revenir me parler après ça ? Je décidai de lui épargner cette peine. À ce stade, rien n'avait plus d'importance pour moi, car je savais ce qui me restait à faire, et le fait de le savoir m'apportait un

certain soulagement. Je sortis de ma cachette et traversai tout le magasin, avançant d'un pied ferme dans mes caoutchoucs à boucles, à pas lents, tête haute, et sans regarder autour de moi. Quand j'arrivai à hauteur de Bram, je vis combien il avait vieilli. De surprise il ouvrit la bouche, et, tout ce dont je me souviens, c'est que ses dents étaient devenues toutes noires sur le devant.

Nous sortîmes ensemble du magasin, descendîmes les marches, passâmes devant un Charlie Bean bâillant et grelottant à force de faire le guet, et ce fut la dernière fois qu'on nous vit ensemble, Brampton Shipley et moi.

Entreprendre, se lancer paraît toujours impossible, jusqu'au moment où il y a nécessité, et alors une solution se présente et il ne sert à rien d'être tatillon sur la façon de s'y prendre. Je possédais des boucles d'oreilles d'opale qui me venaient de ma mère, ainsi qu'un candélabre en argent massif et des porcelaines de Limoges, un service de douze avec plats et soupière à bordure dorée et à motifs de fleurs mauves délicatement peints. Je n'avais jamais eu l'occasion de m'en servir. Même à Noël, je me disais que pour Bram et ses filles flanquées de leurs silencieux maris et de leurs petits morveux, ça ne valait pas la peine.

On entend dire que les gens qui vendent des objets de famille se sentent humiliés, comme si c'était une honte. Ce n'est pas du tout comme ça que je voyais les choses. Lottie s'était bien entendu mise sur son trente et un ce jour-là, tout en mousseline de soie rose et crème, mais je m'y étais préparée. Je

portais quant à moi la robe de soie noire que j'avais achetée pour les funérailles de mon père, funérailles auxquelles je n'avais pas assisté, trop fâchée que j'étais après avoir découvert la veille le contenu de son testament. Même avec cette robe, peut-être étais-je moins élégante cet après-midi-là que Lottie dans son salon plein de coussins, si surchargé avec tous ces napperons de dentelle, ce somptueux canapé cerise et cette armoire vitrée aux étagères encombrées de bibelots. Mais j'avais cessé de m'en faire à ce sujet. Ma seule pensée, c'était qu'elle pouvait s'estimer heureuse d'acquérir à si bon compte ces objets ayant appartenu aux Currie. Nous prîmes le thé ensemble comme l'auraient fait deux vieilles amies. Ses tasses étaient en porcelaine ordinaire du genre de celles qu'on achète à un demi-dollar pièce.

Alors que nous étions en train de finir notre thé, Lottie eut un sourire plein de sous-entendus.

« Pourquoi vendre maintenant, Hagar ? Tu ne pars pas en voyage, dis-moi ? »

Placide, je répondis que non. Puis je pris cet argent durement gagné qu'était celui de Telford Simmons et fis exactement ce que j'avais nié avoir eu l'intention de faire.

« Mère..., venez. »

Une voix, et une main sur mon épaule, qui me secoue. Saisie, je m'écarte.

« Hein ? Quoi ? Que se passe-t-il ? »

— Il est l'heure, dit Doris d'une voix qui se veut pleine de patience. Venez, maintenant.

— Mon Dieu ! Il est déjà l'heure de se lever ? Ce n'est pas possible ?

— Se lever ! » On dirait qu'elle hennit. « C'est l'heure de dîner, pas de se lever.

— Bien sûr ! dis-je très vite. J'en suis parfaitement consciente. Je voulais seulement dire que...

— Vous avez dû faire un petit somme, dit-elle. Ça ne peut que vous avoir fait du bien.

— Absolument pas. J'étais tout à fait éveillée.

— Ça a dû vous détendre, de parler avec M. Troy. C'est une bonne chose. Je pensais bien que ça vous détendrait.

— Avec Monsieur qui ?

— Seigneur ! Laissez tomber. Venez, à présent. Marv nous attend. Le pain de viande va être complètement froid. »

Après le repas, Doris annonce qu'elle va chez l'épicier du coin acheter des boissons gazeuses.

« Je viens avec vous. » J'ai tout à coup besoin de me dégourdir les jambes et de prendre l'air.

« Ma foi... » Elle semble indécise. « Si vous vous sentez d'attaque...

— Bien sûr que je me sens d'attaque. Et pourquoi je ne le serais pas ?

— Bon, bon, très bien. Je pensais que vous alliez rester et bavarder avec Marv. »

Elle m'apporte mon manteau – un gros-grain noir, ample et léger, mais qui me protège tout de même bien de la fraîcheur des soirées d'été. Je me sens bien dedans, et élégante aussi. Même Doris aime ce manteau. Elle prend mon bras, quoique je n'en aie nul besoin, et nous voilà parties. Ça fait des siècles que je n'ai pas fait de promenade. Ce soir je me sens pleine d'énergie. Je marche d'un pas décidé, humant l'air, qui est pur et parfumé d'une odeur d'herbe coupée, car toutes les pelouses du quartier ont été tondues aujourd'hui.

Chez l'épicier, une toute jeune fille est en train de payer son pain. Elle compte soigneusement sa monnaie. Elle est toute jeune, presque une enfant. Je suis fascinée par ses mains.

« Ma foi, je n'ai jamais... Vous avez vu, Doris ? Elle s'est mis du vernis noir sur les ongles. Noir avec des points dorés. Vraiment, je vous le demande... Lui permettre une chose pareille, à quoi pense donc sa mère ? »

La fillette se retourne et me lance un regard noir, si bien qu'en voyant son visage je m'aperçois qu'elle est beaucoup plus âgée que je ne croyais.

« Oh, Mère ! Doris me souffle dans l'oreille. Vous ne pouvez pas vous taire ? Je vous en prie, pour une fois taisez-vous. »

Comment est-ce arrivé ? Je suis incapable de regarder Doris ou la fille aux ongles noirs

ou qui que ce soit. Oh ! je ne parlerai plus, plus jamais, à aucun être vivant. Je tiendrai ma langue jusqu'à mon dernier souffle. L'ennui, hélas, c'est que je n'y arriverai pas.

Nous rentrons tout doucement à la maison, moi tenant fermement le bras de Doris, parce que j'ai peur de tomber. Dans le salon, Marvin se promène de long en large comme un ours en captivité dans un zoo. Il a cet air tendu et concentré qu'il prend quand il est obligé de faire face à un problème qu'il préférerait remettre à plus tard. Il hésite, comme s'il avait bien préparé son discours en notre absence mais l'avait complètement oublié. Finalement, il lance ces mots dans ma direction.

« Tout est arrangé. La maison de retraite. J'ai réservé une place pour toi. Tu y rentres dans une semaine. »

Chapitre 5

« Êtes-vous sûre de ne pas vouloir un séconal », s'enquiert Doris.

À l'abri dans mon cocon de draps et d'oreillers, je secoue la tête.

« Non merci, je m'endormirai bien sans ça. »

Pur mensonge. Je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Il n'est pas question que je dorme, surtout pas. J'ai besoin de réfléchir. Ils se trompent lourdement s'ils croient que je vais me laisser faire comme ça, sans lever le petit doigt. J'ai déjà pris les choses en main plus d'une fois dans ma vie, et je recommencerai s'il le faut. Vous pouvez être sûr que j'aurai encore un ou deux mots à dire avant que la mort ne vienne me clore le bec.

C'est lorsqu'on en a véritablement besoin que les choses se révèlent à nous. Ainsi, je me souviens tout à coup d'un endroit tranquille, et pas excessivement loin d'ici. Il me semble que nous sommes allés y faire un pique-nique. Était-ce cette année ? Si seulement je pouvais me souvenir du nom à présent. Il me faut ce nom, c'est indispensable. Pour acheter le billet.

Point quelque chose, je crois. Mais *Point* quoi ? Comme une nuée de mouches, ce nom me nargue, bourdonne à mes oreilles. Ça y est, ça me revient. *Shadow Point*. Ainsi nommé à cause des falaises qui projettent leur ombre sur la mer à l'heure où le soleil est au zénith.

C'est Marvin qui s'occupe de mon argent. Mon compte en banque est à son nom, maintenant. J'avais oublié ça. Et je n'ai pas un sou. Je sèche une fois de plus, mais pas pour longtemps. C'est fou ce que j'ai les idées claires, ce soir ! Elles me viennent vite, et de plus c'est du solide. Le chèque de ma caisse de retraite, la voilà ma solution ! Je suis certaine d'avoir vu l'enveloppe traîner sur le bureau de Marvin aujourd'hui. Je n'ai pas encore endossé de chèque ce mois-ci, j'en suis presque sûre. Normalement, je dois les endosser, après quoi Marvin les porte à la banque. Dieu sait que ce n'est pas une bien grosse somme, mais ça ferait l'affaire. Pourvu qu'il s'y trouve encore. Oserais-je me lever pour aller vérifier ? Descendre sur la pointe des pieds ? Oui, et trébucher, probablement, dégringoler dans l'escalier et me casser le cou, réveiller Marvin et Doris qui s'affoleraient comme des poules. Non, ce n'est pas une bonne idée. Attendons. Et demain matin, faisons comme si de rien n'était, soyons maligne, conciliante, et surtout ne laissons rien voir. L'excitation brûle le sang dans mes veines, me tenant éveillée juste quand je voudrais dormir.

Après cette fameuse visite à Lottie, je rassemblai nos affaires – celles de John et les miennes – avec une sérénité parfaite, du moins en apparence, et les empilai dans la malle noire toujours étiquetée au nom de *Mlle H. Currie*. John, alors âgé de douze ans, me regardait faire.

« Est-ce que tu vas lui dire ?

— Je lui dirai, oui, quand il rentrera.

— Peut-être qu'on devrait partir sans lui dire.

— Je ne cherche pas à m'éclipser. Sache que je n'ai aucune raison de me sauver.

— Ça va faire drôle, dit John, de partir comme ça.

— C'est pour toi que je le fais, m'écriai-je. Pour ton bien. Tu comprends ça ?

— Ouais... enfin, je crois. »

Je lui dis de m'aider, de ne pas rester là à me regarder.

« Où as-tu mis l'épingle de kilt, John ? Elle n'est pas dans ton tiroir.

— Je sais pas, moi, dit-il sur un ton maussade. Elle doit être là quéqu'part.

— On dit *quelque part*. Quéqu'part, ça n'existe pas. »

Je regardais partout, mais elle resta introuvable.

« Est-ce qu'on va aller vivre avec Marvin, sur la côte ? demanda John.

— Non. Nous chercherons une maison à nous. Il faudra que je trouve du travail. Comme gouvernante peut-être. »

Je me mis à rire, et il me regarda en fronçant les sourcils.

« Comme Tante Doll, dis-je. La vie est étrange. On ne sait jamais ce qu'elle vous

réserve. Enfin, ce ne sera pas tout à fait la même chose. Elle n'avait personne, elle. Moi j'aurai un homme à la maison.

— Qui? demanda-t-il, haussant le ton, qui? »

Je mis mon bras autour de ses épaules. « Toi. Tu seras là. On s'en sortira, tu verras. »

Il eut pour moi ce regard qu'il avait eu pour Bram le jour où celui-ci lui avait mis son couteau plein de miel dans la bouche. Son visage était aussi immobile qu'une eau dormante, et dans ses yeux, ses yeux d'oiseau d'ordinaire si pétillants, si attentifs, il y avait un voile qui me les dérobait.

Il n'avait jamais quitté Manawaka. Qu'il fût inquiet à cette idée était donc tout à fait naturel. J'étais persuadée que tout irait bien une fois que nous serions dans le train.

Près du poêle dans la cuisine il y avait un vieux fauteuil, un Windsor éventré qui montrait la moitié de ses ressorts et avait un pied plus court que les autres. Bram y était assis quand je vins lui parler, et il m'écouta en se balançant d'avant en arrière. Il n'eut pas l'air surpris. Il ne me demanda même pas de rester et ne sembla pas le moins du monde affecté. Que je parte ou non, on aurait dit que ça lui était totalement indifférent.

« Et t'as l'intention de partir quand ?

— Demain matin.

— Si j'étais toi, je m'ferais quelques œufs durs à emporter. Y paraît que les repas sont chers, dans le train.

— Je n'emporterai sûrement pas des œufs dans un train. Les gens nous prendraient pour des péquenauds.

— Et tu te sentiras à jamais déshonorée, pas vrai ?

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? m'écriai-je. Je m'en vais, et il me parle de nourriture ! » Bram me regarda. « Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Hagar ? T'as pris ta décision. Alors puisque tu veux partir, pars. »

Et c'est ce que je fis.

On était en hiver, la saison idéale pour partir. Une voix de stentor, cristalline dans l'air glacial, cria : « En voiture », et le train s'ébranla comme un dragon assoupi et se mit en marche avec une lenteur majestueuse, puis plus vite, jusqu'à filer à toute allure en faisant des étincelles sur les rails. Nous dépassâmes les cabanes et autres bicoques agglomérées autour de la gare, puis une bande couleur sang de bœuf s'étira le temps que les bâtiments des chemins de fer et le château d'eau eussent disparu de notre vue. Nous étions sortis de Manawaka. Que la ville fût si petite m'avait frappée, et qu'il fallût si peu de temps pour la quitter, selon nos mesures.

Puis ce fut la vallée de la Wachakwa, toute blanche, la décharge municipale ensuite, et le cimetière sur la colline. J'aperçus l'ange de marbre au sommet, aveugle gardien de ces jardins de neige, surveillant les places vides et les morts profondément enfouis.

Des ki-lo-mètres-et-des-ki-lo-mètres-et-des-ki-lo-mètres, semblait dire le cliquetis des roues, et, comme le font les gens qui n'ont pas l'habitude des voyages, nous nous tenions posés sur le bord des banquettes de feutre vert-de-gris et regardions l'hiver par la fenêtre qui vibrait. On devinait çà et là quelques fermes égarées. Érables et peupliers n'étaient plus que troncs noirs décharnés aux branches empennées de givre. Les marécages étaient pris dans les glaces et les claies disparaissaient presque sous la neige venue s'entasser contre elle, formant des congères sur lesquelles le ciel se profilait en ombres bleutées. Tout était blanc et bleu glacier sur des kilomètres, jusqu'à ce que nous arrivions dans quelque trou perdu où des enfants emmitouflés jusqu'aux yeux s'ébrouaient sur le quai glissant et ôtaient de leurs moufles de laine rouge les perles roses que la glace y formait, où des chiens aboyaient, de leur haleine embuant l'air sec et tout craquant de froid.

« Tu veux que j'te dise ? » John me regarda avec circonspection. « L'épingle, je l'ai perdue.

— Tu l'as perdue ! »

Il vit à la tête que je faisais que c'était probablement encore pire pour moi que ce qui était réellement arrivé.

« Enfin, je ne l'ai pas vraiment perdue », dit-il, tournant autour du pot. Puis tout de go : « Je l'ai échangée contre un canif. »

J'en aurais pleuré. Pourtant, en repensant à mes porcelaines de Limoges, je ne pus

m'empêcher de me demander si, au fond, ce canif ne lui serait pas plus utile.

J'ai dû dormir, cette nuit, quand bien même j'étais sûre de n'y point parvenir, car voici le matin. Je sais que j'avais quelque chose à faire, mais quoi, je n'arrive pas à m'en souvenir. Dire à Marvin que je n'accepterai pas qu'il vende la maison ? Ça devait être ça. Non. Ça me revient peu à peu. Il ne s'agit plus de vendre la maison. C'est de moi, maintenant, dont ils cherchent à se débarrasser.

Ça y est, je me souviens de mon plan. Je reste étendue bien au chaud à m'en délecter. Mais y penser est une chose, le mener à bien en est une autre. Je me lève, essaie de m'habiller et constate que je suis d'une épouvantable maladroite. En fait, je ne suis pas bien, ce matin. J'ai cet horrible goût de bile dans la bouche et, sous mes côtes, je sens la douleur qui recommence à me harceler. Peut-être que si je prends une aspirine, ça ira mieux.

Doris m'aide à m'habiller, et, pendant qu'elle prépare le petit déjeuner, je vais dans le bureau de Marvin. Le chèque est encore là dans son enveloppe brune. Je m'en saisis en hâte, comme une voleuse, bien qu'il m'appartienne de droit. Je le glisse dans mon corsage en espérant que Doris n'entendra pas le froissement du papier. Par chance, c'est jour de marché, aujourd'hui.

« Tout ira très bien, dis-je. Sauvez-vous. »

— Vous êtes sûre ? »

L'idiote, comment pourrais-je en être sûre ? Même chose en ce qui la concerne, du reste. Elle pourrait très bien avoir une attaque au supermarché, choir comme une perdrix abattue en plein vol, et rendre l'âme au beau milieu des pastèques et du cresson. Ah ! Je suis gaie, aujourd'hui, et aussi frivole qu'une hirondelle.

« Mais oui, j'en suis sûre. Je vais rester tranquillement assise. »

Derrière son guichet, à la banque, la caissière a l'air bien jeune pour manipuler autant d'argent. Combien de billets passent entre ses mains dans une journée ? J'aime mieux ne pas y penser. Et si elle me pose des questions ? Si elle me demande pourquoi ce n'est pas Marvin qui est venu déposer le chèque ? Je suis en nage et je sens la transpiration imprégner ma robe sous les bras. Je n'ai pas l'habitude de rester debout si longtemps. La femme qui est devant moi doit avoir au moins trente-six opérations à effectuer. C'est fou le temps qu'elle prend. Elle remet toutes sortes de papiers à l'employée, des roses, des blancs, et puis aussi des chèques verts et des petits livrets bleus. Ça n'en finira jamais. Mes jambes me font mal – ce sont les varices. Je devrais porter des bas à varices mais j'ai horreur de ça. J'aurais tout de même dû en mettre aujourd'hui. Et si je tombais ? On me transporterait à la maison et Doris serait furieuse. Non, je ne tomberai pas. Il n'en est

pas question. Cette maudite bonne femme va-t-elle se presser, oui ou non ? Et que fait donc l'employée, qui lui prend tout ce temps ? Et si elle me pose des questions ?

Ça y est, c'est mon tour. Il ne faut pas que j'aie l'air agité. Je dois paraître très calme, sûre de moi, désinvolte. Je sais qu'elle va me lancer un regard soupçonneux. Un regard de chipie qui se mêle de ce qui ne la regarde pas ; je l'imagine déjà.

Elle ne lève même pas les yeux sur moi. Elle prend le chèque, compte les billets et me les tend sans un murmure. Ça c'est une fille bien. On ne peut plus correcte, vraiment ! J'aimerais la remercier, lui dire combien j'apprécie sa délicatesse. Mais elle pourrait trouver ça bizarre. Mieux vaut être prudente et ne rien dire. Je prends l'argent et m'en vais, comme si c'était la chose la plus normale du monde. Je ne me retourne même pas pour voir si elle me suit des yeux. Là, je m'en suis très bien tirée. Je peux parfaitement me débrouiller seule. Je savais bien que j'y arriverais.

Le plus dur, à présent. En espérant que mes jambes ne vont pas me lâcher. J'ai pris un comprimé avant de partir, dans l'armoire à pharmacie de Doris, si bien que le point sensible, là, sous mes côtes, ne me fait pas trop souffrir pour l'instant. L'arrêt du bus se trouve juste devant la banque. C'est ici que Doris et moi venons quand nous allons chez le médecin. Je suis sûre que le bus qui va au centre-ville s'arrête là.

Dieu merci il y a un banc. Je me laisse choir dessus et fais tout mon possible pour retrouver mon calme. Voyons... n'ai-je rien oublié ? L'argent est dans mon sac. Je vérifie, pour être sûre, mais il est bien là. Je porte une vieille robe en coton beige peut-être un peu bizarrement imprimée de triangles noirs. Il n'était pas question que je mette une jolie robe. Doris se serait demandé pourquoi, et, de plus, celle-ci convient très bien pour là où je vais. J'ai mis mes chaussures à semelles compensées, des chaussures hideuses mais qui me maintiennent bien le pied. J'ai mon cardigan bleu, au cas où j'aurais froid. Il a été reprisé au poignet, mais ça ne devrait pas se remarquer. Je porte mon plus joli chapeau, en revanche, en paille noire irisée, avec un petit bouquet de centaurées en velours aussi bleues qu'un lac. Tout est parfait. Je crois que j'ai tout ce dont j'ai besoin. Quand l'autobus sera là, je n'aurai plus qu'à demander au chauffeur où je dois changer pour prendre le car qui va à... où déjà ?

Sapristi, j'ai oublié le nom ! Je ne vais pas savoir. Il va me demander *Où ?*, et je vais rester là plantée comme une idiote, incapable de répondre. Qu'est-ce que je peux faire ? J'ai la tête vide. Du calme, Hagar, du calme. Ça va te revenir. Surtout reste calme. Là, là... Ah ! *Shadow Point* ! Merci mon Dieu. Et voilà l'autobus qui arrive.

Le chauffeur m'aide à monter. Un jeune homme charmant. Je lui pose la question cruciale.

« Je vais vous déposer à la gare routière, au centre-ville, dit-il. Là, vous aurez un car pour

Shadow Point. Z'êtes toute seule, ma petite dame ?

— Oui. Oui, je suis seule.

— Ah bon !... » Soupçonnerait-il quelque chose ? « Alors allons-y. »

Mais il ne démarre pas. Il me regarde, même après que j'ai réussi à m'asseoir sur le siège le plus proche. Qu'y a-t-il ? Va-t-il me faire descendre ? Est-ce que les autres me regardent ?

« Vot' place, Maame, s'il vous plaît », dit-il simplement.

Je suis humiliée, confuse. Je sors mon porte-monnaie, fouille dedans pour finalement le lui fourrer dans les mains.

« Bien sûr ! Excusez-moi. Prenez l'argent là-dedans. »

Tout en sifflant entre ses dents, il prend un billet et me rend la monnaie.

« Comme ça c'est parfait. »

Me voilà assise aussi rigide qu'une statue, extérieurement solide et impassible. Intérieurement, le cœur me bat si fort que je crains que les autres passagers ne l'entendent. Le trajet est interminable. Immeubles et voitures défilent devant mes yeux et je suis secouée comme un pantin chaque fois que le bus s'arrête et redémarre.

« Gare routière, annonce le chauffeur. C'est bon, ma petite dame, vous y êtes. Vous entrez par là, et tout droit, vous trouverez le guichet. Vous ne pouvez pas le manquer. »

Dans la gare, une foule de gens crient et courent en trimbalant des valises. Tout le monde sait où aller, apparemment, excepté moi. *Shadow Point*. Quoi qu'il arrive, il ne faut pas que j'oublie. Mais où est donc ce guichet ?

« Excusez-moi... » C'est à une jeune fille que je parle, car je n'aurais pas eu l'audace de m'adresser à un homme. « Pouvez-vous me dire où se trouve le guichet ? »

Elle est toute jeune et ses cheveux sont enroulés en un chignon énorme campé sur le sommet de sa tête. Comment diable réussit-elle à les faire tenir ? On dirait qu'ils sont arrangés autour d'un moule ou d'une monture en broche, comme ceux de Marie-Antoinette. Et pourtant, elle ressemble un peu à ma Tina, la peau hâlée, nette et sans le moindre défaut, un visage simple et vulnérable. Peut-être que toutes les filles de son âge ont cet air-là. Moi aussi, jadis. J'imagine qu'elle serait horrifiée si elle savait ça. Je crains qu'elle ne passe son chemin, avec cet air plein d'arrogance que seuls les jeunes sont capables de prendre quand ils n'ont pas envie d'être embêtés.

« Bien sûr, dit-elle. C'est juste là. Regardez... par là. Venez... Je vais vous montrer. »

Elle prend mon bras, haussant les épaules avec le même embarras que le chauffeur quand je veux la remercier. Elle ignore qu'elle aura un jour besoin d'aide, elle aussi, mais quelque chose d'inconscient en elle le sait peut-être. Et la voilà partie, vers Dieu sait quelles aventures, quel dénouement.

Ça y est, j'ai mon billet, et je monte dans le car, non sans avoir été guidée, à nouveau, par je ne sais qui. Je commence à être assez fatiguée. Tout cela prend beaucoup plus de temps que je ne croyais. Je m'assieds, enfin, et m'assoupis.

Vroom ! Un bruit d'explosion, suivi d'un vrombissement. Qu'est-ce qui se passe ? Ce n'est que le car qui prend un virage, et je réalise que nous avons pris la route. Je dors un peu, et au bout d'un moment nous y sommes, à Shadow Point.

Déposée sur le bord de la route, je reste là à regarder le car s'éloigner. J'y suis enfin, étonnée à vrai dire par l'apparente banalité du lieu. C'est égal – je suis là, et j'y suis arrivée par mes propres moyens, c'est ça qui importe. L'ennui, c'est que... vais-je pouvoir trouver les marches, ces nombreuses marches qu'il faut descendre et qui, si je me souviens bien, devraient me mener là où je veux aller. Le ciel est strié de bleu, comme une baignoire remplie d'eau bleuie par des sels de bain. Et je suis là, sans personne pour me dire ce que j'ai à faire.

Au bord de la route, il y a une station-service, et par chance je remarque qu'elle fait aussi épicerie. Il me faut des provisions, bien sûr. Une sonnerie au timbre usé se déclenche quand je pousse la porte grillagée. Mais personne ne vient. Voyons, qu'est-ce que je vais prendre ? Une boîte de gâteaux secs, des salés – Doris achète toujours des biscuits fades et sans sel que je déteste. Un petit pot de confiture, aux reines-claude, celle que je préfère, quelques grosses tablettes de

chocolat au lait, très nourrissantes. Ah ! Ils ont de la Vache qui rit. J'adore ça, et Doris n'en achète presque jamais parce que c'est très cher¹. Pour une fois, je vais me faire plaisir. Voilà. Ça suffira. Je ne dois pas prendre trop de choses, sinon je ne pourrais pas tout porter.

Une femme à lunettes et aux cheveux brun-gris surgit de l'arrière-boutique et attend, debout derrière le comptoir. Elle se tient épouvantablement mal. Quelqu'un devrait lui dire de redresser ce dos tout voûté. Pas moi, en tout cas. Je dois me montrer prudente. Déjà, j'ai l'impression qu'elle me regarde d'un air un tantinet soupçonneux, comme si j'étais un enfant ou un évadé de prison, quelqu'un qui ne devrait pas se trouver seul.

« Ce sera tout ? demande-t-elle.

— Oui, voyons... oui, je pense que ça ira. À moins que vous n'ayez un de ces sacs en papier, vous savez... ceux qui ont des poignées ? »

Elle me les montre du doigt. Il y en a toute une pile sur le comptoir, juste devant mon nez.

« Ils font cinq cents, dit-elle. Rien d'autre, cette fois ? Ça vous fait trois dollars cinquante-neuf. »

Tant que ça pour si peu de choses ?

1. Au Canada.

Et soudain, je me rends compte à son froncement de sourcils qu'une chose terrible vient de se produire. Ces mots, je les ai dits tout haut.

« Les tablettes sont à vingt-cinq cents, dit-elle, glaciale. Peut-être que vous vouliez celles à dix cents ? »

— Non, non, dis-je précipitamment dans l'espoir de rattraper la chose. Je voulais seulement dire... tout est si cher, de nos jours, n'est-ce pas ?

— Ça, vous pouvez le dire. Mais c'est pas nous autres, les petits commerçants, qui en profitons. C'est les grossistes, ça oui, y restent assis sur leur cul à rien faire qu'à empêcher du fric.

— Certainement, vous avez raison. »

En fait, je ne comprends absolument rien à ce qu'elle me raconte. Je n'aime pas du tout cette façon que j'ai de m'empresser d'opiner, mais je n'ai pas le choix. Je me confonds en remerciements, incapable de me retenir.

« Y a pas de quoi », dit-elle d'une voix lasse, et nous nous disons au revoir. La porte grillagée claque derrière moi. À peine suis-je sortie qu'elle se rouvre, déclenchant la sonnerie.

« Vous avez oublié votre paquet, dit-elle d'un air accusateur. Tenez. »

Me voici enfin partie, marchant le long de la route. Le sac à provisions me pèse. Le temps est lourd, d'une chaleur humide et oppressante, comme c'est souvent le cas ici,

en été, près de la mer. À Manawaka, les étés étaient torrides, mais c'était une chaleur sèche, bien plus saine.

Un panneau avec une flèche : *The Point*. Voilà un panneau qui tombe à point. Ce stupide jeu de mots me ravit et allège mon pas. Mes jambes tiennent le coup. Ça ne peut plus être bien loin. Comment vais-je retrouver les escaliers ? Il faudra que je demande, voilà tout. Je dirai simplement que je fais une petite promenade. Quoi de plus normal ? Je me débrouille admirablement bien. Je donnerais n'importe quoi pour voir la tête de Doris quand elle rentrera du marché. J'en ris rien que d'y penser, quoique j'aie mal aux pieds, à présent, à marcher sur cette route caillouteuse. Un bruit de cahots, un nuage de poussière, et c'est un camion qui s'arrête.

« Je vous emmène, ma petite dame ? »

La chance me sourit. J'accepte avec joie.

« Où allez-vous ? demande-t-il.

— À la Pointe. Mon fils et moi... nous y avons loué un bungalow.

— Eh bien, vous avez de la veine que je sois passé par ici. C'est encore à plus de cinq kilomètres d'ici. Je tourne à l'ancienne conserverie de poissons. Ça ira si je vous dépose là ?

— Oh oui ! ce sera parfait, merci. »

C'est bien ça. J'avais oublié comment s'appelait cet endroit et ce que c'était avant mais, maintenant qu'il en parle, je me souviens des commentaires de Marvin, le jour où nous

sommes venus. Doris prétendait que ça sentait encore le poisson, et Marvin lui avait répondu que ce ne pouvait être que son imagination, car elle était fermée depuis trente ans environ, après avoir fait faillite durant la crise de 1929.

« Vous y êtes, dit le chauffeur. Au revoir. »

Le camion disparaît en cahotant, et je reste là, parmi ces arbres qui descendent en pente raide jusqu'à la mer. Comme cette forêt est paisible ! On n'entend que son chant, pas un bruit humain. Un oiseau pousse un cri perçant, un seul, dont le souvenir amplifie le silence qui s'ensuit. Les feuilles tremblent, se frôlent, bruissent au gré du vent. Une branche heurte une autre branche en grinçant comme un bateau qui se frotte contre un quai. Miroitant sous le soleil, d'énormes feuilles brillent pareilles à du cristal vert. Les troncs sont fauves et dorés. Les cèdres étalent leurs branches en un lacis obscur et inextricable qui forme comme une grille sous le ciel. Un jeu d'ombre et de lumière fait de cette forêt une immense tavelure, un lieu changeant tantôt sombre, tantôt clair.

Le haut de l'escalier est presque caché par les fougères, tendres et fragiles squelettes de poissons qui se cassent net sous mes pas pesants. En fait, ce n'est pas un véritable escalier. Les marches ont été creusées à flanc de coteau dans la terre et consolidées sur les bords par des pièces de bois. Il y a une sorte de rampe, fabriquée avec des poteaux, mais dont la moitié ont pourri et se sont écroulés. Comme j'ai un peu le vertige, je descends avec beaucoup de prudence. Les fougères

ont envahi les marches en certains endroits, et les framboisiers sauvages me piquent les bras de leurs épines au passage. Des buissons de clématites barbes-de-chèvre m'effleurent en un jeu presque lubrique. Au milieu des feuilles et des aiguilles de pins et de sapins baumiers qui jonchent le sol poussent ces toutes petites fleurs blanches qu'on a coutume d'appeler dames d'onze-heures. Il y a aussi ces étoiles de mer que dessinent les rais du soleil en fusant sur la terre humide et odorante sous l'ombrage.

Je ne me sens pas du tout fatiguée, ni lourdement chargée. Je pourrais presque chanter. Je suis comme Meg Merrilies. Celle de Keats. Je me souviens encore de certains passages du poème, bien que cela fasse au moins quarante ans que je n'ai pas mis le nez dessus. Si ce n'est pas la preuve d'une bonne mémoire, je veux bien être pendue.

*La vieille Meg était gitane
Et vivait parmi les bruyères.
Son lit était le gazon brun des landes,
Et sa maison, le grand air.
Ses pommes étaient les mûres noires,
Ses raisins secs, les cosses du genêt,
Son vin, la rosée de la blanche églantine,
Son livre, une dalle au cimetière.*

Il y en a des mûres, ici. Mais elles sont encore vertes, et je crains qu'il ne me faille attendre encore un mois avant qu'elles ne changent de couleur. Quant au vin, ces églantiers devaient être d'une espèce géante. Je ne pourrai sûrement pas étancher ma soif en buvant la rosée des fleurs sauvages qui poussent par ici.

Et soudain, cela me frappe, comme une pierre brisant net mes envolées lyriques. Je n'ai pas apporté d'eau. Je n'ai rien à boire, rien, pas même une orange à sucer. Mais à quoi pensais-je donc ? Comment ai-je pu oublier une chose pareille ? Je suis presque arrivée en bas des marches. Il doit bien y en avoir en tout plusieurs centaines. Revenir en arrière ? Grimper tout ça ? Non, je ne pourrais pas. Je suis fatiguée, tout d'un coup, si fatiguée que c'est tout juste si je peux mettre un pied devant l'autre.

Je continue donc, une marche, puis une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils surgissent devant moi. Les vieux bâtiments gris de l'ancienne conserverie de poisson. Je les regarde à peine, car à présent que me voilà rendue, je sens tout le poids de la fatigue s'abattre sur moi. Une véritable chiffe molle. Ce n'est pas que mes pieds me fassent particulièrement souffrir ou que la douleur se soit réveillée sous mes côtes, mais un tremblement agite tout mon corps.

Une porte entrebâillée. Je la pousse et pénètre à l'intérieur. Je pose mon sac à provisions sur un plancher recouvert d'un somptueux tapis de poussière. Puis, sans penser à rien et inconsciente de tout hormis de mon extrême fatigue, je me couche en chien de fusil sur le sol et m'endors aussitôt.

Je me réveille affamée, et l'espace d'un instant je me demande quand Doris va servir le thé et si oui ou non elle a fait des gâteaux aujourd'hui, car je crois me souvenir qu'elle a parlé de son intention de faire un pain d'épices. Puis je vois mon chapeau près de

moi sur le plancher, avec ses centaurees qui baignent dans la poussière. Mais qu'est-ce qui m'a pris de venir ici ? Et si je tombais malade ?

Restons dans le présent. On devrait toujours vivre au jour le jour. Je ne veux pas penser à demain. Et puis ce sera très confortable, ici. Tout ira à merveille. Je fouille dans le sac à provisions, et après avoir mangé je me sens beaucoup mieux. Mais assoiffée. Et il n'y a pas d'eau, rien, pas la moindre goutte. Comment est-ce possible ? Je donnerais beaucoup pour une tasse de thé, là, tout de suite. Il me semble entendre le rire de Doris – *Ça vous apprendra à le jeter dans l'évier*. Jamais je n'ai fait ça. Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Vous êtes méchante, Doris. Comment peut-on être aussi méchante ?

Elle n'est pas là. À quoi ai-je bien pu penser ? Je vais aller voir. Peut-être y a-t-il un puits. En fait, je suis certaine qu'il doit y en avoir un, si seulement je pouvais le trouver. On n'a jamais vu une forteresse sans puits !

Je pense qu'un gérant, ou un propriétaire, a dû vivre ici, jadis, quand c'était habité. Les carreaux sont cassés et en regardant dehors j'aperçois un bâtiment plus grand, pas bien loin, juste en bordure de mer. Il a été lavé, gauchi par les embruns et l'eau de pluie, et certaines de ses planches sont à deux doigts de tomber. Ça devait être la conserverie où les bateaux arrivaient jadis par tous les temps, apportant avec eux leurs cargaisons de créatures d'écaillés visqueuses encore toutes frétilantes, ainsi que les palourdes et autres coquillages striés arrachés à la mer.

En me penchant un peu plus par la fenêtre, je m'aperçois que ma maison d'emprunt est grise, elle aussi. Loin de me déplaire, la chose me rassurerait plutôt, et je crois que je vais me sentir tout à fait chez moi, ici. Pour Marvin, ce serait l'horreur. Il est obsédé par la peinture. C'est son boulot, de vendre de la peinture pour le bâtiment, et il prétend être le meilleur expert au monde en la matière. C'est probablement vrai, si cela signifie quelque chose. On le voit parfois étudier de près ses tableaux d'échantillons et apprendre par cœur le nom des couleurs qui viennent de sortir : *Chartreuse de Paris* ou *Rose Fiesta*. Mais ici c'est ma maison, et si je décide de ne pas la repeindre, ça me regarde.

Voyons les pièces maintenant. Le salon est vide, sauf pour ce qui est des chatons balayés par la brise qui font des roulés-boulés dans les coins. Il y avait une cheminée, mais la grille s'est effondrée et il ne reste plus qu'un amas de briques cassées. Sous la baie, vitrée autrefois, peut-être drapée de velours, il y a un banc de bois encastré. C'est un de ces bancs qui s'ouvre comme un coffre et dans lequel on range les albums de photos ou les surplus de coussins. J'y jette un coup d'œil. À l'intérieur, il y a une vieille balance en cuivre, du genre de celles dont on se servait pour peser les lettres ou les grains de poivre. Les plateaux basculent sous mes doigts, mais les poids en laiton sont perdus. Rien ici qui puisse être pesé et jugé.

La cuisine et la buanderie ont visiblement été occupées par quelque vagabond ou fugitif de passage. Cette constatation me donne

un choc. Je ne suis pas la seule à connaître cet endroit. Bien sûr que non. Et s'ils revenaient ? Qu'est-ce que je ferais ? Je ne peux pas plus verrouiller la porte de mon château que celle de ma chambre à la maison. La chose est plutôt cocasse. Mais n'anticipons pas. J'aviserais le moment venu. Ce n'est qu'un courageux faux-fuyant, cela dit, car je ne me sens pas tranquille.

La table en bois est noire de crasse et de graisse incrustée, sans compter qu'elle a été entaillée et couverte d'initiales par une succession de couteaux. On y a laissé une bonbonne de vin vide portant une étiquette sur laquelle on peut lire *Dulcet Loganberry Wine*. Il y a une assiette en carton qui a contenu du poisson et des frites. Qui les a mangés, je me le demande, et où est-il maintenant ? Était-ce il y a longtemps ou bien seulement hier ? L'évier est crasseux, maculé de rouille et il n'a plus de robinets. Une vieille boîte de tabac *Old Chum* traîne par terre, contenant trois mégots de cigarettes. C'est tout. Il n'y a rien d'autre ici.

La rampe de l'escalier du vestibule est en chêne fumé avec un noyau ouvragé. Doucement, je monte. Une marche à la fois. Une autre, puis encore une autre. Enfin j'arrive sur le palier, et là, je me sens comme barricadée, plus en sécurité. Les pièces sont vides, sauf pour ce qui est là encore des chatons de poussière. Non. Pas tout à fait. Dans l'une des chambres, il y a un lit à colonnes en cuivre et, chose incroyable, il a encore son matelas. Enchantée, je le tapote. Ma chambre a été préparée pour moi. Le matelas

est moisi, c'est vrai, et il sent le renfermé pour ne pas avoir été aéré depuis des lustres. Mais il est là et il est à moi. Par la fenêtre de la chambre, je peux voir la forêt, plus sombre d'ici, et, au-delà, la mer. Qui aurait pu imaginer que j'aurais une chambre avec vue ? Ragaillardie, je redescends doucement et remonte avec mon sac et mon chapeau.

Emménager dans une nouvelle maison, il n'y a rien de plus excitant. Pendant quelque temps, on a le sentiment d'avoir tout laissé derrière soi, que tout est annulé, ou cautérisé, et on repart de zéro, et rien n'ira de travers cette fois.

C'était une énorme bâtisse de pierre que la maison de M. Oatley, et il y vivait seul, passant le plus clair de son temps dans la bibliothèque, parlant avec flamme de sa passion pour les classiques et glissant des romans policiers entre les volumes reliés de l'*Anabase* de Xénophon, mettant rarement les pieds dans le salon mais insistant malgré tout pour que l'endroit soit d'une propreté immaculée en prévision de visiteurs qui ne venaient jamais. Je n'ai aucune raison de me plaindre. Il a été bon pour moi. Mais moi aussi, j'ai été bonne pour lui. Professionnellement, s'entend, car il n'y a jamais eu quoi que ce soit d'autre entre nous. Il était trop vieux, de toute façon. Je tenais sa maison, lui apportais un lait chaud à dix heures, attendais qu'il l'ait ingurgité, jouais aux échecs avec lui et riaais de ses histoires, toujours les mêmes. Il avait travaillé dans la marine marchande et

racontait qu'ils transportaient des épouses chinoises à l'époque où les fils du ciel ayant émigré ici n'avaient pas le droit de faire venir leur femme. Ils demandaient des sommes astronomiques pour leur passage, entassaient les femmes dans la cale comme des sardines en boîte et, si les services de l'immigration flairaient quelque chose de louche, actionnaient un levier qui ouvrait une trappe par laquelle ces femmes disparaissaient, coulant à pic. Elles étaient au courant des risques qu'elles prenaient, m'assurait-il. Ayant perdu femme et argent, les maris étaient furieux, mais que pouvait-on y faire ? Et M. Oatley de hausser les épaules et de sourire, guettant mon rire et mon approbation. Et je lui donnais satisfaction, car que pouvait-on y faire, en effet ? Ce qu'il m'a légué, en tout cas, je l'ai bien gagné, personne ne pourrait dire le contraire.

John et moi avions le jardin à notre entière disposition. Les pelouses, entretenues avec grand soin par un jardinier japonais, étaient si vertes, si parfaitement tondues, qu'on y aurait valsé comme sur un parquet de salle de bal. Il y avait des arbres étranges, dans ce jardin, des pruniers à fleurs lie-de-vin, des araucarias aux branches vertes tirant sur le noir, maigrelets et simiesques. Nous n'avions que deux pièces sous les combles de la maison, mais je trouvais déjà merveilleux que nous ayons un logement à nous. Je n'étais pas excellente cuisinière, mais cela n'avait pas d'importance, car M. Oatley avait un ulcère et il suivait un régime.

Je consacrai tout mon salaire des premiers mois à l'achat de vêtements, un tailleur bleu pied-d'alouette pour moi, ainsi qu'un chapeau, des gants et des chaussures. Je jetai le vieux pantalon ayant appartenu à Marvin et que John avait porté après que je l'eus retillé pour lui. John allait à l'école et je trouvai qu'il s'en sortait assez bien compte tenu du fait qu'il avait dû en changer, ce qui n'est jamais facile pour un enfant. L'inconvénient, c'est qu'il ne pouvait pas inviter ses amis à la maison. Il me parlait d'eux, cependant. Qu'il se fût lié si vite m'avait étonnée, mais pas tant que cela à vrai dire, car c'était un charmeur et les oiseaux eux-mêmes ne pouvaient lui résister quand il s'y mettait. J'avais très envie de les connaître, ces amis, quoique d'après ce qu'il m'en disait j'eusse la quasi-certitude qu'ils étaient très bien. Il me semblait même les connaître, car je savais leurs noms, à quoi ils ressemblaient et de quel milieu ils venaient. David Connor était blond, plus petit que John mais bon footballeur, et son père était médecin. Jaimes Reilly était grand, maigre, plein d'humour, et son père dirigeait une entreprise – les Pompes Funèbres Reilly & Blight – j'avais vu l'enseigne, en ville, un grand panneau bleu roi et doré.

Un jour que John n'était pas encore rentré, bien que l'heure du dîner fût largement passée, je décidai de téléphoner, ravie d'avoir une bonne excuse pour me faire connaître. J'avais tout préparé dans ma tête, ce que je dirais, ce qu'on me répondrait, comme dans un dialogue de théâtre.

« Je suis la mère de John, dirais-je. Je suis très heureuse que nos fils s'entendent bien.

— Moi aussi, me répondrait-on. J'ai beaucoup entendu parler de vous par votre fils. Il paraît que vous venez des prairies. J'ai une cousine qui habite Winnipeg. Peut-être la connaissez-vous ? Mais venez donc prendre le thé, un jour... »

Je téléphonai.

« Oui, je suis bien Mme Connor, dit une voix jeune. Oui, la femme du docteur Connor. Qui ? John Shipley ? Pourquoi serait-il ici ? »

Embarrassée, j'expliquai la situation. La voix eut un petit rire inquietant, puis se reprit pour me parler avec dureté.

« Mais vous rêvez ! Nous n'avons pas de fils qui s'appelle David. »

Je n'en ai jamais parlé à John. Je ne pouvais pas. Il continua de tisser sa toile et je ne pus à aucun moment me résoudre à lui en toucher un mot. Au contraire : je fis tout mon possible pour lui montrer que j'avais confiance en lui.

« Ce n'est pas tout le monde qui peut avoir de l'argent pour démarrer dans la vie. Plus d'un s'est hissé à la force du poignet, comme ton grand-père Currie. Et c'est ce que tu feras toi aussi. Je le sais. Tu réussiras, tu verras. Tu as sa jugeote. Nous aurons une maison à nous, un jour, plus belle que celle-ci. »

Parfois, il s'emballait, faisait des projets avec moi, embellissait mes propos, et même

en rajoutait, me décrivant ce que serait notre vie. D'autres fois, il m'écoutait en silence, l'air indifférent, avec un calme inhabituel chez lui, à croire que je lui avais chanté une berceuse pour l'endormir, comme quand il était petit.

Nos conditions de vie étaient alors plutôt bonnes. Nous menions une petite vie bien tranquille, dans une maison convenable pleine de beaux meubles en acajou ou en bois de rose, avec des tapis bleu nuit offerts à M. Oatley par des Chinois reconnaissants ayant réussi à récupérer leurs femmes grâce à ses bons offices. Je me souviens qu'il y avait un splendide bol à punch en porcelaine turquoise orné de mandarins vêtus de tuniques pourpres sur la table du vestibule, sans compter que la maison ne manquait pas de vases et de pots en émail cloisonné ayant chacun son socle en bois de teck. M. Oatley ne me posait jamais de questions, je ne lui en posais pas non plus, et nous vivions en bonne entente, chacun gardant poliment ses distances. Il savait que j'étais issue d'une bonne famille. Je trouvais tout à fait légitime qu'il sût d'où je venais, qui était mon père et d'autres choses du même genre. Je lui dis que mon mari était mort. C'est la seule fois où j'ai jamais évoqué Bram. J'avais de la veine d'avoir trouvé cette place et je suis sûre que M. Oatley s'estimait heureux lui aussi, car j'étais efficace, rapide en besogne et je ne m'en laissais pas conter par les fournisseurs.

Lorsque John entra au lycée, il se fit des amis. Des vrais. Je le sais, car je les voyais souvent. Ils venaient le chercher dans leur

vieille bagnole, et au premier coup de klaxon John courait les rejoindre. Je les trouvais tape-à-l'œil et les soupçonnais de boire. Mais chaque fois que j'en parlais à John, il souriait, mettait son bras autour de mes épaules et me disait que c'était des types bien et que je n'avais aucune raison de m'en faire. Il était devenu un grand et bel adolescent aux cheveux noirs et aux traits réguliers, ce qui semblait lui avoir donné une certaine hardiesse non dépourvue d'insouciance.

Jamais il ne me présenta à ses petites amies, et je mis du temps à comprendre pourquoi. Une nuit d'été, croyant avoir entendu un rôdeur dans le jardin, je sortis sur la véranda, sans faire de bruit et sans allumer. Ils étaient là tous les deux, cachés dans les buissons. Je ne voulais pas être indiscreète, mais pendant quelques instants je fus incapable de bouger.

« J'aimerais te faire entrer, disait John, mais mon oncle en ferait tout un scandale. Il n'aime pas les filles.

— Qu'est-ce que j'aimerais voir l'intérieur, soupira la petite voix gourmande qui se trouvait près de lui. De l'extérieur ça m'a l'air absolument splendide ! Je parie que c'est plein de choses superbes. Ton oncle serait vraiment furieux, dis-moi ?

— Ouais. C'est une sorte de reclus.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle dirait ?

— Oh, elle n'irait jamais contre sa volonté, dit-il avec désinvolture. C'est une tradition dans la famille. On n'aime pas les scènes.

— Voyez-vous ça ! gloussa-t-elle.

Il se mit à rire lui aussi, puis j'entendis le froissement de leurs vêtements quand ils roulèrent sur le sol et leurs souffles précipités quand ils s'embrassèrent, et je courus comme une ombre, accablée et furieuse à la fois, me réfugier dans ma chambre.

Je ne furetais jamais dans sa chambre, n'y entrais même pas pour faire son lit. Parfois, le bruit étouffé d'une respiration saccadée venait troubler ma nuit, me laissant tout agitée pendant quelques instants, mais au matin j'avais tout oublié.

Je n'aimais pas trop penser au fait qu'il était devenu un homme. Je suppose que cela me rappelait des choses que j'oubliais délibérément le jour, ces nuits désavouées où je restais étendue sans pouvoir dormir, jusqu'au moment où je me résignais à prendre un calmant, seul moyen de chasser le souvenir du corps pesant de Bram couché sur moi. Je ne pensais plus à lui pendant la journée, mais je me réveillais parfois d'un demi-sommeil, me tournais vers lui et découvrais qu'il n'était pas là, ce qui me remplissait d'un vide si amer que j'avais la sensation que la nuit tout entière était entrée en moi, qu'elle n'existait plus au-dehors. Il y eut des moments où je serais retournée auprès de lui, rien que pour cela. Mais au matin je redevais moi-même, mettais mon uniforme noir agrémenté d'un col de dentelle blanc, descendais préparer le petit déjeuner de M. Oatley et le servais posément, avec sérénité, lui tendant le journal d'une main si sûre qu'il n'aurait rien pu deviner de mes absences nocturnes.

C'était une petite vie tranquille que nous menions là, une période d'attente, de transition. Mais les événements que nous attendions inconsciemment se révélèrent bien différents de ceux que j'avais imaginés.

Et me voilà ici, la même Hagar, dans une maison différente une fois de plus, encore en attente. J'essaie de prier, un peu, comme on est supposé le faire chaque soir, pensant qu'ici peut-être je vais y arriver. Hélas, ça ne marche pas plus qu'avant. Je ne peux rien changer à ce qui fut ma vie, ni l'embellir d'événements qui n'ont pas eu lieu. Mais dire que j'aime cet état de choses, que je l'accepte, penser que tout fut pour le mieux, ça non, je ne le peux et ne le pourrai jamais, quand bien même cela me vaudrait l'enfer. Alors je me contente de rester assise sur le lit à regarder par la fenêtre jusqu'à ce que le soir tombe, que les arbres aient disparu et que la mer elle-même soit engloutie par la nuit.

Chapitre 6

La pluie. Je me réveille groggy dans le noir en me demandant si Doris est venue fermer la fenêtre. Puis, émergeant peu à peu du sommeil, je réalise où je suis. La fenêtre a un carreau cassé et la pluie entre en oblique dans la chambre. Une petite pluie, rien à voir avec les orages que j'ai connus dans les prairies, quand les éclairs lacéraient le ciel semblables à des serres s'attaquant au manteau de Dieu.

Mais cette pluie fine est trompeuse. Elle tombe avec une désagréable persistance qui peut vous porter sur les nerfs, au bout d'un certain temps. Je frissonne. Pas étonnant, je n'ai que mon petit cardigan. J'ai froid, terriblement froid tout à coup, étendue là sur ce matelas défoncé qui empeste le moisi et l'humidité. J'ai gardé mes chaussures aux pieds et mes orteils sont paralysés par des crampes. Il faudrait que je me lève et que je me mette debout pour détendre les muscles. Mais je n'ose pas. Et si je tombais ? Qui me relèverait ? Je n'ai d'ailleurs aucune envie de quitter ce lit, comme si c'était une sorte de bastion où rien ne pourrait m'atteindre.

La pluie résonne si fort, ici, que je ne pourrais absolument rien entendre si quelqu'un montait l'escalier. Je vais rester couchée sans faire de bruit. Et même, essayer de respirer moins fort pour que mon souffle ne couvre pas les bruits du dehors. Mais je n'entends que la pluie, et le bruit du vent agitant les bardeaux de cèdre branlants qui

s'entrechoquent sur le toit. Sous mes côtes la douleur se réveille, diffuse. Est-ce la vieille douleur ou bien seulement mon angoisse ?

Si Bram était là et qu'il venait des intrus, il s'en débarrasserait vite fait. Il les engueulerait de sa voix tonnante et ils se sauveraient. Pour ça oui, et même en quatrième vitesse ; il n'aurait qu'à leur lâcher ses jurons. Mais il n'est pas là.

C'est une obscurité épaisse, oppressante, qui vous enveloppe comme une couverture de laine. Je n'ai pas de lumière. L'être humain a besoin de lumière, il n'y a aucun doute. Je me demande si je suis vraiment là où bien si je suis en train de rêver.

Ai-je entendu un bruit bizarre ? Là... ça s'est arrêté. Vais-je l'entendre à nouveau ? Qu'est-ce que c'était ? Une chose dont je suis sûre, c'est que la pluie ne va pas s'arrêter de sitôt. Je n'aurais pas dû venir me perdre dans un endroit pareil. Mais au fait, pourquoi suis-je venue ? Je ne m'en souviens plus à présent.

Si j'appelle à l'aide, qui m'entendra ? À moins qu'il n'y ait quelqu'un d'autre dans cette maison, personne. Un pêcheur passant la Pointe, peut-être, en percevrait l'écho, et se demanderait s'il rêve ou si ce ne serait pas la plainte des noyés appelant à travers leurs baillons d'algues brunes, de ces fonds habités par les bernacles où leurs cheveux ondulent s'accrochant aux rochers enfouis sous l'eau verte. À présent je m'imagine là, parmi eux, le front ceint d'une étoile de mer mauve hérissée de piquants, parée de bracelets de coquillages reliés les uns aux autres

par des bouts de varech, attendant que ce fardeau de chair s'en aille à la dérive et me libère, pour que mon squelette puisse suivre le va-et-vient des marées avec les poissons.

Pendant un court instant, l'image me séduit. Puis c'est la panique, ou presque. Tu n'es qu'une vieille idiote, Hagar, une folle, une épave, un mollusque... Tais-toi, maintenant.

Je vais fumer une cigarette. Il faut que je fasse attention à ne pas mettre le feu à la maison. Brûler sous une pluie torrentielle, ce serait la meilleure ! Une bouffée, et je me sens déjà mieux. Je me suis souvenue d'un passage du poème de Keats, aujourd'hui. Pourrais-je me rappeler la fin ? Je cherche, mais elle m'échappe, et puis d'un seul coup les derniers vers me reviennent et je les dis tout haut. Ça me donne du courage, plus que si je récitais le vingt-troisième psaume, mais pourquoi, je n'en sais rien.

*La vieille Meg était aussi brave que la Reine
Margot,
Et grande comme une Amazone,
Avec son vieux plaid rouge pour manteau
Et son chapeau de matelot ;
Que Dieu donne paix quelque part à ses
os...
Il y a si longtemps qu'elle est morte.*

Si seulement je pouvais m'enrouler dans une couverture. Il fait froid ici. Ma chambre est glacée, ce soir. C'est bien Doris, ça, de ne pas allumer la chaudière. Quelle grippe-sou, celle-là ! On pourrait tous geler dans nos lits avant qu'elle ne se décide à chauffer la

maison pour la coquette somme d'un demi-dollar. Je n'arrive pas à maîtriser ce fichu tremblement. Mais il n'est pas question que je l'appelle. Elle ne m'entendra pas me plaindre. Tout ce qu'elle ferait, c'est empiler des couvertures sur moi jusqu'à ce que je sois en nage, puis elle se tournerait vers Marvin et lui dirait : *Elle veut qu'on mette le chauffage, en plein été, tu te rends compte !* Elle croit que je n'entends pas ses apartés, mais elle se trompe. Je ne suis absolument pas dupe de son manège. Je sais très bien ce qu'elle a en tête.

C'est ce que je dis. Mais à la vérité je n'en sais rien. Ça ne peut pas être après mon argent qu'elle en a – Dieu sait que je n'en ai pas beaucoup. Ma maison, peut-être ? Ou bien veut-elle tout simplement que je m'en aille, pour qu'elle puisse dormir sans être dérangée la nuit. Ruminer ce genre de choses me rend malade. Déjà, la nausée me dessèche la gorge, comme si j'avais avalé du kérosène. Je ne devrais pas fumer la nuit. Ça me bousille l'estomac. Où est le petit cendrier pour le sac que m'a offert Marvin. Un drôle de cadeau, maintenant que j'y pense, lui qui déteste me voir fumer.

Où est Marvin ? Je ne les entends ni l'un ni l'autre s'agiter en bas. Se pourrait-il qu'ils soient déjà au lit ?

Ils sont partis et m'ont laissée, tous, jusqu'au dernier. Je ne les ai jamais laissés. Ce sont eux qui m'ont abandonnée, je le jure.

Quand John fut en âge d'aller à l'université, je ne pus l'y envoyer parce que je n'avais pas pu économiser assez. M. Oatley lui trouva une place d'employé de bureau, et il travailla pendant plusieurs années. Ce n'était pas ce qu'on pourrait appeler un vrai travail, mais comme je le lui disais sans cesse, c'était du temporaire. Je comptais qu'entre lui et moi il nous faudrait guère plus d'un an ou deux pour avoir assez. Afin de gagner du temps et augmenter plus rapidement nos ressources, je décidai de placer notre argent, sur les conseils de M. Oatley. Tout le monde faisait des placements en ce temps-là. C'était à la mode.

Je n'ai jamais rien compris aux valeurs boursières, ce que c'était et quelles raisons elles auraient de s'effondrer tout à coup. Mais c'est ce qui se produisit. On vit des hommes fortunés se lamenter comme les veuves d'Assur et j'appris que mes titres si joliment imprimés n'étaient plus que des chiffons de papier sans aucune valeur. Il n'y avait plus rien à faire.

Je ne fus pas longtemps à pleurer sur mon sort. Ça n'a jamais rien résolu. Ma première pensée fut que John devrait poser sa candidature pour une bourse d'études. Mais quand je lui fis part de cette idée, il se contenta de secouer la tête.

« Ne fais donc pas l'idiot, John, je t'en prie. Tu pourrais au moins essayer, non ? »

Une inexplicable colère assombrit son regard. « C'est pas facile d'en obtenir une. T'as pas l'air de te rendre compte. Ils en

accordent très peu. Et puis, j'pourrais pas en décrocher une même si ma vie en dépendait.

— Et pourquoi pas ?

— Mais enfin, Maman ! Ça fait quatre ans que j'ai quitté l'école. Et puis de toute façon je suis pas assez intelligent pour faire des études.

— Tu l'es bien assez, si seulement tu te mettais sérieusement au travail au lieu de passer une bonne partie de ton temps à traîner avec tes prétendus amis. Tous des bons à rien, si tu veux mon avis.

— Je ne te le demande pas, mais c'est pas ça qui t'arrêterait.

— Tu n'as aucune raison de me parler comme ça, John.

— C'est bon, c'est bon. Je suis désolé. Je voulais pas dire ça. »

À la fin, il fut décidé qu'il continuerait à travailler, que nous économiserions tous les deux et qu'il entrerait à l'université dès qu'il pourrait. Là-dessus, le bureau où il travaillait dut réduire son personnel et il fut licencié. Il ne put trouver un autre travail. Les emplois se firent tout à coup aussi rares que des dents de poule. La côte fut particulièrement touchée, car les hommes y affluaient de partout avec leurs familles, pensant, j'imagine, qu'il valait encore mieux être fauché sous un ciel clément où les notes de chauffage seraient sans nul doute peu élevées et où les fruits étaient prétendument bon marché en saison.

En un an, il eut deux emplois temporaires. Il travailla d'abord dans une fabrique de boissons gazeuses à mettre de la crème de cerises en bouteilles, mais il en fut licencié. Puis il vendit du pop-corn en promenant sa charrette à bras dans le parc municipal, mais quand vint l'hiver les promeneurs se firent rares et donc les clients aussi.

Un jour, John m'annonça brusquement ses intentions.

« Je pars, me dit-il. Je retourne là-bas.

— Où ça, là-bas ?

— À Manawaka. Chez nous. Là-bas, au moins, je peux travailler.

— Tu ne peux pas faire ça ! m'écriai-je. Il est peut-être mort à l'heure qu'il est. La ferme a peut-être changé de propriétaire.

— Il n'est pas mort, dit John.

— Comment le sais-tu ?

— Je lui ai écrit. Il m'a répondu chez Marvin. Marv lui écrit de temps à autre, tu ne le savais pas ?

— Non. Il ne m'en a jamais rien dit. »

Cela n'avait rien de surprenant, à vrai dire, car John et moi voyions rarement Marvin. Il était entré dans la firme des peintures Brite-more quelques années auparavant, avait épousé Doris, et maintenant ils avaient un petit garçon de un an. Marvin m'invitait régulièrement à venir, mais je n'y allais pas souvent parce que je me sentais toujours plus ou moins mal à l'aise avec lui et que je

ne pouvais pas supporter cette imbécile de Doris. N'empêche, je fus contrariée à l'idée qu'il était resté en contact avec Bram pendant tout ce temps sans jamais me le dire.

« Marvin aurait tout de même pu me le dire.

— J'imagine qu'il ne pensait pas que ça pouvait t'intéresser, dit John.

— Qu'est-ce qu'il te dit... dans sa lettre ? »

John se mit à rire. « Tu connais son écriture. De vraies pattes de mouches. Pour le lire il faut s'accrocher !

— Comment va-t-il ?

— Qu'est-ce que ça peut t'faire ? »

J'étais furieuse, tout à coup, et folle de curiosité.

« Je t'ai demandé comment va ton père. »

John haussa les épaules. « Oh, assez bien, je crois. Il ne me dit pas grand-chose. L'hiver dernier il a pris une métisse pour lui faire la cuisine, mais elle est partie au printemps et elle est pas revenue.

— C'est ça, dis-je avec aigreur. Pour lui faire la cuisine !

— Je vois vraiment pas pourquoi ça te chiffonne. Il l'aimait bien. Elle était gentille, qu'y disait.

— Fallait qu'elle le soit, pour le supporter. » Je ne parvenais pas à endiguer mon amertume. « Il ne s'est jamais beaucoup intéressé à toi. S'il veut que tu reviennes maintenant, c'est pour se venger de moi. »

John me répondit d'une voix lointaine. C'est à peine si je l'entendis.

« Il ne m'a jamais demandé de revenir. Il a seulement dit que je pouvais revenir si je voulais.

— Tu as oublié comment il est. Tu ne tiendras pas. Tu t'en rendras vite compte quand tu y seras.

— J'ai pas oublié, dit John.

— Pourquoi y retourner alors ? Il n'y a aucun avenir pour toi, là-bas.

— Qui sait ? Peut-être que je réussirai superbement bien. Peut-être bien que c'est l'endroit qu'y me faut. »

Il eut alors un rire qu'il me fut impossible de comprendre.

Bien entendu, je ne l'accompagnai pas à la gare, car ceux qui ont l'intention de voyager à l'œil peuvent difficilement demander à leur mère d'être là pour agiter leur mouchoir au moment où ils grimpent illégalement sur le toit d'un wagon de marchandises déjà en marche. Je détestai le voir partir comme ça, comme un vagabond, mais je n'avais pas d'argent pour lui payer le voyage et, quand je suggérai d'en emprunter à M. Oatley, John protesta tant et si bien que je finis par renoncer à cette idée.

Je l'accompagnai donc jusqu'à la grille de la maison de M. Oatley, lui, tout à sa hâte de partir, repoussant mes approches, moi voulant juste toucher son visage impatient mais n'osant pas le faire. Après les inutiles

recommandations d'usage – sois prudent, écris souvent –, j'ajoutai autre chose :

« Tu pourrais me donner de ses nouvelles, que je sache au moins ce qui se passe là-bas. »

Loin de moi l'idée que les mariages se font avec la bénédiction du Seigneur, sauf si, comme je l'ai souvent pensé, il a envie de voir ce qui se passera, de mettre ensemble des gens qui ne sont pas du tout destinés à s'entendre et de les regarder se bagarrer. Sinon, qu'est-ce que ça pourrait bien lui faire de savoir qui se marie, qui se sépare. Mais quand un homme et une femme vivent ensemble, dorment dans le même lit, partagent leurs repas et ont des enfants, la seule volonté du Seigneur ne suffit pas toujours à les séparer.

John n'écrivit pas souvent et ses lettres ne m'apprirent pas grand-chose. Deux années passèrent. M. Oatley était de plus en plus frêle et ne mangeait plus que du bout des doigts. J'avais grossi et redoutais l'épreuve que j'imposais à mes poumons chaque fois qu'il fallait que je monte jusqu'à ma chambre. Rien de spécial n'arriva. Jusqu'au jour où je reçus une lettre de John presque laconique.

« Papa est malade, écrivait-il. Je ne crois pas qu'il fera long feu. »

Alors je partis. Je ne peux pas expliquer pourquoi. Je n'ai jamais pu et ne le peux toujours pas. Je partis, voilà tout.

Je n'aurais pas pu choisir un plus mauvais moment. Les journaux avaient bien parlé de

sécheresse, mais ça ne voulait rien dire pour moi. Je ne pouvais pas imaginer ce que c'était. Les mots imprimés dans un journal n'ont guère la faculté d'émouvoir. On hoche la tête ; on dit quelle tristesse, et puis on tourne la page où d'autres mots vous annoncent une autre catastrophe tout aussi irréaliste.

Je constatai bientôt que la ferme Shipley n'était pour une fois pas moins bien lotie que les autres. Qu'ils eussent peu ou beaucoup travaillé, bûcheurs et fainéants se retrouvaient logés à la même enseigne. Pour des hommes comme Henry Pearl ou Alden Cates qui s'étaient échinés au travail toute leur vie, ça devait être encore pire de voir leurs fermes dans le même état que celle de Bram qui, lui, avait passé la moitié de la sienne à se reposer.

La prairie était comme frappée de stupeur. La poussière s'étendait sur les champs semblables de la tôle ondulée. Les maisons aux charpentes de bois étaient ratatinées et soumises, plus décolorées que jamais, parfois condamnées à l'endroit des fenêtres, comme si on leur avait bandé les yeux. Les clôtures de fils barbelés chancelaient misérablement sans que personne se préoccupât de les remettre d'aplomb. Le chardon prospérait, emblème de misère, et les fermiers le coupaient pour nourrir leur maigre bétail. Les corbeaux croassaient encore, et les fils télégraphiques continuaient de vibrer au-dessus des routes transformées en véritables planches à laver. Mais rien n'était plus comme avant.

Partout le vent brassait la poussière tel un vieillard sénile des feuilles mortes, la remuant et la soulevant au point de former un épais nuage de sable qui polluait l'atmosphère. La poussière semblait ainsi danser sous la poussée du vent. Languissant, le couple tournoyait de plus en plus vite, comme sur une tarentelle, jusqu'à ce que le vent se fatiguât et que la poussière retombât épuisée.

John vint m'accueillir à la gare. Il avait une vieille voiture, mais dont il n'utilisait pas le moteur. Elle était attelée à un cheval. Il vit l'étonnement dans mes yeux.

« L'essence est chère. Nous la gardons pour le camion, en cas d'urgence. »

À la ferme Shipley, les machines agricoles trop longtemps exposées aux intempéries agonisaient en offrant leurs vieux os rouillés au soleil. Les feuilles de mes lilas étaient toutes roussies et les branches cassaient net si on les touchait. La maison avait toujours été grise, si bien que de ce côté-là rien n'avait changé, mais le gel avait donné le coup de grâce au porche qui, construit en bois vert quand la maison avait été bâtie, gauchissait déjà depuis des années. À présent tout tordu, affaissé, il béait comme une bouche édentée.

Tirée par le cheval, notre voiture entra dans la cour en soulevant un nuage de poussière. Cela faisait évidemment belle lurette que mes soucis avaient rendu l'âme. Je les avais plantés derrière la maison pour qu'ils servent à faire des bouquets, et ils s'étaient reproduits tout seul, mais il n'en restait que quelques-uns à présent, ratatinés, petits

points oranges inattendus au milieu des mauvaises herbes, des pâturins et des chardons qui les étouffaient. Les tournesols avaient poussé près de la grange, comme toujours, nourris au printemps par la fonte des neiges, mais aucune eau ne les avait irrigués depuis. Leurs tiges étaient creuses et brunâtres, et leurs lourdes têtes pendaient semblables à des nids d'abeilles vides, car les pétales étaient tombés et les capitules avaient séché avant que les germes aient eu le temps de se développer. Dans le carré où jadis je cultivais radis, carottes et laitues, seuls croissaient les criquets, qui sautaient et stridulaient dans l'air sec.

« Cet endroit est complètement à l'abandon, dis-je. Ça me crève le cœur de voir ce qu'il en a fait.

— Qu'est-ce que tu aurais fait à sa place, dit John. Engagé un faiseur de pluie ? Demandé aux pasteurs de prier ou aux Indiens des montagnes de danser pour invoquer les dieux ?

— Je ne pense pas que ça justifie un tel laisser-aller. Ça lui donne une bonne excuse pour ne pas lever le petit doigt.

— Il n'est plus en mesure d'en faire plus, de toute façon.

— Comment est-il ? »

Il haussa les épaules. « Tu n'arrêtes pas de me le demander. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Qu'il va bien ? Je te l'ai dit, il est malade. »

Je savais qu'il l'était, et pourtant, quand je pensais à lui, je ne le voyais même pas comme il était au moment de mon départ. Je ne voyais que le Brampton Shipley que j'avais épousé, avec sa barbe noire, son visage osseux, et cette façon qu'il avait de hausser les épaules pour bien montrer qu'il se fichait éperdument des autres. J'arrangeai un peu ma robe. Je n'avais pas minci. J'étais trop ronde des hanches et de la poitrine, mais cette robe m'allait bien – une robe de cotonnade verte avec des boutons de nacre qui s'ouvrait sur le devant, et que j'avais achetée lors des dernières soldes d'automne.

La maison avait cette odeur de ranci qui vient des relents de vaisselle sale, de parquets souillés et de nourriture qui traîne sur une table. La cuisine était sens dessus dessous. Sur la table, la toile cirée était recouverte d'une couche de crasse et de graisse telle qu'on aurait pu y graver ses initiales. Une miche de pain trônait là, avec un couteau de boucher planté dedans comme une lance. Un essaim d'abeilles voltigeait autour d'une casserole remplie de compote de cerises. Sur un morceau de petit salé, une mouche éléphanterque et matriarcale travaillait sans pudeur à déposer ses œufs qui sortaient d'elle en grappes blanches.

« J'avais l'intention de mettre un peu d'ordre, dit John. Mais j'ai pas eu le temps. »

La maison n'aurait pas pu avoir pire allure que lui-même. Il portait une vieille salopette de Bram si empesée de crasse qu'elle aurait pu tenir debout toute seule. Il avait énormément maigri. Son visage émacié faisait penser

à une tête de mort et, pourtant, il souriait comme s'il était absolument enchanté de son apparence.

« Vous êtes la bienvenue dans votre château, Madame », dit-il en me faisant une révérence.

Je le regardai avec attention. Comment avais-je pu ne rien remarquer ? Une chose est sûre, il n'avait pas eu besoin de conduire la voiture. Son cheval l'aurait ramené les yeux bandés, comme jadis celui de Bram.

« Je n'aurais pas cru que tu avais les moyens de boire, dis-je.

— Suffit d'avoir un peu de cervelle, dit-il. De l'allant. Tu m'l'as assez répété. La boisson, nous la faisons nous-mêmes. Tout au moins moi. C'est le job de ma vie. Les cerises ne valaient rien du tout cette année, mais j'ai concocté un champagne grand cru à partir de pelures de pommes de terre. Ça te dirait d'y goûter ?

— Sûrement pas ! Où est ton père ?

— Il passe le plus clair de son temps dans le salon, ces temps-ci. Il s'en est pratiquement jamais servi, alors maintenant, le temps qui lui reste autant qu'il en profite. »

Je crois que personne n'avait donné le moindre coup de chiffon dans le salon depuis que j'étais partie. Le fauteuil de chêne doré dans lequel Jason Currie s'asseyait jadis quand il me faisait apprendre mes tables de multiplication, l'armoire vitrée, le canapé sculpté qui venait de chez les Currie – absolument tout était recouvert d'une épaisse

couche de poussière. Le tapis de mon père, reliquat des Indes britanniques, était encore là, mais tant de choses y avaient été répandues, sans compter les traces de boue, que c'est à peine si on pouvait encore distinguer ses motifs et ses couleurs d'origine.

Bram était assis dans un fauteuil, les jambes tournées en dehors, un très vieux sweater gris sur le dos, boutonné jusqu'au cou malgré la chaleur étouffante. Comment avait-il pu devenir aussi petit ? Sa magnifique carrure n'était plus. Il avait les épaules voûtées et il ne restait qu'un collier de poils clairsemés de sa belle barbe autrefois si fournie. Lorsqu'il me regarda, ce fut comme à travers un voile, avec des yeux doux, dénués de toute expression. Et moi j'eus plus que toute autre chose doublement honte, à ce moment-là, en me rappelant la façon dont, la nuit, j'avais pensé à lui ces dernières années.

Il ne me reconnut pas. Il ne prononça pas mon nom. Il se contenta de me regarder sans rien dire, puis il battit des paupières et détourna les yeux.

« L'heure de ta potion, Papa, dit John.

Je me demandai tout d'abord où il avait trouvé l'argent pour le docteur ou le pharmacien. Et puis je vis de quoi il retournait. John prit le pichet qui se trouvait par terre, remplit à nouveau son verre et le mit dans les mains du vieil homme, l'aidant à boire pour qu'il n'en répande pas trop sur lui.

« C'est comme ça que tu le soignes ? demandai-je.

— Ben oui quoi, dit John. Fais pas cette tête-là, mon ange. C'est ça qu'y lui faut.

— John..., m'écriai-je. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Chut. T'en fais pas. J'sais c'que j'fais.

— Vraiment ? Tu en es sûr ?

— Et toi, dit John avec une effrayante douceur. Et toi, toujours si sûre de toi ? »

John était le seul à s'occuper de Bram, à le laver, à le conduire aux toilettes, à nettoyer quand un accident arrivait, accomplissant tous ces rites avec un zèle et un rire diabolique tels qu'ils me semblaient à la fois sinistres et absurdes.

Jess et Gladys, les filles de Bram, vivaient toujours près de Manawaka. Mais elles ne venaient jamais le voir. Jour après jour et du matin au soir, il restait dans ce crépuscule perpétuel qui était le sien. Il lui arrivait de parler, la plupart du temps par bribes, sans terminer ses phrases, mais parfois aussi avec une certaine clarté qui n'était que momentanée, comme cette fois – la seule – où il parla de moi.

« Cette Hagar... J'aurais peut-être dû la tabasser ; elle aurait pas tant fait la fière. Qu'est-ce t'en penses ? Tu penses que j'aurais dû ? »

Je fus incapable de parler, à cause de l'amertume qui me serrait la gorge, et puis de la colère que je ressentais – contre personne en particulier, contre Dieu, peut-être, qui

nous a donné des yeux mais souvent aussi pour nous empêcher de voir.

Un jour, il me regarda comme s'il me reconnaissait.

« T'es venue pour donner un coup de main, pas vrai ? dit-il. C'est drôle... tu me rappelles quelqu'un.

— Qui ? » Par pure perversité je ne voulus pas lui dire, ou bien j'en étais tout simplement incapable.

Il semblait éprouver beaucoup de difficulté à réfléchir. Son visage devint gris sous l'effort.

« J'sais pas. Clara... peut-être. Ouais, c'est ça. »

Je ne lui rappelais que sa grosse vache à lait de première femme !

Un jour, j'allai en ville avec John pour livrer les œufs. Ces maudites poules étaient une bénédiction du ciel, il ne leur fallait pas grand-chose pour subsister. Si les humains pouvaient s'en tirer à moitié aussi bien, nous n'aurions eu aucun problème. Sur les marches du magasin Currie, nous croisâmes une jeune fille qui avait à peu près l'âge de John. Blonde, un tout petit peu trop grassouillette, mais assez jolie. L'air d'une écervelée, cela dit. Tout ce cinéma qu'elle faisait à l'intention de John, posant ses mains blanches sur la peau brune et poilue de son bras, roucoulant comme un pigeon. John la regardait d'un petit air goguenard, et elle en était tout excitée.

« Qu'est-ce que tu fais de beau ces temps-ci, John ?

— Rien. Samedi prochain, tu iras danser ?

— P'têt'bien...

— On s'y verra alors », dit-il, et elle eut l'air décontenancé, car elle avait espéré qu'il l'inviterait à y aller avec lui. Comment aurait-il pu ? Il n'avait pas de quoi se payer ce genre de choses. Lui et Bram vivaient principalement sur l'argent que je leur avais envoyé, et il pensait probablement que je n'apprécierais pas qu'il le dépense à sortir des filles. Ce en quoi il avait raison. Je n'aurais pas du tout apprécié.

Finalement, il daigna faire les présentations. « Mère..., voici Arlene Simmons. »

Je la regardai avec une attention accrue.

« La fille de Telford et de Lottie ?

— Celle-là même. »

Arlene. C'était bien de Lottie d'avoir choisi un prénom pareil, aussi ampoulé, tout comme cette façon de l'habiller quand elle était petite, avec plein de fanfreluches. John mit son bras autour des épaules de la jeune fille, salissant légèrement sa robe de piqué blanc.

« À très bientôt, hein ? » dit-il, et nous partîmes, lui sifflotant, moi quelque peu déroutée.

« Tu aurais pu te montrer un peu plus poli, dis-je en guise de reproche lorsqu'elle fut assez loin pour ne pas nous entendre. Ce

n'est pas qu'elle m'ait fait grande impression, mais tout de même...

— Poli ! » Il s'étrangla de rire. « Tu crois qu'c'est ça qu'elle veut de moi ?

— Qu'est-ce qu'elle veut... se marier avec toi ?

— Avec moi ? Sûrement pas. Elle n'épouserait jamais un Shipley. Ça lui plaît de s'faire peloter par l'un d'eux, c'est tout.

— Ne parle pas comme ça, dis-je sèchement. Je ne veux jamais plus t'entendre parler comme ça, John. En tout cas, ce n'est pas une fille pour toi. Elle est effrontée et...

— Effrontée ? Elle ? C'est un petit lapin, un vrai petit lapin en peluche.

— Elle te plaît, alors ?

— Tu veux rire ? Je la baiserais bien, c'est tout.

— Tu parles exactement comme ton père, dis-je. Avec la même grossièreté. Je voudrais bien que tu cesses. Tu n'es pourtant pas du tout comme lui.

— C'est là que tu t'trompes », dit John.

Un autre jour dans la rue, je tombai sur Lottie. Elle avait terriblement grossi, un véritable tas de graisse, et ses cheveux ondulés étaient devenus gris, comme les miens. Elle portait un tailleur en shantung bleu canard qui aurait eu beaucoup de chic sur quelqu'un de moins corpulent.

« Mais c'est Hagar ! gazouilla-t-elle. Ça fait plaisir de te revoir, après toutes ces années. Nous avons entendu dire tant de bonnes choses à ton sujet. Il paraît que tu as merveilleusement réussi, sur la côte. Et puis, cette belle situation... tu es dame de compagnie, à ce qu'on m'a dit, chez un vieux monsieur qui a fait fortune dans l'import-export ou quelque chose de ce genre.

— Tu auras mal entendu, alors, dis-je. Je suis sa gouvernante.

— Oh... » Elle eut l'air désolé, ne sachant que dire. « Vraiment ? On dit tellement de choses. Nous avons des nouvelles de gens de Manawaka qui sont allés vivre sur la côte par Charlotte qui vit là-bas depuis une éternité. Dieu sait d'où elle tire ses informations, mais elle n'a pas changé : elle est toujours bien renseignée. Tu te souviens d'elle, n'est-ce pas ? Charlotte Tappen, la fille du vieux docteur Tappen. Elle a épousé un des fils Halpern de Wachakwa. Il est dans les assurances, et il réussissait sacrément bien avant la crise. C'est vrai que maintenant ça ne va bien pour personne. Enfin, on se débrouille, et c'est ce qui compte, n'est-ce pas ? Arlene est venue passer l'été à la maison. Elle a fait des études d'économie domestique, sais-tu ? Et à présent elle enseigne à la ville. Je dois avouer que c'est une joie de l'avoir ici. Une femme perd beaucoup à ne pas avoir de fille. Tu es ici pour longtemps ?

— M. Oatley m'a donné un mois. Mais je lui ai trouvé quelqu'un pour me remplacer pendant mon absence. Je pourrais donc rester plus longtemps si c'est nécessaire.

— Quelque chose ne va pas, alors ?

— Bram va mourir, dis-je avec brusquerie, ne voulant pas m'étendre là-dessus.

« Mon Dieu, dit Lottie sans grande conviction. Mais je ne savais pas. »

John sortait souvent après le dîner, et j'étais réveillée à chaque fois par le bruit de la voiture attelée revenant à l'aube, au moment où l'horizon se découpe percé par la lumière du matin, avant même que les moineaux ne s'éveillent. Je n'ai jamais pris la peine de lui demander d'où il venait, persuadée qu'il ne me le dirait pas de toute façon. Ces baguenaudages m'étaient familiers. J'avais déjà connu ça autrefois.

« Qu'est devenu Charlie Bean ? demandai-je à John.

— Il est mort, dit-il. Y a quelques années de ça. On l'a retrouvé près des écuries Doherty, dans la neige, gelé. Il avait bu, probablement. Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé.

— Ça fait un bon à rien de moins dans le pays, si tu veux mon avis. »

En fait, je n'avais pas voulu dire ça. C'était une sorte d'automatisme, le genre de réponse qu'on attendait de moi et que moi aussi je me serais attendue à faire. Charlie n'avait pas de famille, il était mort seul, et j'imagine que pas âme qui vive à Manawaka n'avait dû assister à ses funérailles.

« Ce n'était pas un mauvais bougre, dit John. Il me donnait toujours des bonbons, quand j'étais gosse, et me laissait monter avec lui dans le traîneau du vieux Doherty – un superbe traîneau noir tiré par deux chevaux, avec une banquette rembourrée et une couverture en vraie peau de bison qu'on se mettait sur les jambes. »

J'avais du mal à m'imaginer Charlie Bean dans ce rôle de dispensateur de bonbons et de promenades en traîneau. Il me semblait que cet homme-là n'était pas le même que celui dont j'avais le souvenir.

« Je ne l'ai jamais su.

— Si je te l'avais dit, tu m'aurais pas permis d'y aller, dit John. Ou tu t'aurais fait du mauvais sang, me voyant déjà éjecté, enseveli sous la neige ou en train de me rompre le cou. T'as toujours pensé qu'une chose terrible allait m'arriver.

— Moi ? Eh bien quoi, c'est normal de s'inquiéter pour son fils. Rien de plus naturel. Qu'est-ce qu'il y a encore que je n'ai jamais su ? »

Il sourit. « Oh, des tas de choses, j'imagine. Après que tu m'as défendu de traverser le viaduc, on a eu l'idée d'un nouveau jeu, moi et les fils Tonnerre. Ça consistait à se mettre au milieu et à voir qui resterait là le plus longtemps quand le train arrivait. Au dernier moment, on sautait de côté par-dessus le garde-fou et on se laissait glisser le long d'une poutrelle jusqu'en bas dans la rivière. On parlait toujours de rester là pendant que le train passerait. On avait calculé que si on

se couchait par terre il y aurait juste assez de place entre le train et le garde-fou. Mais jamais aucun d'nous n'a eu le cran de le faire.

— Je ne pensais pas que tu avais continué à voir ces gars-là.

— Oh, mais si ! C'est même à Lazare Tonnerre que j'ai donné mon épingle de kilt, en échange de son couteau. Probable qu'il l'a encore, pour ce que j'en sais.

— Et le couteau, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Parti en fumée, dit-il. Un jour je l'ai vendu pour m'acheter des cigarettes. Ça n'avait rien d'un couteau exceptionnel.

— *Je combats qui ose*, dis-je.

— Quoi ?

— Oh... rien. »

Un après-midi, je demandai à John de me conduire au cimetière de Manawaka.

« Pourquoi veux-tu aller là-bas ? me demanda-t-il.

— Pour voir si la tombe des Currie est entretenue. Mon père avait laissé de l'argent à la municipalité pour qu'elle s'en occupe.

— Seigneur ! soupira John. Bon, eh bien allons-y, alors. »

Étant sur la colline, le cimetière n'était pas du tout protégé du vent, au contraire, mais il n'y faisait pas plus frais pour autant, car le

vent était si chaud et si sec qu'on avait la sensation qu'il vous racornissait les narines. Près de la route, les épicéas se dressaient noirs, adossés au soleil. Pas d'autre bruit ce jour-là que le cliquetis continu des criquets sautant comme des jouets mécaniques. Le caveau familial avait bien été entretenu, ses plantes avaient même été arrosées. Les pivoines poussaient plus luxuriantes que jamais à l'intérieur du carré, alors qu'à l'extérieur l'herbe et les fleurs sauvages s'étaient flétries et décolorées au point de ressembler à des fleurs séchées.

Mais il y avait quelque chose de changé, et l'espace d'un instant je ne pus en croire mes yeux, imaginer qu'on avait pu faire une chose pareille. L'ange de marbre gisait face contre terre, au milieu des pivoines, et un bataillon de fourmis noires courait dans les boucles de ses cheveux de marbre blanc. Près de moi, John se mit à rire.

« Notre bel ange a fait un sacré plongeon ! »

Je me tournai vers lui, consternée. « Qui a bien pu faire ça ? »

— Comment veux-tu qu'je sache ?

— Il faut qu'on le relève. On ne peut pas le laisser comme ça.

— Relever ce machin-là ? Jamais de la vie. Ça doit peser une tonne.

— Très bien... » J'étais furieuse contre lui. « Si tu ne veux pas le faire, je m'en chargerai.

— T'es folle, dit John. T'y arriveras jamais.

— Ça m'est égal. Je ne le laisserai pas comme ça, un point c'est tout. »

Ma voix claquait dans l'air sec. Je suffoquais, au bord des larmes.

« Bon, bon, ça va, dit-il. Je vais l'faire, puisque tu y tiens. Mais t'étonne pas s'il s'écroule et qu'je m'casse quelque chose. Ce serait beau, non, de se fracturer la colonne vertébrale parce qu'un maudit ange de marbre vous tombe dessus. »

Il se plaça de façon à appuyer ses épaules contre la tête de l'ange et souleva avec effort. Son visage émacié se couvrit de sueur et une mèche de cheveux tomba sur son front. J'essayai de l'aider, mais ne réussis qu'à le gêner, sentant la pierre résister sous ma poussée. Nous étions comme deux taupes grattant la poussière par un après-midi brûlant. Je craignais pour mon cœur. Une crainte qui ne me quittait plus depuis que j'avais grossi. Je pensais que si je tirais trop sur lui, je me viderais de ma vie en gargouillant comme l'eau d'un évier dont on a ôté le bouchon. Je m'écartai donc pour laisser faire John.

J'aurais voulu le voir tel Jacob lutter avec l'ange, le battre, lui extorquer une bénédiction par la force. Mais non. Il transpirait et grommelait entre ses dents. Il glissa, se cognant le front contre une oreille de marbre, et poussa un juron. Je vis les muscles de ses bras se contracter, enfler, et enfin la statue bougea puis bascula pour se retrouver de nouveau sur ses pieds. John s'essuya le front du revers de la main.

« Là, tu es contente ? »

Je regardai, et là encore je ne pus le croire. Quelqu'un avait peint sa bouche de marbre lippue et ses joues rebondies avec un bâton de rouge à lèvres. De la terre était restée collée dessus, mais l'horrible rose était tout de même bien visible.

« Eh ben ! V'là aut'chose, dit John comme se parlant à lui-même.

— Qui a bien pu faire une chose pareille ?

— Tu veux que je te dise ? Laisse-le comme ça. Je trouve qu'il est nettement mieux. »

J'ai toujours détesté cette statue. J'aurais été ravie de la laisser comme ça. Aujourd'hui je regrette de ne pas l'avoir fait. Mais à l'époque, c'était impossible.

« Le caveau des Simmons est juste de l'autre côté de l'allée, dis-je, et Lottie vient chaque samedi déposer des fleurs sur la tombe de la mère de Simmons, je le sais. Crois-tu que j'aimerais la voir mettre son nez par ici et aller raconter ça à tout le monde ?

— Et tu en serais déshonorée à jamais, dit John. Tiens, prends mon mouchoir. Je vais même cracher dedans pour toi. Ça devrait faire l'affaire. »

Mais le rouge à lèvres était plus tenace que je ne pensais, et j'eus beau frotter la pierre, il y resta une légère trace de fard. Après cela nous quittâmes le cimetière.

« Qui pourrait avoir fait ça, dis-je. Qui serait capable d'un acte aussi gratuit ?

— Comment veux-tu que je le sache ? dit de nouveau John. Un ivrogne, probablement. »

Il savait très bien que je n'en croyais rien, mais il n'ajouta pas un mot de plus.

Marvin vint voir Bram pendant ses vacances. Il ne resta que quelques jours, et lui et John passèrent les trois quarts du temps en bisbilles. J'ai toujours détesté les entendre se chamailler. Ça me donnait mal à la tête. Je me disais, comme quand ils étaient plus jeunes, que ce qu'ils ressentait ou la raison de leurs disputes n'avait pas vraiment d'importance pour moi, si seulement ils pouvaient se taire.

« Tu ne peux pas rester ici, disait Marvin. Regarde le nombre de gars qui partent chercher du travail à la ville. Les deux plus jeunes fils de Gladys sont déjà partis depuis des mois. Même si les choses allaient mieux ici, tu ne connais absolument rien à l'agriculture. Tu as grandi dans une ville.

— Je vais bénéficier d'une aide sociale, à l'automne, dit John. Au moins j'ai plus d'espace ici que je n'en aurais dans une chambre de quatre mètres sur deux, même si c'est là que tu préférerais que je sois – pour garder un œil sur moi, je suppose.

— Je me demande bien ce que tu as à faire de tant d'espace, dit Marvin, sauf pour fabriquer tes mixtures alcoolisées. Tu pourrais toujours avoir ta chambre chez M. Oatley quand Maman y retournera.

— Je ne laisserai pas Papa.

— Au train où tu vas, tu n'auras pas à t'inquiéter de ça bien longtemps.

— Et pourquoi tu ne viens pas t'installer ici, Marv, si tu penses que tu ferais mieux que moi ?

— Ne dis pas de conneries. Pour rien au monde Doris ne viendrait vivre ici, et puis je dois penser au petit Steven, et au bébé qui va arriver. Ça va bientôt faire dix ans que je travaille pour Britemore, et je peux t'assurer que je continuerai aussi longtemps qu'ils me garderont.

— T'as ta petite vie parfaitement organisée, pas vrai Marv ? Est-ce que t'es toujours placeur, à l'église ? Peut-être bien qu'ils vont t'élever au rang de sacristain.

— Suffit, j'en ai assez entendu, dit Marvin. Tout ce que j'ai, je l'ai gagné par mon travail, en tout cas. Qu'est-ce que tu crois que je ressens quand chaque semaine je vois des gars perdre leur travail ? Comment puis-je savoir si ça ne va pas être bientôt mon tour ? Plus personne ne fait repeindre sa maison, par les temps qui courent. T'es pas le seul à être dans une mauvaise passe. Ils embauchent des tas de chômeurs pour travailler à l'entretien des routes, en ce moment, mais je parie n'importe quoi que t'es même pas allé voir.

— Ferme-la, dit John. Qu'est-ce que t'en sais ?

— Manier une pioche évidemment, c'est pas assez bien pour toi. J'ai travaillé comme

bûcheron, moi, et même sur les docks quand je suis revenu de la guerre.

— Ouais, c'est ça. T'étais un de nos braves petits héros, parfait comme toujours.

— J'avais dix-sept ans, dit Marvin d'une voix dure. Tu ne peux pas comprendre. »

J'aurais voulu lui demander, à l'époque, ce qui s'était passé pendant la guerre, où il était allé et ce qu'il avait enduré. J'aurais voulu lui dire que j'étais prête à l'écouter, qu'il pouvait tout me raconter. Mais je ne pouvais pas. Trop de temps s'était écoulé depuis. Il ne m'en aurait pas parlé de toute façon. Pour moi, Marvin était le soldat inconnu, celui dont on ne saura jamais le nom.

« Oh, Marv ! dit John soudain abattu, comme frappé, vidé de sa rage. J'ai dit ça comme ça, je t'assure, j'en pensais pas un mot. »

Mais Marvin était bien incapable d'accepter ce revirement sans être profondément embarrassé.

« Ça va, ça va, dit-il très vite. Écoute, tu repars sur la côte dès que tu peux, John, et je ferai tout mon possible pour t'aider à trouver un boulot. Au moins, chez M. Oatley, tu n'auras pas de loyer à payer. »

John pressa ses mains l'une contre l'autre.

« Non, dit-il au bout d'un moment. Je ne veux pas me disputer avec toi là-dessus, Marv. Mais je n'y retournerai pas. Vivre chez les autres, c'est fini pour moi. »

Pour ce qui est de son père, Marvin aurait tout aussi bien pu ne pas être là. À aucun moment Bram ne le reconnut. N'empêche, le soir de son départ, je l'entendis entrer dans la chambre de Bram et lui parler de sa voix de basse.

« Papa..., disait-il. Je suis désolé, Papa. »

Bram était éveillé, ou tout du moins aussi éveillé qu'il lui était possible de l'être.

« Qui est-ce ? Qu'est-ce que tu dis ? murmura-t-il d'une voix agitée. Désolé ? Et pourquoi donc ? »

Marvin ne répondit pas. Peut-être ne le savait-il pas lui-même.

Quand Bram parlait de moi à John, il disait « cette femme », comme si j'étais la femme de ménage. Une fois seulement, c'était la nuit, je l'entendis appeler – *Hagar* ! Je courus dans sa chambre, mais il ne faisait que parler dans son sommeil. Il dormait recroquevillé et fragile dans le grand lit où nous nous étions accouplés, et j'eus un haut-le-cœur en pensant que j'avais dormi avec cet homme qui avait maintenant l'air d'un petit enfant très vieux. En le regardant ainsi, une part de moi-même le rejetait, pour ce qu'il avait été, et en même temps je l'aurais volontiers ramené de là où il avait sombré, pour lui dire moi aussi ce que Marvin lui avait dit, quoique avec autant de perplexité, car je ne savais pas qui blâmer pour la façon dont les choses avaient tourné. Je mis ma main sur son front et vis que la peau et les cheveux étaient légèrement humides, comme ceux des enfants dans la touffeur des nuits d'été. Mais il n'y

avait rien que j'eusse pu faire pour lui, rien dont il pourrait avoir besoin à présent, si bien que je retournai dans l'ancienne chambre de Marvin où je dormais maintenant.

Nous le trouvâmes mort un matin. Il était mort pendant la nuit, sans bruit et sans personne près de lui. À l'époque, je pensais que quelqu'un aurait dû être à son chevet, que ça avait de l'importance, et je me suis reprochée de ne pas m'être réveillée. À présent je n'en suis plus si sûre. Dans la mort, il ne ressemblait pas du tout à Brampton Shipley. Son cadavre semblait être celui d'un vieil homme inconnu. Voilà, il n'y a rien d'autre à en dire.

Marvin fut dans l'impossibilité de revenir à Manawaka pour les funérailles, mais il envoya de l'argent pour contribuer aux frais. Dans la même lettre, il me disait que Doris avait eu une fille et qu'ils l'avaient appelée Christina. J'étais intérieurement si déchirée par la mort de Bram que je ne prêtai guère attention à cette nouvelle. Je ne pouvais pas savoir que ma petite-fille Tina deviendrait si chère à mon cœur.

Les filles de Bram se déplacèrent, mais juste pour verser une larme de circonstance et se disputer les quelques objets ayant appartenu à leur mère et qui leur revenaient de droit. Ensuite elles repartirent. Fâchées de ce qu'il ne leur avait pas laissé la maison, elles ne prirent même pas la peine de rester pour l'enterrement. Je ne vois d'ailleurs pas pour quelle raison il la leur aurait laissée. Elles n'avaient jamais fait grand-chose pour lui.

Les Shipley n'avaient pas de caveau familial au cimetière, Gladys et Jess voulaient qu'on l'enterre aussi près que possible de sa première femme, mais je mis mon holà. Je le fis inhumer dans le caveau des Currie, et sur la stèle de marbre rouge qui se dressait près de la blanche statue, je fis graver son nom, si bien que sur la pierre on pouvait lire *Currie* d'un côté et *Shipley* de l'autre. Je ne sais pas pourquoi je pris cette décision. Simplement, j'avais le sentiment que c'était ce que je devais faire.

Je demandai tout de même à John si j'avais eu raison d'agir ainsi.

« Je pense que ça n'a aucune espèce d'importance, dit John d'un ton las. Il est mort. Il n'en saura rien. Lui et les Currie, ce ne sont que les deux côtés d'une même médaille, de toute façon. Alors autant les réunir. »

Je ne sais pas ce qu'il entendait par là. Il ne voulut pas le dire. Je ne sais pas non plus lequel de nous deux était le plus attaché à Bram ou si nous y étions l'un et l'autre vraiment attachés. Je sais que je lui avais constamment fait des remarques dans le passé, mais Dieu sait que j'avais mes raisons. Malgré tout, il avait compté pour moi. John l'avait lavé, nourri, aidé à mourir – jusqu'à quel point, lui seul le savait. Quant à savoir s'il avait vraiment fait ce qu'il fallait et dans quel esprit il l'avait fait, Dieu seul le sait.

Mais quand après l'avoir enterré, nous rentrâmes chez nous et que le soir tombant nous allumâmes les lampes, ce fut John qui pleura, pas moi.

Chapitre 7

Je m'éveille, taquinée par le soleil. Pourquoi suis-je pleine de courbatures ? Que m'arrive-t-il ? Et puis je prends conscience de l'endroit où je suis et constate que j'ai dormi tout habillée, même avec mes chaussures, et que je n'ai qu'un léger cardigan pour me tenir chaud. Quelque chose me dit que je devrais sortir de cet endroit confiné, aller respirer un peu d'air ; pourtant, je n'ai aucune envie de bouger. Doris me servait mon petit déjeuner au lit quand j'avais particulièrement mal dormi. Si je retournais à la maison, elle le ferait encore, j'en suis sûre.

L'espace d'un instant, je suis terriblement tentée. Je pourrais faire l'effort de grimper les deux cents marches de terre, sortir de cette vallée perdue, m'éloigner de la mer et de cette forêt menaçante, trouver quelqu'un à qui j'expliquerais tranquillement ma situation et à qui je demanderais de bien vouloir m'accompagner jusqu'au poste de police le plus proche...

Non. Je ne ferais pas ça. Je les vois d'ici, les policiers de Shadow Point, ombres tout aussi menaçantes, tas de fouineurs, limiers fantômes flairant les personnes louches et les pistes insolites, espèce de vampires m'écoutant ânonner mon histoire en souriant de toutes leurs dents. Je me vois en train d'attendre et de transpirer, assise sur une chaise inconfortable et dure, les mains jointes avec humilité, tandis que les uniformes noirs seront, eux, en train de parler avec assurance

au téléphone, serrant amoureusement le combiné en me regardant comme si j'étais folle ou évadée de prison. Peut-être même m'enfermeront-ils jusqu'à ce que Marvin arrive, de peur que je ne pique une crise et qu'en exécutant ma danse éléphanterque je n'envoie valser tous leurs documents. Je ris à cette idée, car c'est précisément ce que j'aimerais faire, rien que pour voir leurs visages de fouines se décomposer de stupéfaction.

Si je rentrais à la maison, Doris serait trop contente de pouvoir dire qu'elle avait toujours su qu'on ne pouvait pas me quitter des yeux un seul instant. Je la vois d'ici soupirer et se glisser vers Marvin avec ses commentaires. Et puis elle...

Mais oui ! J'avais presque oublié. Ils me caseraient dans la voiture et iraient me livrer aux infirmières de cette maison de retraite comme un vulgaire paquet de vieux vêtements. Et je ne pourrai plus jamais m'échapper. On ne sort de ces endroits-là que les pieds devant, dans une caisse en bois. Je ne me laisserai pas faire. Les limiers, les chasseurs, qu'ils aillent se faire pendre, tous autant qu'ils sont.

Maintenant que j'ai pris ma décision, je m'aperçois que je suis toute déshydratée. Je n'ai pas bu une seule goutte d'eau depuis... Je ne me souviens pas depuis combien de temps. Des siècles. Ça n'a rien à voir avec ce que je croyais qu'on ressentait quand on souffre de la soif. Ma gorge ne brûle pas, ne me semble même pas particulièrement sèche. Mais c'est comme une boule qui l'obstrue, et ça me fait mal quand j'avale. Je

ne peux pas boire de l'eau de mer – ne dit-on pas que c'est toxique ? Bien sûr. *De l'eau de l'eau partout, et pas une seule goutte à boire.* C'est tout à fait la situation dans laquelle je suis. Mais quel albatros ai-je donc tué ? Allons, allons, remue-toi vieux loup de mer, lève-toi de cette couche nauséabonde et sors voir un peu si tu ne vas pas pouvoir trouver quelque chose.

Presque gaiement, quoique je n'aie vraiment pas de raisons de me réjouir, je me lève avec une certaine lenteur et mets mon chapeau, non sans avoir pris soin de le débarrasser au mieux de toute la poussière dont il est recouvert. Je prends mon sac à provisions et m'aventure dans les escaliers, puis dehors.

C'est une belle matinée d'été, calme et ensoleillée. La vieille conserverie se dresse, paisible, rassurante à présent, dans l'air tiède, et je peux entendre le clapotis cadencé de l'eau contre les planches du débarcadère. Le sol est humide. Il a dû pleuvoir pendant la nuit. Les arbres ont été dépoussiérés. Chaque feuille a été lavée par la pluie et une mosaïque de verts s'offre à mes yeux, allant du vert tilleul au turquoise en passant par le vert bouteille et le vert émeraude. Je suis émerveillée par une telle variété de nuances.

Des moineaux, toute une clique, lancent leurs cris rauques plus impressionnants qu'eux, battent des ailes, tournoient et s'élancent comme ivres d'allégresse. Je les suis, envieuse et admirative. Je marche tranquillement, mais uniquement parce que je ne peux pas faire autrement. Ils s'arrêtent, virevoltent, se posent, et je comprends soudain ce qui les

anime. Près d'une remise, un vieux seau tout rouillé a recueilli pour eux l'eau de pluie. Et pour moi. J'ai toujours aimé les moineaux. Et voilà qu'ils m'ont conduite jusqu'ici, vers mon puits, source on ne peut plus naturelle dans ce désert.

Aussi poliment que possible, j'agite les bras et chasse les oiseaux qui, à distance, rouspètent contre moi. L'eau est trouble, elle a un goût de terre, de feuilles mortes, de rouille, mais c'est mieux que rien. Ignorant le cri réprobateur des moineaux, je m'empare du seau et m'en vais le déposer dans l'entrée de ma demeure. Je suis désolée de les en priver, mais dans ce monde il y a de grandes chances pour que personne ne prenne soin de vous si vous ne vous en chargez pas vous-même.

J'emprunte le sentier qui descend vers la mer. Une forte odeur de poisson flotte dans l'air salin. La grève est couverte de galets blancs polis par les vagues, qui glissent et s'entrechoquent sous mes pas incertains. Des espars, probablement des bômes cassées venues s'échouer sur la plage gisent là semblables à des bancs naturels. La mer est d'un vert transparent. Là où elle est profonde, j'aperçois des pierres que l'eau fait miroiter comme des grenats, des opales, des blocs de jade, alors qu'elles sont normalement plutôt ternes, brun foncé, vert olive ou ardoise. Des algues flottent en un magma qui fait tache sur la mer, languissantes comme une sirène traînant après elle les filaments et les feuilles dentelées de sa chevelure brunâtre. Quelques coquillages ayant jadis contenu des

palourdes, vidés par les mouettes, peut-être, font saillie sur le sable mouillé, pareils à des soucoupes jetées au rebut sur un tas d'ordures maritimes. Un crabe chemine tranquillement sur ses pinces.

À une courte distance, j'aperçois deux enfants qui jouent sur la plage. Tout d'abord alarmée, je m'apprête à faire demi-tour avec l'intention de me cacher dans les buissons, puis je me rends compte que c'est ridicule, que je n'ai aucune raison de les craindre et je m'assois sur une bille pour les regarder. Ils ne m'ont pas vue. Ils sont absorbés, totalement pris par leur jeu. Un garçon et une fille qui doivent avoir environ six ans tous les deux. Lui, a des cheveux noirs et raides. Ceux de la fillette sont châains, longs et retenus en une queue de cheval par un élastique. Ils jouent visiblement à la dînette. Le garçon cherche des coquillages. Il trotte, tête baissée, scrutant le sable, se penchant de temps à autre pour en ramasser un. Puis il va les rincer et revient auprès d'elle.

« Tiens, dit-il. Ceux-là peuvent servir de bols.

— Non, réplique-t-elle. Ça sera les assiettes. On a assez de bols. Regarde, je les ai tous arrangés, et on a même à manger. »

Tout a été parfaitement ordonné et organisé par ses mains. Elle a aligné des coquillages et des morceaux d'écorce sur une bille et les a remplis de bonnes choses – de la mousse, des cailloux, des fougères pour la salade verte et une ou deux fleurs pour le dessert.

« Ça c'est le buffet, dit-il. On n'a qu'à poser les assiettes là, en pile.

— Non, c'est pas le buffet, Kennie. C'est la table et faut qu'on mette les assiettes dessus, une pour chacun. Là... donne. »

Petite idiote. Elle n'a rien compris. Pourquoi ne lui fait-elle pas un petit compliment ? Elle est si péremptoire avec lui. Il va vite en avoir assez. Je meurs d'envie de l'avertir... attention, attention, tu vas le perdre.

Les rameaux se dessècheront, les racines mourront.

Vous serez tous délaissés et jamais ne saurez pourquoi.

Crois-moi, ma fille. Tu le regretteras.

« Regarde, dit-elle avec suffisance. C'est comme ça qu'on les met. »

Elle a si bien mis la table. Il donne un coup de pied dedans, faisant trembler tout le service. Un plat tombe, et son rôti de mousse premier choix se répand sur le sol.

« Oh, t'as tout démolé, crie-t-elle. Espèce d'idiot ! T'es qu'un pauvre imbécile !

— Je m'en fiche, dit Kennie sur un ton maussade. Tu veux toujours jouer à la dînette. C'est pas drôle. »

Et là – je ne peux pas m'empêcher – je cède à la terrible tentation d'arranger les choses.

« Bonjour ! » Je les ai interpellés d'une voix douce pour ne pas les effrayer. « J'ai de la

vraie nourriture, ici. Vous voulez que je vous en donne pour votre dînette ? »

Ils bondissent, se rapprochent l'un de l'autre et me regardent, les yeux écarquillés. Je leur souris gentiment en montrant mon sac à provisions. Ils sont intimidés. Peut-être n'aurais-je pas dû leur parler de nourriture. Leur mère leur a très probablement dit de ne jamais en accepter des étrangers.

Le garçon prend la fillette par la main.

« Viens, dit-il avec brusquerie. Maintenant faut qu'on rentre. » Elle lui tient la main bien fort et, comme il allonge le pas, elle trotte à ses côtés en silence. Mais quand ils atteignent les buissons, je les entends courir, courir comme si leur vie en dépendait. J'en reste bouche bée, me disant que j'ai dû sous-estimer cette fillette. À moins que ce ne soit le garçon que j'aie sous-estimé ?

Et puis soudain, je réalise que j'ai dû leur faire terriblement peur. Idiote que je suis. Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ? Ils n'ont vu qu'une grosse bonne femme décrépie, une robe toute chiffonnée, un chapeau noir garni de fleurs artificielles bleues qui pendouillent sur le côté (complètement déplacé, ici), et cette invite dans le regard, sans compter le sac à provisions plein de taches de gras. Et voilà qu'ils se prennent pour Hansel et Gretel, courant tête baissée à travers bois, se demandant comment faire pour éviter la fournaise. Pourquoi me suis-je manifestée ? Il faut toujours que je me mêle d'intervenir. Je soupire encore et encore en pensant à leur départ précipité. S'ils avaient

attendu ne serait-ce qu'un moment, j'aurais pu leur dire que je ne leur voulais aucun mal. Mais ils ne m'auraient pas crue. Cela ne sert à rien de regretter. Pourtant, comme j'aurais aimé pouvoir les observer plus longtemps, les regarder s'activer, le geste sûr, pleins de vie, voir le soleil dorer leur peau et blondir le duvet de leurs petits bras. J'étais trop loin pour voir ça, en réalité, ou pour respirer sur eux la poussière de l'été et cette odeur d'herbe tendre, de soleil et de sueur qu'exhale le corps d'un enfant lorsqu'il fait chaud. Ce ne sont plus que des souvenirs qui datent d'il y a bien longtemps.

Je n'ai encore rien mangé aujourd'hui. J'ai oublié. Je fouille dans mon sac et en sort les biscuits ainsi que deux triangles de Vache qui rit. J'enlève le papier argenté à l'aide de mes ongles, puis le remets dans le sac ; je n'ai jamais pu supporter les gens qui laissent des détritrus sur les plages. Les biscuits sont secs et beaucoup trop salés, et le fromage a un goût qu'on imaginerait volontiers être celui du savon de Marseille. Je n'ai pas mangé de ces petits fromages depuis longtemps. Il me semble qu'ils étaient de bien meilleure qualité jadis. Ils étaient délicieux. Tout est si mal fait de nos jours, avec des produits qui ne valent rien mais qu'on paie des prix exorbitants. J'avale ce fromage pour me sustenter, mais je n'en tire aucun plaisir. J'ai de nouveau ce goût de bile amer dans la bouche.

Mes intestins n'ont pas fonctionné aujourd'hui. C'est probablement pour ça que j'ai cette nausée. Comme je sens un tiraillement dans le ventre, je ramasse mon sac et m'en

retourne, passe devant les bâtiments silencieux et entre dans la forêt qui s'étend sur toute la colline. Je n'irai pas bien loin. Juste assez pour me mettre à couvert. La marche est pénible. Je dérape sur les aiguilles de pins qui jonchent le sol en un épais tapis brun. En m'enfonçant dans le bois, je me prends les pieds dans les fougères et trébuche contre les branches pourries qui gisent çà et là, semblables à de vieux os éparpillés. Les cèdres me cinglent le visage et mes jambes sont lacérées par les ronces. J'ai peur de perdre l'équilibre en mettant le pied sur une dénivellation couverte de bois pourri et de feuilles moisies.

Et je tombe bel et bien. Mes pieds ont glissé sur de la mousse humide, et me voilà par terre. Je me suis écorché les coudes sur de l'écorce rugueuse, et sur mes jambes, à travers mes bas, le sang coule de mes égratignures. Sous mes côtes la douleur s'est réveillée, lancinante, et j'entends les battements de mon cœur qui l'accompagnent à contretemps.

Je ne peux pas bouger. Je n'arriverai pas à me relever. Je suis coincée ici comme une bête à bon Dieu tournée sur le dos, gesticulant pour alerter quelqu'un qui ne viendra pas. Je suis seule et sans espoir d'être secourue. J'entends le bruit d'un sanglot et réalise que je suis en train de pleurer, de chagrin plus que de douleur. J'ai mal partout, mais le pire c'est ce sentiment d'impuissance.

Je deviens folle de rage. Je jure comme Bram, et dans cette forêt tranquille je hurle tous les blasphèmes qui me viennent à la

bouche. On dirait que la colère me donne des forces, car je m'agrippe à une branche, sans me soucier de savoir si elle est couverte d'aiguilles ou d'épines, et je parviens à me relever d'un seul coup. Là. Là. Je savais bien que je pouvais me relever toute seule. Debout, aussi fière que Napoléon ou Lucifer, je contemple cet empire désertique que j'ai conquis.

Mes intestins me rappellent la raison de ma venue ici. Je m'accroupis et pousse tant que je peux. Rien. Quelle écervelée je fais de ne pas avoir pensé à emporter des laxatifs. Je me sens verrouillée du dedans comme une chambre forte dont on n'a pas la clé. Plus tard, peut-être. Ne nous tracassons pas pour ça. Ignorons la chose ; elle ne mérite pas qu'on s'y arrête. Je ne vais pas me laisser asservir par cette ignominie. Mais quand vous êtes toute gonflée, quand vous transpirez et tremblez à force d'essayer, et cela en vain, il est difficile de penser à autre chose. Vous en subissez l'indignité. Au moins, il n'y a personne ici pour me voir, c'est déjà ça.

Je me rhabille et m'assois sur un tronc d'arbre déchu. Me reposer un instant. Rien ne presse, maintenant. J'aime cet endroit tout plafonné de bleu et de vert, frais à l'ombre et chaud au soleil, où personne ne vient m'embêter. Peut-être suis-je venue ici non pour me cacher mais pour mourir. Si je reste tranquillement assise et que j'invite mon cœur à cesser de battre, m'obéira-t-il ?

Mais je ne peux pas rester tranquille plus de deux secondes d'affilée. Je n'ai jamais pu. Bien que ce soit l'endroit idéal, ce n'est peut-

être pas l'heure, et je peux voir comme dans un miroir sans fond que je n'ai aucune envie de devancer l'appel, ne serait-ce que d'une seule seconde.

Je m'aperçois tout à coup que la forêt n'est pas du tout silencieuse, qu'une foule de créatures la peuplent, détalant ici et là en d'innombrables et mystérieux va-et-vient. Une file de fourmis traverse le tronc d'arbre sur lequel je suis assise. Elles cheminent solennelles et à la queue-leu-leu vers quelque minuscule bataille ou festin de charognard. Une limace géante rampe à mes pieds, suintant et progressant avec une infinie lenteur comme un ruisseau qui stagne. Mon tronc d'arbre est couvert de mousse. J'en arrache et il en vient une grosse motte dans ma main, frisée comme une touffe de cheveux, sorte de perruque verte convenant très bien à quelque hibou juge d'un tribunal statuant sur le sort des geais voleurs et des nécrophores. Près de moi pousse une plaque fongique, dessous velouté couleur de champignon, sur laquelle mon doigt laisse une empreinte quand je la touche. J'aperçois également des pinceaux indiens à capsules rouges... Ça, c'est pour le greffier. Il ne reste plus qu'à réunir les moineaux pour faire office de jurés. Mais je suis persuadée qu'ils me condamneraient en un clin d'œil, hélas.

Je me lasse de ce jeu. Je joue comme les enfants de tout à l'heure. Je n'ai rien de mieux à faire. Et voilà que je me souviens de ces autres enfants qui jouaient eux aussi, jadis, mais d'une tout autre manière.

Après la mort de Bram, je télégraphiai à M. Oatley pour lui dire que mon frère venait de mourir. Je ne pouvais décemment pas lui dire mari, puisque j'étais censée être veuve depuis dix ans. M. Oatley accepta que je prenne quelques semaines de plus, tout en me demandant dans sa lettre de ne pas rester absente trop longtemps car il n'aimait pas beaucoup ma remplaçante. Je serais volontiers partie s'il n'y avait eu John que je ne voulais pas laisser seul aussi vite.

Les jours s'écoulaient tout doucement, les soirées aussi, comme le sable d'un sablier. John était presque toujours sorti. Je me faisais du souci et le réprimandais, mais il me répondait toujours qu'il n'y avait rien à faire dans la maison. Seule, je serais devenue folle si je n'avais trouvé à m'occuper. Je nettoyai la maison de fond en comble, et Dieu sait qu'elle en avait besoin. Cela faisait des années qu'on n'avait pas touché au grenier. Parmi les vieux journaux et les fauteuils à bascule cassés, je trouvai un coffret en noyer verni avec une incrustation de nacre sur laquelle avait été gravé *Clara Shipley*. À l'intérieur, un signet, du genre de ceux qu'on met dans une Bible, et un large ruban bleu avec, cousu dessus, une petite pièce sur laquelle une devise avait été brodée au petit point.

Pas de croix, pas de couronne.

Je me demandai si c'était Clara qui avait brodé ça ; quand elle était encore jeune fille, peut-être, mais avec ses doigts tout boulinés, je ne pouvais pas l'imaginer tirant l'aiguille, encore que je croirais volontiers que

son côté bûcheur et emporté ait eu son fondement et sa justification dans cette devise morbide. Le coffret contenait un autre trophée : une bague en or sertie de perles minuscules avec, au centre, sous un tout petit verre, une couronne miniature du genre de celles qu'on tressait jadis avec les cheveux des morts. Ces cheveux-là avaient dû être blonds, mais ils étaient devenus d'un fauve terne. Je me demandai à qui ils avaient appartenu. Puis je me souvins que Bram m'avait un jour parlé de son premier-né – un fils – qui était mort. Je pris la bague dans ma main, essayant d'imaginer ce que Clara avait pu ressentir à la mort de ce garçon pour avoir si patiemment confectionné cette couronne et l'avoir gardée ici à l'abri des regards indiscrets.

J'emportai le coffret avec ce qu'il contenait et redescendis. Je n'aurais pas pris la peine de le rapporter sur-le-champ à Jess, mais j'en avais plus qu'assez d'être seule dans cette maison, et il me semblait que je ne pourrais pas y rester une minute de plus. John avait pris la voiture attelée, j'étais incapable de conduire le camion, mais il y avait encore une vieille charrette dans la grange. Depuis le temps, il ne restait évidemment plus un seul bon cheval à la ferme. Ils étaient morts ou Bram les avaient vendus pour se payer le camion et le tracteur. À part le cheval qui tirait la voiture de John, il n'y avait donc plus qu'une vieille jument qui boitait, l'une de ses pattes de devant étant restée plus courte que l'autre après avoir été cassée dans un accident. Je l'attelai, avec cette appréhension que j'avais toujours eue en présence des

chevaux, bien que la pauvre bête fût visiblement incapable d'esquisser un réflexe de défense même pour sauver sa vie.

Jess n'habitait qu'à cinq kilomètres, mais j'étais en nage et couverte de poussière quand j'arrivai chez elle. Dans la cour, une surprise : la voiture de John était là. Ayant attaché les rênes à l'un des pieux de la clôture, je me dirigeai vers la porte d'entrée, tenant le coffret bien devant moi, comme une offrande et comme si j'avais été l'un des Rois mages. Je me sentis un peu bête et regrettai d'être venue. Qu'est-ce que John pouvait bien faire ici ? J'hésitai un instant avant de passer devant la fenêtre et j'entendis leurs voix. Ils ne m'avaient pas vue. Seuls John et Jess se trouvaient dans la cuisine.

J'entendis Jess dire : « Voilà Calvin qui revient. »

Elle croyait que c'était son mari et qu'il était allé faire un tour du côté de la grange, probablement. Je suppose que j'aurais dû entrer à ce moment-là, mais je ne pus me résoudre à rater cette occasion d'entendre ce qu'ils se disaient.

« Ouais », dit John, visiblement peu intéressé. Puis, comme reprenant la conversation là où ils l'avaient laissée : « Alors tu vois qu'c'est pas arrivé comme ça, d'un seul coup, Jess. Ça devait bien faire un an qu'il était malade.

— J'suis allée l'voir aussi souvent qu'j'ai pu, dit Jess. C'est plus si facile maintenant que Calvin se fait vieux. Ce que je veux dire, c'est que Vern et moi, on fait tout le boulot, ici. »

Ils semblaient se parler à eux-mêmes, deux lignes parallèles qui ne pouvaient pas se rencontrer.

« J'ai fait venir le docteur, un jour, dit John. Mais y s'est contenté de dire qu'c'était le foie et qu'y avait pas grand-chose à faire.

— Si j'y étais allée plus souvent, Calvin en aurait fait toute une histoire, dit Jess. C'est c'que j'ai dit à Glad – pourquoi que t'y vas pas, pour changer, Stan est loin d'être aussi exigeant que Calvin qui veut toujours manger à l'heure pile. Si j'ai cinq minutes de retard, il me fait un cirque de tous les diables. C'est pire, maintenant depuis qu'il a son arthrite. Il reste assis dans la cuisine à me presser jusqu'à ce que j'sois à bout de nerfs.

— J'ai bien essayé de le faire manger un peu plus, dit John. Mais y voulait pas. Qu'est-ce qu'elle s'imagine que j'aurais pu faire ? Je lui donnais ce qu'il demandait – de toute manière c'était trop tard pour essayer aut'chose.

— Glad m'a répondu qu'elle en avait autant pour moi, poursuit Jess, que maintenant que Chris et Stan n'étaient plus là elle avait deux fois plus de boulot. Alors j'ui ai dit, c'est ton père, Gladys, faut pas qu't'oublies ça. »

J'entendis le poing de John s'abattre sur la table.

« À quoi bon ? cria-t-il soudain. J'sais pas pourquoi, et y a rien à ajouter. »

Un bref silence, puis ce fut de nouveau la voix de Jess, hésitante.

« Qu'est-ce que t'as, Johnnie ? »

Johnnie ! Comme s'il était à elle. Je me raidis, et le coffret, pressé contre ma poitrine, me fit mal.

« J'ai rien du tout, dit John. J'vais très bien. Tout va parfaitement bien.

— Tu devrais pas boire autant de cette saleté, dit Jess. C'est pas comme l'alcool qu'on achète. Ça vous bousille le moral, et je suis bien sûre que ça doit pas t'arranger l'estomac. »

Ça me mit en rage, de l'entendre ainsi faire la leçon à mon fils. Mais John n'en tint aucun compte.

« Comment était-il, Jess, demanda-t-il, quand il était jeune ? Comment il était quand t'étais gosse ?

— Oh, il était plutôt du genre emporté, dit Jess d'un ton pensif. Mais avec Glad et moi, il était plutôt gentil quand on était petites. Il nous paraissait immense, à l'époque, grand et fort avec cette barbe noire qu'il avait et qu'il a jamais voulu raser, même quand plus personne n'en portait. Il était fou de chevaux – tu dois t'en souvenir, Johnnie. Et il était toujours en train de plaisanter – là-dessus il était très fort. Qu'est-ce qu'il nous faisait rire ! Seigneur ! J'te raconte ça, je devais être encore toute gosse. Ça fait si longtemps que j'aime mieux pas y penser.

— Oh, mon Dieu ! dit John d'une voix lasse. Oh, mon Dieu !... »

Je ne pouvais pas rester là plus longtemps. Je passai devant la fenêtre et frappai à la porte. John était assis affalé sur la table, la tête posée sur ses avant-bras. Mais il la releva quand il entendit frapper. J'entrai d'un pas pesant dans la cuisine. Jess se tenait près du poêle. En prenant de l'âge, elle ressemblait de plus en plus à Clara. C'était une petite femme, courtaude et informe. Sur sa robe de coton qui avait dû être à fleurs, jadis, on ne voyait qu'un vague dessin de taches couleur pastel. Ses mains avaient la même mollesse que celles de sa mère. Je lui tendis le coffret.

« Je suis seulement venue pour t'apporter ça. C'était à ta mère. Je l'ai trouvé dans le grenier. »

— Oh... merci. » Nous nous étions si âprement disputées au sujet de l'endroit où Bram devait être enterré qu'avec moi elle était plutôt sèche. Mais je ne lui apportais pas le coffret pour faire la paix avec elle et je ne voulais pas qu'il y ait de malentendu là-dessus.

« Il m'a semblé que toi ou Gladys deviez l'avoir, dis-je avec une certaine froideur. C'est pour ça que je suis venue. Il vous revient de droit. »

— Merci mille fois », dit-elle de mauvaise grâce.

John regarda Jess. « Tu vois ? J't'avais dit qu'elle viendrait me chercher, si elle savait où j'étais. »

— Ce n'est pas vrai, m'écriai-je. Je ne suis pas venue... »

Il m'interrompit d'un geste. « N'en dis pas plus. J'arrive. »

Il me suivit en prenant un air de fausse humilité qui me mit au supplice, tandis que Jess, tenant le coffret de sa mère, se parlait à elle-même, mais d'une voix parfaitement audible.

« Eh bien ça, c'est la meilleure ! »

Quand nous fûmes à la maison, je me tounai vers John, en colère et suppliante à la fois.

« Pourquoi tu as dis ça ? Tu sais parfaitement que je n'irais jamais te chercher. Qu'est-ce qui te pousse à dire des choses pareilles ?

— J'suis désolé, dit-il. J'sais pas pourquoi j'ai dit ça. J'suis désolé. »

Ce n'est que la nuit où Arlene le ramena à la maison que j'appris qu'il avait commencé à sortir avec elle. Au bruit d'une voiture qui entra dans la cour, je regardai par la fenêtre et vis que c'était celle de Telford. Arlene conduisait, et John était à côté d'elle sur le siège avant, affalé la tête en arrière.

Elle le tira hors de la voiture, lui, tenant à peine sur ses jambes, et l'amena à l'intérieur. Ses cheveux noirs tout ébouriffés lui tombaient sur les yeux et il arborait un sourire niais et forcé à mon intention, mais qui disparut bien vite sans laisser de trace. Il n'arrêta pas de répéter la même chose.

« Je me sens mal. Maman, je me sens mal. »

Je ne l'ai pas réprimandé, cette fois-là. À quoi ça aurait servi ? De toute façon, ne ressentant à cet instant précis que de la tendresse envers lui, j'aurais été incapable de lui faire des reproches.

« Allez, viens, dis-je avec douceur. Viens... ça ira mieux après une bonne nuit de sommeil. »

Je mis mon bras autour de ses épaules et le conduisis vers le divan de la cuisine où il se laissa tomber.

« Ça irait mieux s'il pouvait se décharger l'estomac », dit Arlene.

C'était une fille qui avait beaucoup de sens pratique, d'une certaine façon.

« Il a toujours eu du mal à vomir, dis-je, ne sachant pas quoi dire d'autre, même quand il était petit.

— Bon... » Elle se tenait hésitante sur le pas de la porte, ses cheveux blonds flottant sur ses épaules. « Eh bien..., faut qu'je rentre. »

Je me ressaisis. J'aurais voulu lui demander si quelqu'un d'autre l'avait vu dans cet état, mais je fus incapable de formuler ma question.

« Merci, Arlene, dis-je.

— De rien. » Elle me jeta un coup d'œil hostile et puis s'en alla.

Au matin, quand je descendis, je le trouvai assis sur le divan, en train de se recoiffer avec ses mains.

« Où es-tu allé, hier soir ? » demandai-je sèchement.

Il leva les yeux vers moi. « Quoi ? Oh... à un bal du coin. J'suis rentré comment ? »

— C'est Arlene qui t'a ramené. »

Il eut un petit rire. « Sans blague ? »

— Si, si et j'aime autant te dire que je n'étais pas très fière qu'elle te voie dans cet état.

— Alors elle m'a ramené..., dit-il. Eh ben, ça alors !

— Quoi, ça alors ? »

Un léger trouble se lisait sur son visage.

« J'ai toujours cru qu'elle aimait sortir avec moi parce qu'elle était pas censée perdre son temps avec un type dans mon genre, dit-il. C'est drôle qu'elle m'ait pas laissé tomber hier soir, tu trouves pas ? »

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je me suis battu avec un autre type, expliqua-t-il sans chercher à dissimuler la vérité. J'étais bourré, il m'a donné un coup dans le ventre et j'ai fait un vol plané à travers la piste de danse. »

Il leva les yeux vers moi et grimaça un sourire, une contorsion de la bouche que je connaissais bien pour l'avoir souvent vue sur quelqu'un d'autre.

« T'aurais dû voir ça ; j'ai glissé comme une rondelle de hockey », dit-il.

Puis il détourna les yeux. « J'ai oublié d'te dire... Les parents d'Arlene étaient là. »

Ainsi, entre tous, il avait fallu que ce soit Lottie et Telford qui en soient les témoins. Je pouvais à peine parler tellement j'étais furieuse. Puis je l'accablai d'invectives.

« Si tu voulais qu'il me devienne impossible de garder la tête haute dans cette ville, on peut dire que tu as réussi. »

Il ne m'écoutait pas. On aurait dit qu'il n'avait même pas entendu ce que je venais de dire.

« Et elle m'a quand même ramené, dit-il d'une voix douce. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Je le regardai avec le sentiment que nous avions troqué nos points de vue. J'étais maintenant convaincue que cette façon de voir à laquelle il semblait renoncer concernant ses relations avec Arlene avait valeur de vérité. C'était moi à présent qui étais persuadée qu'elle prenait plaisir à l'exhiber comme un drapeau loqueteux.

Finalement, je dus m'en retourner sur la côte. J'essayai à nouveau de convaincre John de rentrer avec moi, mais il ne voulut rien entendre. J'étais terriblement contrariée de devoir partir comme ça, sans savoir ce qui lui trottait dans la tête.

Je retournai à Manawaka l'été suivant. M. Oatley était parti en Californie rendre

visite à sa sœur, et il m'avait donné deux mois de congés payés, un geste vraiment très élégant de sa part.

En entrant dans la cuisine des Shipley, je vis tout de suite que quelqu'un avait fait le grand nettoyage, et c'était récent car ça sentait encore le savon noir. Sur la grande table, même la vieille toile cirée était impeccable.

« Eh bien ! tu as vraiment tout astiqué, dis-je.

— C'est pas moi, dit John. Arlene vient assez souvent ces temps-ci.

— Je croyais qu'elle enseignait à la ville.

— Plus maintenant. Y a eu des réductions de personnel chez les profs aussi, et elle a été licenciée. Elle arrive pas à trouver un aut'travail. Y en a pas. Elle est revenue chez ses parents.

— Ils doivent être sûrement contents de l'avoir.

— Eux oui, ça c'est sûr. Elle, par contre, j'en suis moins sûr.

— Pourquoi ? Telford est à l'aise, non ?

— Plus maintenant. Ils s'en sortent, c'est tout. De toute façon la question n'est pas là. »

Arlene passa dans l'après-midi. Elle était devenue plus mince, mais ça ne lui allait pas du tout. Je lui trouvais les traits tirés de quelqu'un qui se fait beaucoup de soucis. Et puis ses cheveux avaient foncé, un peu perdu de leur blondeur naturelle. Plus châains, à présent, me semblait-il, quoique, lorsque je

mentionnai la chose à John, il me dît qu'il n'avait pas remarqué de différence. Elle portait une jupe bleue à godets et un corsage blanc, une tenue toute simple et pas neuve du tout. Quand vint l'heure du dîner, elle se dirigea tout droit vers la patère fixée derrière la porte et prit un tablier – le sien – qui y était accroché, et je m'aperçus qu'elle connaissait l'emplacement de chaque chose dans les placards.

John était allé dans la grange. Je restai silencieuse, attendant de voir ce qu'elle allait dire.

« J'ai toujours aimé John, lança-t-elle, se décidant enfin, même quand j'étais petite. Mais à l'époque il voulait pas m'parler. J'peux d'ailleurs pas l'en blâmer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Oh, vous savez bien, comment j'étais attifée. Avec tous ces nœuds et ces rubans qu'ma mère me mettait dessus, j'devais avoir l'air ridicule. Elle avait fait de moi une vraie petite pimbêche. »

Dieu sait que je n'avais aucune envie de prendre la défense de Lottie, mais j'étais terriblement choquée d'entendre sa fille parler comme ça.

« C'est ça, dis-je. Tout est de sa faute, maintenant.

— C'est pas c'que j'voulais dire, enfin pas exactement », balbutia-t-elle. Puis passant à autre chose : « De toute manière c'est différent, à présent.

— Qu'est-ce qui est différent ?

— John et moi, dit-elle. Aujourd'hui, on est tous les deux logés à la même enseigne. Je suppose qu'il vous a dit que je n'ai pas de travail.

— Alors c'est parfait, n'est-ce pas ? Je n'aurais pas cru qu'il y avait là de quoi pavoiser.

— Pour moi si, d'une certaine façon.

— C'est parce que tu n'as jamais été vraiment fauchée, dis-je. Tu penses que les choses vont s'arranger. Peut-être qu'elles s'arrangeront, en effet, mais je ne compterais pas trop là-dessus, si j'étais toi.

— On s'en tirera, dit-elle. Vous verrez.

— Tu n'es pas sérieuse ? Tu ne vas tout de même pas te marier avec lui ?

— Et pourquoi pas ? dit-elle.

— Vous n'avez pas un sou vaillant à vous deux, dis-je. Et puis de toute façon c'est pas l'homme qu'il te faut. Ça me fait mal, plus que je ne saurais le dire, de le reconnaître, mais il boit trop, et qui plus est depuis des années.

— Peut-être qu'il arrêtera, s'obstina-t-elle. Vous n'en savez rien. Il n'a pas beaucoup bu ces temps derniers.

— Si tu crois que tu vas le changer et réussir là où personne n'a réussi, tu te prépares à une belle désillusion, ma fille. Il n'y a pas un seul être au monde que tu puisses changer, et je suis bien placée pour le savoir.

— Je cherche pas à l'changer, dit-elle. Être à ses côtés, c'est tout. Si je pouvais faire plus pour lui, je l'ferais, mais j'peux pas, pas plus que lui pour moi. »

Je ne voyais pas où elle voulait en venir, mais son calme, son air presque détaché me mettaient hors de moi.

« Dieu sait que dans ce domaine je sais de quoi je parle, mais tu préfères foncer tête baissée, pas vrai ?

— Il est pas comme son père, dit-elle très vite. Quoi qu'il en dise parfois, j'sais qu'il est pas comme lui.

— Son père, tu ne le connaissais même pas ! » Ça devenait absurde. À présent, j'étais fâchée à cause de ce qu'elle avait dit de Bram. Je penchais d'un côté puis de l'autre, un vrai pendule. Je me disais avant tout qu'elle n'avait pas le droit de médire d'un homme dont elle ne savait rien. Puis je retrouvais mon calme. Quel besoin avais-je de m'énerver à cause de cette fille ?

« J'ai toujours pensé que John tenait des Currie, dis-je. J'en étais persuadée, jusqu'à ce qu'il revienne ici et qu'il se mette à vivre comme un clochard.

— J'vois pas pourquoi vous parlez de lui d'cette façon, dit-elle.

— Ah ! tu ne vois pas ? Attends un peu d'avoir un fils ; tu verras quand tu auras rêvé pour lui d'un bel avenir, que tu auras trimé et qu'au bout du compte tu t'apercevras que ça n'a servi à rien.

— J’pense qu’vous vous trompez complètement sur lui », dit Arlene.

Elle s’imaginait parfaitement le connaître. Probable qu’en regardant ses beaux yeux gris elle les avait confondus avec l’homme qu’il était. Elle le connaissait – ben voyons ! mais pas moi, qui l’avais mis au monde, élevé et vu vivre pendant un quart de siècle. Quel culot ! J’aurais pu la gifler, à ce moment-là, si fort que j’aurais pu lui décrocher la mâchoire. Mais je gardai un semblant d’éducation, lui souris avec une fausse bienveillance et lui tendis une passoire pleine de haricots verts.

« Veux-tu juste me les préparer pour la cuisson, s’il te plaît, pendant que j’épluche les pommes de terre ? »

Elle prit la passoire et le couteau. « Madame Shipley...

— Je ne veux plus qu’on en discute, Arlene. Plus tard, peut-être. Vous êtes tous les deux très jeunes et vous n’avez pas un sou devant vous. Pour le moment, voilà comment je vois les choses. »

Ils n’étaient pas si jeunes que ça, en fait. John allait sur ses trente ans, et Arlene devait en avoir vingt-huit. Mais ils avaient l’air jeunes, peut-être parce qu’ils étaient fauchés. Plus tard, après le dîner, nous n’en avons pas reparlé. John la raccompagna et je restai à l’attendre. Je n’aimais pas aller dans le salon la nuit, trop habité qu’il était par les ombres, par la présence du vaisselier vide, aussi, et de son tapis qui sentait encore la naphthaline dont je l’avais truffé l’été passé. Il me sem-

blait que Bram était encore là, reniflant et marmonnant, me regardant de ses yeux chassieux, me prenant pour sa première femme. Je restai donc dans la cuisine, assise sur le vieux divan recouvert d'une toile de chintz à volants que le temps avait mise en pièces. La mèche de la lampe avait besoin d'être mouchée car, trop haute, la flamme léchait et enfumait le verre. J'avais perdu l'habitude des lampes à huile, après toutes ces années d'électricité chez M. Oatley, et, alors que j'étais en train de réduire la flamme, je me souvins qu'enfant je croyais qu'on les appelait « mèches d'huile ». En regardant par la fenêtre vers le portail qui n'avait plus qu'un gond et au-delà la masse sombre des peupliers sur la colline, je pensais que si on m'avait dit il y a quarante ans que mon fils tomberait amoureux de la fille de Lottie Sans-Nom Drieser, je leur aurais ri au nez.

John réapparut enfin. Il resta un instant sur le seuil et la lumière de la lampe capta la courbe de son cou et ses clavicules qui faisaient comme un joug d'encolure sous sa peau hâlée par le soleil. Le col de sa chemise était ouvert, une chemise d'ouvrier en toile bleue mais propre.

« Je suppose qu'elle te lave aussi tes chemises, dis-je.

— Et alors ?

— Oh, rien. Mais entre toutes les filles auxquelles tu pouvais t'intéresser, c'est vraiment la dernière à laquelle j'aurais pensé.

— J'l'aimais pas quand elle était gosse, dit-il. J' imagine que pour moi elle était rien d'autre que la fille de Telford Simmons...

— Ah, parce que tu crois que c'était quelqu'un ce Simmons ? Son père, le vieux Billy Simmons fut le premier entrepreneur de pompes funèbres, ici, et un entrepreneur qui ne valait pas tripette, à en croire ce que disait mon père. Quand Telford était petit, sa mère repassait le beau linge des autres pour se faire un peu d'argent de poche. Y avait pas de quoi en faire un plat, des Simmons.

— Ça peut p'têt te surprendre, dit John, mais c'est pas avec son grand-père que j'sors, ni lui avec moi.

— John... tu ne vas pas l'épouser ?

— Ça, c'est moi qu'ça regarde. C'est pas la peine de s'étendre là-dessus.

— Oh si ! insistai-je. Si, c'est la peine. Tu penses que je ne comprendrais pas... c'est ça ? Penses-tu que je ne me soucie pas de ce que tu ressens ou de ce qui se passe dans ta vie ? Oh, un jour tu comprendras. Quand on est jeune, on s' imagine qu'on est les seuls à tout comprendre. Mais tu te trompes. Et elle aussi, avec cette façon qu'elle a d'envoyer des piques à ton père. »

J'avais perdu le fil de mes pensées en cours de route. Je ne savais plus ce que j'avais voulu dire, ou ce que j'avais eu l'intention de lui demander. Nous nous regardâmes, chacun à un bout de la pièce, mais aucun de nous ne sut quoi dire après cela.

« Tu dois être fatiguée du voyage, dit-il au bout d'un moment. J'ai mis ta valise dans l'ancienne chambre de Marv, mais j'peux la mettre dans celle de d'avant si tu préfères. »

La chambre de devant avait été celle de Bram... et la mienne quand je vivais ici. C'était la seule chambre de la maison ayant une fenêtre qui donnait sur un arbre. Probable que les moineaux venaient toujours comme jadis chaque matin pépier dans cet érable.

« Non merci, dis-je. Dans celle de Marvin ça ira très bien.

— Prends la lampe, quand tu monteras, dit John. J'en aurai pas besoin.

— Tu ne montes pas ?

— Dans un moment », dit-il.

Je le laissai assis tout seul dans le noir, en train de se balancer sur sa chaise, les mains jointes derrière la tête. L'obscurité ne l'a jamais perturbé, même quand il était petit. Au contraire, ça l'aidait à réfléchir, comme il disait. Ce qui n'était pas mon cas... et ne l'est toujours pas. Pour moi, elle fourmille de fantômes, d'esprits parasites aux doigts duvetés, de voix de trolls et de feux blafards aussi fugaces qu'un battement de paupières. Mais c'est une chose que je n'ai jamais dite, ni à lui ni à qui que ce soit.

L'étouffante chaleur des après-midi me mettait complètement à plat. Après le

déjeuner, je montais généralement m'allonger, volets clos. Un jour, néanmoins, revenant de la ville en nage et sans forces, je m'allongeai dans la chambre de Bram sur le lourd divan recouvert d'un plaid en tricot afghan auquel j'attachais beaucoup de prix jadis. À cause de ses mille nuances de bleus – turquoise, azur, aigue-marine et j'en passe. À présent, la laine était toute feutrée d'avoir été lavée dans une eau trop calcaire et probablement trop chaude – l'œuvre d'Arlene à n'en pas douter. J'avais dû dormir un bon moment, car le soleil était déjà bas lorsque je fus réveillée par leurs voix.

« Maman... »

Encore à moitié endormie, je tardai à répondre, et puis, était-ce l'apathie ou bien la curiosité, je décidai de ne pas me manifester. De la cuisine il monta à l'étage puis redescendit aussitôt. Il n'eut pas l'idée de regarder dans la chambre de devant, si rarement utilisée et où pratiquement personne n'entrait plus depuis la mort de Bram.

« Elle est pas rentrée, dit John. J'l'ai accompagnée en ville ce matin. Elle devait s'faire reconduire par Hank Pearl, mais elle a dit qu'si elle était pas là pour le dîner, c'est qu'elle serait restée chez les Pearl. J'pense pas qu'elle soit d'retour avant huit ou neuf heures, maintenant.

— C'est bon d'êt'seuls à nouveau, dit Arlene, même pour un p'tit moment.

— Elle est là seulement pour deux mois. Après ça on aura toute la maison pour nous.

— Quand est-ce que j'viendrai m'installer pour de bon, demanda-t-elle.

— Bientôt, dit-il avec gêne. Bientôt, Arlene. C'était pas bien, comme on était avant ?

— Si, répondit-elle d'une toute petite voix. Mais si on continue comme ça, une nuit j'vais oublier de rentrer.

— Tu t'soucies de c'qu'y peuvent dire ?

— J'suppose que j'devrais pas, dit-elle. Mais quand tu dois sans arrêt l'supporter... tu sais c'que dit ma mère, maintenant ?

— Quoi ?

— Elle a une peur bleue que j'devienne comme sa mère », dit Arlene.

John se mit à rire. « Ils étaient pas très renseignés, à c't'époque-là. On fera pas la même erreur.

— Je sais, dit Arlene. Mais...

— Mais quoi ?

— J'voudrais vraiment avoir un enfant, dit-elle en toute simplicité, sans la moindre ruse ou hésitation. Un enfant de toi. J'y peux rien, c'est comme ça ?

— Probable que non.

— Mais toi t'en veux pas, c'est ça ?

— Mais si, dit-il. Seulement...

— Alors c'est quoi, John ?

— On n'a pas le sou, dit-il. N'oublie pas.

— Oh, j'ai pas oublié, dit-elle.

— Et tu foncerais quand même, hein, c'est ça ?

— On peut pas attendre éternellement, dit Arlene. J'suis sûre qu'on s'en tirerait.

— Que tu dis ! Tu sais pas c'que c'est, Arlene.

— Si j't'aimais pas, dit-elle, j'en voudrais pas. C'est uniquement parc'que j't'aime.

— Je sais, dit-il. Avec les femmes c'est toujours le même refrain. Tout c'qu'elles font c'est parc'qu'elles vous aiment. J'imagine que c'est vrai, mais bon Dieu ça devient monotone.

— N'en parlons plus, dit-elle, sentant le danger.

— J'cherche pas à éviter le sujet, protesta-t-il. Écoute, aussitôt qu'elle part, on se marie, Arlene. Mais pour un enfant, on va attendre un peu. Ne m'presse pas trop, d'accord, j'suis désolé, chérie, mais...

— Je sais, dit Arlene. On attendra. Ne t'inquiète pas. »

Elle venait de gagner un point. Et, bien entendu, elle passa vite à autre chose.

« Faisons comme si la maison était à nous, dit-elle, comme si personne ne pouvait venir ici sauf nous. Faisons comme si on avait l'éternité devant nous. On n'attend personne. On peut se coucher et se faire des tas de choses toute la nuit si on veut, sans jamais dormir. »

Il se mit à rire et verrouilla la porte de derrière. J'entendis le froissement des vête-

ments qu'ils enlevaient puis la plainte des ressorts du divan.

« Tu jouis chaque fois plus vite, dit-il. T'es... Bon Dieu, déjà, tu veux ? »

J'étais incapable de faire le moindre mouvement. J'osais à peine respirer, pensant à ce qui se passerait s'ils me découvraient là, enveloppée dans mon plaid afghan telle une vieille chenille dans son cocon. Comme paralysée par la gêne, je ne pus faire autrement que rester là, dans un silence agité, à les écouter s'aimer.

Ils n'avaient strictement rien à eux, ces deux-là, pas un sou à la banque, juste une coquille grise leur servant de maison et dehors un vent chargé de poussière qui n'apportait rien de bon à personne, et pourtant ils s'étaient fermés à tout ce qui les entourait pour ne s'ouvrir qu'à eux-mêmes. Que contre toute logique un tel débordement de vie puisse jaillir dans ce monde brutal et sans indulgence me semblait incroyable. Son cri de plaisir à lui fut inarticulé, grave et sourd comme le grondement du vent. Celui d'Arlene fut différent, les mots jaillissant de sa gorge :

« Oh, mon amour... oh, mon amour... »

Je fus transportée, étourdie, comme absente de moi-même, mais, pour un instant seulement. Je retrouvai vite mes esprits. Ma première pensée fut que Lottie en aurait une attaque, si elle savait ça. Quant à moi... c'était ma maison, maintenant que Bram était mort. Et si ces deux-là se révélaient sans vergogne, on peut dire qu'ils ne manquaient pas

de culot : faire ça sur mon divan, et en plein jour qui plus est ! Ça me mettait en rogne, rien que d'y penser. Clouée sur ma mosaïque bleue comme un crabe gisant au fond d'une piscine carrelée, j'enrageais en silence. Je ne pouvais pas faire un geste. J'étais pleine de crampes, dans une position inconfortable, et la laine du plaid m'irritait les coudes.

Ils se levèrent aussi sereins que l'aube et se mirent à préparer le dîner. Je les entendis, elle mettre la table, lui sortir les casseroles et siffloter en allumant le poêle. Quand tout fut prêt, ils s'attablèrent tous les deux, continuant de faire comme s'ils étaient chez eux. J'avais une faim de loup et mon estomac se mit à gargouiller, mais totalement pris qu'ils étaient par leur jeu ils ne l'entendirent pas. Enfin, ils s'en allèrent. Il était si tard que je n'avais plus aucune envie de manger. J'allai directement au lit, tout en réfléchissant à ce que j'allais faire.

Lottie était la dernière personne dont j'aurais jadis voulu me faire une alliée mais, en l'occurrence, ni elle ni moi n'avions le choix. Nous nous retrouvâmes donc dans son salon, devant une tasse de thé. Sa maison n'avait pas changé. Plus surchargée que jamais de bibelots de pacotille. Lottie mettait toujours côte à côte des objets de valeur et des babioles en toc. Une charmante aquarelle représentant le pont des Soupîrs était par exemple flanquée de deux poissons en plâtre aux yeux globuleux, boursoufflés, d'un vert pharmaceutique bien criard. Une figu-

rine en porcelaine « Royal Doulton » partageait une étagère avec un caniche en porcelaine rose du genre de ceux que les bazars vendent aux petites filles qui sont impatientes de dépenser l'argent qu'on leur a donné pour leur anniversaire. Il y avait une telle quantité de napperons au crochet éparpillés partout qu'on aurait dit qu'une tempête de dentelles de neige empesées s'était abattue sur la pièce.

Lottie était aussi rondelette qu'une vesse-de-loup. À la voir, on avait l'impression que si on lui donnait une petite tape, elle crèverait ou bien rebondirait. Toutes les Drieser devenaient grosses en vieillissant. Je ne me souvenais pas très bien de sa mère qui, fort à propos, elle, mourut jeune sans alliance à la main gauche, mais la tante couturière qui avait élevé Lottie se dandinait comme une oie gavée pour la Noël.

Pensant probablement qu'une couleur foncée l'amincirait, Lottie était ce jour-là vêtue d'une robe en soie bleu marine faite sur mesure. On peut toujours espérer ! Et, bien sûr, elle n'avait pas pu résister à l'envie de se passer une douzaine de rangs de perles artificielles autour du cou. Je n'étais moi-même pas très mince, il est vrai, mais mes rondeurs étaient fermes, dépourvues de cette graisse gélatineuse qui semble toujours trembloter toute seule, sans qu'on la touche. Je portais un tailleur en soie vieux rose avec chapeau assorti que j'avais acheté en solde au printemps. Lottie eut l'air très étonnée de me voir aussi élégante.

Nous abordâmes le sujet qui nous préoccupait.

« Bien sûr, il n'y a pas plus gentil que John, dit Lottie en détournant ses yeux papillonnants. C'est pas ça. Il a fait pas mal de sottises ici et là, c'est vrai. Tu le sais aussi bien que moi, d'ailleurs. Mais Arlene prétend qu'il s'est assagi, et j'espère qu'elle a raison. Bien sûr, on a tous trouvé que c'était vraiment bien de sa part d'être revenu et de s'être occupé de son père. Je pense pas qu'un médecin aurait pu faire grand-chose, de toute façon. John n'a jamais eu un mot contre Bram quand il venait ici. J'ai toujours admiré son dévouement. Surtout que son père devait pas être facile, les derniers temps, avec la maladie et tout.

— Arlene est une fille charmante, dis-je. Bien sûr, étant fille unique elle a eu des avantages que tout le monde ne peut pas avoir. J'imagine qu'elle n'a jamais eu à se préoccuper de problèmes matériels, mais je suis bien sûre qu'elle saurait être raisonnable, pas comme certaines des jeunes filles d'aujourd'hui, qui n'ont aucune idée de ce qu'est vraiment la vie. C'est drôle, non. Est-ce que tu aurais pu imaginer, toi, quand on était petites, qu'une chose comme ça pourrait arriver ? »

Sûr que cette petite phrase l'avait piquée au vif, mais après cette façon qu'elle avait eue de me parler de mon fils et de mon mari, ça ne lui faisait pas de mal qu'on lui rappelle un peu ses origines. Elle s'éventa avec un magazine, tendit une main baguée de saphirs en direction de ma tasse.

« Encore un peu de thé, Hagar ?

— Merci. Volontiers, oui. Arlene est vraiment très jolie fille. Et elle a de si beaux cheveux. »

Lottie se détendit. « N'est-ce pas ? Elle a de la chance qu'ils soient d'un aussi joli blond. Et puis ils ondulent naturellement. Quand elle était petite, je les lui brossais toujours, cent coups de brosse chaque soir. »

Elle rayonnait, aussi fière que si elle avait donné naissance à un paon ou à une reine. Elle eut un sourire si confiant à mon adresse que je faillis renoncer au commentaire que je m'apprêtais à faire. Mais l'occasion était trop belle, d'autant plus qu'elle ne se représenterait peut-être pas.

« Elle ne ressemble ni à toi ni à Telford, dis-je. De qui tient-elle ?

— C'est le portrait craché de la mère de Telford », dit Lottie d'une voix aussi distante que l'étoile polaire.

Satisfaite, je vidai poliment ma tasse de thé.

« Je n'ai absolument rien contre le fait qu'ils se marient dans le futur, dis-je au bout d'un moment. Mais dans l'immédiat je me demande si ce ne serait pas une folie. Ils n'ont pas un sou devant eux.

— Telford et moi pensons exactement la même chose. Si seulement ils pouvaient attendre que les choses aillent un peu mieux et qu'ils aient de quoi vivre, ils auraient le

temps de voir si, entre eux, c'est vraiment sérieux. »

J'opinaï de la tête. « C'est une erreur que de se marier sur un coup de tête pour s'apercevoir ensuite que ce n'était qu'une toquade. J'en sais quelque chose. »

Je pouvais me permettre de lui jeter ce croûton, à présent.

« J'en suis persuadée, dit Lottie d'une voix mielleuse.

— Pour l'instant, en tout cas, c'est leur situation matérielle qui est préoccupante. »

Et le fait est qu'elle l'était. En disant cela, j'oubliai presque Lottie. J'imaginai les deux vivant des allocations de chômage, peut-être même avec des enfants, et moi obligée de leur envoyer tout ce que je pourrais mais ne parvenant jamais à les aider suffisamment. Je les voyais avec une flopée de marmots ressemblant à ceux de Jess, les uns sur les autres, agglutinés comme des œufs de poissons, des gosses qu'on verrait toujours la morve au nez à remonter des pantalons trois fois trop larges pour eux. Je ne pouvais pas supporter cette idée. À côté de ça, tout le reste perdait de son importance, surtout quand je pensais à ce que j'avais enduré pour que John ne connaisse jamais ce genre de choses. Tout me revint d'un seul coup, l'épuisement après les longues journées de travail, l'éternel spectacle de l'eau grise et toute savonneuse qui croupissait dans les cuvettes en fer-blanc.

Je regardai Lottie et vis une panique similaire dans ses yeux.

« Hagar..., et s'ils avaient des enfants ? Telford et moi... tu auras peut-être du mal à le croire, mais nous avons très peu d'argent de côté. Nous ne pourrions... nous ne pourrions tout simplement pas... »

— Moi non plus, dis-je. Je ne sais pas, Lottie. Je n'arrive pas à me l'imaginer.

— Elle est ce que j'ai de plus cher au monde, dit Lottie. Elle est tout pour moi. J'en ai perdu deux avant de l'avoir. Je n'ai qu'elle. Tu ne sais pas... »

Mais à cet instant-là je sus, et je me maudis d'avoir été malveillante, de m'être imaginé que j'étais la seule.

« Il est tout pour moi aussi, dis-je. On espère, on espère que tout ira bien pour eux, et quand ce n'est pas le cas on a l'impression qu'on ne pourra pas le supporter. »

Elle fit oui de la tête et un silence s'installa entre nous. Comme c'est étrange ! Nous aurions pour ainsi dire dû être amies toute notre vie, et pourtant jamais jusqu'à cet instant nous n'avions été bien disposées l'une envers l'autre. Nous étions là, assises devant une tasse de thé parmi tous ces napperons de dentelle, deux grosses vieilles femmes ne chicanant plus entre elles mais seulement avec le destin, essayant de jouer au plus fin avec Dieu.

« Le cousin de Telford qui vit dans l'Est a toujours voulu qu'Arlene aille les voir, dit Lottie. Elle irait peut-être si lui et sa femme pouvaient lui trouver un boulot quelconque là-bas, ou même la payer un peu pour les

aider. Leur maison est très grande et Caroline n'a plus de bonne. Je vais lui écrire dès ce soir.

— Ce serait parfait, dis-je. Mais mieux vaut que ce soit Caroline qui le lui propose.

— Bien sûr », dit Lottie.

Nous causâmes de tout et de rien, du passé, des gens que nous avions connus. Puis, du fond de ce débarras qu'était ma mémoire, un événement surgit, s'imposant subitement à moi. Spontanément, je lui en parlai.

« Tu te souviens de ces poussins, ce jour-là, Lottie, dans la décharge, quand on était gamines ? J'ai toujours été émerveillée que tu aies pu faire ce que tu as fait. Je n'y ai pas repensé depuis des années, mais pendant longtemps je me suis demandé... est-ce que tu ne t'es pas sentie un peu bizarre, après ?

— Des poussins ! dit Lottie, amusée. Je me souviens pas du tout de ça. »

Au cours du mois suivant, la vie continua comme avant, mais Arlene était si souvent là à traîner chez nous que ça commença à me taper sur les nerfs. Je finis par en toucher un mot à John.

« Faut-il absolument qu'elle vienne ici chaque jour que Dieu fait ? lui demandai-je.

— Si c'est comme ça qu'tu l'prends, dit-il furieux, j'l'amènerai plus du tout. Est-ce que ça te conviendrait ?

— Oui, tout à fait, dis-je. Ça me conviendrait parfaitement. »

Qu'est-ce qui m'avait poussée à parler ainsi ? Je regrettai aussitôt d'avoir dit ça. Mais je ne pus m'abaisser à me rétracter.

Pendant toute la durée de ce mois de canicule, alors qu'une brume de chaleur flottait tel un mirage aquatique sur les buissons jaunis et qu'un vent brûlant que le diable lui-même semblait faire souffler sur la terre carbonisait l'herbe rare et rasait tous les champs, nos deux amoureux n'eurent pour gîte que fossés et bords de routes encrassées où même les mauvaises herbes se mouraient. Je n'ai jamais su où ils étaient allés, ni où ils avaient fait leur lit de fortune, ni ce qu'ils avaient vécu pendant cette période.

C'est en sursautant que je reviens à moi. Dans ma main, je tiens un gros morceau de mousse bien touffue, et à mes pieds, une longue limace aveugle se frotte contre l'une de mes chaussures. Que m'est-il arrivé ? Je dois être assise ici, sur ce tronc d'arbre, depuis des lustres. La forêt s'est refroidie. J'ai faim, et la nuit est en train de tomber.

Je ne peux pas retourner dans cette maison. L'escalier, c'est trop pour moi. De plus, s'il venait des intrus, il y a des chances pour qu'ils se dirigent plus volontiers vers la maison que vers la vieille conserverie. Je vais donc aller là. J'y serai plus en sécurité. J'entendrai la mer et l'air y sera plus sain.

Je m'en retourne donc en marchant avec précaution. Je m'arrête pour boire encore à mon seau d'eau de pluie. Puis je traverse l'allée envahie de mauvaises herbes, ouvre la porte de la conserverie et regarde à l'intérieur.

Chapitre 8

Un lieu de vestiges et d'étrangetés, semble-t-il, qui ferait plutôt penser à la malle-cabine de quelque vieux marin géant qu'à une conserverie abandonnée depuis des années. Une unique pièce, immense, avec de grosses poutres, comme dans une grange. Un plancher noir de graisse, maculé des années durant par le sang de poisson et les lubrifiants. Des pièces de machine rouillées et méconnaissables sont disséminées au petit bonheur, comme mises là par quelqu'un ayant eu l'intention de les reprendre un jour mais qui n'est jamais revenu. Déroulées, avachies dans les coins, des cordes de chanvre huileuses gisent semblables à des serpents fatigués. Des caisses de bois jadis soigneusement empilées ont été éparpillées en vrac sur le sol, mais chacune porte encore son label de qualité : *Saumon de premier choix*. Déployés en festons d'un tonneau à l'autre comme de vieux rideaux qui pendent, ou habillant le plancher de leurs plis détremvés et moisis, les filets ont visiblement été abandonnés par le dernier pêcheur venu ici avec sa prise. Certains sont bien secs et, quand je les secoue, il en tombe des ailes semblables à des bouts de papier, tout ce qu'il reste de phalènes défuntes. Ce n'est pas la couverture idéale, mais c'est mieux que rien.

À l'autre bout de la pièce, une épave perchée sur des cales, dépouillée de son gouvernail et de son appareil de levage, dont la peinture bleu passé se détache et tombe en

plaques de la coque. Ce n'est même pas un vaisseau fantôme. Rien qu'un squelette, comme celui qui a peut-être échoué quelque part des siècles après s'être mis en route pour le paradis avec son dernier Viking. Je n'aime pas beaucoup l'allure de ce bateau. Je vais plutôt m'installer ici, parmi les caisses et les filets.

Tiens ! une pile de coquilles Saint-Jacques. Quelqu'un qui aura eu l'intention de les emporter chez lui pour en faire des cendriers, sans doute, et qui les aura oubliées. Pleines de sable à l'intérieur – la mer s'y cramponne encore –, elles sont beiges à l'extérieur, zébrées d'un lavis de nervures délicates. Je les prends dans mes mains, les retourne, tâtant la surface cornée de la coquille et l'émail soyeux et nacré de sa concavité.

J'ai tout ce qu'il me faut. Une caisse retournée me sert de table et une autre de chaise. J'étale mes provisions et je mange. Quand j'ai terminé, il fait encore jour et je remarque qu'une demi-douzaine de hannetons ont été pris dans une des coquilles qui se trouvent par terre, à mes pieds. Je les pousse du bout de l'ongle. Ils sont morts. Mais ils n'en ont pas perdu leur éclat pour autant. Leur dos est d'un vert lumineux, partagé en deux par une ligne nette, presque métallique, et c'est de pur cuivre que leur ventre scintille. Si j'ai déniché des bijoux, le moins que je puisse faire est de les porter. Et pourquoi pas, puisqu'il n'y a personne ici pour me dire que je suis folle ? J'enlève mon chapeau – un chapeau de ville très comme il faut sur lequel poussent les fleurs artificielles, pas très ap-

proprié à la situation, de toute façon. Puis, avec grand soin, j'arrange les fragments de cuivre et de jade dans mes cheveux. Je me tiens assise bien droite sur ma caisse, les mains négligemment posées sur les genoux, telle la reine des phalènes, l'impératrice des perce-oreilles.

Je suis exténuée tout à coup, et la douleur, térébrante dans ma poitrine, m'avertit que je ne peux pas l'ignorer plus longtemps. J'ai la sensation d'avoir les pieds enflés, que mes chaussures sont trop étroites, et mes varices me brûlent comme si j'avais de longues ampoules sur toute l'étendue de mes jambes. Cette journée m'a épuisée, bien que je n'aie rien fait, au fond, sinon marcher un peu. Je n'arrive pas à me souvenir de ce que j'ai fait ce matin. Suis-je allée dans la forêt ? Ou bien était-ce après le déjeuner ? Ça n'a pas d'importance, mais ne plus le savoir m'ennuie, m'irrite. J'ai beau me creuser la cervelle, le mystère reste entier. Peut-être ai-je nettoyé l'autre maison. Je ne peux pas supporter les maisons sales.

La tête me tourne tant que j'en ai la nausée. Là. Ça y est. J'ai glissé de ma caisse et me voilà assise par terre les jambes raides étendues devant moi semblables à de gros poteaux, et les mains pressées sur mon ventre comme si j'avais peur qu'il s'envole.

Une mouette va et vient dans la pièce. Elle descend en piqué, remonte, et je sens le battement de ses ailes qui m'éventent au passage. Son vol est celui d'une bête affolée, prise au piège. Je n'aime pas du tout ça. *Un oiseau dans une maison est un oiseau de*

malheur – c'est ce qu'on avait coutume de dire. Pures sottises, bien sûr. Mais cette façon qu'elle a de battre des ailes... ça me dégoûte et m'effraie. Elle attaque en piqué comme un oiseau de proie si bien que, sans vraiment savoir ce que je fais, je saisis une caisse de bois et la lance, persuadée qu'elle va l'éviter. Je voulais seulement la chasser, mais – oh, horreur ! – le cageot a atteint la mouette qui tombe assommée. Craillant, elle se traîne en battant d'une aile ensanglantée à quelques centimètres de l'endroit où je suis assise. Ses ailes ont-elles été brisées ? Devrais-je la tuer ? Si j'étais à des kilomètres de là, et qu'on me racontait l'incident, ou que je l'imaginais, j'aurais de la peine pour la pauvre bête, ou un semblant de regret, au moins, en pensant à son envol et aux arabesques que sa blancheur décrit dans le ciel. Mais là, je n'ai qu'une idée : l'éloigner de moi, lui fermer le bec pour ne plus avoir à supporter son cri. Je la tuerais bien, mais je ne peux pas me résoudre à m'approcher suffisamment d'elle.

Si Marvin était là, il saurait quoi faire, lui. C'est un homme pratique. Il a toujours une solution à tout. La mouette résiste de toutes ses forces. Elle ne renoncera jamais. Elle se débat, se soulève à moitié, retombe, fouaille le plancher de son corps dans sa rage de ne pouvoir faire ce que son instinct lui dicte. Elle se traîne finalement jusque sur un tas de filets, s'y laisse choir et gît là, pantelante. Je suis incapable de bouger. Qu'ai-je donc fait pour mériter de devoir rester assise là à l'écouter souffrir ?

Pourquoi Marvin ne vient-il pas ? Il m'a oubliée, c'est sûr. Probablement parti se balader avec Doris. Je les vois très bien au cinéma, tous les deux, se fichant éperdument de savoir si je suis morte ou vivante. Eh bien, je ne suis pas morte ! Et qu'ils n'aillent pas s'imaginer qu'ils auront si facilement ma maison. S'il essaie de la vendre, je le poursuis en justice.

La nuit commence à s'épaissir. Ce que je fais ici, je serais absolument incapable de le dire. Les dernières lueurs du jour filtrent à travers les fentes et autres fissures, et l'obscurité s'étend peu à peu. Le vieux bateau et les pièces de machine prennent des formes étranges, lugubres, menaçantes. Rien ne me paraît normal. Tout est dénaturé, défait, comme vidé de substance, alors que des ombres habitent les espaces inoccupés. Faut-il que je chante ?

*Demeure près de moi
Le soir tombe si vite
L'obscurité m'enveloppe
Seigneur, auprès de moi demeure...*

Ma voix chevrote, fait des trémolos, se casse en un grognement sourd et lugubre, et, pour le bien que ça me fait, je pourrais aussi bien psalmodier les noms de l'annuaire téléphonique.

Soudain j'entends des chiens. Des aboiements hostiles me pétrifient. C'est un son qui a quelque chose d'inhumain. Se trouver face à eux serait comme se trouver face à un maniaque – pas la peine d'implorer ; ils ne comprendraient pas.

Il y en a deux. Deux chiens gueulards dont les voix graves me parviennent de la falaise, lointaines et assourdies, puis de plus en plus distinctes à mesure qu'ils approchent. Je les entends foncer dans les fougères. Ils sont excités, à la poursuite de quelque chose, mais de quoi, ou de qui ? Peut-être est-ce mon odeur qu'ils suivent à la trace dans la forêt.

De nouveau ces voix voraces, impatientes, vindicatives. Ces chiens-là n'épargneraient personne s'ils étaient lâchés. Je ne peux pas me mettre debout. À quatre pattes, je rampe vers le tas de caisses empilées tout en sachant fort bien que l'abri est dérisoire. En tâtonnant près de moi, je devine l'enchevêtrement de filets sur lequel gît la mouette. Je l'avais oubliée. Je ne l'entends plus à présent. A-t-elle réussi à s'envoler vers la mer où l'eau salée l'aura guérie, ou bien a-t-elle péri emportée par une grosse vague noire ?

J'attends parmi les caisses. Dehors les chiens reniflent, fouillant l'herbe et les feuilles mortes. Soudain, l'un d'eux pousse un aboiement triomphal, et l'autre accourt aussitôt pour voir. Je retiens mon souffle, pensant qu'ils ont trouvé un moyen d'entrer ici. L'attente est interminable. Ils sont silencieux. Puis je les entends gronder, se bagarrer, et enfin s'en aller, inexplicablement. Ils s'éloignent en haletant, le bruit de leur course à travers la forêt et sur la falaise faiblit de plus en plus. Sont-ils vraiment partis ? J'ai du mal à le croire. Vont-ils revenir ? Il faut que je bouge, que je trouve un endroit plus sûr. Mais je reste là à trembler et à transpirer,

presque indifférente, maintenant, à ce qui pourrait m'arriver. Qu'ils reviennent et me fassent ce qu'ils veulent. S'ils m'attaquaient à cet instant, je n'opposerais même pas de résistance.

Mais un très léger bruit suffit à me faire changer d'avis. J'entends la porte qui s'ouvre, les pas de quelqu'un qui entre. Je ne vois rien du tout. La nuit est totale, maintenant, noire et compacte. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a quelqu'un.

Un bruit d'allumette qu'on gratte, et une fausse étoile brille pendant quelques instants. Jetant un œil par-dessus les caisses, j'entr'aperçois le visage d'un homme, l'éclat d'une pommette, des yeux qui se plissent à la lumière de la flamme. Puis un grand soupir. Est-ce lui qui a ainsi puisé dans ses poumons ou bien est-ce moi ? L'allumette a fini de brûler. Nous sommes face à face dans l'obscurité.

« Qui est là ? » Il a parlé d'une voix de crécelle, aiguë, qu'on imaginerait être celle d'un eunuque.

« Si c'est mon argent que vous voulez, dis-je, prenez-le, quoique je n'aie pas grand-chose. »

Je l'entends qui s'approche, prudemment, à pas de loup. Il gratte une autre allumette.

« Une vieille femme ?... » Il pousse un immense soupir de soulagement. « Mon Dieu... Je pensais... Je ne sais pas... »

C'est alors seulement que je me rends compte qu'il a été aussi surpris que moi.

Cette voix de fausset, ce n'était que la peur. Cela me semble si drôle qu'on puisse avoir peur de moi. Il laisse tomber l'allumette qui lui brûle les doigts, fouille dans ses poches, et quelques secondes plus tard une autre petite flamme jaillit à la lueur de laquelle je peux voir qu'il tient une bougie. Alors qu'il me dévisage, je prends tout à coup conscience du spectacle que je lui offre, là, tapie au milieu des caisses vides, toute débraillée, le visage maculé de longues traînées sales, le chignon défait avec des mèches grises qui pendouillent comme des bouts de laine à reprendre. Je porte la main à mes cheveux pour les arranger un peu. Mes doigts rencontrent quelque chose de friable – que je pince et qui s'écrase sous mon ongle en exhalant une odeur putride. Mon Dieu... les hannetons. J'en mourrais de honte.

« J'espère que vous voudrez bien excuser ma tenue, dis-je.

— Aucune importance, dit-il. Vous n'êtes pas malade, au moins ? Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Une pensée me vient, tout à coup. Je sais ce que lui fait ici. J'aurais encore mieux aimé que ce soit un voleur.

« Vous êtes venu me chercher, n'est-ce pas ? Eh bien, il n'en est pas question. Je parie que Marvin ne vous a pas dit ce qu'il a l'intention de faire de moi. Bien sûr que non, ils ne le diraient à personne. Ces endroits-là, on les appelle des maisons de repos, mais c'est pas ça du tout. Une fois qu'ils vous y ont fait entrer, vous ne pouvez plus en sortir.

Ils ne vous demandent pas votre avis. On veut m'y traîner, comme si j'étais un sac de pommes de terre, mais je ne me laisserai pas faire.

— Allons, ma petite dame, calmez-vous, voyons, dit-il. Je sais rien de tout ça, vraiment, je vous assure. J'suis pas venu ici pour vous chercher. Je m'appelle Murray Lees, Murray F. Lees, et j'ai travaillé pendant une vingtaine d'années pour les assurances Dependable Life. »

Je le regarde avec méfiance. Il n'est pas facile de jauger quelqu'un à la seule lueur d'une bougie. Il porte un manteau de tweed à chevrons ample et flottant, et, à ses pieds, il a posé le grand sac en papier qu'il avait dans les mains. Il a une tête de fouine, des yeux inquiets. Sur sa lèvre supérieure, une moustache qu'il mâchouille continuellement avec ses dents du bas.

« Vous êtes sûr que ce n'est pas Marvin qui vous envoie ?

— Bon Dieu, mais je ne sais même pas qui est ce Marvin.

— Marvin Shipley, mon fils. Je m'appelle Hagar Shipley.

— Enchanté de vous connaître, dit-il. Vous n'avez pas à vous en faire. Je ne suis venu ici que pour être un peu tranquille. De temps en temps, j'aime bien être seul, pour réfléchir. Ça ne vous dérange pas si je m'assois ?

— Je vous en prie. »

Il s'installe près de moi, sur un coussin de filets de pêche. Il se pourrait qu'il mente, bien sûr. Je n'ai pas confiance en lui, mais pour ce qui est de l'instant présent j'en ai ma claque d'être toute seule.

« Ces chiens m'ont poursuivi, dit-il sur un ton offusqué, comme si c'était une insulte personnelle. Je pense pas qu'ils soient vraiment méchants, mais j'avoue que je ne tenais pas du tout à m'en assurer.

— Je les ai entendus. J'ai eu peur, moi aussi.

— Je n'ai jamais dit que j'ai eu peur, si ?

— Vous n'avez pas eu peur ?

— Si, dit-il à contrecœur. Je suppose que si.

— À qui sont-ils ?

— Comment voulez-vous qu'je sache ? Vous ne pensez tout de même pas que je viens souvent ici ?

— Je voulais seulement dire que...

— Ce sont les chiens du gardien, dit-il. Il habite là-haut sur la colline mais, comme il est assez vieux, il ne vient pratiquement jamais jusqu'ici, à cause des marches.

— Je n'ai pas compris pourquoi ils ont changé d'avis et sont repartis si vite.

— Ils ont trouvé un oiseau blessé et se sont battus pour l'avoir. Ça avait l'air d'une mouette, là, dehors, dans les buissons.

— Ah, c'est donc ça ! » Et sans trop savoir pourquoi, au lieu de ne rien dire, je lui raconte ce qui s'est passé.

« C'est une chance pour moi que vous l'ayez eue, dit-il.

— Probable, oui. Mais je voulais seulement la chasser. Je regrette de lui avoir fait du mal.

— Comment ! dit-il, outré. Vous auriez préféré que je sois mis en pièces ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais j'aurais préféré qu'ils ne la trouvent pas. »

Il allume une cigarette et tire gloutonnement une bouffée. Puis il me tend le paquet.

« Vous fumez ? »

À sa grande surprise, j'en prends une. Il me donne du feu, puis il ouvre son sac en papier et en sort une bouteille de rouge qu'il pose sur le plancher. Il ne lui manque rien — il a même un gobelet en plastique qu'il me tend après l'avoir rempli.

« Vous en voulez une goutte ? C'est pas un grand cru, mais à deux dollars cinquante on peut pas demander la lune.

— Merci. Je dirais pas non, juste un demi-verre. »

Il boit à la bouteille. J'en avale une gorgée. Il a un goût un peu sucré, légèrement médicamenteux, mais qui, après l'eau de pluie, me paraît délicieux. Je bois tout le reste d'un coup.

« Eh bien, on peut dire que vous aviez soif ! dit-il. Vous avez mangé quelque chose aujourd'hui ? »

— Comme c'est gentil à vous de vous en inquiéter. Mais oui, j'ai mangé. Et vous, vous avez mangé ?

— Bien sûr, dit-il. Vous me prenez pour un clochard, ou quoi ?

— Non, non, mais j'ai des biscuits salés ici dans mon sac. Et vous pouvez en prendre si ça vous dit.

— Merci, dit-il. Mais je n'ai pas faim pour le moment. C'est gentil de votre part en tout cas. »

Et là, il éclate de rire.

« Pourquoi riez-vous ? demandé-je.

— Nous sommes si polis, dit-il.

— Je ne vois pas pourquoi on oublierait les bonnes manières, dis-je avec une certaine réserve, quel que soit l'endroit où on se trouve.

— Ah bon ! Eh bien moi, je pense qu'on peut parfois trouver de bonnes raisons de les oublier, mais c'est pas le cas ici. Encore un peu ?

— Vous êtes très aimable, Monsieur... ?

— Lees. Murray F. Lees. » Il tient haut la bouteille et boit à la régale. Je vois qu'il sait y faire. Après quoi, il semble prêt à bavarder un moment. « Le F, c'est pour Ferney. Murray Ferney Lees. Ma mère a dû penser

que j'serais poète pour m'avoir donné un nom pareil. Ferney, c'était son nom de jeune fille. Elle l'adorait, et ça ne lui a pas plu du tout de devoir s'en séparer quand elle s'est mariée avec Papa. C'est pour ça qu'elle me l'a donné. Rose Ferney, c'est comme ça qu'elle s'appelait. Elle disait toujours que c'était un nom qui avait de la classe. »

Il émet un petit gloussement.

« C'était une petite femme délicate, toute mignonne, dit-il. Elle était absolument incapable de tenir une maison.

— Probable qu'elle en aura eu assez, dis-je. Faire à manger jour après jour pour une bande de gosses bruyants qui n'ont jamais eu un mot gentil pour elle.

— J peux vous dire qu'c'était pas du tout ça », dit-il.

Je pousse un profond soupir et bois une autre gorgée. « On ne voit pas toujours les choses de la même façon. Ça dépend de quel côté on se place.

— Ça c'est vrai, dit-il. Tenez, moi, par exemple. Y a des gens qui vous diront que si vous êtes dans les assurances, vous êtes un parasite. Eh bien, pas du tout. Qu'est-ce qu'ils feraient s'ils ne pouvaient pas assurer leur avenir? Hein, je vous le demande. Quand un homme sait que sa famille est à l'abri si quelque chose lui arrive, ça le tranquillise. Ce que j'ai vendu pendant vingt ans, ce sont des tranquillisants. Je suis entré dans la compagnie Dependable en 1934, à époque de la Dépression, et je ne l'ai jamais regretté.

Avant de travailler pour eux, j'étais à mon compte et ça ne marchait pas du tout. »

Il cause, il cause. C'est un raseur, cet homme-là. Mais le son de sa voix me fait du bien. Le vin me réchauffe. Et puis je ne sens plus autant la douleur dans ma poitrine.

Dehors, la mer bat les planches du ponton. Si j'étais seule, je me sentirais entraînée avec le reflux, emportée par les flots vers des profondeurs aussi extraterrestres et glaciales qu'une planète lointaine, là où dans une nuit perpétuelle la mer grouille de serpents aux yeux sournois, d'épaulards voraces et de milliers de créatures phosphorescentes étrangères à la lumière du jour, la mer qui aspire tout en son sein, la mouette exténuée, les ordures que l'on jette des bateaux et les hommes qui n'ont pour les protéger de l'éternité qu'une chair tendre et bien faible, ainsi que leurs yeux pour autant qu'ils peuvent voir. Mais j'ai un compagnon, et je me sens en sécurité : la mer, ce n'est que le tapement de l'eau contre le planchéage.

« J'ai obtenu ce travail par la prière, poursuit-il. Vous ne l'auriez pas cru à me voir, n'est-ce pas ? C'est pourtant bien ce qui est arrivé. J'en étais convaincu, en tout cas. En ce temps-là, je faisais partie d'une congrégation qui s'appelait les Défenseurs du Rédempteur. J'y suis entré par conviction. Mon grand-père paternel faisait des tournées...

— Dans un cirque ?

— C'est ça, dans le cirque de Néron ! C'était un des premiers chrétiens. Non, je plaisante. En fait, il voyageait à travers le

pays pour prêcher la bonne parole. Il plantait son immense tente de toile grise à rabats sur les champs de foire aux abords des villes, et devant il mettait un panneau-réclame. *Venez écouter Tollemache Lees, le célèbre Évangéliste. Célèbre dans toute la région, de Cariboo à la Rivière de la Paix. Sermon de ce soir : Qu'est-ce qui attend les pécheurs ? Ne manquez pas ce sujet si actuel.* Ou des trucs du même genre. En fait de salut, il vendait une eau-de-vie qui vous brûlait le gosier, une sacrée gnôle, vous pouvez me croire. C'était peut-être difficile à avaler mais je peux vous dire qu'on se sentait bien une fois que c'était descendu. Il avait commencé dans la vie comme couvreur, mais il a fini comme ensorceleur – c'est ce que Papa disait à son sujet, et dans sa bouche ce n'était pas un compliment. Mon père tenait un magasin de chaussures à Blackfly, une petite ville de scieries, dans le Nord. Il faisait partie d'une autre congrégation, l'United Church, et il ne pouvait pas supporter le vieux. Moi-même, j'ai grandi à Blackfly.

— Un drôle de nom pour une ville.

— Vous ne diriez pas ça, dit-il, si vous y étiez allée en été. Ma mère était encore plus impitoyable envers le vieux que mon père. Après que le Temple du Tabernacle eut été construit à Blackfly, il y venait régulièrement. Il le trouvait beaucoup mieux que sa tente qui, à l'époque, commençait à être plutôt fatiguée. Dans le Tabernacle, il y avait une chaire en chêne fumé garnie tout autour d'un tissu de satin blanc à franges avec des pompons dorés, et sur le devant, en écriture

script, on pouvait lire : *Tous les Vivants Peuvent Être Sauvés*. Ma mère m'interdisait d'y aller, mais j'y allais quand même. Quand elle le rencontrait dans la rue, elle passait son chemin sans même un regard pour lui. Il venait au magasin et Papa lui donnait un dollar pour se débarrasser de lui. Moi j'aimais bien aller au temple. Il avait une voix qui portait aussi loin que les jets d'eau que lancent les baleines en soufflant. C'est lui qui entonnait les cantiques. Je l'entends encore...

*Lavez vos mains, lavez vos mains
Lavez-les dans le sang,
Dans le Sang pur et vivant de l'Agneau... »*

Il chante fort, d'une voix altérée par le rire. Ça ne m'amuse pas beaucoup. Je trouve même que c'est de mauvais goût.

« Quel horrible cantique !

— Pas du tout, dit-il. C'était bien mieux que Buck Rogers et Tom Mix combinés en un seul. Et puis, j'y croyais de toutes mes forces. Quand plus tard je suis entré chez les Défenseurs, Maman m'a dit que je régressais. Pauvre Maman. La pauvre. Toujours inquiète. Elle était anglicane et elle s'inquiétait de ce qu'un autre anglican puisse me voir entrer dans le Temple du Tabernacle. Elle se faisait du souci à propos de tout. En été, elle avait peur de sentir la transpiration et, toutes les demi-heures environ, elle filait dans sa chambre pour s'asperger de talc à la lavande, mais quand les déodorants sont apparus sur le marché, elle n'a pas voulu en mettre de peur que ça laisse une marque sur sa robe et que les gens la voient.

— La pauvre, dis-je, claquant la langue et tendant de nouveau mon gobelet en plastique. Passer sa vie à s'inquiéter de ce que les gens vont penser, vous imaginez ? Elle devait être faible de caractère.

— Vous avez déjà observé une belle-de-jour ? demande-t-il. Elles ont l'air si fragiles qu'on n'oserait même pas souffler dessus de peur qu'elles ne s'étiolent. Mais essayez donc de les déraciner et vous verrez. Faible ? Tu parles. Que je sois un Défenseur, elle en a fait tant d'histoires que j'ai fini par quitter Blackfly pour de bon. Elle était encore plus déterminée que Lou.

— Lou... c'est votre femme ? »

Il incline la bouteille encore une fois et s'essuie la bouche d'une main.

« Ouais. Je l'ai rencontrée dans un séminaire sur la Bible. C'était une grande fille solide, une rousse. Un vrai matelas de plumes, cette femme-là, ça oui. Ce séminaire, C'était quelque chose, vous pouvez me croire. »

C'est un homme plutôt vulgaire, finalement. Il me jette un coup d'œil et voit l'expression de dédain sur mon visage.

« Je l'aimais bien, plaide-t-il. Qu'est-ce que je dis ? J'étais fou d'elle. En ce temps-là, elle aurait imploré les anges pour qu'ils descendent du ciel qu'ils seraient venus, et il n'y avait pas d'endroit plus doux sur la terre que ses grandes cuisses blanches quand, étendue sur la mousse, elle les écartait. »

La crudité de ses mots me déconcerte, me renvoie des années en arrière, et je suis si gênée que je ne peux pas le regarder.

« Ma foi. Je dois dire que c'est une bien étrange combinaison, la prière et ça.

— J'en connais pas mal qui seraient d'accord avec vous, dit-il d'un air morose. Dieu est amour, mais ne parlez jamais des deux en même temps. Cette femme, je l'aimais, moi, je vous le garantis.

— Vous appelez ça de l'amour ?

— Si c'était pas de l'amour, qu'est-ce que c'était, alors ?

— Je ne sais pas. Vraiment, je n'en sais rien. »

Je prends une grande respiration. « Oh la la... je suis fatiguée. Ce n'est pas la grande forme, ces temps-ci. Je ne me sentais jamais aussi fatiguée, avant. Cet imbécile de médecin. Un bon remontant me ferait beaucoup plus de bien que toutes ces radios.

— Ça ne va pas ? demande mon compagnon. Vous voulez que j'arrête de bavasser ? »

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Il ne pourrait pas se taire même si sa vie en dépendait.

« Non... continuez. J'aime bien vous écouter.

— Bon, mais vous êtes sûre ? Où est passé votre verre ?

— Non, vraiment, je ne peux pas. Gardez-le pour vous.

— Ne vous occupez pas de ça, dit-il. Je suis content d'avoir de la compagnie. Comme je disais, Lou et moi on s'est mariés plus tôt que prévu, mais ça ne m'a pas du tout tracassé. Elle si, par contre. Tout à coup, elle s'est mise à s'inquiéter, elle aussi. Elle voulait dire à tout le monde que le bébé était né avant terme. Elle ne mangeait pratiquement plus que des tomates, vous savez, à cause des calories. Mais à sa naissance, Donnie pesait presque cinq kilos... un désastre. »

Il me tend le gobelet et je bois encore. Ce vin est plus fort qu'il n'y paraît. Mais je me sens bien, légère, et la douleur s'est évaporée. Il hausse les épaules.

« Je l'ai prise dans mes bras en la serrant très fort et je lui ai dit que ça n'avait aucune espèce d'importance. Mais il n'y avait rien à faire. Elle disait que Dieu l'avait punie. Une drôle de punition, que je lui ai dit, un solide gaillard, en bonne santé et tout. Il n'est pas né borgne ou avec deux têtes ? Alors ? Elle voyait pas du tout les choses comme ça. Vous ne me croirez pas, mais après elle n'a plus jamais été la même.

— Comment ça ?

— Elle ne s'est plus jamais laissée aller. Le cœur n'y était plus. Il faut dire qu'elle était deux fois plus dévouée au Tabernacle que moi. Elle l'est encore. Mais pas moi. »

Il se penche vers moi et me regarde droit dans les yeux.

« J'ai perdu la foi, me dit-il sur un ton confidentiel. Je l'ai pour ainsi dire égarée, et,

quand j'ai essayé de la retrouver, elle n'était plus là.

— Peut-être que vous ne l'avez jamais eue », dis-je, quoique je trouve qu'il ne manque pas d'air, de me raconter ça. Comme si ça pouvait m'intéresser.

« Je croyais l'avoir, dit-il sur un ton de doute. Mais peut-être pas, au fond. C'est vrai que j'en prenais un peu à mon aise, mais quand je me suis levé pour prêter serment, comme dit l'épître aux Corinthiens j'ai parlé la langue des hommes et des anges. Déjà, quand Lou me parlait de punition au sujet de Donnie, j'en avais par-dessus la tête. Mais en réalité, c'est la fin du monde qui m'a définitivement éloigné de tout ça.

— La fin du monde ?

— À cette époque-là, au Tabernacle, nous avions un prédicateur laïque, m'explique-t-il. C'était le genre de type qui se baladait le long des routes avec un seau de peinture blanche et qui couvrait les rochers de slogans pour remonter le moral des automobilistes qui passaient : *la fin du monde est proche...* des trucs dans ce genre-là. C'est comme ça qu'il a commencé. Mais je suppose qu'il a dû manquer de peinture parce qu'il est arrivé au Temple du Tabernacle de la rue Larkspur, et il a commencé à nous expliquer que l'heure du Jugement dernier approchait. Je parie que vous pensez que ce genre de choses n'existe plus. Mais pas du tout. Ça existe encore.

— Je n'ai jamais rien eu à voir avec ce genre de sectes, dis-je. Alors je ne peux pas savoir.

— Vous n'avez pas fréquenté les gens qu'il fallait, dit Murray Ferney Lees. Ce type, Pulsifer – c'était son nom –, il était assez convaincant. Il faut lui rendre cette justice. Vous voyez le genre de type, balèze, pas vraiment beau, mais avec une tête qui inspire confiance. Vous l'écoutez, et vous vous dites – celui-là, il a vraiment l'air de savoir de quoi il cause ; comment pourrait-il se tromper ? Lou a tout gobé. Il ne prenait aucun risque, remarquez. Il a jamais dit que ce serait la fin du monde – *tel que nous le connaissons* ; ils ajoutent toujours ça, par précaution – le 4 septembre à deux heures trente de l'après-midi. Oh non ! pas si bête. Il disait seulement que ce serait pour bientôt, et qu'il pouvait le démontrer par tel chapitre ou tel verset, que nous devions veiller en groupe, faire partie des vigiles et prier pour que le jour et l'heure exacts nous soient révélés et qu'on soit prêt. J'ai dit à Lou, écoute, qu'est-ce ça change si l'heure exacte t'est révélée ? Tu vas tout arrêter, peut-être, demander au bon Dieu de bien vouloir attendre jusqu'à ce que tu sois devenue vieille ? La question n'est pas là, Murray, qu'elle m'a dit, la question c'est est-ce que tu ne pourrais pas au moins veiller une heure ? Elle pouvait, elle, en tout cas, c'est ce qu'elle m'a dit, et, si je ne pouvais pas, eh bien, tant pis pour moi. »

À l'écouter ainsi, j'ai un peu envie de dormir, mais il y a quelque chose dans sa voix

qui m'en empêche. Il boit encore un coup, puis pousse la bouteille vers moi. J'essaie de me verser un peu de vin, mais je le répands par terre. Bien que lui-même soit plus saoul qu'un Polonais, il remplit mon verre sans en renverser une goutte. Il a une main sûre, cet homme-là. Et je ne me moque pas de lui, même pas intérieurement. Il y a quelque chose de convaincant chez lui. Je l'aime bien, à présent, malgré sa tête de fouine et cette façon qu'il a de mâchouiller sans arrêt sa moustache. Son étrangeté m'intéresse, et je me demande comment j'ai pu penser que c'était un raseur. J'ai vaguement entendu parler des Défenseurs du Rédempteur, mais jamais par quelqu'un qui en a fait partie. Je n'aurais jamais imaginé que je pourrais un jour avoir affaire à ces gens-là.

« Et vous y êtes allés, Monsieur Lees, aux vigiles, dans le Temple du Tabernacle ?

— Ouais, dit-il. Je me disais – et merde ! Ça vaut pas la peine de se disputer pour ça. J'ai horreur des disputes. Ça me donne la migraine. Quand elle s'y met, Lou, elle est capable de tout casser. Cela dit, étant dans les assurances, ça me mettait dans une situation délicate, comme vous pouvez l'imaginer. Qu'est-ce que je dois faire, que j'ai dit à Lou, continuer de vendre des assurances comme si de rien n'était ? Ce qui, vous l'admettrez, est pure hypocrisie de la part de quelqu'un qui est persuadé qu'aucun de ses clients n'atteindra soixante ans. Ou bien dois-je leur dire qu'ils gaspillent leur argent ? Auquel cas, lui ai-je dit, la fin du monde a intérêt à venir vite fait, sinon on ne pourra pas payer les

mensualités pour la maison. Raison de plus pour prier, qu'elle me dit, pour savoir la date.

— Mais vous, vous ne croyiez tout de même pas que c'était pour bientôt ? »

Il étend ses mains devant lui comme pour m'inviter à les examiner. Les ongles sont rongés jusqu'au sang.

« J'y croyais quand j'étais dans le Tabernacle, avec les autres. Vous vous dites – Mon Dieu, ils y croient tous –, je ne peux pas être le seul à ne pas y croire. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'ils se disent peut-être tous la même chose. Ou peut-être pas. Allez savoir ! Parfois, j'avoue que ça me rendait plutôt nerveux.

— Mais vous... vous-même, quand vous n'étiez pas avec eux ?

— Oh moi, j'avais entendu les mêmes sornettes depuis que j'étais petit. C'était pas nouveau. J'avais l'habitude. Ça ne pouvait plus me mettre dans tous mes états, comme Lou. Enfin... si, pt'êt' bien, mais quand même pas si facilement. J'avais besoin d'être un peu poussé. En tout cas, j'y suis allé, cette nuit-là à la vigile. »

Il s'interrompt et promène son regard tout autour de la pièce, lève les yeux vers les poutres cachées par l'obscurité, les pose sur l'épave dont la proue est à peine visible et sur les vitres sales de la cabine de pilotage qui captent le peu de lumière que renvoie notre unique bougie et brillent comme un miroir suspendu dans la nuit. Je me penche en avant, attentive, me frictionne la jambe de

la main pour me débarrasser d'une crampe et regarde cet homme dont j'ai soudain oublié le nom, mais dont le visage, à présent tourné vers le mien, dit en un silence pressant et sans équivoque – *Écoutez-moi. Vous devez m'écouter.* Il est assis en tailleur et se balance légèrement d'avant en arrière tout en poursuivant d'une voix forte et grave.

« Seigneur, révèle à ces quelques fidèles ton mystérieux dessein, afin qu'ils puissent se préparer à partager le festin céleste dans Ton Tabernacle, là-haut, et boire le vin nouveau dans ce Royaume qui est le Tien... »

Il s'interrompt à nouveau et m'observe pour voir ce que ça me fait. Je le regarde, lui et les ombres qui dansent autour de lui. Son visage disparaît puis réapparaît soudain, plus proche, mais seulement son visage, comme si tout le reste en lui avait cessé d'exister. J'ai peur à présent, et voudrais bien qu'il s'arrête. Je ne veux pas en entendre plus.

« En réalité, précise-t-il, ce qu'ils voulaient dire, c'est – si on est bon pour la fin du monde, Seigneur, par pitié dites-nous quand. C'est le fait de ne pas savoir que nous ne pouvons pas supporter.

— Rien de plus banal, dis-je sèchement.

— Ah oui ? Peut-être bien, mais j'étais là, agenouillé – il faut vous dire que le sol était aussi dur que du béton, alors les plis de mon pantalon, vous imaginez – et, tout d'un coup, j'ai levé la tête, j'ai regardé autour de moi, et j'ai vu le vieux Pulsifer qui priait les yeux clos, le corps agité de tremblements, et l'idée m'est venue que si la tribulation ne venait

pas il ne trouverait pas la paix – il serait très déçu. À ce moment-là, j'ai pensé à deux choses. D'abord que si Dieu avait un quelconque sens de l'humour, il devait être en train de mourir de rire. Ensuite que si l'heure de la fin du monde sonnait vraiment, il en serait probablement encore plus surpris que nous. Je me suis dit, Murray, y a rien à attendre de tout ça. Tu fais comme tu veux, que j'ai dit à Lou, mais moi, j'fous l'camp d'ici et je rentre à la maison. On aurait pas dû laisser Donnie tout seul si longtemps de toute façon. Elle ne m'a pas entendue. J'ai pris les clés de la maison dans son sac. Elle ne s'en est même pas aperçue. Elle était bien trop occupée à prier pour recevoir les clés du paradis. »

Il lève la bouteille et je vois sa pomme d'Adam qui monte et descend quand il avale. Ça lui donne un air clownesque et caricatural et, plus parce que j'en suis navrée que parce que j'ai envie d'en entendre davantage, je me penche en avant et lui touche la main.

« Et alors ? »

— C'est drôle, dit-il. Elle pensait que ça viendrait de très loin : la voix du Tout-Puissant, la pluie de sauterelles et de sang. La lune qui deviendrait noire et les étoiles qui se déchaîneraient. Et, pendant ce temps-là, ça se passait tout près de nous. »

Il marque un temps d'arrêt, puis reprend en faisant un effort sur lui-même.

« Je suis arrivé à la maison un quart d'heure après les pompiers, dit-il. Le feu avait pris dans la cave et s'était étendu. La

maison était vieille – elle devait avoir vingt-cinq ans à peu près – et tout le bois de charpente était très sec. Il n'est rien resté de cette maison. Pour ça, bien sûr, on était assurés.

— Mais le... »

Il fait oui de la tête. Il y a une expression de stupeur, sur son visage, comme un étonnement qu'il n'aurait jamais exprimé.

« Ils disent que c'est très rapide, dit-il. Ils ne brûlent pas, en fait, seulement après. C'est la fumée. »

Il se tourne vers moi. « C'est ce qu'on m'a dit, mais comment puis-je savoir si c'est vraiment rapide ? C'est peut-être pas vrai. Il n'y a que si ça m'arrivait que je pourrais le savoir. »

Il détourne brusquement la tête. « Bon Dieu, j'aurais voulu que ce soit à moi qu'ça arrive ! »

Il s'imagine avoir découvert la douleur, comme une nouvelle drogue. J'aurais bien des choses à lui dire à ce sujet. Mais quand j'essaie de penser à ce que je pourrais lui transmettre, rien ne vient, ce n'est que du vent qui m'a gonflée d'expérience et de sagesse, l'espace d'un instant, puis s'est échappé comme un rot. Je n'arrive pas à lui parler. Je ne trouve qu'une seule chose à dire qui ait un sens.

« J'ai perdu un fils, moi aussi.

— Alors vous savez », dit-il avec brusquerie.

Un silence s'installe, et assis dans ce lieu, vide sauf de notre présence, nous guettons le

rire terrifiant de Dieu, alors que seul le gloussissement fastidieux de la mer nous parvient.

« Je me demande encore qui a bien pu être le fautif. Mon grand-père, qui m'a mis toutes ces histoires de Bible dans la tête ? Ma mère, qui a tout fait pour que je préfère les feux de l'enfer au talc à la lavande ? Lou, qui a tant insisté pour qu'on y aille, en m'assurant que rien ne pouvait lui arriver ? Moi, qui n'ai pas dit carrément dès le départ que vu tout le bien que ça me faisait c'était pas la peine que j'y aille ? »

Pourquoi s'acharne-t-il ainsi ? J'en ai assez entendu.

« Personne n'est responsable.

— Ouais, mais vous savez ce que je faisais toujours avant d'aller à ces vigiles ? J'allais dans la cave boire un ou deux coups de whisky pour me mettre en train. Peut-être que j'y ai laissé une cigarette allumée. Je pourrai jamais être sûr. »

Il pose une main sur la bouteille. « Vous savez quoi ? Vous savez ce qu'elle dit, Lou, je veux dire ?

— Quoi ?

— Elle dit que maintenant j'ai une excellente excuse pour boire. Et je peux pas lui donner tort. C'est peut-être vrai, maintenant. Ça fait cinq ans. »

Il se lève. « Si je savais où sont passés vos biscuits salés, j'en mangerais bien quelques-uns. »

Il prend la bougie, me laissant dans l'obscurité, et les planches résonnent de son pas titubant. Je ferme les yeux. Me reposer un moment, ne penser à rien. Mais quand mes yeux ne captent même plus les ombres auxquelles je pouvais encore me retenir, j'ai la tête qui tourne et la sensation de plonger en piqué, comme un goéland. Je me sens mal. J'ai l'impression que je ne pourrai plus revenir, même si j'ouvre les yeux. Peut-être vais-je être balayée dans les airs, telle une mouette par un vent trop fort pour elle, emportée par les vagues, engloutie dans les fonds sans fond, aussi froids et immobiles qu'un œil de verre noir.

Le revoilà. J'ouvre les yeux et m'aperçois qu'il n'y a plus de lumière dans la pièce.

« Plus de bougie, dit-il d'une voix neutre. On dirait qu'il fait plus froid ici sans lumière, vous ne trouvez pas ? Vous devez être gelée. Vous n'avez qu'un cardigan. »

Il a donc remarqué ma tenue. Fébrilement, je tâte un peu partout pour voir si ma robe est déchirée et où. Le tissu se froisse et se plisse sous mes doigts. Je ne sens rien, excepté mes bourrelets de graisse qui frissonnent. Je n'arrange pas ma robe, à tirer dessus comme ça. De toute façon sans bougie il ne peut plus me voir, quelle que soit l'allure que j'ai.

« Ça va très bien, dis-je. C'est un cardigan épais. Vous n'allez pas partir, n'est-ce pas ? Il ne fait pas trop froid pour vous ?

— Pas pour moi, non, marmonne-t-il. Je pense que je devrais vous passer mon manteau. Vous êtes sûre d'avoir assez chaud ?

— Oui, oui, je vous assure.

— Bon, très bien, alors. Je me demandais, c'est tout. »

Nous nous taisons l'un et l'autre. Je ferme les yeux de nouveau.

Un jour, John m'annonça qu'Arlene allait partir dans l'Est pour un an.

« L'cousin d'son père lui offre un salaire pour aider au ménage. Ça s'passé en famille, comme ça ils ont une domestique pour pratiquement rien. Tu parles d'un arrangement !

— Pourquoi part-elle, alors, si c'est comme tu le dis ?

— Oh, en apparence c'est pas aussi négatif. On lui a très bien présenté la chose. Arlene dit que si elle refuse, son père et sa mère comprendraient pas c'qu'elle veut ni comment elle pourrait repousser une offre aussi raisonnable. De toute façon, elle trouve qu'elle a vécu suffisamment longtemps aux crochets de ses parents et, maintenant qu'elle a une chance de gagner un peu d'argent, elle veut absolument leur rembourser au moins une partie de c'que ça leur a coûté depuis qu'elle a plus d'travail. Rien qu'un an, qu'elle dit, et on pourra recommencer de zéro.

— Tu ne peux pas ne pas être d'accord avec ça ? En tout cas, je suis heureuse d'apprendre qu'elle a le sens des responsabilités.

— Ce genre de dettes, dit John, on ne s'en libère jamais si la personne envers qui on est

redevable ne le veut pas. C'est pas l'argent que veulent les Simmons, c'est leur fille. Elle peut pas acheter sa liberté, et une année n'y changera rien du tout.

— Drôle de façon de la garder que de l'envoyer dans l'Est ! »

John haussa les épaules. « La meilleure façon qui soit, pour le moment. À Toronto, elle rencontrera peut-être un type avec une bonne situation, comme ça quand Telford prendra sa retraite, lui et Lottie pourront aller habiter dans l'Est. »

Ce qui me dérangeait le plus, c'était l'insolence de John, cette façon qu'il avait de parler de Telford et de Lottie en les appelant par leurs prénoms.

« Tu devrais avoir honte de parler comme ça, dis-je.

— Ah oui ? Tout ça n'a pas l'air de t'surprendre beaucoup, en tout cas. Est-ce que tu t'y attendais ?

— Ne sois pas ridicule, dis-je sur un ton brusque. Je ne savais absolument rien de ce que tu es en train de me raconter.

— Ouais », dit-il. Puis, sur un ton féroce : « Elle part dans deux semaines. Alors tu sais c'que j'veis faire ? À partir d'aujourd'hui et jusqu'à son départ, j'veis l'amener ici tous les soirs, et si elle tombe enceinte, eh bien tant mieux.

— Il n'en est pas question, m'écriai-je. Tu as assez fait parler de toi comme ça à Manawaka. Tu peux pas attendre, pas vrai ?

Il te faut tout et tout de suite, comme un gosse.

— C'est ce que tu penses, dit John. Mais peut-être que tu ne sais pas c'que c'est que d'vouloir vraiment quelque chose ? »

En un éclair ma colère tomba, et je ne pus que le regarder, l'implorer, essayer de lui faire comprendre. « Je ne veux que ton bonheur, dis-je. Tu ne sauras jamais à quel point. Je ne veux pas que tu fasses une bêtise, que tu prennes des responsabilités que tu ne pourrais pas assumer. Je sais où ça mène. Tu crois que je ne sais pas, mais tu te trompes. John, essaie de comprendre... »

Toute trace de colère disparut chez lui aussi, et l'air un peu perdu, tout à coup, il plongea ses yeux gris dans les miens.

« Mais c'est dingue, dit-il. T'as rien compris. J'étais... bien. Pour la première fois depuis longtemps, j'allais plutôt bien... t'avais pas remarqué ?

— Complètement fauché, protestai-je, sans métier ni bagage, rien en vue, et tu oses dire ça ?

— T'as toujours parié sur le mauvais cheval, dit-il d'une voix douce. C'était Marv ton vrai fils, mais tu t'en es jamais rendu compte, pas vrai ? »

Cette nuit-là et les suivantes, il prit le camion au lieu de la voiture attelée. Il se disait probablement qu'il n'avait plus aucune raison de le ménager. Mais, en dépit de ce qu'il m'avait dit, il ne ramena jamais Arlene.

Ils ne jouèrent plus jamais à faire comme si dans la maison des Shipley.

Le soir auquel je pense, j'avais décidé de ne pas rester à l'attendre. Il rentrait tard, de plus en plus tard, me semblait-il, et chaque fois, j'étais furieuse à l'idée que c'était mon argent qu'il dépensait en essence pour le camion, et non le sien. Il n'avait pas à le dépenser en balades avec Arlene, à la conduire Dieu sait où dans la région. Je le lui dis sans ménagement ce soir-là, mais il se contenta de répondre qu'il tenait les comptes de ce qu'il m'empruntait et qu'il me rembourserait dès qu'il pourrait, qu'en outre ils n'allaient jamais bien loin, si bien qu'il ne dépensait pas beaucoup d'essence.

« Je te crois sur parole, lui dis-je. Vous avez assez de culot tous les deux pour ne pas aller plus loin que la haie de caragans qui longe la maison des Simmons. »

Je sais, je m'étais montrée un peu brutale avec lui, mais il avait l'habitude de mes façons, et n'avait sûrement pas pris ce que je disais au pied de la lettre. Il devait savoir que je n'agissais que pour son bien.

« Dans une petite ville où tout le monde se connaît, lui dis-je ce soir-là, tu ne dois pas seulement éviter le mal, mais aussi l'apparence du mal.

— Ça, dit-il, c'est demander un peu trop. » Puis, ouvrant la porte de la cuisine : « Salut, à plus tard. »

Il sortit, et je me mis au lit. Je n'arrivai pas à dormir. Le sommeil me venait si facilement

quand j'étais plus jeune – c'était une bénédiction du ciel, je ne m'en rendais pas compte. Maintenant, hélas, il faut que je lise des romans policiers. Ce soir-là, pourtant, lire ne me donna pas envie de dormir. En cette nuit d'août, la chaleur était pesante. Pas un souffle d'air.

Assise bien calée contre les oreillers, je me demandais si j'allais céder à la tentation de prendre un somnifère quand j'entendis tambouriner à la porte. J'étais terrifiée à l'idée que ça pouvait être un clochard ou un repris de justice cherchant un abri et de la nourriture, un homme désespéré, qui sait, qui pourrait être tenté de mettre la maison à sac. J'attendis, ne sachant pas trop si je devais descendre ou pas, puis j'entendis une voix qui m'appelait. *Hagar... Hagar...*

J'ouvris la porte. Henry Pearl était là. Il chercha ses mots, puis finit par tout lâcher d'un coup.

« Tu ferais mieux de venir avec moi, Hagar. C'est John.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Mais Henry était incapable de parler. Il avait beaucoup maigri ces dernières années. Ses vêtements pendaient misérablement sur lui et son visage était strié de rides semblables au grain du bois de feuillu. Il avait trois fils, sobres et sans histoires, qui ne lui avaient jamais causé le moindre souci, à moins que je n'en aie tout simplement rien su. Ma seule pensée fut que John s'était mis dans de sales draps. Le samedi soir au dancing Flamingo, il

y avait parfois des bagarres, et j'avais entendu dire que dans ces moments-là les bouteilles de bière cassées volaient comme des mouches.

« Henri..., qu'est-ce qui se passe ?

— Habille-toi et viens avec moi, dit-il. J'te raconterai en route. »

Le trajet jusqu'à Manawaka me parut interminable. Henry, tout en conduisant son vieux camion Ford, parlait avec une lenteur désespérante, au point que j'avais envie de lui crier de tout me dire, là, sur-le-champ.

« Il est à l'hôpital, dit-il. C'est un accident, Hagar. Il...

— C'est grave ? Comment est-il ?

— J'sais pas, marmonna-t-il. Ils ne peuvent rien dire, c'est encore trop tôt. »

Et là, il me raconta tout. Son fils aîné était au dancing, et il y avait vu John, saoul pour la première fois depuis des mois, pariant avec Lazarus Tonnerre qu'il pourrait traverser le viaduc avec son camion. Arlene avait tenté de l'en dissuader, mais il n'avait rien voulu entendre. Alors elle l'avait accompagné.

« Il avait bien vérifié qu'aucun train ne devait passer à c't'heure-là, dit Henry. Il était bien parti, si tu vois c'que j'veux dire, mais pas assez pour ne pas prendre ses précautions. Il a vérifié, et même plutôt deux fois qu'une, m'a dit Hank.

— Le camion... il est passé par-dessus...

— Non, dit Henry. Il a réussi à traverser, Dieu sait comment, mais il a réussi.

— Alors...

— C'est un train de marchandises, dit Henry. Un train spécial qui n'était pas prévu. Il transportait des pommes de terre, des tas de denrées destinées aux chômeurs. Il est arrivé brusquement, là où la rivière fait une boucle, juste avant le viaduc. Ils n'ont pas pu le voir, jusqu'à ce que ce soit trop tard. »

La faute de personne. Quant aux causes, jusqu'où fallait-il les chercher ?

« Arlene..., dis-je pensant subitement à elle. Est-elle gravement blessée ? »

Henry mit son bras autour de mes épaules, avec l'air de s'excuser, comme s'il se sentait coupable d'avoir à me le dire.

« Ils pensent qu'elle a été tuée sur le coup », dit-il.

J'eus le sentiment qu'il devait y avoir erreur, que rien de tout ça ne pouvait être vrai. Seulement quelques heures auparavant, tous les deux allaient bien. Ils ne pouvaient pas avoir changé à ce point en si peu de temps.

« Est-ce qu'il vivra ? » dis-je.

Henry ne répondit pas, et je vis combien il était absurde de poser une telle question au sujet d'un autre mortel.

À cette heure de la nuit un profond silence régnait dans tout l'hôpital. Juste un souffle d'air dans les couloirs désinfectés. L'infirmière en chef arriva, l'air solennel, comme

revêtue de son importance, et je la suivis. Je ne pensais à rien, à rien du tout, et pourtant je me souviens de quelques mots, informulés, qui ont dû me traverser l'esprit à ce moment-là. *S'il devait mourir, faites que je ne voie pas ça.*

Son visage avait été lacéré, mais il ne s'agissait que de blessures superficielles. Les autres, celles qui le menaçaient, étaient invisibles. Il était inconscient. Je m'assis près du lit étroit et haut, et attendis. Infirmières et médecins entraient et sortaient, accomplissaient les gestes rituels, se parlaient les uns aux autres, m'adressaient la parole. Mais c'était comme si je ne les voyais pas. Je ne voyais que son visage maigre et bronzé, ses cheveux noirs. Soudain – était-ce des heures ou bien seulement quelques minutes après mon arrivée ? – il ouvrit les yeux. Ces mêmes yeux gris, inchangés, qui à certains moments se posaient sur le monde avec un espoir si fou que c'en était à peine supportable. Mais là, en un éclair, ils n'exprimèrent plus qu'une sorte de panique.

« Arlene..., dit-il. Elle va bien ?

— Elle va tout à fait bien, dis-je. Repose-toi.

— J'voulais pas qu'ça tourne comme ça, dit-il. J'suis désolé... »

Il tourna légèrement la tête de mon côté, ouvrit de nouveau les yeux et me sourit de ce sourire énigmatique et amer qui était le sien.

« J'me suis conduit comme un gosse, pas vrai ? dit-il. J'devrais savoir qu'ça marche pas depuis le temps.

— Chhht, dis-je. Tout va aller très bien, tu vas voir. »

Il resta tranquille un moment, puis sa propre douleur sembla soudain fondre sur lui, le pénétrer, comme si une force démoniaque prenait possession de son corps. Il se mit à pleurer. Lorsqu'il parla de nouveau, ce fut d'une voix éraillée, en hachant ses mots.

« Mère... J'ai mal. J'ai mal. Tu peux pas... leur demander d'faire quelque chose pour moi. Leur demander de... de m'donner quelque chose ? »

J'étais sur le point de lui dire que j'allais demander à l'infirmière de lui faire une piqûre pour calmer la douleur. Mais je n'avais pas encore ouvert la bouche qu'il se mit à rire, d'un rire gras et rauque qui le fit grimacer de douleur.

« Non, dit-il. Tu peux pas, n'est-ce pas ? Tant pis, va. C'est pas grave. »

Il posa une main sur la mienne, comme s'il était momentanément pris par le désir de me consoler d'une chose inéluctable.

Je ne me souviens pas si j'ai parlé après ça, et si j'ai dit quelque chose, je ne sais pas s'il m'a entendue. Il resta sans rien dire, sa respiration devenant de plus en plus faible. Puis il s'éteignit. Mon fils s'éteignit.

Quand l'infirmière en chef m'eut reconduit, cette nuit-là, par les couloirs propres et

silencieux vers la salle d'attente où Henry Pearl attendait toujours, patiemment assis, je vis dans un renforcement quelque chose qui avait visiblement été mis là pour que je ne le voie pas, une table roulante sur laquelle une forme était étendue, recouverte d'un drap blanc qui me fit penser au voile d'une communiant. L'infirmière eut une petite toux embarrassée...

« Oh non ! L'employé des pompes funèbres n'est pas encore venu. Les Simmons étaient là il y a un moment. Une fille si charmante ! »

Je me tournai sauvagement vers elle, comme si j'avais perdu la raison.

« Comment pouvez-vous parler d'elle, ou de lui, vous ne les connaissiez même pas. »

Elle m'entoura gentiment de son bras. « Pleurez. Laissez-vous aller. Ça vous fera du bien. »

Mais je la repoussai brutalement, redressant le dos. Me tenir droite, en cet instant, ce fut la chose la plus difficile que j'aie eu à faire dans ma vie. Il n'était pas question que je pleure devant des étrangers, quoi qu'il m'en coûtât.

Mais quand je fus de retour à la maison, enfin seule dans l'ancienne chambre de Marvin, tandis que des femmes de la ville préparaient du café assises dans la cuisine juste en dessous, je m'aperçus que j'avais trop longtemps refoulé mes larmes. Elles refusèrent de couler sur mon ordre. La nuit où mon fils est mort, je fus changée en pierre,

incapable de verser une seule larme. Lorsque les femmes venues m'assister me tendirent une tasse de café bien chaud et me murmurèrent que vraiment elles me trouvaient courageuse, je ne pus que les regarder d'un œil sec, de très loin, sans dire un seul mot. Tout au long de la nuit, je ne pensai qu'à une chose – j'avais tant de choses à lui dire, tant de choses à lui expliquer. Il n'avait pas attendu pour les entendre.

Je suppose que les gens de Manawaka ont trouvé étrange que je n'aie pas au cimetière après le service funèbre. Je ne voulais pas le voir disparaître là, près de son père et du mien, sous cette pierre marquée aux deux noms que gardait l'ange de marbre maintenant de travers.

Au bout d'un certain temps, j'allai voir Lottie. Hélas le pauvre lien qui nous avait unies un moment était à présent rompu. Je ne la vis que quelques minutes. Elle ne chercha pas à blâmer qui que ce soit, moi non plus, mais nous n'avions rien à nous dire. Le coup avait été trop rude pour elle. Elle s'était alitée, et quand j'entrai dans sa chambre, Telford me guidant par le coude en trébuchant, je ne vis qu'une chemise de nuit en satin rose toute froissée, une taie d'oreiller en lin trempée de larmes, et des yeux fermés.

« Elle n'est plus elle-même, dit Telford, je suis sûre que tu comprendras. »

Je le regardai en me disant que moi aussi je m'offrirais bien le luxe de rester alitée si j'avais auprès de moi un homme empressé pour me servir des repas au lit. Peut-être

étais-je injuste avec elle. Mais moi, je ne pouvais pas flancher. Qui se serait occupé de moi ?

Je mis tout ce qui avait de la valeur dans des caisses – l'armoire de coin en noyer, le buffet en chêne, le fauteuil et le divan, les quelques porcelaines qui restaient – et les expédiai chez Marvin. Je confiai la vente de la ferme Shipley au notaire qui avait racheté le cabinet de Luke McVitie après la mort de ce dernier. Puis je retournai sur la côte, chez M. Oatley. J'arrivai juste à temps pour nettoyer la maison de fond en comble avant son retour de Californie.

L'année suivante, M. Oatley mourut et me laissa dix mille dollars dans son testament. J'achetai une maison. C'était la seule chose qui me restait à faire avec cet argent. La même année au printemps et au début de l'été dans la région de Manawaka, il y eut suffisamment de pluie pour que le blé puisse donner.

Quelques années après, ce fut la guerre. Le prix du blé grimpa et des fermiers jusque-là sans le sou purent s'acheter des moissonneuses-batteuses et de nouvelles voitures, et installer l'électricité. De nombreux jeunes de Manawaka furent tués. Je l'appris par les journaux. La plupart d'entre eux faisaient partie du même régiment – le Cameron Highlanders – qui se battit à Dieppe, je crois, là où les pertes furent lourdes, comme disaient les journaux, donnant ainsi l'impression que ces garçons étaient de vulgaires soldats de plomb, les fils de personne. Ceux qui en revinrent eurent assez

d'argent, grâce aux indemnités du gouvernement, pour aller à l'université s'ils le désiraient, ou bien s'installer à leur compte.

Il aurait pu être tué, mais aussi en revenir vivant. Qui sait ? À quoi ça tient, ces choses-là ?

Je crois bien que je suis en train de pleurer. Je passe la main sur mon visage ; il est baigné de larmes. Soudain, une voix parle, près de moi, qui me fait sursauter.

« Tout ça est bien triste. »

Je ne vois pas qui ça peut être. Ah si ! un homme était là avec qui je bavardais, et j'ai bu son vin. Mais je ne voulais pas lui raconter ça.

« Ai-je parlé à voix haute ? »

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. C'est très bien comme ça. Ça soulage de parler. »

Comme si c'était des vers, dont il faut se débarrasser. Mais ça ne fait rien. Sa voix est amicale. Je suis contente qu'il soit là. Je ne regrette pas de lui avoir parlé, pas du tout même, à ma grande surprise.

« Tout ça n'aura rimé à rien, dis-je avec lenteur. C'est ça qui est terrible. À rien. Une vie gâchée. »

— C'est la fatalité, dit l'homme.

— Je sais. Je n'ai pas besoin qu'on me le dise. Mais je ne l'accepte pas. »

Je perçois son haussement d'épaules dans l'obscurité.

« Que pouvez-vous faire d'autre ? »

Je tremble à présent, et peux à peine parler à cause de la bile qui monte dans ma gorge. « Ça me révolte, et je me révolterai aussi longtemps que je vivrai. Contre personne en particulier, simplement contre le fait que ce soit arrivé.

— Ça ne peut vous faire aucun bien.

— Je sais. Je le sais très bien. Mais c'est comme ça ; je n'y peux rien.

— Je vous comprends. » Il secoue la bouteille. « Elle est vide. »

Il a l'air tout étonné, comme un enfant. Sa voix est brouillée, ou bien est-ce moi qui entends mal. Les mots me parviennent en vagues à travers le noir qui nous sépare.

« Faut qu'j'parte. Lou va être dans tous ses états. Mais avant j'ai besoin d'dormir un peu.

— Ne partez pas, dis-je d'une voix implorante. Vous ne direz pas à Marvin que je suis ici, n'est-ce pas ? Je me sens bien. Je suis très bien, ici. Vous en êtes témoin, pas vrai ?

— Oui, oui, absolument.

— Alors vous me promettez de ne rien dire ?

— J'vous l'promets. »

Je le crois, et me sens plus tranquille.

« Seigneur, il commence à faire frisquet, ici, dit-il. Vous n'trouvez pas ?

— Oui. Il fait froid. Il fait très froid. Je n'ai jamais eu aussi froid. » Assis adossés aux caisses, nous nous rapprochons pour nous tenir chaud tous les deux. Puis nous nous endormons.

Je me réveille. Pas le moindre clair de lune, ce soir. La nuit est d'encre et il fait un froid inimaginable pour la saison. La chaleur était telle, ces derniers jours – je n'aurais pas cru que la nuit pouvait apporter un changement aussi radical. Peut-être qu'il va pleuvoir. Quelle bénédiction ce serait, après tout ce temps. Ce lit n'est pas confortable. Nous aurions dû en acheter un neuf pour cette chambre. Mais nous n'avions jamais assez d'argent, semble-t-il. Marvin ne s'est jamais plaint quand c'était sa chambre. Il aurait dû, pourtant.

Je me sens si mal, tout à coup des aigreurs d'estomac, une envie de vomir, ma gorge qui se contracte de façon alarmante. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que j'ai ? Mon Dieu ! Je ne peux pas me retenir – voilà que j'ai tout rendu sur le plancher. Ça été si soudain. Je n'ai même pas eu le temps de trouver le bassin ou de descendre aux toilettes. Quelle honte !

Je respire mal et par à-coups. Les battements de mon cœur – de véritables coups de boulot. J'essaie de me lever, en vain.

« Oh... Je suis si malade. Je me sens tellement mal. » Je vomis ces mots d'une voix rauque et voilée.

Mais une autre voix se fait entendre. « Que se passe-t-il ? Vous allez bien ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Oh Seigneur !... Vous avez tout rendu. Quel gâchis ! J'savais bien qu'j'aurais pas dû vous en donner. »

C'est une voix d'homme. De quoi parle-t-il ? Il gratte une allumette, et je vois, penché sur moi, un visage familier.

« Mon Dieu, mais vous êtes vraiment malade... »

Il a l'air inquiet. J'essaie de le rassurer par un sourire, mais je sens une telle crispation sur mon visage que ça doit être un bien pauvre sourire, une grimace de serpent, plutôt.

« Tout va bien, dis-je, maintenant que tu es là.

— Vous êtes sûre ? J'sais pas. J'sais pas trop quoi faire. »

L'allumette s'est éteinte, mais je le devine là, près de moi. J'avance la main vers lui, presque amusée par ma timidité, et pose délicatement mes doigts sur son poignet.

« Ne t'inquiète pas, mon chéri. Ce n'est rien. Je vais très bien. Je suis très touchée que tu te fasses autant de souci pour moi, mais tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Retourne te coucher.

— Vous parlez d'une drôle de... Je crois que vous avez besoin d'un médecin.

— Mais non, absolument pas. Je n'ai besoin que de toi. Je suis contente que tu sois rentré plus tôt, ce soir. Ce n'était pas la peine

de revenir pour moi. Mais je suis contente que tu sois là.

— Mon Dieu mais... qui croyez-vous que...

Je me sens mieux à présent. Je vais pouvoir dormir sur mes deux oreilles. J'ai toujours la main sur son poignet. Il est si fin que je peux sentir les os et les battements rapides de son pouls à travers la peau. Le moment est idéal pour parler.

« Je ne parlais pas sérieusement quand je t'ai dit de ne pas l'amener ici. On a toujours tendance à parler trop vite. Et puis tu connais mon caractère. Je ne voudrais pas que tu te croies obligé de sortir chaque fois que tu veux être avec elle. Vous pourriez passer vos soirées ici. Je ne dirais rien. Je pourrais aller dans la chambre du devant, ou bien en haut si tu préfères. Je ne vous dérangerais pas. Ce serait une bonne idée, non ? »

J'ai parlé avec tant de calme et de modération qu'il ne peut décemment pas refuser. J'attends. Enfin, il dit quelque chose, mais d'une voix de crécelle, bizarre, qui sonne comme une plainte ou un sanglot. Je suis inquiète ; je me demande s'il est encore fâché contre moi. Mais non, il parle d'une voix totalement dénuée de colère.

« Ne t'inquiète pas. Je savais bien qu'tu parlais pas sérieusement. Tout ira bien, tu verras. Essaie de dormir, maintenant. Tout se passera très bien. »

Je soupire, apaisée. Il tire la couverture sur moi. J'irais même jusqu'à demander pardon à

Dieu, en cet instant, pour avoir douté de lui
de temps à autre.

« Je vais dormir, à présent, dis-je.

— C'est ça, dit-il. Endors-toi. »

Chapitre 9

La lumière du matin comme un vent glacial me picote les yeux. J'ai dormi toute la nuit allongée sur ce plancher, la tête appuyée contre une caisse, les muscles et les jointures si raides que je peux à peine les remuer. J'ai des crampes à l'estomac, la bouche sèche.

Quel est donc ce manteau dont je suis couverte ? Un manteau de tweed, pas très beau d'ailleurs, un de ces trucs de mauvaise qualité qu'on achète par économie et qui s'use très vite. À qui est-il ?

Ça y est, je me souviens. Mon Dieu ! Je regarde autour de moi. Il n'est plus là. La mémoire, hélas aussi claire qu'une eau de source, me revient, implacable. Ce n'est pas possible. Ça ne peut pas être moi, Hagar, qui ai bu avec un homme que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam et qui me suis endormie blottie tout contre lui. C'est pourtant bien ce qui est arrivé. Et pour être honnête, maintenant que j'y repense, ça ne me semble pas si terrible. Vues du dehors, les choses ne sont jamais pareilles que vues du dedans.

Il s'est passé autre chose, cette nuit. D'autres choses ont été dites que j'ai oubliées et dont je suis absolument incapable de me souvenir. Une vie s'est éteinte, et pour toujours. Le ciel est sans pitié.

Je ne sais plus où j'en suis. C'était gentil de sa part, à cet homme, de m'avoir laissé son manteau. Il n'y en a pas beaucoup qui

auraient fait ça. Si seulement j'avais un peu d'eau à boire. Il va sûrement revenir.

Ils peuvent bien me jeter dans une fosse commune si ça leur chante, ne pas gaspiller un seul centime pour des fleurs ni perdre le moindre souffle à prier pour le repos de mon âme, car je ne serai plus alors qu'un hareng desséché. Difficile d'imaginer un monde dans lequel on ne sera plus. S'arrêtera-t-il quand mon cœur cessera de battre. Mais pour qui te prends-tu, espèce de vieille folle ? Pour Hagar. Il n'en existe pas d'autre sur cette terre.

Je passe d'une chose à une autre. J'ai l'esprit bien vagabond, ce matin. Pourquoi ne revient-il pas ? Il doit revenir, j'en suis sûre. Il ferait bien de se dépêcher. J'ai soif. Je me sens faible. Ça irait sans doute mieux si j'avalais quelque chose. Peut-être qu'il m'apportera des oranges. Ça passerait bien, une orange. Ou alors... non. Je ne crois pas que je pourrais manger, tout compte fait. C'est d'un verre d'eau, surtout, dont j'ai envie.

C'est alors que j'entends des pas, les pas non d'une mais de plusieurs personnes qui approchent. Vite, mettons un peu d'ordre dans ma tenue. Mais je ne bouge pas. Je reste passivement allongée, haïssant ma passivité. Ça ne peut pas être lui. Il serait seul. Il a promis.

« C'est ici. Voilà la porte. »

Est-ce sa voix ? Il ne m'aurait tout de même pas trahie. Il a promis, après tout, et je lui ai fait confiance. La porte s'ouvre, mais je n'ose pas regarder. Je finis par tourner légèrement

la tête. Marvin est là, dans son beau costume gris foncé, le visage renfrogné. À ses côtés, Doris lui harponne le bras, haletante. Près d'eux, il y a un étranger à la moustache rousse et aux yeux inquiets pochés d'ombres.

« Dieu merci ! dit Marvin d'une voix sûre et neutre, dénuée de toute émotion. C'est pas trop tôt. On t'a cherchée partout. »

En rayonne sombre – toujours cette affreuse robe marron –, Doris vole à travers la pièce, se penche, me touche ici et là, me tripote comme si j'étais une pièce de bœuf et elle un acheteur éventuel.

« Eh bien, on peut dire que vous nous avez fait une belle peur. Mais pourquoi avoir fait une chose pareille, Mère. Quand je suis revenue du supermarché et que je ne vous ai pas trouvée, j'ai cru devenir folle. On s'est fait tellement de souci, sans compter qu'il a fallu alerter la police. Vous imaginez ce qu'on a pu ressentir. Ils m'ont regardée d'une drôle de façon, comme si j'aurais dû mieux m'occuper de vous, mais comment diable pouvais-je savoir que vous feriez une chose pareille ?

— Laisse tomber, chérie, tu veux, dit Marvin. Tu ne vois donc pas qu'elle a pris froid ?

— Oh Seigneur, quelle pagaille ! s'exclame Doris. Elle regarde ma tenue, la pièce, le plancher souillé. Rien ne lui échappe. Je reste étendue là, énorme et clouée au sol, semblable à une vieille chouette qui agonise, les yeux grands ouverts, sans ciller. Je ne dirais rien. Qu'ils jacassent. Marvin s'agenouille près de moi.

« Maman..., est-ce que tu m'entends ? Entends-tu ce que je te dis ? »

L'étranger suce sa moustache comme si elle avait une saveur toute particulière. Il ne me regarde pas.

« Elle n'sait plus trop où elle en est, dit-il. Déjà tout à l'heure. Comme j'vous ait dit, Monsieur Shipley, je revenais juste de chez un voisin quand j'ai entendu des gémissements. J'suis venu voir, et j'l'ai trouvée là.

— Nous vous sommes extrêmement reconnaissants, Monsieur Lees, dit Doris. N'est-ce pas, Marv ? »

Marvin regarde l'homme longuement et d'un œil sceptique. « Ouais, c'est sûr. Mais ça aurait été encore mieux si vous étiez allé voir la police plus tôt. »

L'homme frappe dans ses mains. « Ma foi, comme je vous l'ai dit, il a fallu qu'j'entre chez moi d'abord...

— Ouais, vous l'avez déjà dit. »

J'éprouve une secrète gratitude envers Marvin. Il ne se laisse pas facilement rouler. Au fond de moi, je dois avouer que je suis soulagée de le voir. Mais je me méprise de l'être. Suis-je devenue si faible, pour me réjouir ainsi d'être capturée, attrapée vivante ?

Je capte le regard de l'étranger et l'observe avec toute l'arrogance dont mes yeux sont capables. Il sait que j'ai toute ma tête, à présent. Ses yeux me le disent. Ils sont tristes, inquiets. Il tend ses deux mains vers moi.

« Je n’pouvais pas faire autrement, vous comprenez, marmonne-t-il. C’était pour votre bien. »

Il soutient mon regard. Il ne détourne pas les yeux, et je comprends alors, à ma grande surprise, qu’il attend que je lui pardonne. Je suis sur le point de lui dire – *Je sais, je sais, vous ne pouviez pas faire autrement... Ce n’est pas de votre faute.* Mais ce ne sont pas les mots qui sortent de ma bouche.

« Peut pas s’empêcher... » Ce sont les premiers mots que je prononce aujourd’hui, et ma voix se casse. « C’est en nous... se mêler de ce qui ne nous regarde pas... Peut pas s’empêcher de sauver nos âmes. »

Il regarde Marvin et hausse les épaules.

« Elle n’a plus sa tête, dit-il. J’veus l’avais dit. »

Marvin entreprend de me soulever. « Essaie de marcher, Maman. Peux-tu essayer ? Là, j’veus t’soutenir. »

L’étranger s’avance pour me prendre l’autre bras, mais je le repousse sans ménagement.

« Vous, ne me touchez pas ! Ne m’approchez surtout pas !

— C’est bon, c’est bon, dit-il en reculant, d’un ton où se sent son impuissance. Je voulais juste vous aider, c’est tout...

— Comment pouvez-vous être aussi dure envers M. Lees ? proteste Doris. Il vous a sauvé la vie, après tout. »

Cette remarque est si ridicule que j'en rirais presque, mais, croisant de nouveau le regard de cet homme étrange, d'autres choses me reviennent en mémoire, des choses que nous nous sommes dites au cours de la nuit, si bien que cette remarque ne me paraît plus aussi ridicule. Spontanément, et sans trop bien savoir ce que je fais, je pose la main sur son poignet.

« Pardonnez ma mauvaise humeur. Je... Je suis désolée pour votre fils. »

Ayant dit ces mots, je me sens apaisée, plus légère. Il a l'air surpris, secoué, mais en même temps soulagé.

« Vous êtes toute pardonnée... Je sais que vous n'en pensiez pas un mot, dit-il. Et... merci, pour l'autre. Moi aussi, vous savez. »

Je ne peux que hocher silencieusement la tête, touchée par le tact dont il fait preuve devant Marvin et Doris.

« Bon, eh bien, j'crois qu'je vais rentrer, dit-il d'un ton embarrassé. À moins qu'vous n'ayez besoin d'un coup de main, bien sûr.

— Vous en faites pas, dit Marvin d'un ton brusque. J'y arriverai très bien tout seul. »

Et l'homme s'en va, part retrouver sa maison et sa vie. Je ne suis pas mécontente de le voir partir ; je n'aurais pas pu supporter de parler une minute de plus avec lui. Pourtant, je reste avec le sentiment que l'avoir rencontré aura été comme un don du ciel, même si ce que j'en ai tiré est mystérieusement lié à cette sensation de deuil que j'ai ce matin.

« Qu'est-ce que tu voulais dire, demande Marvin. Quel fils ?

— Oh... rien. Un truc qu'il a dit. J'ai oublié. Comment vais-je faire pour monter ces marches, Marvin ?

— Accroche-toi à moi, dit-il. On va y arriver. »

Il tire tant qu'il peut, transpire, fournit un gros effort, me porte presque. J'ai la tête qui tourne et suis à demi inconsciente alors que nous grimpons, une marche, puis une autre, et encore une autre, interminablement. Les bras de Marvin sont comme un corset de fer autour de moi. Il est très fort. Mais nous n'y arriverons jamais. De cela je suis sûre.

« Ah, je n'en peux plus... »

— Encore un petit effort... essaie. »

Enfin j'ouvre les yeux. Nous sommes dans la voiture et je suis emmitouflée dans des coussins et des couvertures.

« Maintenant... Je suppose que vous m'emmenez directement à cet endroit... »

— Non », répond Marvin. Il parle doucement, sans quitter la route des yeux. « C'est trop tard, à présent. Ce sera un miracle si tu n'attrapes pas une pneumonie. Faut que t'ailles à l'hôpital. Le médecin a dit qu'à l'heure qu'il est il ne peut plus être question d'autre chose.

— Je vais très bien, rétorqué-je. Juste un peu fatiguée, c'est tout. Je ne suis pas malade. J'irai pas à l'hôpital.

— On voulait pas t'inquiéter, dit-il, comme pour s'excuser, mais puisque, pour l'hôpital, tu as l'air de vouloir en faire toute une histoire, autant que tu saches. »

Et c'est à ce moment-là qu'il m'apprend ce que les radios ont révélé. Ce n'est pas vraiment important, juste un nom. Ça pourrait être n'importe quoi. Si ça n'avait pas été ça, ç'aurait été autre chose. À l'entendre, pourtant, ce nom me répugne, me paralyse.

C'est drôle. Je réalise seulement maintenant que ce qui doit arriver ne peut pas être indéfiniment remis à plus tard.

Dieu, ce que mon univers a rétréci ! Ce n'est plus aujourd'hui qu'une immense salle pleine de hauts lits en fer blancs avec, dans chacun d'eux, quelque chose de recroquevillé qui ressemble à un corps de femme. Je ne voulais pas d'une salle commune, mais Marvin m'a dit que le médecin lui a affirmé qu'il n'y avait pas de place ailleurs. Je m'interroge. Je m'interroge, c'est tout. Si j'avais été une femme du monde, une de ces douairières satinées aux cheveux tout pomponnés comme on en voit dans les pages du carnet mondain, je parie n'importe quoi qu'ils auraient eu vite fait de me trouver une place. Il doit y avoir au moins trente lits dans cette salle. Comme dans une maison de fous. Je suis couchée dans le mien, les draps remontés jusqu'au menton. Sous les couvertures, mon ventre ressemble à une montagne de gélatine qui tremblote à chaque respiration.

On m'a surélevé les pieds pour éviter les crampes. J'ai la sensation d'être exposée dans un musée. N'importe qui peut se balader par là et s'arrêter un instant pour me regarder. L'entrée est gratuite.

Je ferme les yeux, ce qui me donne pour un instant l'illusion d'avoir un peu d'intimité. Mais le bruit est infernal. Le cliquetis constant sur les tringles des anneaux de rideaux qu'on ouvre et ferme autour des lits. Chaque malade peut ainsi être isolée des autres, avoir son propre petit box, mais c'est un privilège qu'on ne vous accorde pas la nuit. J'ai demandé à l'infirmière de tirer mes rideaux, et elle a refusé, arguant que j'avais besoin d'air et que, par ailleurs, l'infirmière de nuit aimait être en mesure de voir tout le monde. Si bien que vous dormez là comme dans une caserne ou un cimetière de pauvres, côte à côte avec Dieu sait qui.

Les infirmières en blanc, les aides-soignantes en bleu vont et viennent, toujours avec des chariots, petits wagonnets grinçants qui transportent des bassins ou des pichets de jus de pomme ou bien des plateaux-repas ou encore des coupelles en carton pleines de pilules qu'elles vous tendent comme si vous étiez un enfant qui reçoit sa ration de sucreries à un goûter d'anniversaire. L'infirmière aux pilules a une voix tonitruante et enjouée qui me prend à rebrousse-poil.

« Madame... Madame Shipley, c'est ça ? Voyons un peu ce que nous avons pour vous, ce soir. Une grosse rose et une toute petite jaune. Tenez.

— Je n'en veux pas. Je n'en ai pas besoin. Je ne supporte pas les pilules. Elles me restent dans la gorge.

— Ha, ha ! » Elle rit comme le père Noël. « Eh bien celles-ci, je vous garantis qu'avec une bonne gorgée d'eau vous les avalerez sans problème. Le médecin a dit que vous deviez les prendre, alors il ne nous reste plus qu'à lui obéir, pas vrai ? Allons... voulez-vous être bien sage... »

Je lui enfoncerais un couteau en plein cœur, si j'en avais un et la force de le faire. Je t'en donnerais, moi, des bien sages, espèce de petite impudente.

« Je n'en veux pas. » J'ai les yeux qui brûlent, les paupières lourdes, je suis au bord des larmes, mais je ne pleurerai pas devant elle.

« Je ne sais même pas ce que vous me donnez. Pas la peine d'insister ; je les recracherai.

— Je ne vais pas passer la nuit ici, dit-elle. J'ai encore quarante malades à voir. Allez, maintenant. Prenez-les. Celle-ci est un calmant pour la douleur, l'autre un somnifère, rien de plus. »

J'ouvre la bouche pour parler, et elle me les jette dedans, comme un garçon qui lance des billes. Je suis bien obligée d'avalier. Et ça ne rate pas : elles me restent en travers de la gorge. Je savais que ça arriverait. Je m'étrangle.

« Là... buvez un peu d'eau. » Elle me tend un verre. Puis retrouvant sa voix enjôleuse : « C'était pas si terrible, en fin de compte, si ? »

Étendue sans bouger, je sens la douleur battre des ailes contre ma cage thoracique. Graduellement, les assauts faiblissent, et je me détends. Enfin, on éteint les lumières, mais tout autour de moi dans l'obscurité qui n'est pas tout à fait complète, j'entends le souffle bruyant des femmes qui respirent. Certaines ronflent très fort. D'autres geignent en dormant. D'autres encore gémissent, quel que soit le mal qui les ronge. Une toute petite voix chante en allemand et elle chante faux. Près de moi, il y a une femme qui prie tout haut. Les talons de l'infirmière tapent le sol comme quelqu'un qui frapperait à une porte. Et c'est sans fin que souffles et voix palpitent, semblables à des oiseaux enfermés à l'intérieur d'un bâtiment.

Oh, mon dos...

Où êtes-vous, infirmière ? J'ai besoin du bassin...

Ich weiss nicht was soll es bedeuten¹...

Tom ? Tu es là, Tom ?

Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous...

Dass ich so traurig bin...

J'appelle, j'appelle, et personne n'entend...

Santé des malades, Refuge des pêcheurs...

Tom, es-tu là ?

Ein Märchen aus uralten Zeiten...

C'est comme s'il allait se casser, mon dos...

Reine des Apôtres, Reine des Martyrs, priez pour nous...

1. Il s'agit des premiers vers du poème *La Lorelei* de H. Heine, mis en musique par Silcher : « Je ne sais pas ce que cela signifie / Pourquoi je suis si triste / Un vieux conte du temps passé hante ma mémoire... »

Das geht mir nicht aus dem Sinn...

Tom ?

Cédant au somnifère, je sombre comme happée par les profondeurs d'une mer glacée.

« Température, Madame Shipley. C'est ça. Réveillez-vous et ouvrez la bouche. Là... »

Je suis tirée du sommeil comme un poisson hors de l'eau.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? Qui êtes-vous ? »

Même si je vois bien qu'elle porte un uniforme, je ne sais pas au juste où je suis. Puis ça me revient. Ils m'ont attrapée, mise ici et je ne peux plus m'échapper. Et là, au moment où je me rappelle pourquoi, la douleur revient, si fulgurante que j'agrippe la main de l'infirmière.

« Oh...

— Vous souffrez, n'est-ce pas ? Ma pauvre ! Le docteur Corby a dit que vous pouviez prendre un calmant aussi souvent que vous en avez besoin. Pouvez-vous patienter quelques minutes, le temps que j'aille en chercher un ? »

Elle a parlé avec tant de douceur et dit « ma pauvre » avec tant de simplicité que je suis certaine qu'elle va tenir sa promesse. Ce n'est pas l'infirmière aux pilules. Cette femme

est différente, plus épaisse, avec des touches de gris dans ses cheveux bruns. Elle n'est pas condescendante. J'aime beaucoup son naturel. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir les nerfs ébranlés et de flancher, comme toujours lorsqu'on me témoigne de la sympathie, et me voilà honteusement cramponnée à son bras, en train de pleurer, apparemment incapable de m'arrêter.

« Là, là. Ça va aller. Patientez juste une minute. Je vais vous chercher ça tout de suite. »

Elle m'apporte un comprimé que je lui prends des mains et avale d'un trait. Enfin j'arrive à me ressaisir.

« Je vous remercie. Vous êtes très bonne.

— C'est mon boulot », dit-elle d'un ton vif mais en souriant.

C'est vrai que c'est son boulot, dans le fond. Je n'ai pas besoin de me sentir redevable. Ça me soulage. Je ne supporte pas de me sentir en dette avec qui que ce soit. Je suis tout aussi capable que n'importe qui d'être reconnaissante mais à condition qu'on ne me force pas la main. Après qu'elle est partie, j'essaie de me rendormir, mais en vain. Tout autour de moi des gens se réveillent, émettent des bruits matinaux : bâillements sonores, bruissements de draps, éructations, vents volcaniques provenant de diverses entrailles.

Ma voisine de lit fredonne et de temps à autre se met tout d'un coup à chanter des trucs qui n'ont aucun sens.

« Lou, lou... », chante-t-elle.

Elle est si décharnée qu'on s'émerveille de la voir tenir debout. N'empêche, la voici qui sort de son lit avec précaution et marche courbée en tenant son ventre à deux mains comme si elle craignait que quelque chose ne s'y déplace. Elle n'a plus que la peau sur les os. On dirait une de ces sorcières qu'on voit sur les illustrations de contes de fées fantastiques. Elle ne doit pas mesurer plus d'un mètre cinquante et, quand elle se courbe, elle a l'air d'une naine, d'une misérable petite créature qui disparaîtrait complètement si elle rétrécissait un brin de plus.

« Eh bien, quelle sorte de nuit avez-vous passée ? me demande-t-elle. Plutôt agitée, non ? »

Sa voix est pleine de cette insupportable pétulance que j'ai en horreur. Je ne suis pas d'humeur à subir son entrain. Je prie le ciel pour qu'elle s'en aille et me laisse tranquille.

« J'ai à peine fermé l'œil, dis-je. Mais qui pourrait dormir, ici, avec toutes ces plaintes, tous ces râles qu'on entend ? Autant essayer de dormir dans un hall de gare.

— Vous étiez celle qui causait le plus, dit-elle. J vous ai entendue. Même que vous vous êtes levée deux fois et que l'infirmière a dû vous remettre au lit. »

Je la regarde avec froideur. « Vous devez faire erreur. Je n'ai pas dit un mot. Je suis restée dans mon lit toute la nuit. Je n'ai pas bougé d'ici.

— C'est c'que vous croyez, dit-elle. Mais Mme Reilly ne me démentira pas. »

Elle interpelle l'occupante du lit qui se trouve en face du mien.

« Oh, Madame Reilly, vous êtes réveillée ? Vous avez bien entendu cette dame, pendant la nuit, n'est-ce pas ? Ne s'est-elle pas levée sans arrêt ? Un vrai diable à ressort, pas vrai ? »

Une montagne de chair remue légèrement sous les draps tout froissés, mais la voix qui en émerge est claire, musicale, avec un accent irlandais très marqué – une voix qui contraste tellement avec cette chose monstrueuse qui s'agite dans son lit et que je ne peux m'empêcher de regarder, fascinée.

« J'l'ai entendue, pour ça oui. Pauvre femme ! »

Je prends tout à coup conscience de ce qu'elle vient de dire. Ça ne peut pas être vrai. Je ne me rappelle rien. J'ai l'impression que cette petite vieille ratatinée qui est là, debout au pied de mon lit, cache une certaine malice. Qu'est-ce que ça peut lui faire, après tout ? Elle ment. Je le sais.

« Vous vous trompez. J'ai passé la moitié de la nuit éveillée à écouter. Je n'ai pas pu fermer l'œil à cause du bruit. Y a-t-il une Allemande, ici ?

— C'est elle, Mme Dobereiner, siffle-t-elle en pointant son doigt vers un autre lit. Elle parle pas beaucoup l'anglais, mais elle chante à merveille. Une véritable alouette. J'aimerais mieux qu'elle nous chante des trucs qu'on puisse comprendre, remarquez. Y a un tas d'étrangers ici, ces temps-ci, vous avez vu ? »

Elle se penche et hurle à l'adresse de la dame en question. « Nous étions en train de dire que nous aimons beaucoup vous entendre chanter, Madame Dobereiner. »

De toute évidence, elle s'imagine que si elle crie suffisamment fort elle réussira à faire tomber la barrière linguistique.

« *Chanter*, vous savez..., crie-t-elle. La la la... »

Elle s'interrompt et hoche la tête en me regardant.

« Y a des moments où elle a pas le moral, dit-elle en chuchotant inutilement. D'pas pouvoir s'faire comprendre, vous pensez ! Faudrait une patience d'ange, et encore. J'suis désolée que vous ayez mal dormi, en tout cas. Ça change tout, une bonne nuit de sommeil, pas vrai ?

— Je n'arriverai jamais à dormir avec tout ce monde autour de moi, dis-je avec humeur. Jamais de la vie. Marvin m'a dit qu'ils ont été obligés de me mettre ici parce qu'ils n'avaient pas de chambre à deux lits. Je ne pourrai pas fermer l'œil, ça je vous le garantis.

— Une chambre à deux lits ! dit-elle d'un ton acerbe. Ben tant mieux pour vous si vous pouvez vous en payer une, c'est tout c'que j'peux vous dire. Moi, y en aurait dix millions de livres que j'pourrais pas en avoir une. Marvin, c'est vot'fils ? J'l'ai vu hier. Un bel homme, ma foi. Vous avez de la chance. Moi, j'en ai pas.

— Pas d'enfant ?

— J'en ai jamais eu, quoique c'est pas faute d'en avoir voulu. J'imagine que c'est la volonté de Dieu. Nous n'avons eu ni fille ni garçon, Tom et moi.

— Tom ? Oh... C'est vous que j'ai entendue, cette nuit ; vous n'arrêtiez pas de demander si Tom était là.

— C'est bien possible, dit-elle en toute simplicité. J'ai pas à m'en cacher. J'ai l'habitude de l'avoir près de moi la nuit. Forcément. Ça fera cinquante-deux ans au mois d'août qu'on est mariés. J'en ai soixante-dix. M'suis mariée à dix-huit ans. Vous, c'est quoi l'nom d'votre homme ? John, non ? »

J'en reste bouche bée. « Vous voyez, dit-elle en gloussant. J'vous ai dit qu'j'vous ai entendue c'te nuit. Vous m'croyez, maintenant ? »

Je détourne la tête. Il n'y a pas d'endroit où se réfugier pour être seule, ici. Et les rideaux sont perpétuellement ouverts. Je cache mon visage d'une main et la petite vieille se précipite à mon chevet.

« Hé..., ne l'prenez pas comme ça, dit-elle. J'voulais pas vous blesser. Est-il... Il est plus là, c'est ça ? J'suis désolée, vraiment. J'voulais pas vous faire d'la peine. »

Elle est probablement sincère. La chemise d'hôpital qu'elle porte ne lui descend que jusqu'aux genoux – une chemise d'enfant, on dirait – et on voit ses petites jambes qui dépassent maigres et toutes veinées de bleu. Un vrai sac de farine, cette chemise. Ça n'est attaché que par un ruban adhésif derrière le

cou, si bien que ça s'ouvre tout grand au moment où elle se penche pour regarder le tableau qui se trouve au pied de mon lit, laissant voir deux fesses décharnées et flasques. Je suis sur le point d'éclater de rire, quand je réalise soudain que je porte moi aussi le même genre de chemise.

« J'vois qu'vous êtes Mme Shipley, dit-elle. Autant se présenter. J'suis Mme Jardine. Elva Jardine. Et voici Mme Dobereiner, comme j'vous l'ai dit, et puis là, la grosse dame c'est Mme Reilly. »

Elle se penche plus près.

« Z'avez déjà vu une personne aussi énorme de toute votre vie ? Ils ont dû l'amener dans un fauteuil roulant, et il a fallu trois garçons de salle pour la hisser sur son lit. Ça doit être un problème de glandes. Une véritable croix à porter, si vous voulez mon avis. Tom me disait toujours : Elva faudrait qu'tu t'remplumes. Tu pèses pas plus lourd qu'un oiseau. Mais à présent, j'suis bien contente d'êt'comme ça, j'vous l'dis. Vous-même, Madame Shipley, on peut pas dire que vous soyez maigre, mais à côté d'elle...

— Oh, de grâce... » J'ai tellement envie de silence que je ne sais plus trop ce que je dis. « Je me sens pas bien. Vous pouvez pas me laisser tranquille ?

— Bon, bon, j'vous laisse, dit-elle en faisant la moue. Si c'est comme ça qu'vous l'prenez. »

Offensée elle s'éloigne, toujours courbée, presque pliée en deux. Les heures sont lon-

gues. J'arrive à dormir un peu. Parfois j'écoute le bruit des voitures dehors dans la rue, toute cette agitation. Mais ces voitures sont irréelles. Ce ne sont que des jouets d'enfant et la rue le fruit de mon imagination. Tout ce qui est réel est ici, dans cette salle. De temps à autre j'ai la tête qui tourne, la nausée. L'infirmière, une nouvelle, m'apporte les pilules lénifiantes. Je m'installe dans une espèce de léthargie.

« Maman... »

C'est Marvin. Est-ce possible, déjà ?

« Doris ne se sentait pas bien. Elle viendra demain. Comment vas-tu ? »

Il se dresse imposant près de moi et me regarde d'un air désorienté. Visiblement, il se demande ce qu'il pourrait bien me dire. Son gros visage rougeaud est couvert de sueur. Il a fait chaud, aujourd'hui. Je n'ai pas remarqué. Il s'essuie la lèvre supérieure du revers de la main. Ça me fait étrangement plaisir de le voir. Je ne veux pas me plaindre, mais quand j'ouvre la bouche ça sort malgré moi.

« Tu ne peux pas savoir, Marvin. La nuit, c'est infernal, le bruit qu'il y a ici. J'ai jamais entendu autant de gens ronfler et parler en dormant. J'ai à peine dormi. Ma voisine... un vrai moulin à paroles. Elle ne peut pas se taire un seul instant. Pas moyen d'être tranquille. Si tu savais ce que je dois... »

— J'avais encore demander pour une chambre à deux lits.

— N'importe où, ce sera toujours mieux qu'ici. T'as pas idée de ce que c'est.

— D'accord, dit-il. J'veais voir c'que j'peux faire. As-tu besoin de quelque chose ?

— Non, je ne crois pas. De quoi pourrais-je avoir besoin, ici ? Ah si, tu pourrais demander à Doris de m'apporter mes deux chemises de nuit en satin – la rose pâle, et aussi la bleue. J'ai horreur de ces chemises d'hôpital. C'est aussi épais que de la toile à sac, et puis ça gratte. Ah... et un rouleau pour mon chignon. J'ai perdu celui que j'avais. Il y en a un en réserve dans le tiroir du haut de la commode. Et dis-lui de pas oublier les résilles – pas les grosses pour la nuit, les autres. Elle saura. Et quelques épingles à cheveux. Elle pourrait aussi m'apporter cette bouteille de *Lily-of-the-Valley* que Tina m'a offerte.

— D'accord. J'veais essayer de ne rien oublier. Tu ne veux pas quelques petites choses à manger ?

— Je n'ai aucun appétit. La nourriture qu'on vous sert ici est épouvantable, de la vraie lavasse. Personne ne pourrait avaler ça. Moi ça m'ôte toute envie de manger. Tu sais ce qu'ils m'ont donné pour le dîner ? Un œuf poché, c'est tout. Pas le moindre bout de viande. J'ai horreur des œufs. Une espèce de gelée rouge pour le dessert, et c'est tout. Je peux te dire qu'avec ce que paient les malades et ce qu'ils leur donnent à manger ils s'en sortent plutôt bien.

— T'es au régime, dit-il d'un air désolé. Sur ordre du docteur. Tu ne peux manger que des aliments liquides. Ils n'essaient pas de t'escroquer.

— J't'en donnerais du liquide. C'est leurs cerveaux qui sont liquéfiés, oui. Ce docteur... comment s'appelle-t-il déjà ? Ah oui..., docteur Tappen. Tu veux que je te dise ? Il ne m'a jamais beaucoup impressionnée, celui-là.

— Docteur Corby. Tappen, c'était à Manawaka il y a des années.

— Mais oui, bien sûr. Où ai-je donc la tête?... »

Sa mise au point m'humilie, me met en colère contre lui. Le tact n'a jamais été son fort.

« S'il fallait que tu manges cette bouillie infâme, tu verrais...

— Aimerais-tu que j't'apporte du raisin ? Il a dit qu'tu pouvais manger des fruits.

— Eh bien... » Je mollis un peu, quoique embarrassée et peu encline à capituler. Je sais que je me suis montrée déraisonnable. Ce n'est pas la faute de Marvin. Ce n'est la faute de personne tout ça, l'œuf gélatineux, l'univers rétréci, les voix qui gémissent comme des pleureuses tout au long de la nuit. Pourquoi est-il si difficile de trouver le vrai responsable ? Pourquoi est-ce que je veux toujours qu'il y en ait un ? Comme si ça pouvait m'aider !

« J't'en apporterai demain, dit Marvin. Essaie de dormir, maintenant. »

C'est le refrain continu, tout le monde me dit de dormir, comme si c'était une sorte de cure pour ce dont je souffre.

« Oui, oui. Ça ne va pas si mal, tu sais.

— Vraiment ? » Il me regarde avec inquiétude, et j'ai honte de mes pleurnicheries de tout à l'heure.

« Je t'assure. Ne t'inquiète surtout pas, Marvin.

— Ben si, je m'inquiète, dit-il. C'est normal, non ? »

Et c'est vrai qu'il est inquiet. Ça se voit sur son visage.

« Qu'est-ce qu'elle a, Doris ? Rien de sérieux, au moins ?

— Oh, elle a encore eu une de ses crises, dit-il. Son cœur n'est pas très solide, tu sais. »

Il reste là, debout, fronçant les sourcils.

« Ça m'inquiète », dit-il.

Et je vois qu'il a peur, pour elle et pour lui-même. Il lui est très attaché. Elle compte beaucoup pour lui. J'imagine que c'est on ne peut plus naturel. Pourtant ça me fait tout drôle. C'est une chose que j'ai du mal à reconnaître ou à accepter.

« Allez file, à présent ; il est temps que tu rentres », dis-je.

Je me sens honteuse, tout à coup, d'être encore là, toujours vivante. Et si elle nous quittait avant moi. Ce ne serait pas juste ; ce serait même contre nature.

« J'vais voir pour la chambre », promet-il. Puis il s'en va, et me voilà seule, de nouveau, entourée de cette ruche de vieilles miau-

leuses. Dont je suis. Il me faut bien le reconnaître.

Assis sur une chaise droite près du lit voisin, le mari d'Elva Jardine fait craquer ses jointures. C'est un vieil homme chauve à la moustache d'un blanc pisseux. Il parle peu. Pas étonnant après toute une vie passée avec cette femme. Je suppose qu'il n'a pas eu souvent l'occasion d'en placer une. Là encore, elle n'arrête pas de jacasser.

« Le docteur a dit qu'on m'enlèverait les agrafes demain, dit-elle, il a dit qu'c'était du rapide. Vous êtes une malade modèle, Madame Jardine, qu'y m'a dit. On les enlève pas toujours si vite, les agrafes. J'peux presque aller aux toilettes toute seule, maintenant. C'est bien, non ?

— Il a pas dit quand tu pourras revenir à la maison, Elva ?

— Ma foi non, il en a pas dit autant. Mais, au rythme où vont les choses, ça va pas tarder.

— Ben dis donc, j'espère.

— Ça va, Tom ? Tu t'en sors quand même ?

— Bien sûr que j'm'en sors. Mais... tu sais bien. C'est pas pareil.

— Ouais. Enfin, ce sera plus bien long. Est-ce que Mme Garvey t'a invité à dîner, comme elle avait dit ?

— Deux fois, dit-il d'une voix accablée. Quelle mauvaise cuisinière ! C'était gentil d'sa part, remarque. Mais elle saurait pas cuire un œuf, cette femme-là.

— T'inquiète pas, va. J'serai bientôt d'retour.

— J'espère bien, en tout cas, ça oui. T'as besoin d'que'qu' chose, Elva ?

— Rien du tout, dit-elle pour le rassurer. J'suis au poil.

— Comment est la nourriture ? Pas trop mal, c'est c'que t'as dit, non ?

— Oh, c'est même assez bon ces temps-ci, dit-elle. Ce soir, j'ai eu un morceau de jambon et une part de gâteau au chocolat. Bien assez pour moi. J'ai jamais été une grosse mangeuse.

— C'que tu manges, ça nourrirait même pas un oiseau, grommelle-t-il. Faut qu't'essaies d'manger, Elva. Si t'alimentes pas l'poêle, le feu va s'éteindre.

— Tu m'as toujours dit ça », dit-elle.

Il y a tant de tendresse dans sa voix que je suis confuse d'être là à les écouter. Je détourne la tête et reste sans bouger. La cloche sonne. Les visiteurs s'en vont. Tom Jardine s'éloigne d'un pas pesant en direction de la sortie.

Tout est calme. Soudain, j'entends un bruit qui vient du lit voisin. C'est la mère Jardine. Elle pleure. Mais pas longtemps. Je l'entends qui se mouche.

« C'est pas ça qui va m'aider à guérir, en tout cas, marmonne-t-elle. Ça c'est sûr. »

Elle ouvre le tiroir de sa table de nuit et commence à fourrager dedans.

« Où est passée ma brosse ? Ah, la voilà. Mes cheveux auraient sacrément besoin d'un bon shampoing... »

Elle brosse son crâne avec son délicat duvet de cheveux gris.

« Mmmmm mmmm... », gazouille-t-elle, les épingles à cheveux dans la bouche. Malgré moi, je me tourne pour regarder. Avec délicatesse, elle prend les épingles d'entre ses lèvres et les plante sur sa tête. Je ne vois pas pourquoi elle a besoin d'épingles – il lui reste si peu de cheveux à faire tenir. Elle se remet à chanter, avec des paroles, cette fois. Sa voix est aiguë, flûtée, dièses et bémols systématiquement placés aux mauvais endroits.

*Prends ta ligne et je prendrai ma gaule,
chérie.*

*Prends ta ligne et je prendrai ma gaule,
mon ange.*

*Prends ta ligne et je prendrai ma gaule
Et nous descendrons toi et moi vers l'étang,
Ma chérie, mon ange...*

Son dentier cliquette comme s'entrechoquent deux carapaces de tortues. Elle enfourne ses doigts dans sa bouche et en retire les dents incriminées. Elle les tient dans sa main, les regarde avec morosité jusqu'au moment où elle s'aperçoit que je l'observe. Je détourne la tête, mais pas assez vite.

« Tom a horreur de me voir sans mon dentier, dit-elle. Mais cette maudite chose n'a jamais été correctement ajustée. J'le mets

seulement quand il est là. J'arrive très bien à mâcher sans, sauf la croûte de pain. »

Je ne réponds pas. Aussi se tourne-t-elle de l'autre côté, vers le lit où, sous les couvertures, la montagne humaine palpite et gargouille.

« Comment va votre fille, Madame Reilly ? J'ai vu qu'elle vous a apporté des fleurs.

— Oui, des glaïeuls. Des glaïeuls roses. C'est beau, les glaïeuls. »

Une fois de plus, je suis frappée par la voix de la montagne, par sa pureté, la musicalité de son timbre. Mme Reilly lève un bras pour toucher les fleurs, un bras blanc, gigantesque, enrobé d'une triple épaisseur de graisse houleuse et ondoyante.

« Ce sont des fleurs qui durent, dit Elva Jardine.

— Ma fille a des problèmes avec ses pieds, la pauvre, dit Mme Reilly. C'est d'être tout le temps debout. Toute la journée derrière un comptoir. Ça doit être dur, quand même.

— Elle est lourde. Ses pieds ont un sacré poids à porter.

— Elle n'arrive pas à se mettre au régime. Elle y arrive pas, Eileen. Ça lui est impossible. Elle se sent tout de suite défaillir. C'est pareil pour moi. Ça m'épuise littéralement. Vous ne savez pas ce qu'on m'a donné à dîner, ce soir, Madame Jardine ? Vous ne le croiriez pas.

— Je sais, vous m'l'avez montré. C'est pas drôle, j'vous l'accorde, mais c'est pour vot'

bien, Madame Reilly. Vot'docteur vous l'a dit, ma chère. Vous devez pas l'oublier. Toute cette graisse, c'est dangereux pour le cœur. »

Mme Reilly pousse un grand soupir. « C'est vrai, je l'sais bien, mais c'est dur de même pas avoir un morceau de pain. J'ai toujours aimé manger avec un peu de pain.

— C'est drôle, dit Elva Jardine. Tenez, moi, par exemple, j'peux m'bourrer de pain du matin au soir sans prendre un seul gramme. Enfin ! si on a tendance à grossir, c'est que Dieu l'a voulu.

— Eh oui ! dit Mme Reilly d'un air tout contrit. Et j'y tiens, à mes kilos, faut bien le dire. Penser qu'c'est vous qui soyez obligée de me le rappeler, Madame Jardine, vous une protestante. J'devrais avoir honte. »

Sa contrition me donne la nausée. À sa place je réclamerais du pain jusqu'à en perdre la voix, et je mourrais d'apoplexie si j'en avais envie.

« Bassin... »

La voix est défaillante, aussi nébuleuse qu'un nuage de fumée. Et lorsqu'elle se fait entendre à nouveau, j'y perçois aussi une grande détresse.

« Bassin. S'il fous plaît... S'il fous plaît... »

Elva Jardine tend son cou, tout ridé comme un vieux loup de mer qui scruterait l'horizon du haut de son nid-de-pie.

« Oh, mon Dieu ! Où est donc passée cette infirmière ? Hou, hou... ! Mme Dobereiner a besoin du bassin.

— J'arrive, répond tout près de là une voix imperturbable. Juste une minute.

— Vous feriez mieux d'vous dépêcher, dit Elva Jardine, sinon Dieu sait c'qui va arriver. »

L'infirmière vient, tire les rideaux. Elle a l'air fatiguée.

« Nous manquons de personnel, ce soir, et tout le monde veut le bassin en même temps. C'est toujours comme ça. Voilà, tenez, Madame Dobereiner.

— Danke vielmals. Tausend Dank. Sie haben ein gutes Herz¹. »

Elva Jardine s'extirpe de son lit.

« J'vais essayer d'aller aux toilettes sur mes deux cannes, cette fois-ci, et toute seule. »

L'infirmière passe la tête entre les rideaux.

« Attendez une seconde, Madame Jardine. J'vais vous aider.

— J'crois qu'ça ira. Regardez, qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est très bien. Vous êtes sûre ?

— J'crierai, si j'ai besoin d'vous, vous en faites pas. »

Vacillante, elle s'éloigne en se cramponnant à son abdomen, dos courbé comme un bâton crochu.

L'infirmière réapparaît. « Comment allez-vous, Madame Shipley ?

1. Merci beaucoup, mille mercis. Vous avez bon cœur.

— Oh... un peu mieux, ce soir. J'ai pris un comprimé tout à l'heure et ça m'a bien soulagée. Cette Mme Jardine, va-t-elle bientôt rentrer chez elle ?

— Elle ? » L'infirmière a l'air surprise. « Oh non. Elle s'est fait opérer une première fois, c'est tout. Il va falloir l'opérer encore deux fois avant qu'elle en ait fini, si elle en a jamais fini.

— Qu'est-ce qu'elle a ? De quoi souffre-t-elle ?

— Oh, de pas mal de choses, dit-elle d'un air vague, comme si elle en avait déjà trop dit. Vous occupez pas d'ça. Et reposez-vous, d'accord ?

— Oui, oui. Je vais me reposer. Que puis-je faire d'autre, à présent ?

— Vous ne devez pas parler comme ça », dit-elle.

Elle s'éloigne, puis fait demi-tour. « Vous voulez le bassin, pendant que j'y suis ?

— Non, merci. Je peux très bien aller aux toilettes toute seule.

— Ah non, dit-elle l'air indigné. N'essayez surtout pas. »

— Mais je peux très bien y aller. Sans problème. Si cette pauvre petite chose y arrive, je ne vois pas pourquoi je n'y arriverais pas, moi aussi.

— Ce n'est pas la même chose, dit l'infirmière. Vous n'avez pas le droit de vous lever. »

Est-il possible que je sois plus mal en point qu'Elva Jardine, cette créature aussi fragile que des ailes de papillon ?

« Je sortirai bientôt d'ici, n'est-ce pas ? Je me sens de mieux en mieux. Est-ce que je vais rentrer chez moi ?

— On verra. Pour l'instant, reposez-vous.

— J'aurai bientôt tout le temps, pour ça.

— Vous ne devez pas parler comme ça, dit-elle à nouveau.

— Je devrais être pleine d'optimisme, c'est ça ?

— Mais oui », dit-elle.

Elle m'observe d'un air perplexe, comme si elle était incapable de comprendre l'ironie de ma question. Puis elle hausse les épaules et s'en va. Elva Jardine est de retour, perchée sur une chaise près de mon lit.

« Voulez qu'on cause, maintenant ? » Puis, tel un minuscule vautour : « Vous souffrez beaucoup, non ?

— Oh... un peu. Ça dépend des moments.

— J'sais c'que c'est. En tout cas, si vous souffrez trop, gueulez, n'hésitez pas. Sinon vous n'obtiendrez rien. C'qui faut, c'est l'dire au médecin quand il passe. Ils n'peuvent rien vous donner sans son accord, pas même une aspirine, vous vous rendez compte ? Même pour se laver les cheveux, il faut une autorisation. Faut connaître les ficelles, ici, sinon vous êtes fichue. Ça fait trois mois qu'j'suis là. Ils ont passé des semaines et des semaines à m'préparer pour l'opération.

— Trois mois ? Tant que ça ?

— Oh mais, c'est pas tant qu'ça. Mme Dobereiner, ça fait sept mois qu'elle est là. La pauvre, ça fait longtemps qu'elle s'accroche. Parmi les aides-soignantes, y a une Allemande, vous savez la grosse qui nous sert les jus de fruit ? Eh bien, elle m'a traduit c'que Mme Dobereiner dit, quand elle ne chante pas, bien sûr.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle prie pour que la mort vienne, dit Elva Jardine d'une voix de goule, tout excitée par la frayeur qu'elle ressent. Elle se laisse aller en arrière, joint les mains, me regarde pour voir comment je réagis.

« Vous pourriez faire ça, vous ? Pas moi, dit-elle. Encore que... on n'sait jamais. Y en a une qui prie, en tout cas, c'est Mme Reilly. Qu'est-ce qu'elle prie ! »

Elle se penche de nouveau vers moi, comme pour me faire des confidences. « Elle croit qu'elle est la seule à savoir prier. C'est drôle, non ? Elle a bon cœur, remarquez. Elle vous donnerait sa chemise. Elle et moi, on est amies. J'la taquine. Je prie aussi, que j'lui dis, qu'est-c'tu dis d'ça, espèce de vieille bigote ? Elle se contente de sourire poliment mais, en fait, elle me croit pas. »

Un petit gloussement, puis la voilà qui se remet à chanter.

*Jésus me veut comme un rayon de soleil,
Et un sacré rayon de soleil je suis¹...*

1. Cantique déformé.

Elle s'interrompt. « C'est juste pour lui en remontrer. Y a des fois, elle me tape sur les nerfs. Bah ! À force de s'voir tous les jours, c'est normal. Tom chantait souvent cet air, mais en y mettant des paroles encore pires, si vous voyez c'que j'veux dire. La religion, tout ça, c'est pas vraiment son truc. Pour moi, au contraire, c'est l'immortalité de l'âme, quand tout a été dit et fait. J'ai enseigné le catéchisme tous les dimanches à Freehold pendant trente ans.

— Oh... vous êtes de Freehold ?

— Mais oui. Ne m'dites pas qu'vous connaissez ce trou ? »

Malgré moi, je deviens plus chaleureuse, tout à coup.

« Oh, mais si. Je suis de Manawaka. Ce n'est qu'à une trentaine de kilomètres de Freehold, n'est-ce pas ?

— Oui, à peu près. Eh bien ça alors ! Alors vous êtes de Manawaka ? J'ai connu un tas de gens de Manawaka. Tom et moi on avait une ferme, à Freehold. Vous connaissez les Pearl ?

— Bien sûr. J'ai été à l'école avec Henry Pearl. Je les connais bien.

— Pas possible ! La fille aînée de ma sœur – Janice – a épousé Bob Pearl. J'crois qu'c'est l'fils du vieil Henry.

— Il me semble que c'était son plus jeune fils. Henry en a eu trois. Comme c'est drôle ! Qu'est-ce qu'il est devenu... Bob ?

— La dernière fois qu'j'en ai entendu parler, il avait un magasin à Freehold, dit-elle. Il

a assez bien réussi, je crois. Ils ont eu quatre enfants. J'ai plus beaucoup d'nouvelles de là-bas. Ma sœur est morte il y a quatre ans.

— J'ai très bien connu les Pearl. Tous de bons travailleurs.

— Pour Bob, en tout cas, j'sais qu'c'est vrai. Ma sœur était pleine d'admiration pour lui. À Freehold, y en avait beaucoup qui disaient que les gens de Manawaka étaient snobs, mais j'ai jamais entendu quelqu'un dire ça de Bob. C'était l'homme le plus adorable qui soit. Il a jamais considéré que venir vivre à Freehold était dégradant, même si Manawaka était une ville plus importante.

— Vous aviez une ferme, m'avez-vous dit ?

— Ouais. Et vous, vous venez d'la ville ? »

C'est vraiment stupide de ma part, mais me voilà toute contente parce qu'elle a cru d'emblée que je venais de la ville.

« Ma foi, pas exactement. J'ai passé mon enfance en ville, mais mon mari était agriculteur.

— Ah oui ? Il y a longtemps qu'il est mort ?

— Longtemps, oui.

— Ça a dû être dur, pour vous, dit-elle. Ma mère était veuve à trente ans. C'est pas une vie. »

Nos regards se rencontrent. Il y a une vraie générosité chez cette femme.

« Et c'était un homme costaud, dis-je, fort comme un bœuf. Il avait une barbe aussi

noire que celle de l'as de pique. C'était un bel homme, oui, un bel homme, vraiment.

— C'est eux qui s'en vont les premiers, quelquefois, dit-elle. C'était vot'destin. On a eu de la chance, Tom et moi. On n'a jamais été séparés, jusqu'à c'que j'vienne ici. C'est un homme terriblement grippe-sou, Tom s'entend, c'est le seul inconvénient, mais s'il l'avait pas été, Dieu sait c'qu'on serait devenus. »

Elle se penche et me regarde. « Vous avez l'air complètement lessivée. Quand le docteur viendra demain, n'oubliez pas d'lui demander qu'on vous fasse une piqûre. Si vous demandez rien, vous obtiendrez rien du tout, croyez-moi. »

Je sors la main de sous les draps et la pose sur la sienne, qui est toute menue.

« Je vous remercie infiniment, Madame Jardine.

— C'est rien du tout. Essayez d bien dormir cette nuit. Si vous avez besoin de l'infirmière, vous m'éveillez, d'accord ? Ça arrive qu'elles entendent pas la sonnette. Alors vous m'éveillez et je l'appellerai pour vous. J'ai une voix qui porte. J'ai fait partie du chœur de l'église Baptiste de Freehold pendant tant d'années que j'en ai perdu l'compte.

— Vous êtes... » Je ne sais plus quoi dire, à présent, ni comment le dire. « Vous êtes vraiment très gentille, Madame Jardine.

— Ma foi, faut bien qu'on s'serre les coudes, nous autres vieilles paysannes des prairies, pas vrai ? Appelez-moi Elva, hein,

pourquoi pas ? Madame Jardine, ça m'fait tout drôle. J'ai pas l'habitude.

— Et moi c'est Hagar.

— Eh bien, bonne nuit, Hagar. À demain. »

Ça fait combien d'années qu'on ne m'a pas appelée par mon prénom ? Elle s'en retourne à son lit en traînant des pieds.

« Bonne nuit, Madame Reilly, lance-t-elle à sa voisine. Dormez bien.

— Dieu vous garde », dit la montagne d'une voix ensommeillée.

Mais quand les lumières s'éteignent, l'obscurité s'étend sur nous et les bavardages de lit à lit cessent aussitôt. Chacune de nous vit dans sa propre nuit et, abruti de médicaments, dérive, sombre dans un demi-sommeil, parfois flotte à la surface où les voix se font entendre. Si vous fermez les yeux après avoir été aveuglé par une forte lumière, vous voyez des lambeaux d'azur et d'écarlate comme plaqués sur le noir. Ces voix-là sont pareilles, fragments inscrits dans la mémoire, couleurs surgissant de l'ombre. Je n'en ai plus aussi peur qu'avant. Maintenant, je sais d'où elles viennent. Les murmures provenant des lits plus éloignés sont trop vagues pour être déchiffrés, mais je peux mettre des noms sur les autres, les plus proches. Ces noms, je les tourne et retourne dans ma tête pour voir si je ne les oublie pas. Mme Reilly. Mme Dobereiner. Mme Jardine. Je n'arrive pas à me souvenir du prénom de

cette femme. Elle me l'a dit, j'en suis sûre. Ida ? Elvira ? Son mari s'appelle Tom, et ils avaient une ferme à Freehold. Je ne peux pas dormir. Je suis abrutie, mais la douleur m'empêche de sombrer tout à fait.

« Mademoiselle... »

J'appelle, j'appelle, jusqu'à ce qu'enfin l'infirmière arrive. C'est qu'elles prennent tout leur temps, ces filles-là.

« Quelque chose... vous ne pouvez pas me donner quelque chose ? Ça fait mal... là, juste là... »

— Ah, ma pauvre, dit-elle. Je peux vous donner un autre calmant, mais le médecin n'a pas prescrit de piqûre. Je suis désolée. »

Désolée, tu parles ! « Si vous saviez... »

— Je suis désolée, vraiment, dit-elle. Mais je n'ai pas le droit...

— Vous vous en foutez, n'est-ce pas. C'est pas vous qui avez mal. Vous ne savez pas ce que c'est. »

Cette voix accusatrice que j'entends, j'en ai honte. Mais elle ne veut pas se taire.

« Vous vous en foutez complètement... »

Elle m'apporte un comprimé. Je le lui arrache des mains comme si elle voulait le garder pour elle. Elle me donne de l'eau, puis s'en va. Au bout d'un moment, la douleur s'étant calmée, j'ai la bonne grâce de la rappeler pour m'excuser.

« Mademoiselle... »

— Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Excusez-moi de vous avoir parlé comme...

— C'est pas grave, dit-elle sans sourciller. Ne vous en faites pas pour ça. J'ai l'habitude. Essayez de dormir maintenant.

— D'accord, je vais essayer. » J'aimerais lui faire plaisir, à présent, lui dire quelque chose qui lui ferait plaisir. « Je vais essayer, je vous le promets. »

Je m'assoupis et me réveille de nouveau. Les voix s'élèvent comme des feuilles mortes agitées par le vent.

Tom, ne t'inquiète surtout pas...

Mère de Dieu, prie pour nous maintenant et à l'heure de...

Mein Gott, erlöse mich¹...

Tu t'en souviens, Tom ? Moi, je m'en souviens si bien...

Je regrette de vous avoir offensé, parce que je vous aime...

Erlöse mich von meinen Schmerzen²...

Bram !

L'une de ces voix a presque crié. Je mets un certain temps à réaliser que c'est la mienne.

Je suis... où ? Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que j'aille aux toilettes. Je n'arrive pas à trouver ce maudit interrupteur. Où est donc passée Doris ? J'ai appelé, appelé, mais rien, pas de réponse. Il me semble qu'elle pourrait

1. Mon Dieu, soulage-moi.

2. Soulage mes douleurs.

au moins répondre. Je suis debout près de mon lit, et j'avance à tâtons en m'agrippant au bord.

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! » Quelle est cette voix inquiète qui s'élève non loin de moi ? « Venez vite. Mme Shipley s'est levée. »

Me voici à présent au beau milieu d'un long couloir, à ce qu'il me semble, et je perçois le grincement régulier des respirations tout autour. Au loin, une lumière. Je sais que c'est vers elle qu'il faut que j'aille.

« Venez vite, Mademoiselle. Elle se dirige vers le hall... »

Mademoiselle ? J'entends des pas qui se rapprochent, rapidement. Et là, tout me revient.

« Allons, venez Madame Shipley. Je vais vous reconduire jusqu'à votre lit.

— Je... Je voulais seulement aller aux toilettes. Il n'y a pas de mal à ça, si ?

— Ne vous en faites pas. Vous allez venir avec moi et on va arranger ça. Là, prenez mon bras...

— Je déteste qu'on m'aide... » Je parle d'une voix grognon qui ne traduit pas du tout la rage qui m'habite. « Je me suis toujours débrouillée toute seule.

— N'avez-vous jamais donné un coup de main à quelqu'un dans votre vie ? C'est à vous d'être aidée, maintenant. Ce n'est que justice. Essayez de voir les choses de cette façon. »

Elle a raison. Je n'ai pas à me sentir redevable de quoi que ce soit. L'ennui, c'est que je ne me souviens pas d'avoir donné un coup de main à beaucoup de gens. J'aidais souvent Daniel pour l'orthographe. Je faisais beaucoup moins de fautes que lui. On ne peut pas dire qu'il m'en ait été très reconnaissant. Il allait raconter à tout le monde que c'était lui qui m'aidait, et non pas le contraire. Mais Père m'a crue quand je lui ai dit ce qu'il en était. Il savait que Daniel était un nigaud. Aujourd'hui, je regrette de l'avoir dit à Père. Mais ça me mettait en rage – c'est injuste de n'être pas reconnu pour ce qu'on fait.

Je ne peux plus rien faire. Elle me met au lit, me tire les draps jusqu'au menton. Je reste là, sans bouger quand soudain j'entends la voix de ma voisine.

« Ça va, maintenant, Hagar ? »

Je me tourne sur le côté pour lui faire face, même si je ne peux pas la voir.

« Oui, oui, Elva. Ça va. »

— Bon, mais demain j'vous ferai penser à demander une piqûre au docteur, au cas où vous oublieriez. Vous dormiriez mieux si on vous en avait fait une.

— Oh oui, faites m'y penser ! J'ai bonne mémoire, d'habitude, mais il y a des choses qui m'échappent ces temps-ci...

— Je sais. Même chose pour moi. Allez, c'est l'heure de pioncer, fillette. »

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Et je glisse dans le sommeil.

Le lendemain, le médecin passe me voir. Comment s'appelle-t-il, déjà ? J'ai oublié et je ne vais pas le lui demander.

« Alors, comment allons-nous, aujourd'hui ? » s'enquiert-t-il.

Nous, ben voyons ! « Je ne sais pas comment vous vous allez, mais moi je dois admettre que je me suis sentie un peu mieux.

— Eh bien, c'est très bien, ça, dites-moi ?

— Je le suppose, oui. » Pourquoi est-ce que je mens ? Je suis furieuse, tout à coup. Je m'en veux d'être aussi orgueilleuse et de jouer la comédie, et je lui en veux à lui de ne rien comprendre. « Ça fait mal... ici. La nuit, ça fait tellement mal. Vous ne pouvez pas savoir... »

Ayant horreur de ce ton geignard que j'ai pris, je détourne les yeux et aperçois, sur le lit voisin, Elva Jardine qui gesticule en faisant mine de se piquer l'avant-bras avec son index. Ah oui, j'avais oublié.

« Vous ne pouvez pas me prescrire quelque chose ? »

Il fait oui de la tête, me donne une petite tape, puis sourit, d'un sourire vague et un peu crispé qui me fait comprendre que ce n'est pas facile pour lui non plus.

« Bien sûr, je peux. Ne vous inquiétez pas, Madame Shipley. Je vais laisser des instructions. Comme ça vous ne souffrirez plus. »

Quand Marvin revient me voir, Doris est avec lui. Ils m'ont apporté des fleurs. Je ne cesserai jamais de m'étonner. Et ce ne sont pas des fleurs ordinaires cueillies dans le jardin. Ce sont des roses qui viennent de chez un fleuriste, des boutons de roses pastel qui commencent tout juste à s'ouvrir mêlés à des brins d'asparagus, le tout joliment arrangé dans un vase de cristal vert.

« Oh, vous n'auriez pas dû... »

— On a pensé que ça vous ferait plaisir, dit Doris. Y a rien de tel qu'un beau bouquet de fleurs pour vous remonter le moral. Tenez, voilà vos chemises de nuit – la rose et la bleue, c'est bien ce que vous vouliez, non ? Votre eau de Cologne, aussi, et les résilles pour les cheveux. Je vais vous coiffer, si vous voulez.

— Volontiers. J'en ai assez de les avoir tombants sur les épaules comme ça. Ça fait négligé et j'ai horreur de ça.

— Comment vas-tu, Maman ? » demande Marvin.

Quelle question idiote. Mais je lui donne la réponse qu'il attend ; c'est plus facile.

« Oh, ma foi, ça ne va pas si mal. »

— Tina nous a téléphoné, hier, dit Doris.

— Comment va-t-elle ? »

Doris soupire, glisse une dernière épingle dans mes cheveux, puis se laisse tomber sur la chaise qui se trouve près de mon lit. Elle a mis son tailleur de soie gris. Il est plutôt froissé et elle a l'air d'avoir trop chaud avec. Ça lui ressemble bien de se pomponner pour aller à l'hôpital. Sur son chapeau sursaute un bouquet saugrenu. Rayon chapeaux, elle a un goût épouvantable, cette femme-là. Ils sont toujours chargés de fleurs artificielles. Ça lui fait une tête ! On dirait une serre pleine de bégonias à racines tubéreuses, pétales de toutes les nuances de rose, couleur chair, incarnat et rouge sang. Mais je vois qu'elle a l'air soucieux.

« Pour l'amour du ciel, Doris, qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que Tina est malade ?

— Elle va se marier », dit Doris.

Soulagée, j'éclate de rire. « J'ai cru qu'elle s'était au moins cassé une jambe. Qu'y a-t-il de si terrible dans le fait qu'elle se marie ? Son futur, qui est-ce ?

— Un jeune avocat qu'elle a rencontré il y a quelques mois. Oh, je suis sûre que c'est un type bien et tout, et puis Tina dit qu'il a déjà une bonne clientèle. Mais ça fait si peu de temps qu'elle le connaît !

— Bah. Tina n'est plus une enfant. Elle a vingt-cinq ans, maintenant.

— Vingt-sept, depuis le mois de septembre, dit Doris.

— Peu importe. Elle en aurait soixante que vous auriez encore les mêmes réticences.

— Sûrement pas, dit-elle d'un air pincé. Je trouve que c'est...

— D'accord, d'accord, interrompt Marvin. C'est pas la peine de se mettre dans tous ses états pour ça. Je te l'ai dit, Doris, Tina est assez grande pour savoir ce qu'elle fait.

— Tu as probablement raison. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que j'aurais préféré que ce soit quelqu'un qu'on connaît.

— C'est une fille qui a la tête sur les épaules, Tina, dis-je. Dites-lui... »

Je me demande bien ce que je pourrais lui dire qui puisse l'aider. Elle en sait beaucoup plus que moi quand je me suis mariée. Ou peut-être pas, après tout, mais peut-on vraiment être aidée, dans ce domaine ? C'est ma petite-fille et je ne trouve pas un seul mot à lui dire. Au lieu de ça, j'essaie d'enlever la bague que je porte à la main droite, tourne, tire sur mon doigt et réussis enfin à l'arracher.

« Envoyez-lui ceci, Doris, voulez-vous ? C'est le saphir qui était à ma mère. J'aimerais que Tina le porte. »

Doris en a le souffle coupé. « Êtes-vous... êtes-vous sûre de vouloir le lui donner, Mère ? »

Quelque chose dans ses yeux m'attriste, me donne envie de détourner la tête.

« Absolument. Qu'est-ce que j'en ferais, maintenant ? Je suppose que j'aurais dû vous le donner il y a des années. Je n'ai jamais pu me faire à l'idée de m'en séparer. C'est idiot. Je regrette que vous ne l'ayez pas eu. Mais

maintenant je n'en veux plus. Envoyez-le à Tina.

— Maman... » Marvin a une voix très sonore à certains moments. « Tu es sûre ? »

Interloquée, je fais oui de la tête. Pourquoi font-ils tant d'histoires ? En d'autres temps, je leur aurais repris cette fichue bague, rien que pour leur clouer le bec. Doris la glisse dans son sac, comme si elle m'avait entendue penser. Marvin se racle la gorge.

« Oh, j'allais oublier. Tout est arrangé pour la chambre. On va t'y conduire ce soir, une chambre à deux lits. »

Je me sens perdue, tout à coup, bannie par mes semblables. C'est une chose qui ne s'explique pas. Je devrais le remercier, mais je reste muette. Je le regarde et sens les larmes qui montent malgré moi. De honte, je les chasse d'un cillement, mais il a vu.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu voulais une chambre à deux lits, non ? Tu disais qu'tu n'pouvais pas dormir.

— Oui, oui, je sais. Mais je m'y suis habituée, c'est tout. C'était pas la peine de changer.

— Ma foi, dit-il d'un air abattu, je ne sais vraiment pas quoi dire. C'est pas facile de te suivre, tu sais. Maintenant c'est fait. Va falloir que tu déménages. Désolé, mais c'est ainsi. »

Je sais qu'il n'y a rien à faire. Ce n'est pas sa faute. C'est vrai que je lui ai dit que je voulais une chambre à deux lits. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de ressentir une

certaine exaspération à son égard. Il ne lui viendrait jamais à l'idée qu'on puisse s'habituer à un endroit, qu'on puisse changer d'avis. Oh non ! Ce serait trop dérangeant. Il n'a absolument aucune imagination. Je regrette de leur avoir donné la bague, à présent. Ils ne l'apprécieront pas à sa juste valeur, de toute façon. Rien qu'un bijou de pacotille, c'est tout ce que ça représente pour eux.

« Bon, bon, ça va, n'insiste pas. T'inquiète pas, va, je déménagerai. Tu peux faire de moi ce que tu veux. Qu'on me mette là ou ailleurs, quelle importance ?

— Seigneur, dit Marvin. On peut pas gagner, avec toi, hein ?

— J'irai, j'irai. Ai-je dit que je n'irais pas ?

— Vous serez sûrement très contente, avance Doris, une fois que vous y serez. C'est dans la nouvelle aile.

— Une aile neuve, dis-je avec hargne. C'est tout à fait ce qu'il me fallait.

— N'insiste pas, Marv, lui chuchote-t-elle. Tu vois bien que ça sert à rien. Elle radote. On ferait aussi bien de partir. »

Mais il ne bouge pas.

« Si tu me disais ce que tu veux vraiment, Maman... »

Je suis lasse. À bout. « Ça m'est égal, Marvin. Ça n'a aucune espèce d'importance.

— Vrai de vrai ? » Il fronce les sourcils.

« Je t'assure. Ici ou là, ça m'est tout à fait égal.

— Bon, bon. C'est que j'aurais l'air un peu bête de leur demander de tout changer encore alors que j'ai insisté pour...

— Je sais. Allez file, maintenant. Je me sens un peu fatiguée, ce soir. »

Après son départ, je me tourne sur le côté et ferme les yeux. Elva Jardine s'arrête un instant près de mon lit en passant. Le tissu rêche de sa chemise me frôle.

« Elle dort, susurre-t-elle. Ça ne peut que lui faire du bien. »

Ce sont les derniers mots que je l'entends prononcer, car les voici qui viennent avec une civière roulante, qui me hissent dessus et m'emportent. Les rideaux d'Elva sont clos. Enfermée avec l'infirmière pour l'accomplissement de je ne sais quel mystérieux rituel, elle ne sait pas que je suis partie. Alors que la civière s'éloigne en grinçant sur ses roues, le chant de Mme Dobereiner me parvient, plainte aiguë et fluette semblable à la susuration d'un moustique.

*Es zieht in Freud und Leide
Zu ihm mich immer fort*¹...

1. J'ai toujours la nostalgie de lui dans les bons et les mauvais jours...

Chapitre 10

Plus étriqué que jamais, mon univers : il rétrécit à vue d'œil. Et la chambre qui m'attend pour finir sera la plus petite de toutes.

« Et la chambre qui m'attend sera la plus petite de toutes.

— Qu'est-ce que vous dites ? demande distraitemment l'infirmière tout en tapotant mes oreillers.

— Juste assez grande pour moi. »

Elle a l'air choqué. « C'est pas une façon de parler. »

Comme elle a raison ! Voilà un sujet bien embarrassant qu'il vaut mieux ne pas aborder. Tout comme lorsque nous étions jeunes filles celui des sous-vêtements ou de la bête à deux dos. Mais j'aimerais l'attraper par le bras, l'obliger à m'écouter. *Écoutez-moi. Vous devez m'écouter. C'est important... C'est important dans une vie.*

Pour moi, oui. Pas pour elle. Je ne lui touche pas le bras ni ne lui parle. Ça ne ferait que la bouleverser. Elle ne saurait pas quoi dire.

Cette chambre-là est claire, aérée. Des murs couleur primevère et une salle de bains privée. Des rideaux imprimés de pied-d'alouette sur fond jaune pâle. J'ai toujours aimé les tissus à fleurs, à condition qu'ils ne soient pas criards. Mais ça doit coûter une fortune une chambre pareille. Et maintenant

que j'y pense, ça m'inquiète beaucoup. Dieu sait combien elle coûte. Marvin ne m'en a rien dit. Il faut que je lui demande. Ne pas oublier, surtout. Et si c'était trop pour ma bourse ? Je ne peux pas demander à Marvin et à Doris de payer pour moi. Je sais que Marvin le ferait volontiers. Mais je ne voudrais pas. C'est simple : ils vont encore devoir me déménager.

Il y a un autre lit, mais il est vide. Je suis seule. Voilà encore une infirmière, pas la même que tout à l'heure. Celle-ci ne doit pas avoir plus de vingt ans, et elle est si menue qu'on se demande comment une aussi délicate charpente peut porter la vie. Elle a le ventre creux et les seins pas plus gros que des reines-claude. Elle est à la mode, je suppose, et probablement très contente d'être ainsi faite. Ses hanches sont si étroites, je me demande comment elle fera si elle a des enfants. Ou même si elle se marie. Ça ne doit pas être plus large qu'une sarbacane, à l'intérieur.

« Vous êtes si minces, les filles d'aujourd'hui ! »

Elle sourit. Elle a l'habitude de ces observations de vieille bonne femme.

« J'parie que vous étiez tout aussi mince quand vous étiez jeune, Madame Shipley.

— Oh... vous connaissez mon nom ! » Puis je me souviens qu'il est inscrit sur le tableau, au pied de mon lit, et je me sens toute bête. « C'est vrai, j'étais très mince à votre âge. J'avais les cheveux noirs, longs, qui me descendaient jusqu'en bas des reins. Il y avait

des gens qui me trouvaient très jolie. On ne le croirait pas, aujourd'hui.

— Si, justement, dit-elle en reculant pour mieux me regarder. Jolie c'est pas tout à fait le mot. Je dirais plutôt que vous avez dû être belle. Vous avez un visage qui a beaucoup de caractère. Et ça, c'est une chose qui ne se perd jamais. Vous êtes toujours belle. »

Je me rends bien compte qu'elle me flatte, mais ça me fait plaisir quand même. Et puis je sens que c'est une fille qui a du cœur. C'est par gentillesse qu'elle me dit tout ça, pas par pitié.

« C'est très gentil à vous. Vous êtes vraiment charmante. Vous avez de la chance d'être jeune. »

Je regrette d'avoir dit ça. Avant, jamais je ne parlais comme ça, sans réfléchir. Je suis en train de devenir une vraie tête de linotte.

« Peut-être bien. » Elle sourit, mais d'un air distant, cette fois. « C'est peut-être vous la plus veinarde des deux. »

— Comment ça, mon Dieu ?

— Eh bien..., dit-elle d'un air évasif, ces années que vous avez vécues... rien ne peut vous les enlever.

— Ça n'est pas toujours un avantage, vous savez », dis-je sèchement, mais elle ne peut évidemment pas comprendre ce que je veux dire. Nous parlions si gentiment, et maintenant voilà que le charme est rompu. Quelque chose se cache derrière ses yeux, mais je ne sais pas quoi. Qu'est-ce qui la ronge ? Qu'est-

ce qui peut bien tourmenter une fille aussi jeune et jolie qu'elle, ayant la santé et une formation qui fait qu'elle pourra toujours trouver du travail. Mais, en même temps, je sais que c'est idiot ce que je dis là. On se tourmente toujours, de génération en génération.

« Reposez-vous, à présent, dit-elle. Je repasserai dans un petit moment pour voir si tout va bien. »

Mais la nuit vient sans que je la revoie. Une nuit interminable. Je n'entends aucune voix, personne, pas âme qui vive. Je dors, me réveille, me rendors et me réveille sans cesse, si bien que je ne sais plus si je dors et si je rêve que je suis éveillée ou bien si, éveillée, je m'imagine que je dors.

Le sol est glacial, et je ne sais pas où sont passées mes pantoufles. Dieu merci, Doris a enlevé la descente de lit. C'était un vrai casse-gueule, ce tapis. Impossible de ne pas trébucher dessus. Je respire péniblement, et chaque respiration me fait mal. Comme c'est drôle ! Respirer est une chose si naturelle que d'habitude on n'y fait même pas attention. La porte est ouverte et il y a de la lumière, là-bas. Si j'arrive à l'atteindre, une voix se fera entendre. Est-ce que ce sera la voix de celui que j'espère retrouver ?

Qu'est-ce qui le retient ? Il pourrait au moins dire quelque chose. Ça ne lui coûterait rien. Juste un mot. *Hagar*. C'est le seul qui m'ait jamais appelée par mon nom. Vraiment, ça ne lui coûterait pas grand-chose. Est-ce trop demander ?

« Madame Shipley... »

Une voix perçante, inquiète, celle d'une fille. Et moi, somnambule éveillée, je me pétrifie sur place, incapable de faire un geste, paralysée par l'impact de son cri. Puis une main s'empare de mon bras.

« Tout va bien, Madame Shipley. Ne vous inquiétez pas. Allons, venez avec moi. »

Oh ! Je suis encore là, alors ? Et je me promène dans les couloirs, si bien que j'ai fait peur à l'infirmière qui est responsable s'il m'arrivait quoi que ce soit. Et là, elle fait autre chose que tout d'abord je ne comprends pas très bien.

« C'est comme une petite liseuse, en réalité. C'est juste pour vous empêcher de vous faire mal. Pour vous protéger, c'est tout. »

De la grosse toile, on dirait. Elle glisse mes bras dedans et l'attache solidement au lit. Je tire, et constate que je suis ligotée, maintenue là comme une volaille troussée.

« Je ne veux pas de ça. Enlevez-moi ça tout de suite. C'est pas correct ce que vous faites là. C'est méchant... »

L'infirmière parle à voix basse, comme si elle avait un peu honte de ce qu'elle avait fait. « Je suis désolée. Mais vous pourriez tomber, voyez-vous, et... »

— Croyez-vous que je suis folle pour m'attacher ainsi ?

— Bien sûr que non. Mais vous pourriez vous faire mal, c'est tout. Je vous en prie... »

Il y a du désespoir dans sa voix. C'est vrai, au fond, que peut-elle faire d'autre ? Elle ne peut tout de même pas rester là à mon chevet toute la nuit.

« Je n'y peux rien, dit-elle. Ne vous fâchez pas. »

Elle n'y peut rien. C'est vrai. Ce n'est pas de sa faute. Même moi je peux le comprendre.

« Bon bon, d'accord. » C'est à peine si je peux entendre ma propre voix, mais j'entends bien son petit soupir de soulagement.

« Je suis désolée », dit-elle l'air désemparée, s'excusant inutilement, au nom de Dieu, peut-être, qui lui ne s'excuse jamais. Et à présent, c'est à mon tour d'être désolée.

— Je vous cause bien du souci...

— Mais non, pas du tout. Je vais vous faire une piqûre à présent. Après ça vous vous sentirez mieux et probable que vous dormirez. »

Et chose surprenante, le fait est que je m'endors, malgré ma prison de toile.

À mon réveil, je découvre que l'autre lit est occupé par une jeune fille qui, assise, lit un magazine, ou fait semblant. De temps à autre elle pleure un peu en portant la main à son ventre. Elle a seize ans environ, un visage très fin et la peau mate. Comme elle me jette un regard timide, je vois qu'elle a les yeux noirs et très légèrement bridés. D'épais cheveux noirs, aussi, lisses, et qui brillent. C'est une Orientale, une fille du ciel, comme nous avions coutume de les appeler.

« Bonjour ! » Je sais pas si je fais bien de lui parler, mais elle n'a pas l'air de s'en offenser. Elle pose son magazine et m'adresse un sourire. Une grimace, plutôt, le sourire insolent et garçon manqué qu'arborent toutes les jeunes filles d'aujourd'hui, me semble-t-il.

« Salut, dit-elle. Vous êtes Mme Shipley. J'ai vu ça sur le tableau. Moi, j'm'appelle Sandra Wong. »

Elle parle exactement comme Tina. De toute évidence, elle est née ici.

« Enchantée de vous connaître. »

Mon absurde formalité avec cette enfant vient de ce que je suis tout à coup persuadée qu'elle est la petite-fille de l'une de ces frêles créatures aux pieds bandés que M. Oatley introduisait clandestinement dans ce pays, à l'époque où les épouses orientales n'y étaient pas admises. Peut-être dois-je ma maison à la somme payée par sa grand-mère pour son passage. C'est fort possible, après tout. M. Oatley m'a montré une de leurs chaussures, un jour. Pas plus grande qu'une chaussure d'enfant, bien qu'elle eût appartenu à une femme tout à fait adulte. Une empeigne de soie brodée émeraude et or, et en dessous une semelle en corde et en plâtre, bombée, formant comme un dos-d'âne au milieu, si bien qu'elles devaient avoir l'impression de marcher sur des fauteuils à bascule miniatures. Je ne lui dis rien de tout cela. Pour elle, ce sont de vieilles histoires.

« J dois être opérée de l'appendicite, dit-elle. Ils vont bientôt m'emmener. J'suis arrivée en urgence. Ça allait vraiment mal, hier

soir. J'ai eu drôlement peur, et maman aussi. Est-ce qu'on vous a déjà opérée de l'appendicite ?

— Il y a des années », dis-je, quoique en vérité je n'aie jamais été opérée de quoi que ce soit, pas même des amygdales. « Ce n'est rien du tout.

— Vraiment ? dit-elle. J'ai jamais eu d'opération. On s'demande ce qui vous attend, quand c'est la première fois.

— Eh bien, vous n'avez aucune inquiétude à avoir, dis-je. Vous serez très vite sur pied.

— Vraiment ? Vous croyez ? J'me demande. J'ai eu vraiment peur, hier soir. J'aime pas beaucoup l'idée de l'anesthésie.

— Une broutille. Ce n'est rien du tout. Vous vous sentirez un peu incommodée après, mais c'est tout.

— C'est vrai ? Vous en êtes sûre ?

— Sûr.

— Ma foi, vous devez savoir, dit-elle. Vous avez dû vous faire opérer des tas de fois. »

Je suis sur le point d'éclater de rire. Mais je me retiens, de crainte qu'elle ne se vexe.

« Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Ben... j'voulais juste dire que... vous savez... quelqu'un qui n'est plus très jeune...

— Oui, je comprends. Eh bien non, je ne me suis pas fait opérer si souvent que ça. Peut-être que j'ai eu de la chance.

— C'est sûr. Il y a deux ans, ma mère a eu une hystérectomie. »

À son âge, je n'aurais pas su ce qu'était une hystérectomie.

« Mon Dieu ! Ça, c'est pas drôle !

— Ouais. Ça c'est vrai. C'est pas tellement l'opération que le choc émotionnel, après.

— Vraiment ?

— Ouais, dit-elle, l'air d'être très au courant. Maman a été sur les nerfs pendant des mois. De plus pouvoir avoir d'enfants, ça l'a démolie. J'sais pas pourquoi elle en voulait encore. Elle en a déjà cinq, moi y compris. Je suis la deuxième.

— Le fait est que ça fait déjà une bonne petite famille. Que fait votre père ?

— Il a un magasin.

— Ah bon ? Le mien aussi en avait un. »

Mais ce n'est pas une chose à dire. L'écart entre nous est tel qu'une quelconque similitude ne peut que lui déplaire.

« Ah oui ? » dit-elle avec indifférence. Elle regarde sa montre. « Ils ont dit qu'ils allaient venir me chercher dans une minute. J'me demande ce qui les retarde. J'parie qu'on peut complètement vous oublier, dans un endroit pareil.

— Ils vont vite arriver maintenant.

— Oh ! Pas trop vite, j'espère », s'écrie-t-elle.

Ses yeux changent, s'arrondissent, s'étirent jusqu'à ressembler à deux noyaux de pêches. Les prunelles brillent d'un éclat ambré.

« Ils ont pas voulu que Maman reste. » Puis d'un air de défi : « C'est pas que j'aie besoin d'elle. Mais ça m'aurait fait de la compagnie. »

Une infirmière arrive au trot, tire les rideaux autour de son lit.

« C'est l'heure... déjà ? » Sa voix est plaintive, mal assurée. « Ça va faire mal ? »

— Vous ne sentirez rien du tout, dit l'infirmière.

— Ça va être long, dites-moi ? Est-ce que Maman pourra venir me voir, après ? Où est-ce que vous m'emmenez ? Oh... qu'est-ce que vous allez me faire ? Vous n'allez pas me raser là ? »

Que de questions, et comme elle a l'air affolée ! C'est drôle qu'on puisse avoir peur d'une chose aussi banale. Je suis là vautrée dans ma fatuité à penser... *elle apprendra.*

Les heures passent. Lorsqu'ils finissent par la ramener, elle est très calme. Les rideaux sont tirés autour de son lit. Dans son demi-sommeil après anesthésie, elle gémit de temps à autre. La journée passe lentement. Des plateaux me sont apportés et je fais l'effort d'avaler quelque chose, mais il semble que j'ai perdu tout intérêt pour la nourriture. Je contemple le plafond, les rais de lumière qu'y dessine le soleil. Quelqu'un enfonce une aiguille dans ma chair. Ai-je crié, à ce moment-là ? Quelle importance ça a ? Tout de même, je préférerais pas.

J'aimais bien cette forêt. Je me souviens des fougères qui ressemblaient à de la dentelle. Mais j'avais soif, alors il a fallu que je vienne ici. L'homme s'appelait Ferney, et il m'a parlé de sa femme. Elle n'a plus jamais été la même. Il ne méritait pas ça. Elle ne savait pas. Mais lui non plus il ne savait pas. Il ne m'a pas dit comment elle avait pris la mort de l'enfant. Je dérive, comme une algue. J'ai la sensation d'être totalement isolée du monde.

« Mère... »

Je tente de refaire surface. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? »

— C'est moi. Doris. Comment vous sentez-vous ? Marvin n'a pas pu venir, ce soir. Il avait un client à voir. Mais je vous ai amené M. Troy. Vous vous souvenez de M. Troy, n'est-ce pas ? Notre pasteur ? »

Seigneur, qu'est-ce qu'elle a encore été chercher ? Pas moyen d'être tranquille un seul instant. Pour ça oui, je me souviens de lui. Il penche sur moi son visage épanoui en un large sourire, face écarlate et aussi ronde qu'une pleine lune.

« Comment allez-vous, Madame Shipley ? »

Ne peut-on rien trouver d'autre à dire quand on vient voir quelqu'un à l'hôpital ? En faisant un gros effort, comme si mes veines allaient éclater, j'ouvre grands les yeux et lui jette un regard furieux.

« En pleine forme. En parfaite forme, comme vous pouvez le voir. »

— Vraiment, Mère..., je vous en prie », dit Doris.

Très bien. Je vais donc bien me tenir. Pour leur faire plaisir. Mais si Doris ne se départ pas de son air moralisateur, je sens que je vais déterrer une des épithètes de Bram et la lui lancer à la figure. Je suis sûre que ça ferait l'affaire.

« Il faut que j'aille voir l'infirmière, une minute, dit-elle avec un tact d'hippopotame. Peut-être pourriez-vous bavarder un peu avec M. Troy pendant ce temps ? »

Elle sort discrètement. Un lourd silence s'installe entre M. Troy et moi. Je lui jette un coup d'œil et constate qu'il essaie désespérément de me parler. Le pauvre, ça a l'air bien difficile. Il me croit redoutable. Ce que c'est drôle ! À le voir transpirer comme ça, j'ai presque pitié de lui. Imperturbable, j'attends. Pourquoi lui faciliterais-je la tâche ? Mes os me font mal et la douleur se propage comme le feu dans des herbes sèches, vite, embrasant tout sur son passage. Brusquement, ça sort, M. Troy dit quelque chose.

« Accepteriez-vous... de prier avec moi ? »

Comme s'il me demandait de lui réserver la prochaine danse.

« Je m'en suis passée jusqu'ici, dis-je. Je peux tout aussi bien m'en passer jusqu'au bout.

— Je suis sûr que vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites. Si seulement vous vouliez essayer. »

Il me regarde avec une telle ferveur que je suis sans défense, tout à coup. C'est son devoir. Il n'a rien d'autre à m'offrir. Ce n'est pas de sa faute.

« Je ne peux pas, dis-je. Je n'ai jamais pu m'y mettre. Mais... allez-y vous, priez, Monsieur Troy. »

Son visage se détend. Comme il est soulagé ! Il prie sur un ton monocorde, comme si Dieu ne pouvait entendre qu'une seule note. J'écoute à peine son ronronnement. Puis il m'arrive une drôle de chose :

« Il y en a une, dis-je prise d'une impulsion subite. Ça commence par *Tous les hommes qui sur cette terre demeurent...* Vous la connaissez ?

— Bien sûr que je la connais. C'est celle-là que vous voulez entendre ? Maintenant ? » On dirait qu'il est tout décontenancé, comme si c'était totalement incongru.

« À moins que cela ne vous ennuie.

— Oh non, pas du tout. Mais... c'est que d'habitude on la chante.

— Eh bien, chantez-la, alors.

— Quoi ? Ici ? » Il est stupéfait. Ce jeune homme commence à m'agacer.

« Et pourquoi pas ?

— Eh bien, allons-y, alors. » Il joint et disjoint ses mains. Il rougit et regarde autour de lui pour voir si quelqu'un pourrait l'entendre, comme s'il allait en mourir si c'était le cas. Mais c'est un homme qui a de la trempe, je

m'en rends compte à présent. Il va chanter, dût-il en mourir. Bravo. Ça, c'est du cran.

Puis il se met à chanter, et là, c'est moi qui suis déconcertée. Il devrait toujours chanter, même ses sermons, et ne jamais parler. Il ne bredouille plus. Sa voix est ferme, bien posée.

*Tous les hommes qui sur la terre demeurent,
chantent les louanges du Seigneur,
et dans la joie Le servent.
Devant Lui venez, et réjouissez-vous.*

C'est ce que j'aurais voulu, me réjouir. J'en prends soudain conscience avec une force qui m'anéantit et me remplit d'une amertume que je n'ai jamais ressentie auparavant. J'ai probablement toujours voulu ça – me réjouir, tout simplement. Comment se fait-il que je n'aie pas pu ? Je sais. Je sais. Depuis combien de temps le sais-je ? Ou bien l'ai-je toujours su, dans quelque brèche secrète et trop bien cachée, trop profondément enfouie dans mon cœur ? Toutes les joies que j'aurais pu éprouver, celles que pouvaient m'apporter mon homme, l'un ou l'autre de mes enfants, ou simplement la lumière du matin, fouler le sol, toutes ces joies, un frein les a bloquées au point mort qui toujours fut la peur de ne pas paraître comme il faut. Comme il faut aux yeux de qui, mon Dieu ? M'est-il arrivé de parler selon mon cœur ?

L'orgueil a été ma folie, et la peur le démon qui m'a poussée. Seule, toujours, et jamais libre, car mes chaînes étaient en moi, se sont déployées hors de moi et ont entravé tous ceux qui m'étaient proches. Oh, mes

deux hommes, mes morts. Morts de vos propres mains ou bien des miennes ? Rien ne peut effacer ces années.

M. Troy s'est arrêté de chanter.

« Je vous ai attristée, dit-il. Je suis désolé.

— Non, ce n'est rien. » J'ai parlé d'une voix étouffée et j'ai les mains sur les yeux pour qu'il ne voie pas. Il doit penser que j'ai perdu la tête. « Il y a longtemps que je n'ai pas entendu ce cantique, c'est tout. »

Maintenant je peux lui faire face. J'enlève mes mains et le regarde. Il a l'air perplexe et inquiet.

« Vous êtes sûre que ça va ?

— Tout à fait. Je vous remercie. Ce n'était pas facile... de chanter comme ça, tout seul.

— Si ça ne l'était pas, dit-il d'un ton morose, c'est de ma faute. »

Il pense qu'il a échoué et je n'arrive pas à trouver les mots qui pourraient le rassurer, si bien qu'il est obligé de s'en aller comme ça, l'esprit tourmenté.

Doris est de retour. Elle s'agite autour de moi, tapote mes oreillers, réarrange mes fleurs, me recoiffe. Comme j'aimerais qu'elle se calme. Cette agitation perpétuelle, ça me tape sur les nerfs. M. Troy s'est retiré et attend dehors, dans le couloir.

« Vous avez bien parlé, tous les deux ? » dit-elle comme si elle aurait aimé être à ma place. Si seulement elle pouvait cesser de m'asticoter avec ça.

« Nous n'avions rien, strictement rien à nous dire. »

Elle se mord la lèvre et regarde ailleurs. J'ai honte de moi. Mais je ne retirerai pas ce que je viens de dire. Ça ne la regarde pas, après tout.

Il n'y a aucun espoir, je ne changerai jamais. Je continue de parler de la même façon, sans arrêt, et en moi la même susceptibilité se réveille à la moindre petite chose.

« Doris... Je n'ai pas été tout à fait honnête. Il m'a chanté un cantique et ça m'a fait du bien. »

Elle me lance un regard furtif et soupçonneux. Elle ne me croit pas.

« Ma foi, on ne pourra pas dire que je n'ai pas essayé, dit-elle, exaspérée.

— Non, personne ne pourra dire ça. »

Je soupire et me tourne de l'autre côté. Avec qui pourra-t-elle assouvir son besoin de sauver les âmes, quand je ne serai plus là ? Comme je vais lui manquer !

Plus tard, après qu'elle et M. Troy sont partis, j'ai une autre visite. Tout d'abord, je ne le reconnais pas, bien que quelque chose en lui me soit familier. Il sourit et se penche vers moi.

« Salut, Mamie. Tu ne me reconnais pas ? Steven. »

Je suis troublée, ravie de le voir, mortifiée de ne pas l'avoir reconnu tout de suite.

« Mon Dieu ! Steven. Bien sûr. Comment vas-tu ? Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu. Tu es très élégant.

— Un nouveau costume. J'suis content qu'il te plaise. Il faut avoir l'air prospère, tu sais.

— Tu n'en as pas seulement l'air. Tu l'es, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas à me plaindre », dit-il.

Il est architecte. Un garçon très brillant. Dieu sait de qui il tient un cerveau pareil. Pas de ses parents, en tout cas. Cela dit, Marvin et Doris ont fait des économies et se sont privés pour qu'il puisse faire des études, il faut leur rendre cette justice.

« C'est ta mère qui t'a demandé de venir me voir ?

— Pas du tout, dit-il. Je voulais juste passer un moment pour voir comment tu allais. »

À son air contrarié, je sais qu'il ment. Quelle importance ? Tout de même, j'aurais préféré qu'il soit venu de son propre chef.

« Tina va se marier », dis-je pour meubler la conversation.

Je suis fatiguée. Je n'ai guère envie de parler. Mais j'ai quand même envie qu'il reste un moment. J'aime le regarder. C'est un beau garçon. Garçon, c'est une façon de parler. Il ne doit pas avoir loin de trente ans.

« Y paraît, dit-il. Faut dire qu'il est temps. Maman voudrait que le mariage se passe ici, mais Tina dit que ni elle ni Angus – c'est le

nom de son futur – n’ont le temps de faire le voyage jusqu’ici. Alors Maman pense qu’elle va aller dans l’Est pour assister au mariage. »

C’est maintenant seulement que je réalise à quel point je suis coupée de tout. J’ai toujours beaucoup aimé Tina. Doris aurait tout de même pu me le dire. C’est bien le moins.

« Elle ne m’en a rien dit. Pas un mot.

— Peut-être que je n’aurais pas dû te le dire...

— C’est encore une chance que quelqu’un m’en parle. Ta mère ne se donne pas la peine de me mettre au courant. Ça ne lui viendrait même pas à l’idée.

— Peut-être qu’elle a oublié. Elle a été...

— Tu parles qu’elle a oublié ! Je te parie qu’elle a rien oublié du tout. Quand part-elle, Steven ? »

Un long silence. Mon petit-fils rougit et, détournant son visage du mien, il contemple mes roses.

« Je crois pas qu’on ait encore fixé la date », finit-il par dire.

Et subitement je comprends tout, je sais aussi pourquoi Doris n’en a pas parlé. Il faut qu’ils attendent de voir ce qui va se passer ici. Comme je les dérange. *Sera-ce bientôt ?* Voilà ce qu’ils se demandent. Je bouleverse tous leurs plans. Un désagrément – voilà ce que c’est pour eux.

Steven se penche de nouveau vers moi. « Tu as besoin de quelque chose, Mamie ? Y

a-t-il quelque chose que je pourrais t'apporter ?

— Non. Rien. Je n'ai besoin de rien.

— Sûr ?

— Juste ton paquet de cigarettes, Steven. Est-ce que tu me le laisserais ?

— Mais oui, bien sûr. Tiens – prends-en une.

— Je te remercie. »

Il me l'allume et, avec une certaine nervosité, place un cendrier tout près de ma main, comme s'il était persuadé que j'allais mettre le feu à mes draps. Puis il me regarde et sourit, et je suis de nouveau frappée par la ressemblance.

« Tu ressembles beaucoup à ton grand-père, Steven. Tu pourrais presque être Brampton Shipley quand il était jeune homme, sauf que lui portait la barbe.

— Ah oui ? » Ça n'a pas l'air de l'intéresser beaucoup. Il se creuse la tête pour trouver quelque chose à dire. « Devrais-je être flatté ?

— C'était un très bel homme, ton grand-père.

— Maman dit toujours que je ressemble à Oncle Ned.

— Quoi ? Au frère de Doris ? Sottises. Tu es un Shipley jusqu'au bout des ongles. »

Il rit. « Tu es une super petite vieille, tu sais ça ? »

Le ton est affectueux, et sa réflexion m'aurait fait plaisir s'il n'était aussi condescendant, comme ces matrones penchées sur un berceau qui roucoulent et se répandent en compliments du genre *Oh comme il est mignon ! Quel adorable bébé !*

« Ne sois pas impertinent, Steven. Tu sais que je n'aime pas ça.

— Je ne voulais pas être impertinent. Ça ne fait rien. Tu devrais être contente que je t'aime bien.

— C'est vrai, ça ?

— Oui, c'est vrai, dit-il d'un ton enjoué. Je t'ai toujours bien aimée. Tu te souviens pas quand j'étais petit, tu me donnais des pièces pour que je m'achète des bâtons de réglisse ? Maman en était malade à l'idée de ce que ça coûterait chez le dentiste. »

J'avais oublié. Je ne peux pas m'empêcher de sourire, quoique j'aie la bouche de nouveau pleine de bile. Voilà ce que je suis pour lui : une grand-mère qui lui donnait de l'argent pour des bonbons. Que sait-il de moi, au fond ? Rien du tout. J'en suffoque, à présent, les années incommunicables, tout ce qui est arrivé, les dits et les non-dits. Je veux le lui dire. Il faudrait que quelqu'un sache. Voilà ce que je pense. *Il faut absolument que quelqu'un sache ces choses-là.*

Mais par où commencer, et qu'est-ce qu'il en a à faire, après tout ? Ce serait peut-être pire s'il savait. Au moins, se souvient-il d'une chose agréable.

« Je m'en souviens, dis-je, tu étais un vrai petit singe, toujours en train de mettre ton nez dans mon sac à main.

— C'est que je ne perdais pas de vue mes propres intérêts, dit-il, déjà à l'époque. »

Ayant perçu une certaine ironie dans sa voix, comme un écho à celle de John, je le regarde avec un regain d'intérêt.

« Steven..., est-ce que tu vas bien, vraiment ? Es-tu... heureux ? »

Il est pris au dépourvu. « Heureux ? Je ne sais pas. Je vais pas plus mal qu'un autre, je suppose. Quelle drôle de question ! »

À présent, je vois qu'il a des problèmes dont j'ignore tout et que je n'ai pas envie de connaître. Je n'ai plus la force d'assumer quelque chose de nouveau. Ce serait trop. Il faut que je laisse tomber. Même si je creusais un peu plus en le questionnant, il ne me dirait rien. Pourquoi se confierait-il à moi ? C'est sa vie, pas la mienne.

« Merci pour les cigarettes, dis-je. Et d'être venu me voir.

— Oh, mais de rien », dit-il.

Nous n'avons plus rien à nous dire. Il se penche, me pose un petit baiser de pure forme sur la joue, puis s'en va. J'aurais voulu lui dire qu'il m'est cher et qu'il le sera toujours, quoi qu'il advienne de lui ou quoi qu'il fasse de sa vie, mais ça n'aurait fait que l'embarrasser et moi aussi.

La maladie reprend ses droits jusqu'au moment où je ne suis plus que nausée et

douleur, où plus rien d'autre n'existe. Les draps m'enserrent comme des bandages. Il fait si chaud, ce soir. Pas un souffle d'air.

« Mademoiselle... »

De nouveau la seringue, et j'en suis avide à présent. L'infirmière n'est pas encore prête que déjà je tends mon bras. *Vite, vite, je ne peux pas attendre.* Ça y est, c'est fait, et je me sens soulagée rien que de savoir que la drogue est en moi, en train d'agir, avant même qu'elle en ait eu le temps.

On a ouvert les rideaux autour du lit de la jeune fille à présent réveillée. Elle a une mine de papier mâché, les yeux gonflés. Elle a pleuré. Et c'est seulement maintenant que je remarque sa mère, une toute petite femme aux cheveux noirs, dont le sourire a l'air de s'excuser. Elle est sur le point de partir et elle lui fait un petit signe sur le pas de la porte, agitant ses deux mains en un geste plein d'espoir et d'impuissance. Alors que la mère s'éloigne, la fille la suit des yeux un moment, puis détourne la tête.

« Comment vous sentez-vous ? dis-je.

— Mal, dit-elle. J'me sens affreusement mal. Vous m'aviez dit que ce n'était rien. »

Sa voix est chargée de reproches. Je suis tout d'abord pleine de regrets, pensant que je l'ai trompée. Puis l'exaspération prend le dessus.

« Si c'est l'unique souffrance que la vie vous réserve, vous pourrez vous estimer heureuse, ma fille, croyez-moi.

— Oh... », s'écrie-t-elle, indignée, puis elle se réfugie dans un silence boudeur. Elle ne dit plus un mot, ne me regarde même pas. L'infirmière arrive, et la jeune fille lui murmure quelque chose que j'entends très bien.

« Est-ce que je suis obligée de rester ici... avec elle ? »

Furieuse et offensée, je me tourne de l'autre côté et prends une des cigarettes de Steven. Et là, j'entends la réponse de l'infirmière.

« Tâchez d'être patiente. Elle est... »

Je n'arrive pas à saisir la fin de sa phrase. Mais la voix de la jeune fille s'élève, claire et forte.

« Oh, mon Dieu ! Je ne savais pas. Mais et si... ? Oh, je vous en prie, trouvez-moi une autre chambre. »

Suis-je un fardeau pour elle aussi ? Que ferait-elle s'il arrivait quelque chose pendant la nuit ? Voilà ce qu'elle se demande.

« À présent reposez-vous, Sandra, dit l'infirmière. On va voir ce qu'on peut faire. »

La chambre est plongée dans le noir, et c'est comme une soute à charbon, un gouffre au fond duquel je gis immobile. J'ai été réveillée par la voix de la jeune fille, et je ne peux plus me rendormir. Comme je déteste entendre quelqu'un pleurer. Elle gémit, renifle bien fort, gémit de nouveau. Ça ne s'arrêtera jamais. Elle va continuer comme ça toute

la nuit, probablement. C'est insupportable. J'aimerais bien qu'elle fasse un petit effort pour se calmer. Elle n'a aucune maîtrise de soi, cette petite, absolument aucune. J'en arriverais presque à souhaiter qu'elle meure, ou au moins qu'elle perde conscience pour que je n'aie pas à l'entendre miauler ainsi des heures durant et que je puisse dormir.

Je n'arrive pas à me souvenir de son nom. Wong. Ça, c'est son nom de famille. Si seulement je pouvais retrouver son prénom, je pourrais l'appeler. Je ne vois pas d'autre moyen de m'adresser à elle. « Miss Wong ? » Ça fait un peu bête, venant de quelqu'un de mon âge. Je ne peux pas dire « mon enfant » : c'est hypocrite. Mademoiselle ? Jeune fille ? Vous ? *Eh, vous* : très impoli. Sandra. C'est ça, elle s'appelle Sandra.

« Sandra...

— Oui ? dit-elle d'une petite voix craintive. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça ne va pas ?

— J'ai besoin d'aller aux toilettes, dit-elle. J'ai appelé l'infirmière, mais elle ne m'entend pas.

— Avez-vous appuyé sur le bouton ? Celui qui est juste au-dessus de votre lit. C'est ce qu'il faut faire pour qu'elle vienne.

— J'arrive pas à l'attraper. Il est trop haut, et si j'remue ça fait mal.

— Je vais appuyer sur le mien, alors.

— Oh, vous feriez ça ? Merci, merci mille fois. »

La petite lumière apparaît, et nous attendons. Mais personne ne vient.

« Elles sont sûrement très occupées, ce soir, dis-je pour la calmer. Quelquefois ça prend du temps ? »

— Et si j'peux pas me retenir ? » Elle rit, d'un rire nerveux et oppressé qui trahit son angoisse et sa gêne. Pour elle, c'est impensable.

« Ne vous en faites pas, dis-je. Ça c'est leur affaire.

— P'têt' bien, mais je me sentirais... Oh, j'aurais honte.

— Maudite infirmière. » Je suis de mauvaise humeur, à présent pleine de sympathie pour cette enfant et sans aucune pour ce personnel éternellement affairé. « Pourquoi ne vient-elle pas ? »

La petite se remet à pleurer. « J'tiens plus. Et j'ai tellement mal à mon côté... »

Elle n'a encore jamais été à la merci de ses organes. Douleur et humiliation n'ont été jusqu'ici que des mots pour elle. Ça me met en colère, tout à coup. C'est injuste. Elle ne devrait pas avoir à découvrir ces choses-là à son âge.

« Je vais aller vous chercher un bassin.

— Non..., dit-elle, inquiète. J'peux encore attendre, vraiment. Vous n'avez pas, Madame Shipley.

— Oh, mais si. Je ne supporterai pas ce genre de choses une minute de plus. Elles les

laissent là, en général, dans la salle de bains. C'est à deux pas.

— Vous devriez p'têt' pas...

— Comment ça je ne devrais pas ? Attendez un peu. Je vais vous l'apporter, vous allez voir. »

Avec effort, je me soulève, m'extirpe du lit. Une crampe m'empêche de poser le pied par terre, et l'espace d'une seconde je me sens totalement impuissante. Je m'agrippe au lit, et les doigts de pied au contact du sol glacé je les remue jusqu'à ce qu'enfin je puisse me tenir debout, lourde de tout le poids de ma chair, les cheveux défaits tombant sur mes épaules nues et frissonnantes comme une Gorgone à la chevelure faite de serpents entrelacés. Ma chemise de nuit en satin, toute chiffonnée et entortillée, entrave mes mouvements. J'ai l'impression que je suis plutôt faible. Ce tremblement idiot qui m'agite ne veut pas s'arrêter. Chacun de mes muscles est secoué de spasmes. J'ai froid. On dirait qu'il fait particulièrement froid, cette nuit. Je vais attendre un peu. Là. Maintenant ça va mieux. Et je n'ai que quelques pas à faire.

J'avance doucement en traînant les pieds et en me disant que ça fait drôle de marcher comme ça, sans pouvoir commander à mes jambes d'accélérer l'allure. Un pas, puis un autre. Allez, Hagar, encore un petit effort.

Ça y est. J'ai atteint la salle de bains et conquis le Graal en métal brillant. Ce n'était pas si difficile en fin de compte. Mais le retour est plus long. Je rate un pas, trébuché, manque de tomber. Je cherche quelque

chose à quoi me raccrocher et ma main rencontre un appui de fenêtre. Ça me remet d'aplomb. Je continue.

« Z'êtes O.K., Madame Shipley ?

— Parfaitement O.K. »

Ça me fait sourire. Je n'ai jamais employé ce mot-là de ma vie. *O.K.*... *mec* – des mots si vulgaires. C'est ce que je disais toujours à John. Ils vous marquent un homme.

Brusquement, je suis obligée de m'arrêter pour reprendre mon souffle, il semble m'avoir échappé. La douleur me déchire les côtes. Puis elle reflue, me laissant si faible que j'en ai la tête qui tourne. Mais j'y arriverai. Doucement, prenons notre temps. Allons-y, maintenant.

Là. J'y suis. Je savais que je pouvais y arriver. Mais, une fois là, je me demande si je l'ai fait pour elle ou bien pour moi. Aucune importance. Je suis là et je lui apporte ce dont elle a besoin.

« Ah, merci ! dit-elle. J'suis tellement contente que... »

À ce moment-là, le plafonnier s'allume brusquement et nous voyons, figée sur le pas de la porte, une infirmière grassouillette et entre deux âges, l'air horrifié.

« Madame Shipley ! Mais qu'est-ce que vous faites debout ? On ne vous a pas mis la camisole, ce soir ?

— Elles ont oublié, dis-je, et c'est encore heureux !

— Dieu du ciel, dit l'infirmière. Mais vous auriez pu tomber !

— Et alors ? Hein ? Et alors ? »

Elle ne répond pas. Elle me reconduit au lit. Après qu'elle s'est occupée de chacune de nous, elle s'en va, et nous voilà seules de nouveau, la petite et moi. Soudain, j'entends un petit bruit dans l'obscurité. Elle est en train de rire.

« Madame Shipley...

— Oui ? »

Elle essaie de réprimer son rire, mais il jailit de nouveau.

« Oh, je ne peux pas rire. Il ne faut pas. Ça tire sur mes points de suture. Mais vous l'avez vue ? Vous avez vu la tête qu'elle faisait ? »

Je ris moi aussi en y repensant.

« Elle était plutôt surprise de me voir debout, en tout cas, ça c'est sûr. J'ai cru qu'elle allait en tomber raide. »

Tout à coup ça me prend, un rire convulsif que je n'arrive pas à maîtriser. Folle. Je dois être folle. Je vais me faire du mal à rire comme ça.

« Ha, ha..., souffle-t-elle. Elle vous a regardée comme si vous veniez de commettre un crime.

— Oui... c'est tout à fait ça. La pauvre. Oh, la pauvre. On lui a vraiment fait peur.

— Ça oui, vous pouvez le dire. »

Nous nous tordons de rire, d'un rire bruyant et poussif qui nous fait mal à toutes deux. Puis, apaisées, nous nous endormons.

Ça doit faire plusieurs jours que ma petite voisine a été opérée. Elle est debout à présent, va et vient dans la chambre et se tient presque droite, sans être pliée en deux à se tenir le côté. Elle vient souvent près de mon lit, me tend un verre d'eau ou tire mes rideaux quand j'ai envie de m'assoupir. C'est une jeune fille élancée, un beau brin de fille, verte comme un jeune arbre. Elle porte une robe de chambre de brocart bleue, qui vient du magasin de son père, m'a-t-elle dit. C'est son dernier cadeau d'anniversaire. Ils la lui ont offerte pour ses dix-sept ans. J'ai palpé le tissu – elle m'a tendu une manche pour que je puisse le toucher. C'est de la soie naturelle, avec des broderies rouge et or, chrysanthèmes et temples tarabiscotés. Ça me rappelle les lanternes en papier que nous suspendions sur nos vérandas. Ça doit faire bien longtemps maintenant.

La douleur s'intensifie, et l'infirmière vient avec son aiguille qui s'enfonce dans ma chair comme un nageur se coulant silencieusement dans les eaux d'un lac.

Un instant de répit. Puis ça tourne, tangué et tourbillonne. Je me souviens de la grande roue à la foire qui avait lieu chaque année. Ça tournait, ça tournait et, le cœur soulevé, on riait tout en priant pour que ça s'arrête.

« Maman m'a apporté cette eau de Cologne. Ça s'appelle *Ravishing*. Je vous en mets un peu ?

— Ma foi... pourquoi pas ? Vous en avez assez ?

— Mais oui. C'est une grande bouteille, regardez.

— En effet. » Mais je ne vois que le vague reflet du verre.

« Là. Sur chaque poignet. Maintenant vous sentez aussi bon qu'un jardin.

— Eh bien, ça me changera ! »

Mes côtes me font mal. Personne ne le sait.

« Bonjour, Maman. »

Marvin. Il est seul. Je tente de refaire surface. Un gros poisson, il faut le tirer hors de l'eau. Encore un petit effort. Allez. Là, ça y est.

« Bonjour, Marvin.

— Comment vas-tu ?

— Je... »

Je ne peux pas le dire. Là, enfin il m'est devenu impossible de prononcer ces mots : *Je vais bien*. Je ne dirai rien. Il est temps que j'apprenne à me taire. Mais ma voix s'élève malgré tout, et je m'entends dire quelque chose qui me stupéfie.

« J'ai... peur. J'ai si peur, Marvin. »

Puis mes yeux se posent sur lui et je le vois avec une précision terrifiante. Il est assis à mon chevet. Il porte une de ses grosses mains à son front et se la passe lentement sur les yeux. Il penche la tête. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je crois bien que c'est la première fois de ma vie que j'ose dire une chose pareille. Quelle honte ! D'une certaine façon, pourtant, ça me fait du bien de l'avoir dit. Mais à cela, que peut-il répondre ?

« Il m'est arrivé de râler contre toi, ces dernières années, dit-il d'une voix sourde, mais c'était pas volontaire, tu sais. »

Je le regarde. C'est alors qu'il fait une chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout, il me prend la main et la tient serrée dans la sienne.

Il me semble être véritablement devenu Jacob, tout à coup, s'accrochant à la vie, luttant de toutes ses forces. *Je ne te laisserai pas partir, à moins que tu ne me bénisses.* Et je me rends compte que je suis étrangement bloquée, ainsi faite depuis toujours, peut-être, et que je ne peux me libérer qu'en le libérant lui.

J'ai envie de lui demander pardon, mais ce n'est pas ce qu'il attend de moi.

« Tu n'as jamais été désagréable, Marvin. Tu as toujours été bon pour moi. Un bon fils, meilleur que John. »

Les morts ne gardent pas de rancune ni n'attendent notre bénédiction. Et eux reposent en paix. Seuls les vivants restent

tourmentés. Me regardant de ses yeux inquiets d'homme vieillissant, Marvin me croit. Il ne lui viendrait pas à l'idée qu'on puisse mentir dans un moment pareil.

Il laisse aller ma main, puis retire la sienne.

« Tu as tout ce qu'il te faut, ici ? dit-il brusquement. Y a-t-il quelque chose que je puisse t'apporter ? »

— Non, rien, merci.

— Bon, eh bien, au revoir, dit Marvin. Je reviendrai te voir. »

Je fais oui de la tête et ferme les yeux. Puis j'entends l'infirmière qui lui parle dans le couloir.

« Elle a une étonnante constitution, votre mère. Un de ces cœurs qui ne s'arrêtent jamais, même si le reste ne fonctionne plus. »

Un silence, puis la réponse de Marvin.

« C'est une vraie terreur », dit-il.

Il y a tant de colère, tant de tendresse dans cette phrase, que je me dis que c'est plus que ce que je peux raisonnablement attendre de la vie désormais.

Je me souviens de la dernière fois que je suis allée à Manawaka. Cet été-là, Marvin et Doris avaient décidé d'aller dans l'Est en voiture et je les avais accompagnés. Nous étions passés par Manawaka et avons poussé jusqu'à l'ancienne propriété des Shipley. Je ne l'aurais pas reconnue. Il y avait une nouvelle

maison, une de ces maisons à deux étages qu'on construit maintenant, peinte en vert. La grange, les clôtures, tout était neuf, et aucune mauvaise herbe ne poussait devant le portail.

« Vise-moi ça, siffla Marvin. Y a même une Pontiac, et de cette année, en plus. Il doit être à l'aise, ce type-là.

— Allons-nous-en, dis-je. Nous n'avons rien à faire ici.

— Vous voulez que je vous dise, dit Marvin. Ça a bien meilleure allure qu'avant.

— Oh, je ne dis pas le contraire. Mais à quoi ça sert de rester là à baver devant cette maison ? »

Après, nous sommes allés au cimetière, sur la tombe familiale. Doris était restée dans la voiture. L'ange était toujours là, debout, mais les hivers et le manque de soin ne l'avaient pas arrangé. Autour de lui, la terre avait été soulevée par le gel, et il se tenait de travers, penché. Plus aucune trace de rouge à lèvres sur sa bouche. Nous n'avons touché à rien. Nous l'avons regardé, c'est tout. Un jour, il finira par tomber et personne ne se donnera la peine de le remettre sur pied.

Le gardien était là, un homme jeune qui vint vers nous en boitant. Nous ne le connaissions pas et, ne sachant pas non plus qui nous étions, il nous prit pour des touristes.

« Z'êtes de passage ? » dit-il, puis, comme je faisais oui de la tête : « C'est un beau cimetière que nous avons là, et il est vieux, un des plus anciens de toute la province. Il y a

une pierre tombale qui date de 1870. Oui, oui. Certaines sont vraiment intéressantes. Celle-là, tenez, j'parie que vous avez jamais vu une pierre avec deux noms de famille. C'est pas courant. C'est la tombe des Currie et des Shipley. Les deux familles étaient parentes par alliance. Pionnières toutes les deux. Deux des plus anciennes familles du canton. C'est le maire, Telford Simmons, qui me l'a dit, et c'est un ancien, lui aussi. Je ne les ai jamais connus, bien sûr. Je suis trop jeune. J'ai grandi à Wachakwa... »

Toutes les deux. Elles n'étaient plus dissociées. Rien ne les différençait plus l'une de l'autre. Et c'était bien comme ça. Pourtant, je n'ai pas voulu m'attarder plus longtemps. J'ai tourné les talons et suis retournée à la voiture. Marvin est resté à parler un moment avec l'homme, puis il est lui aussi revenu et nous avons continué notre route.

Je suis dans un cocon. Comme tissés autour de moi, des fils m'enserrent, et de jeunes personnes viennent qui enfoncent des aiguilles dans ma chair. Ensuite les fils se desserrent. Là. Ça va mieux. Je peux respirer à présent.

Si je pouvais, j'aimerais qu'un cornemuseur joue un pibroch¹ sur ma tombe. *Flowers of the Forest*... Est-ce un pibroch ? Comment le saurais-je ? Je n'ai jamais mis les pieds en Écosse. Mon cœur n'est pas là-bas. Et pourtant, j'aurais aimé qu'il le soit, maintenant

1. Air écossais.

que je vais rejoindre mes ancêtres. Qui pourrait expliquer une chose aussi absurde ?

Un petit bruit de pas pressés qui s'arrête tout près de moi. Elle se penche. Son visage a la forme d'un cœur, ou d'une feuille de lilas. Aussi léger qu'une feuille, il plane au-dessus de moi.

« Le docteur m'a dit que je n'en ai plus que pour deux ou trois jours. Qu'est-ce que je vais être contente d'être de nouveau à la maison ! C'est super, non ?

— Oui, super.

— J'espère que vous allez pouvoir bientôt sortir, vous aussi », dit-elle. Puis, se rendant compte de sa bévue : « Je veux dire...

— Je sais. Merci mon enfant. »

Elle s'éloigne. Étendue là, sans bouger, j'essaie de me rappeler si, en quatre-vingt-dix ans, j'ai fait quelque chose de vraiment gratuit. Je n'arrive à trouver que deux choses, toutes deux extrêmement récentes, que je peux considérer comme telles. La première est une bonne farce, mais une farce comme le sont toutes les victoires, ce qu'il y avait autour n'ayant aucune commune mesure avec la portée de l'événement. La seconde est un mensonge, mais un mensonge qui n'en était pas vraiment un, car il fut dit, enfin, avec ce qu'on pourrait considérer comme une sorte d'amour.

Lorsque mon second fils est né, il eut tout d'abord du mal à respirer. En sortant à l'air libre, dans ce milieu qui lui était étranger, il suffoqua un peu. Il ne pouvait pas savoir avant, pas même deviner qu'ici respirer était une chose que tout le monde faisait. Peut-être que la même chose se produit ailleurs, qu'un autre élément existe, insoupçonnable, jusqu'au moment où... Je prends mes désirs pour des réalités. Si c'était le cas, je crois bien que j'en tomberais dans les pommes de stupéfaction. Les anges peuvent-ils s'évanouir ?

Devrais-je demander Son secours ? C'est ce qui se fait habituellement. *Notre père...* non, je ne veux pas de ça. Tout ce qui me vient à l'esprit c'est *Bénissez-moi ou non, Seigneur, comme il vous plaira ; je ne vous supplierai pas.*

La douleur enfle et me remplit de partout. J'en suis toute dilatée, bouffie et enflée comme la chair d'un noyé trop longtemps maintenu sous l'eau par la mer. C'est dégoûtant. Je déteste ça. J'aime que les choses soient nettes. Mais même le dégoût ne dure pas. À cela aussi il faut renoncer. L'urgence seule perdure. Le monde n'est plus qu'une seringue.

« Vite, je vous en prie... Je ne peux pas attendre... »

— Une minute, Madame Shipley. Je suis à vous tout de suite. »

Où est-elle passée, cette espèce d'idiote ?

« Doris ! Doris ! J'ai besoin de vous ! »

Ça y est, elle est là.

« Vous en avez mis du temps à venir. Allez, maintenant, dépêchez-vous... »

Il faut que j'y retourne, dans mon doux cocon, là où je suis presque bien, bercée par des potions. Là où je peux rassembler mes idées. C'est ce que j'ai besoin de faire : rassembler mes idées.

« Vous êtes si lente...

— Désolée. Là, ça va mieux ?

— Oui. Non. J'ai... soif. Vous n'êtes même pas...

— Là. Tenez. Pouvez-vous y arriver ?

— Naturellement. Qu'est-ce que vous croyez ? Pour qui me prenez-vous ? Là, donnez-le-moi. Pour l'amour du ciel, laissez-moi le tenir toute seule. »

Je ne fais que me leurrer en ne la laissant pas faire. Je le sais. Je le sais très bien. Mais je n'y peux rien. Je suis comme ça. Je veux être libre de boire dans ce verre, ou de tout renverser si j'en ai envie. Je ne laisserai personne le tenir pour moi. Et pourtant, si elle était à ma place, je la croirais folle, et je repousserais ses mains, persuadée qu'elle boirait bien mieux si je le tenais pour elle.

Je lui arrache le verre. Il ne me reste plus qu'à boire l'eau dont il est rempli. Je le tiens dans mes mains. Là. Là.

Et là...

Margaret Laurence, née Jean Margaret Wemyss, a vu le jour en 1926 à Neepawa, au Manitoba. Celle que l'on surnomme « Peggy » n'a que quatre ans lorsque sa mère, Verna Jean Simpson, décède. Son père, l'avocat Robert Harrison Wemyss, se remarie avec la tante de la petite fille, Margaret Campbell Simpson, venue aider la famille, avant de mourir à son tour en 1935. Après ses études, Margaret Laurence est embauchée par le *Winnipeg Citizen* puis épouse, en 1947, l'ingénieur Jack Laurence. Le couple s'installe d'abord en Angleterre avant de déménager en Somalie et au Ghana, un séjour qui marque profondément l'écrivaine.

Désormais mère de deux enfants, Jocelyn et David, Laurence revient au pays en 1957, rompt avec son mari et repart vivre un temps en Angleterre. Son premier roman, *This Side Jordan*, est publié en 1960, suivi par ses mémoires somaliennes (*The Prophet's Camel Bell*) en 1963. En 1964 paraît son futur classique, *The Stone Angel* (*L'ange de pierre*), véritable assise d'un ambitieux édifice littéraire mondialement connu sous le titre de cycle de Manawaka. Sous le couvert de la fiction, Laurence y transpose certains événements de sa vie dans un lieu imaginaire inspiré par sa ville natale. Suivront, au cours des années suivantes, *A Jest of God* (1966, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), *The Fire Dwellers* (1969), le recueil *A Bird in the House* (1970) et, enfin, *The Diviners* (1974, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), roman complexe et mature qui vient clore de façon magistrale ce que

plusieurs considèrent comme le plus important cycle romanesque canadien (à paraître en version intégrale dans la collection CODA). L'écrivaine manitobaine a également, tout au long de sa prolifique carrière, publié de nombreux articles et essais ainsi que des œuvres pour la jeunesse.

En 1972, deux ans avant qu'elle ne revienne s'installer définitivement à Lakefield, en Ontario, Margaret Laurence est nommée Membre de l'Ordre du Canada. S'ensuit une longue période de silence littéraire pendant laquelle Laurence, qui ironiquement a reçu des grades honorifiques de quatorze universités canadiennes, doit constamment se battre contre la censure de ses livres et la reconnaissance de la littérature au Canada. Au fil des ans, l'auteure s'investit de plus dans plusieurs causes environnementales et pacifistes. Cette grande dame des lettres canadiennes met fin à ses jours le 5 janvier 1987 après avoir appris, quelques mois plus tôt, qu'elle souffrait d'un cancer incurable. Ses mémoires intitulées *Dance on the Earth* ont été publiés en 1988. Encore aujourd'hui, Margaret Laurence demeure l'écrivaine la plus lue au Canada. Elle a exercé une profonde influence sur des écrivains majeurs tels Robertson Davies, Alice Munro et Margaret Atwood.

Née en 1975, Marie Hélène Poitras est détentrice d'une maîtrise en études littéraires de l'UQÀM et se consacre aujourd'hui à l'écriture de romans et de nouvelles ainsi qu'au journalisme culturel. En 2002, elle fait une entrée très remarquée en littérature avec *Soudain le Minotaure*, roman pour lequel elle remporte le prix Anne-Hébert et qui, depuis, a été traduit en anglais et en espagnol. À l'automne 2005, elle publie *La Mort de mignonne et autres histoires*, recueil de nouvelles encensé par la critique et finaliste au Prix des libraires du Québec 2006. Dotée d'un rare talent de portraitiste des âmes, Marie Hélène Poitras occupe une place de choix au sein de la nouvelle génération d'auteurs québécois.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
Illustration de la couverture : Antoine Tanguay et Idra Labrie

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal QC H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Éditions Alto
577, rue Lavigueur, # 2
Québec QC
G1R 1B7
www.editionsalto.com

Éditions Nota bene
1230, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (QC), G1S 1W2
mél : nbe@videotron.ca
site : <http://www.notabene.ca>

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL
LOUISEVILLE (QUÉBEC)
EN AVRIL 2008
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO ET NOTA BENE

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2008
Bibliothèque et archives nationales du Québec